



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>

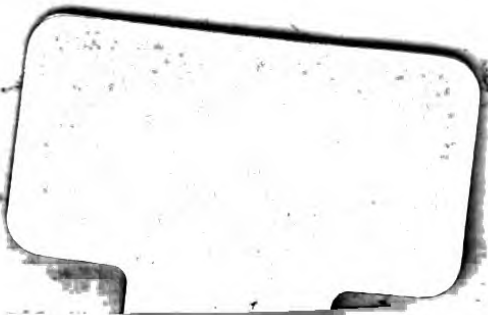


This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.





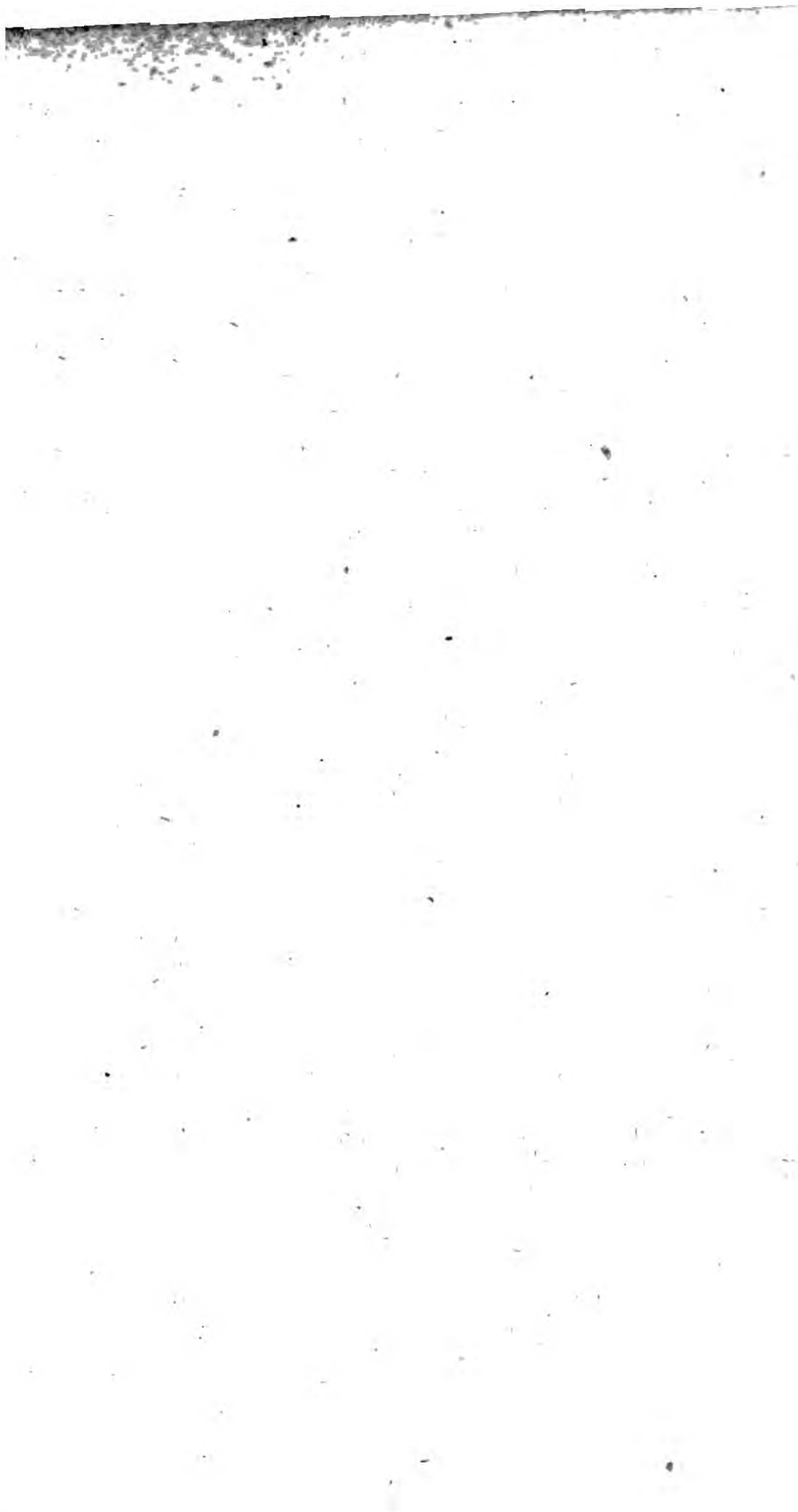
VI. 1785/1 (72)

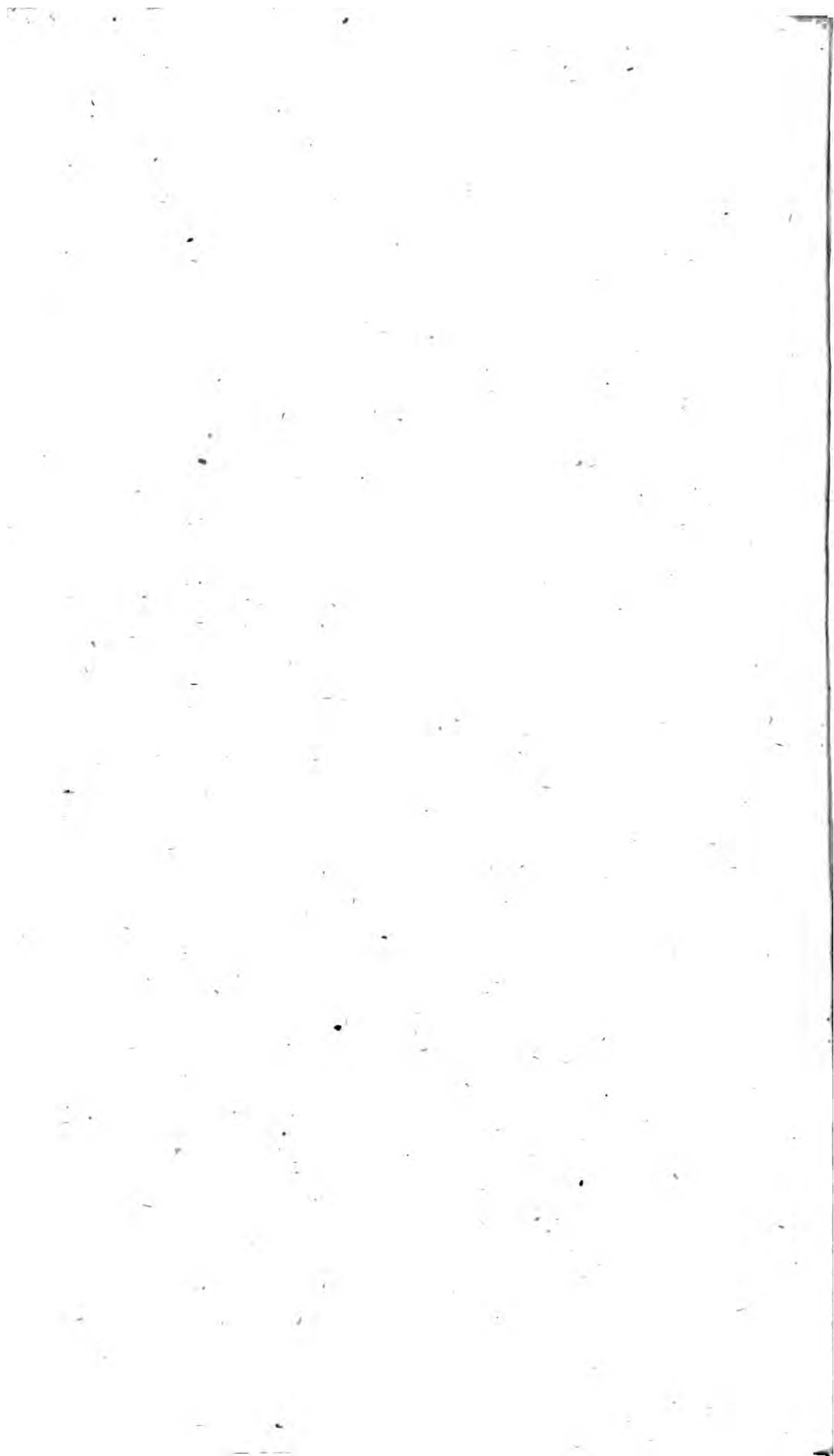


~~S. 114~~









O E U V R E S

C O M P L E T E S

D E

V O L T A I R E .





O E U V R E S

C O M P L E T E S

D E

V O L T A I R E.

TOME SOIXANTE-DOUZIEME.

72



DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-  
TYPOGRAPHIQUE.

1 7 8 5.





**R E C U E I L**  
**D E S L E T T R E S**  
**D E M . D E V O L T A I R E .**

1754-1757.

*Corresp. générale.* Tome V. \* A



# R E C U E I L

D E S L E T T R E S

D E M. D E V O L T A I R E.

L E T T R E P R E M I E R E.

A M. D E C I D E V I L L E.

A Colmar , le 28 de janvier.

**M** O N cher et ancien ami , s'il est triste que les Français n'aient point de musique , il est encore plus triste qu'ils n'aient point de lois , et que les affaires publiques soient dans une confusion dont tous les particuliers se ressentent. *Porro unum est necessarium* , dit le père *Berruyer* après l'autre. Mais ce *necessarium* , c'est la justice. Ce monde-ci est destiné à être bien malheureux , puisque , dans la plus profonde paix , on éprouve des défastres que la guerre même n'a jamais causés. — 1754.

Si je voulais me plaindre des petites choses , je me plaindrais de l'édition barbare et tronquée qu'on a faite d'un ouvrage qui pouvait être utile ; mais les coups d'épingle ne sont pas sentis par ceux qui ont la jambe emportée

A 2



— 1754. d'un coup de canon. Ce *ratio ultima regum* me déplaît beaucoup. Je regarde comme un des plus tristes effets de ma destinée, de n'avoir pu passer avec vous le reste d'une vie que j'ai commencée avec vous ; mais les pauvres humains font des balles de paume avec lesquelles la fortune joue.

Je voudrais bien que ma balle fût poussée à Launai ; mais elle fait tant de faux bonds que je ne peux savoir où elle tombera ; ce ne sera pas probablement au théâtre des ostrogots de Paris. Je n'irai plus me fourrer dans ce tripot de la décadence. Vous avez d'ailleurs tant de grands-hommes à Paris, qu'on peut bien négliger cette partie de la littérature ; vous avez de plus des navets, et moi je n'ai plus de fleurs. Mon cher *Cideville*, à notre âge il faut se moquer de tout, et vivre pour soi. Ce monde-ci est un vaste naufrage ; sauve qui peut : mais je suis bien loin du rivage !

Mes complimens au grand abbé. Je vous embrasse, mon ancien ami, bien tendrement.

LETTRE II.

1754.

A M. ROUSSET DE MISSY,

AUTEUR DE PLUSIEURS OUVRAGES  
PERIODIQUES EN HOLLANDE.

A Colmar , 9 de février.

LORSQUE je me plains à vous , Monsieur , avec franchise des calomnies que vous avez adoptées sur mon compte dans vos feuilles , vous me répondîtes que votre attachement à la mémoire de *Rousseau* , votre intime ami , était votre excuse.

J'ai retrouvé , dans mes papiers , deux lettres de votre main qui doivent me faire espérer plus de justice. Je vous en envoie ici copie , et je vous laisse à penser quelle est votre excuse.

—  
1754. *Copie de la lettre de M. de Médine à M. Rouffet  
de Missy, transcrite de la main de M. Rouffet.*

A Bruxelles, le 17 de février 1737.

„ V O U S allez être étonné du malheur qui  
 „ m'arrive. Il m'est revenu des lettres pro-  
 „ testées ; je n'ai pu les rembourser. J'avais  
 „ quelques autres petites affaires dont l'objet  
 „ n'était pas important. Enfin, l'on m'enlève  
 „ mercredi au soir, et l'on me mit en prison,  
 „ d'où je vous écris. Je compte tout payer  
 „ ces jours-ci, et être dehors. Mais croiriez-  
 „ vous que ce coquin, cet indigne, ce monstre  
 „ de *Rousseau*, qui, depuis six mois, n'a bu  
 „ et mangé que chez moi, à qui j'ai rendu les  
 „ services les plus essentiels, et en nombre,  
 „ a été la cause qu'on m'a pris? que c'est  
 „ lui qui en a donné le conseil? que c'est  
 „ lui qui a irrité contre moi le porteur de mes  
 „ lettres, qui n'avait nul dessein de me cha-  
 „ griner? et qu'enfin ce monstre vomi des  
 „ enfers, achevant de boire avec moi à table,  
 „ de me baiser, m'embrasser, a servi d'espion  
 „ pour me faire enlever à minuit dans ma  
 „ chambre? Non, jamais trait n'a été si noir,  
 „ plus épouvantable : je n'y puis penser sans  
 „ horreur. Si vous saviez tout ce que j'ai fait  
 „ pour lui, toutes les obligations qu'il m'a,

„ en un mot, tout ce qu'il me doit, vous fré-  
 „ miriez d'en faire un parallèle avec fa 1754.  
 „ manœuvre. Enfin, patience; je compte que  
 „ notre correspondance à vous et à moi ne fera  
 „ pas altérée par cet événement. Je ferai toute  
 „ ma vie de même, c'est-à-dire l'ami le plus  
 „ vrai et le plus tendre que vous puissiez  
 „ avoir, et toujours tout à vous „

*Lettre de M. Rouffet de Missy à M. de  
 Voltaire, en lui envoyant à Cirey, en Cham-  
 pagne, la lettre de M. de Médine.*

7 de mars 1737.

„ JE joins, Monsieur, mes tendres remer-  
 „ cîmens à ceux que M. de Médine, mon  
 „ intime ami, vous fait de votre générosité.  
 „ Je partage les services que vous avez la bonté  
 „ de lui rendre, et j'admire votre procédé  
 „ qui est aussi grand et aussi noble que celui  
 „ de ce scélérat de Rousseau est abominable.  
 „ Disposez de moi, Monsieur, dans ce pays-ci.  
 „ Je suis à vos ordres. Je publierai par-tout le  
 „ mérite extrême de votre cœur et de votre  
 „ esprit. Ne m'épargnez pas : je brûle d'envie  
 „ de vous faire connaître à quel point je suis,  
 „ Monsieur, votre, &c. „

1754.

## L E T T R E I I I .

A U P E R E M E N O U , *jésuite.*

A Colmar, le 17 de février.

Vous ne vous souvenez peut-être plus, mon révérend père, d'un homme qui se souviendra de vous toute sa vie. Cette vie est bientôt finie. J'étais venu à Colmar pour arranger un bien assez considérable que j'ai dans les environs de cette ville. Il y a trois mois que je suis dans mon lit. Les personnes les plus considérables de la ville m'ont averti que je n'avais pas à me louer des procédés du père *Merat*, que je crois envoyé ici par vous. S'il y avait quelqu'un au monde dont je puisse espérer de la consolation, ce serait d'un de vos pères et de vos amis que j'aurais dû l'attendre. Je l'espérais d'autant plus que vous savez combien j'ai toujours été attaché à votre société et à votre personne. Il n'y a pas deux ans que je fis les plus grands efforts pour être utile aux jésuites de Breslau. Rien n'est donc plus sensible ici pour moi que d'apprendre, par les premières personnes de l'Eglise, de l'épée et de la robe, que la conduite du père *Merat*

n'a été ni selon la justice, ni selon la prudence. Il aurait dû bien plutôt me venir voir dans ma maladie, et exercer envers moi un zèle charitable, convenable à son état et à son ministère, que d'oser se permettre des discours et des démarches qui ont révolté ici les plus honnêtes gens, et dont M. le comte d'*Argenson*, secrétaire d'Etat de la province, qui a de l'amitié pour moi depuis quarante ans, ne peut manquer d'être instruit. Je suis persuadé que votre prudence et votre esprit de conciliation préviendront les suites déplorables de cette petite affaire. Le père *Merat* comprendra aisément qu'une bouche chargée d'annoncer la parole de DIEU, ne doit pas être la trompette de la calomnie, qu'il doit apporter la paix et non le trouble, et que des démarches peu mesurées ne pourront inspirer ici que de l'aversion pour une société respectable qui m'est chère, et qui ne devrait point avoir d'ennemis.

Je vous supplie de lui écrire; vous pourrez même lui envoyer ma lettre, &c.

---

1754.



---

1754.

## L E T T R E I V.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, à Paris.

Colmar, 24 de février.

**J**E ne vous écris point de ma main, mon cher et respectable ami. On dit que vous êtes malade comme moi; jugez de mes inquiétudes. Voici le temps de profiter des voies du salut que le clergé ouvre à tous les fidèles. Si vous avez un Bayle dans votre bibliothèque, je vous prie de me l'envoyer par la poste, afin que je le fasse brûler, comme de raison, dans la place publique de la capitale des Hottentots où j'ai l'honneur d'être. On fait ici de ces sacrifices assez communément; mais on ne peut reprocher en cela à nos sauvages d'immoler leurs semblables, comme font les autres anthropophages. Des révérends pères jésuites fanatiques ont fait incendier ici sept exemplaires de Bayle; et un avocat général de ce qu'on appelle le conseil souverain d'Alsace a jeté le sien tout le premier dans les flammes, pour donner l'exemple, dans le temps que d'autres jésuites plus adroits font imprimer Bayle à Trévoux pour leur profit. Je cours risque d'être brûlé, moi qui vous

parle, avec la belle histoire de *Jean Néaulme*.  
 Nous avons un évêque de Porentru (qui eût cru qu'un Porentru fût évêque de Colmar?); ce Porentru est grand chasseur, est grand buveur de son métier, et gouverne son diocèse par des jésuites allemands qui sont aussi despotiques, parmi nos sauvages des bords du Rhin, qu'ils le font au Paraguai. Vous voyez quels progrès la raison a faits dans les provinces. Il y a plus d'une ville gouvernée ainsi; quelques justes haussent les épaules et se taisent. J'avais choisi cette ville comme un asile sûr, dans lequel je pourrais surtout trouver des secours pour les Annales de l'Empire; et j'en ai trouvé pour mon salut plus que je ne voulais. Je suis prêt d'être excommunié solidairement avec *Jean Néaulme*. Je suis dans mon lit, et je ne vois pas que je puisse être enseveli en terre sainte. J'aurai la destinée de votre chère *Adrienne*, mais vous ne m'en aimerez pas moins.

Portez-vous bien, je vous en prie, si vous voulez que j'aye du courage. J'en ai grand besoin. *Jean Néaulme* m'a achevé. *Jeanne d'Arc* viendra à son tour. Tout cela est un peu embarrassant avec des cheveux blancs, des coliques et un peu d'hydropisie et de scorbut. Deux personnes de ce pays-ci se sont tuées ces jours passés; elles avaient pourtant moins



— de détresses que moi ; mais l'espérance de vous  
 1754. revoir un jour me fait encore supporter la  
 vie.

## L E T T R E V.

A M. D E F O R M O N T.

A Colmar , 29 de février.

**M**ON ancien ami , quand on écrit d'un bout de l'univers à l'autre , il faut mander son adresse. Votre souvenir me console beaucoup ; mais ce que vous me dites des yeux de madame *du Deffant* me fait une peine extrême. Ils étaient autrefois bien brillans et bien beaux. Pourquoi faut-il qu'on soit puni par où l'on a péché ! et quelle rage a la nature de gâter ses plus beaux ouvrages ! Du moins madame *du Deffant* conserve son esprit qui est encore plus beau que ses yeux. La voilà donc à peu-près comme madame de *Staal* , à cela près qu'elle a , ne vous déplaît , plus d'imagination que madame de *Staal* n'en a jamais eu. Je la prie de joindre à cette imagination un peu de mémoire , et de se souvenir d'un de ses plus passionnés courtisans , qui s'intéressera toute sa vie à elle.

Je ne fais pas quelle est la paix dont vous

me parlez. Ni mon cœur ni ma bouche ne firent de paix avec un homme qui m'avait trompé, et qui payait par une ingrate jalousie les soins que j'avais pris de l'enseigner et les sacrifices que je lui avais faits. Les visions cornues des géans disséqués aux antipodes, et des malades guéris par des pirouettes, &c., n'ont été assurément que des prétextes. Je ne regrette d'ailleurs rien de ce que je méprise. Je ne regrette que mes amis ; et ma sensibilité ne s'est portée douloureusement que sur les traitemens barbares qu'un *Denys* de Syracuse a fait indignement souffrir à une athénienne qui vaut beaucoup mieux que lui. Les nouvelles qu'on me mande de la littérature ne me donnent pas une grande envie de revoir Paris. Le siècle de *Louis XIII* était encore grossier, celui de *Louis XIV* admirable, et le siècle présent n'est que ridicule. C'est une consolation qu'il y ait des gens qui pensent comme vous, mais vous ne ramènerez pas le goût qui est perdu.

On a débité sous mon nom une édition barbare d'une prétendue Histoire universelle. Il faut être libraire hollandais pour imprimer tant de sottises, et abbé français pour me les imputer.

Adieu ; je vous embrasse philosophiquement et tendrement.

1754.

## L E T T R E V I.

A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

A Colmar, 3 de mars.

F R È R E ,

**M**ES entrailles fraternelles qui s'émeuvent, me forcent à vous saluer en *Belzébuth*. Je suis dans une ville moitié allemande, moitié française, et entièrement iroquoise, où l'on vous brûla, il y a quelque temps, en bonne compagnie. Un brave iroquois jésuite, nommé *Aubert*, prêcha si vivement contre *Bayle* et contre vous, que sept personnes, chargées du sacrifice, apportèrent chacune leur *Bayle*, et le brûlèrent dans la place publique avec les *Lettres juives*. Je vous prie de m'envoyer le *Bayle* qui est dans la bibliothèque de *Sans-fouci*, afin que je le brûle : je ne doute pas que le roi n'y consente.

Je me suis arrêté pour quelques mois dans cette ville, parce qu'il y a quelques avocats qui entendent assez bien le fatras du droit public d'Allemagne, et que j'en avais besoin; d'ailleurs j'ai un bien assez honnête dans la province d'Alsace.

Je vous prie de permettre que je fasse ici

mes complimens à frère *Gaillard* : je me flatte —  
qu'il vit du bien de l'Eglise , et assurément il 1754.  
l'a mérité.

Je suis plus frère dolent que jamais. Il y a cinq mois que je ne suis sorti de ma chambre , et je serai frère mourant si vous , ou frère *Gaillard* , ne faites parvenir au roi ce petit mémoire ci-joint. Sérieusement , frère , il me doit quelque justice et quelque compassion.

Adieu ; gardez-vous des langues de basilic , et songez que qui n'aime pas son frère n'est pas digne du royaume où nous ferons tous réunis.

## LET T R E V I I.

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

Colmar , 3 de mars.

VOTRE lettre , Madame , m'a attendri plus que vous ne pensez , et je vous assure que mes yeux ont été un peu humides en lisant ce qui est arrivé aux vôtres. J'avais jugé par la lettre de M. de *Formont* que vous étiez entre chien et loup , et non pas tout-à-fait dans la nuit. Je pensais que vous étiez à peu-près dans l'état de madame de *Staal* , ayant par-dessus elle le

— 1754. bonheur inestimable d'être libre, de vivre chez vous, et de n'être point assujettie chez une princesse à une conduite gênante qui tenait de l'hypocrisie; enfin d'avoir des amis qui pensent et qui parlent librement avec vous.

Je ne regrettais donc, Madame, dans vos yeux que la perte de leur beauté, et je vous savais même assez philosophe pour vous en consoler; mais si vous avez perdu la vue, je vous plains infiniment; je ne vous proposerai pas l'exemple de M. de S...., aveugle à vingt ans, toujours gai et même trop gai. Je conviens avec vous que la vie n'est pas bonne à grand'chose; nous ne la supportons que par la force d'un instinct presque invincible que la nature nous a donné: elle a ajouté à cet instinct le fond de la boîte de *Pandore*, l'espérance.

C'est quand cette espérance nous manque absolument, ou lorsqu'une mélancolie insupportable nous fait, que l'on triomphe alors de cet instinct qui nous fait aimer les chaînes de la vie, et qu'on a le courage de sortir d'une maison mal bâtie qu'on désespère de raccommo-der. C'est le parti qu'ont pris en dernier lieu deux personnes du pays que j'habite.

L'un de ces deux philosophes était une fille de dix-huit ans à qui les jésuites avaient  
 tourné

tourné la tête , et qui , pour se défaire d'eux ,  
est allée dans l'autre monde. C'est un parti que  
je ne prendrai point , du moins sitôt , par la  
raison que je me suis fait des rentes viagères  
sur deux souverains , et que je ferais incon-  
solable si ma mort enrichissait deux têtes cou-  
ronnées.

Si vous avez , Madame , des rentes viagères  
sur le roi , ménagez-vous beaucoup , mangez  
peu , couchez-vous de bonne heure , et vivez  
cent ans.

Il est vrai que le procédé de *Denys* de Syra-  
cuse est incompréhensible comme lui ; c'est un  
rare homme. Il est bon d'avoir été à Syracuse ,  
car je vous assure que cela ne ressemble en rien  
au reste de notre globe.

Le *Platon* de Saint-Malo , au nez écrasé et  
aux visions cornues , n'est guère moins étrange ;  
il est né avec beaucoup d'esprit et avec des  
talens ; mais l'excès seul de son amour propre  
en a fait à la fin un homme très-ridicule et  
très-méchant. N'est-ce pas une chose affreuse  
qu'il ait persécuté son bon médecin *Akakia* ,  
qui avait voulu le guérir de sa folie par ses  
lénitifs ?

Qui donc , Madame , a pu vous dire que je  
me marie ? Je suis un plaisant homme à marier !  
Il y a six mois que je ne fors point de ma  
chambre , et que , de douze heures du jour ,



— j'en souffre dix. Si quelque apothicaire avait une  
 1754. fille bien faite, qui sût donner promptement  
 et agréablement des lavemens, engraisser des  
 poulets et faire la lecture, j'avoue que je ferais  
 tenté; mais le plus vrai et le plus cher de mes  
 défirs serait de passer avec vous le soir de  
 cette journée orageuse qu'on appelle la vie.  
 Je vous ai vue dans votre brillant matin, et  
 ce serait une grande douceur pour moi si je  
 pouvais aider à votre consolation, et m'en-  
 tretenir avec vous librement dans ces momens  
 si courts qui nous restent, et qui ne sont suivis  
 d'aucuns momens.

Je ne fais pas trop ce que je deviendrai, et  
 je ne m'en soucie guère; mais comptez,  
 Madame, que vous êtes la personne du monde  
 pour qui j'ai le plus tendre respect et l'amitié  
 la plus inaltérable.

Permettez que je fasse mille complimens  
 à M. de *Formont*. Le président *Hénault* donne-  
 t-il toujours la préférence à la reine sur vous?  
 Il est vrai que la reine a bien de l'esprit.

Adieu, Madame; comptez que je sens bien  
 vivement votre triste état, et que du bord de  
 mon tombeau je voudrais pouvoir contribuer  
 à la douceur de votre vie. Restez-vous à Paris?  
 passez-vous l'été à la campagne? les lieux et  
 les hommes vous sont-ils indifférens? Votre  
 sort ne me le fera jamais.

## L E T T R E V I I I.

---

1754.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Colmar, 3 de mars.

**M**ON cher et respectable ami, j'applique à mes blessures cruelles la goutte de baume qui me reste, c'est la consolation de m'entretenir avec vous. Je ne pouvais pas deviner quand je pris, en 1752, la résolution de revenir vivre avec vous et avec madame *Denis*, quand pour cet effet je faisais repasser une partie de mon bien en France avec autant de difficultés que de précautions, que le roi de Prusse, qui ouvrait toutes les lettres de madame *Denis*, et qui en a un recueil, deviendrait mon plus cruel persécuteur. Je ne pouvais deviner qu'en revenant en France sur la parole de madame de *Pompadour*, sur celle de M. d'*Argenson*, j'y serais exilé; je ne pouvais assurément prévoir la barbarie iroquoise de Francfort. Vous m'avouerez encore que je ne devais pas m'attendre que *Jean Néaulme* dût prendre ce temps pour imprimer ce malheureux abrégé d'une prétendue Histoire universelle, et que ce coquin de libraire dût, sans m'en avertir, se servir de mon nom pour gagner quelques florins, et pour achever de



— me perdre ; ni qu'il eût la friponnerie d'oser  
 1754. écrire à M. de *Malesherbes*, et de lui faire  
 accroire que je n'étais pas fâché du tour qu'il  
 me jouait. Il me semble encore que quand je  
 me retirai à Colmar pour y avoir les secours  
 de deux avocats qui entendent le droit public  
 d'Allemagne, et pour y achever les *Annales*  
 de l'Empire, je ne pouvais savoir que j'allais  
 dans une ville de Hottentots gouvernés par  
 des jésuites allemands. Ce n'est que depuis  
 peu que j'ai su que ces ours à soutane noire  
 avaient fait brûler Bayle dans la place  
 publique, il y a cinq ans ; et que l'avocat  
 général de ce parlement apporta humblement  
 son Bayle, et le brûla de ses mains. Je ne  
 pouvais encore prévoir que ces jésuites exci-  
 teraient contre moi un évêque de Porentru,  
 qu'ils voudraient faire agir le procureur  
 général.

Vous sentez mon état, mon cher ange, vous devez d'ailleurs ne vous pas diffimuler que ma douloureuse situation ne peut changer ; que je n'ai rien à espérer, rien à faire qu'à aller mourir dans quelque retraite paisible. Le sort de quiconque sert le public de sa plume n'est pas heureux. Le président de *Thou* fut persécuté, *Corneille* et *la Fontaine* moururent dans des greniers, *Molière* fut enterré à grand'peine, *Racine* mourut de chagrin, *Rousseau* dans le

bannissement , moi dans l'exil ; mais *Moncrif* —  
 a réuffi , et cela confole. 1754.

Mon cher ange , la vraie confolation eft une amitié comme la vôtre , foutenuë d'un peu de philofophie.

## L E T T R E I X.

A M A D A M E

LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

A Colmar, 13 de mars.

**G**RAND merci , Madame , de votre confolante lettre ; j'en avais grand befoin comme malade et comme perfécuté ; ce font des bombes qui tombent fur ma tête en pleine paix. Il n'y a que deux chofes à faire dans ce monde , prendre patience et mourir. Madame *du Deffant* me mande qu'il n'y a que les fous et les imbécilles qui puiffent s'accommoder de la vie ; et moi je lui écris que , puifqu'elle a des rentes fur le roi , il faut qu'elle vive le plus long-temps qu'elle pourra , attendu qu'il eft trifte de laiffer le roi fon héritier , quelque bien aimé qu'il puiffe être.

Comment trouvez-vous , Madame , la lettre du garde des fceaux à monfieur l'évêque de

— Metz ? Pour moi , je crois que l'évêque de  
1754. Metz l'excommuniera. Le trésor royal est déjà  
interdit. Je me flatte de venir , au temps de  
Pâques , faire ma cour aux deux habitantes  
de l'île Jard , et de leur apporter mon billet  
de confession.

On va plaider bientôt ici l'affaire de mon-  
sieur votre neveu et de madame votre belle-  
sœur. Cela est bien triste , mais je ne vois  
guère de choses agréables. Supportons la vie ,  
Madame ; nous en jouissions autrefois. Rece-  
vez mes tendres respects.

## L E T T R E X.

A M. R O Y E R.

Le 20 de mars.

J'AVAIS eu , Monsieur , l'honneur de vous  
écrire , non-seulement pour vous marquer  
tout l'intérêt que je prends à votre mérite et  
à vos succès , mais pour vous faire voir aussi  
quelle est ma juste crainte que ces succès si  
bien mérités ne soient ruinés par le poème  
défectueux que vous avez vainement embelli  
(\*). Je peux vous assurer que l'ouvrage sur

(\*) Pandore. Théâtre, tome IX.

lequel vous avez travaillé , ne peut réussir au théâtre. Ce poëme , tel qu'on l'a imprimé 1754.  
 plus d'une fois , est peut-être moins mauvais que celui dont vous vous êtes chargé ; mais l'un et l'autre ne sont faits ni pour le théâtre ni pour la musique. Souffrez donc que je vous renouvelle mon inquiétude sur votre entreprise , mes souhaits pour votre réussite , et ma douleur de voir exposer au théâtre un poëme qui en est indigne de toutes façons , malgré les beautés étrangères dont votre ami , M. de *Sireuil* , en a couvert les défauts. Je vous avais prié , Monsieur , de vouloir bien me faire tenir un exemplaire du poëme , tel que vous l'avez mis en musique , attendu que je ne le connais pas. Je me flatte , Monsieur , que vous voudrez bien vous prêter à la condescendance de M. de *Moncrif* , examinateur de l'ouvrage , en mettant à la tête un avis nécessaire , conçu en ces termes :

*Ce poëme est imprimé tout différemment dans le recueil des ouvrages de l'auteur ; les usages du théâtre lyrique et les convenances de la musique ont obligé d'y faire des changemens pendant son absence.*

Il serait mieux , sans doute , de ne point hasarder les représentations de ce spectacle qui n'était propre qu'à une fête donnée par le roi , et qui exige une prodigieuse quantité

—  
1754. de machines fingulières. Il faut une musique  
aussi belle que la vôtre , soutenue par la voix  
et par les agrémens d'une actrice principale ,  
pour faire pardonner le vice du sujet et l'em-  
barras inévitable de l'exécution. Le combat  
des dieux et des géans est au rang de ces gran-  
des choses qui deviennent ridicules , et qu'une  
dépenfe royale peut sauver à peine.

Je suis persuadé que vous sentez comme  
moi tous ces dangers ; mais si vous pensez que  
l'exécution puisse les surmonter , je n'ai auprès  
de vous que la voie de représentation. Je ne  
peux , encore une fois , que vous confier  
mes craintes ; elles sont aussi fortes que la  
véritable estime avec laquelle j'ai l'honneur  
d'être , &c.

## L E T T R E X I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL , à Paris.

Colmar , 21 de mars.

**M**ON cher et respectable ami , je reçois  
votre lettre du 17 de mars. Elle fait ma conso-  
lation , et j'y ajoute celle de vous répondre.  
C'est bien vous qui parlez avec éloquence de  
l'amitié ; rien n'est plus juste. A qui appar-  
tient-il mieux qu'à vous de parler dignement  
de

de cette vertu, qui n'est qu'une hypocrisie dans la plupart des hommes, et qu'un enthousiasme passager dans quelques-uns ?

1754.

Les malheurs d'une autre espèce, qui m'accablent, ne me permettent pas de m'occuper des autres malheurs qui font le partage des gens qu'on nomme heureux. Si j'ai le bonheur de vous voir, je vous en dirai davantage ; mais, mon cher ami, voici mon état :

Il y a six mois que je n'ai pu sortir de ma chambre. Je lutte à la fois contre les souffrances les plus opiniâtres, contre une persécution inattendue, et contre tous les désagrémens attachés à la disgrâce. Je fais comme on pense, et depuis peu des personnes qui ont parlé au roi tête à tête, m'ont instruit. Le roi n'est pas obligé de favoir et d'examiner si un trait, qui se trouve à la tête de cette malheureuse Histoire prétendue universelle, est de moi, ou n'en est pas ; s'il n'a pas été inséré uniquement pour me perdre : il a lu ce passage, et cela suffit. Le passage est criminel ; il a raison d'en être très-irrité, et il n'a pas le temps d'examiner les preuves incontestables que ce passage est falsifié. Il y a des impressions funestes dont on ne revient jamais, et tout concourt à me démontrer que je suis perdu sans ressource. Je me suis fait un ennemi irréconciliable du roi de Prusse, en voulant



1754. — le quitter. La prétendue Histoire universelle, m'a attiré la colère implacable du clergé. Le roi ne peut connaître mon innocence. Il se trouve, enfin, que je ne suis revenu en France que pour y être exposé à une persécution qui durera même après moi. Voilà mon état, mon cher ange; et il ne faut pas se faire illusion. Je sens que j'aurais beaucoup de courage si j'avais de la santé; mais les souffrances du corps abattent l'ame, surtout lorsque l'épuisement ne me permet plus la consolation du travail. Je crains d'être incessamment au point de me voir incapable de jouir de la société, et de rester avec moi-même. C'est l'effet ordinaire des longues maladies, et c'est la situation la plus cruelle où l'on puisse être. C'est dans ce cas qu'une famille peut servir de quelque ressource, et cette ressource m'est enlevée.

Si je cherchais un asile ignoré, et si je le pouvais trouver; si on croyait que cet asile est dans un pays étranger, et si cela même était regardé comme une désobéissance, il est certain qu'on pourrait saisir mes revenus. Qui en empêcherait? J'ai écrit à madame de *Pompadour*, et je lui ai mandé que, n'ayant reçu aucun ordre positif de sa Majesté, étant revenu en France uniquement pour aller à *Plombières*, ma santé empirant et ayant besoin

d'un autre climat , je comptais qu'il me ferait permis d'achever mes voyages. Je lui ai ajouté que, comme elle avait peu le temps d'écrire, je prendrais son silence pour une permission. Je vous rends un compte exact de tout. J'ai tâché de me préparer quelques issues , et de ne me pas fermer la porte de ma patrie ; j'ai tâché de n'avoir point l'air d'être dans le cas d'une défobéissance. L'électeur palatin et madame la duchesse de Gotha m'attendent ; je n'ai ni refusé ni promis. Vous aurez certainement la préférence , si je peux venir vous embrasser sans être dans ce cas de défobéissance. En attendant que de tant de démarches délicates je puisse en faire une , il faut songer à me procurer, s'il est possible, un peu de fanté. J'ignore encore si je pourrai aller au mois de mai à Plombières. Pardon de vous parler si long-temps de moi , mais c'est un tribut que je paye à vos bontés ; j'ai peur que ce tribut ne soit bien long.

J'enverrai incessamment le second tome des Annales ; je n'attends que quelques cartons. Adieu, mon cher ange ; adieu le plus aimable et le plus juste des hommes. Mille tendres respects à madame d'Argental. Ah ! j'ai bien peur que l'abbé ne reste long-temps dans sa campagne.



1754.

## L E T T R E X I I .

A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

Colmar , mars.

A TRÈS-RÉVÉREND PÈRE EN DIABLE ,  
ISAAC ONITZ.

T R È S - R É V É R E N D père et très-cher frère ,  
votre lettre ferait mourir de rire les damnés  
les plus tristes. Je suis malheureusement de ce  
nombre : il y a six mois que je ne suis sorti  
de ma chaudière ; mais votre lettre infernale  
et comique ferait capable de me rendre la  
santé.

J'aurais bien mieux aimé , sans doute , être  
exhorté à la mort par votre paternité , que  
par des révérends pères jésuites qui , ne pou-  
vant brûler les *Bayle* et les *Isaac* en personne ,  
brûlent impitoyablement leurs enfans. Mais  
votre révérence voudra bien considérer que  
la zizanie de quelque esprit malin se fourra  
jusque dans notre petit royaume de *Satan* , et  
que le méchant diable x x ( \* ) , qui est plus  
adroit que moi , me força enfin de quitter  
nos champs élysées.

( \* ) *Maupertuis*.

La philosophie du bon sens, mon cher diable, doit vous faire connaître, par vos propres règles, que je ne me plains, ni ne dois, ni ne puis me plaindre que le diable *xx* m'ait affublé d'une petite antienne publiée à Cassel, chez *Etienne*. J'ai marqué simplement ce fait pour développer le caractère de ce diable qui se donne si faussement pour n'être point feseur d'antiennes. Ce méchant diable, à qui j'avais toujours fait patte de velours depuis la préférence que me donna sur lui l'illustre diable dont vous me parlez, a toujours aiguisé ses griffes contre moi. 1754.

Je conçois qu'un diable aille à la messe quand il est en terre papale, comme Nancy ou Colmar; mais vous devez gémir lorsqu'un enfant de *Belzébuth* va à la messe par hypocrisie et par vanité.

Chaque diable, mon très-révérénd père, a son caractère. Nous sommes de bons diables, vous et moi, francs et sincères; mais, en qualité de damnés, nous prenons feu trop aisément. Le belzébuthien *xx* est plus cauteleux: jugez-en par l'anecdote suivante.

En l'an de disgrâce 1738, il prit dans ses griffes deux habitantes de la zone glaciale, et écrivit à tous ses amis, comme à moi, que c'était le chirurgien de la troupe mesurante qui avait enlevé ces deux pauvres diablettes;

— et en conséquence il fit d'abord faire une  
 1754. quête pour elles , comme réparateur des torts  
 d'autrui. Je lui envoyai cinquante écus , du  
 faubourg d'enfer nommé Cirey , où j'étais  
 pour lors. Le diablotin *Thiriot* porta lefdites  
 cent cinquante livres tournois ; témoin la  
 lettre du diablotin *Thiriot* , que j'ai retrouvée  
 parmi mes papiers , en date du 24 décembre  
 1738 , à Paris : *Mon cher ami , je portai hier  
 les cinquante écus au père x x de l'académie des  
 sciences , et je lui étalai tout ce que me faisait sentir  
 votre générosité pour les deux créatures du Nord.  
 Je voudrais bien qu'une si bonne action fût  
 suivie , &c.*

Vous voyez , mon cher père et compère  
 d'enfer , qu'il n'y a rien de si différent que  
 diable et diable , et qu'il faut admettre le  
 principe des indiscernables d'*Asmodée-Leibnitz* ;  
 mais surtout , mon cher réprouvé , gardez-  
 vous des langues médifantes. Je n'ai jamais  
 connu de damné plus crédule que vous. Sou-  
 venez-vous de la parole sacrée que nous nous  
 sommes donnée dans le caveau de *Lucifer* , de  
 ne jamais croire un mot des tracasseries que  
 pourraient nous faire les esprits immondes  
 déguifés en anges de lumière.

Si je n'étais pas assez près d'aller voir *Satan* ,  
 notre père commun , et si nous pouvions nous  
 rencontrer dans quelque coin de cet autre

enfer qu'on appelle la terre, je convainrais  
votre révérence diabolique de ma sincère et  
inaltérable dévotion envers elle. Ce n'est pas  
qu'un damné ne puisse donner quelquefois  
un coup de queue à son confrère, quand il  
se démène, et qu'il a un fer rouge dans le  
cu ; mais les véritables et bons damnés voient  
le cœur de leur prochain, et je crois que nos  
cœurs sont faits l'un pour l'autre. 1754.

Il eût été à souhaiter que le très-révérénd  
père que j'ai tant aimé eût eu plus d'indul-  
gence pour un serviteur très-attaché ; mais ce  
qui est fait est fait, et ni DIEU ni tous les  
diables ne peuvent empêcher le passé.

Je trempe avec les eaux du Léthé le bon  
vin que je bois à votre santé dans ces quar-  
tiers. J'en bois peu, parce que je suis le  
damné le plus malingre de ce bas monde.  
Sur ce je vous donne ma bénédiction et vous  
demande la vôtre, vous exhortant à faire vos  
agapes.

1754.

## L E T T R E X I I I .

A M A D A M E

## LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

A Colmar, 26 de mars.

O N m'a dit, Madame, que vous allez à Andlau, et que ma lettre ne vous trouverait pas à Strasbourg; je l'adresse à M. le baron d'*Hastat*. J'ai fort bonne opinion de son procès; *Dupont* m'a lu son plaidoyer, il m'a paru contenir des raisons convaincantes; il tourne l'affaire de tous les sens, et il n'y a pas un côté qui ne soit entièrement favorable. J'aurais bien mauvaise opinion de mon jugement ou de celui du conseil d'Alsace, si monsieur votre neveu ne gagnait pas sa cause tout d'une voix. Je me flatte, Madame, de vous retrouver à l'île Jard, quand je retournerai à Strasbourg. Il y a six mois que je ne suis sorti de ma chambre; il est bon de s'accoutumer à se passer des hommes; vous savez que j'en ai éprouvé la méchanceté jusque dans ma solitude. Le père missionnaire est venu s'excuser chez moi, et j'ai reçu ses excuses, parce qu'il y a des feux qu'il ne faut pas attifer. Le père *Menou* a désavoué la lettre qui court sous son

nom, et je me contente de son désaveu. Il faut sacrifier au repos dont on a grand besoin sur la fin de sa vie. Comme je m'occupe à l'histoire, je voudrais bien savoir s'il est vrai qu'il y ait eu autrefois un parlement à Paris. Le chef du parlement de cette province m'honore toujours d'une bonté que je vous dois ; il vient me voir quelquefois ; je me sens destiné à être attaché à ce qui vous appartient. Je présente mes respects aux deux hermites de l'île Jard ; je me recommande à leurs saintes prières.

*L'hermite de Colmar.*

## LETTRE XIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Colmar, 16 d'avril.

**E**ST-IL vrai, mon cher ange, que votre santé s'altère ? est-il vrai qu'on vous conseille les eaux de Plombières ? est-il vrai que vous ferez le voyage ? Vous êtes bien sûr qu'alors je viendrais à ce Plombières, qui ferait mon paradis terrestre. La saison est encore bien rude dans ces quartiers-là. Nos Vosges sont couvertes de neige. Il n'y a pas un arbre dans



— 1754. nos campagnes qui ait poussé une feuille, et le verd manque encore pour les bestiaux. J'ai à vous avertir, mon cher ange, que les deux prétendues saisons qu'on a imaginées pour prendre les eaux de Plombières, sont un charlatanisme des médecins du pays, pour faire venir deux fois les mêmes chalands. Ces eaux font du bien en tout temps, supposé qu'elles en fassent, quand elles ne sont pas infiltrées de la neige qui s'est fait un passage jusqu'à elles. Le pays est si froid d'ailleurs, que le temps le plus chaud est le plus convenable; mais dans quelque temps que vous y veniez, soyez sûr de m'y voir. Je voudrais bien que votre ami l'abbé pût les venir prendre coupées avec du lait; mais je vous ai déjà dit, et je vous répète avec douleur que je crains qu'il ne meure dans sa maison de campagne, et que la maladie dont il est attaqué ne dure beaucoup plus que vous ne le pensiez. Cette maladie m'alarme d'autant plus que son médecin est fort ignorant et fort opiniâtre. Madame Denis me mande qu'elle pourrait bien aussi aller à Plombières. Elle prend du *Vinache*; elle fait comme j'ai fait; elle ruine sa santé par des remèdes et par de la gourmandise. Il est bien certain que, si vous venez à Plombières tous deux, je ne ferai aucune autre démarche que celle de venir vous y attendre.

Madame d'*Argental*, qui en a déjà tâté, voudrait-elle recommencer ? En ce cas , vive 1754.  
Plombières.

Vous savez que le roi de Prusse m'a écrit une lettre remplie d'éloges flatteurs qui ne flattent point. Vous savez que tout est contradiction dans ce monde. C'en est une assez grande que la conduite du père *Menou*, qui m'écrit lettre sur lettre pour se plaindre de la trahison qu'on nous a faite à tous deux de publier et de falsifier ce que nous nous étions écrit dans le secret d'un commerce particulier, qui doit être une chose sacrée chez les honnêtes gens. On m'a parlé des Mémoires de milord *Bolingbroke*. Je m'imagine que les Wigs n'en seront pas contents. Ce qu'il y a de plus hardi dans ses lettres sur l'histoire, est ce qu'il y a de meilleur ; aussi est-ce la seule chose qu'on ait critiquée. Les Anglais paraissent faits pour nous apprendre à penser. Imagineriez-vous que les Suisses ont pris la méthode d'inoculer la petite vérole, et que madame la duchesse d'*Aumont* vivrait encore si M. le duc d'*Aumont* était né à Laufane ? Ce Laufane est devenu un singulier pays. Il est peuplé d'anglais et de français philosophes, qui sont venus y chercher de la tranquillité et du soleil. On y parle français, on y pense à l'anglaise. On me presse tous les jours d'y



— aller faire un tour. Madame la duchesse de  
1754. *Gotha* demande à grands cris la préférence ;  
mais son pays n'est pas si beau , et on n'y est  
pas à couvert du vent du nord. Il n'y a à  
présent que les montagnes cornues de Plom-  
bières qui puissent me plaire si vous y venez.  
Nous verrons si je les changerai en eaux  
d'Hippocrène. Adieu, mon cher et respectable  
ami ; je vous embrasse avec la plus vive  
tendresse.

## L E T T R E X V.

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

A Colmar, 23 d'avril.

**J**E me sens très-coupable, Madame, de n'avoir  
point répondu à votre dernière lettre ; ma  
mauvaise fanté n'est point une excuse auprès  
de moi ; et quoique je ne puisse guère écrire  
de ma main , je pouvais du moins dicter des  
choses fort tristes , qui ne déplaisent pas aux  
personnes comme vous, qui connaissent toutes  
les misères de cette vie, et qui sont détrom-  
pées de toutes les illusions.

Il me semble que je vous avais conseillé de vivre , uniquement pour faire enrager ceux qui vous payent des rentes viagères. Pour moi , c'est presque le seul plaisir qui me reste. Je me figure , dès que je sens les approches d'une indigestion , que deux ou trois princes hériteront de moi ; alors je prends courage par malice pure , et je conspire contre eux avec de la rhubarbe et de la sobriété. 1754.

Cependant , Madame , malgré l'envie extrême de leur jouer le tour de vivre , j'ai été très-malade. Joignez à cela de maudites Annales de l'Empire qui font l'éteignoir de l'imagination , et qui ont emporté tout mon temps ; voilà la raison de ma paresse. J'ai travaillé à ces insipides ouvrages pour une princesse de *Saxe* , qui mérite qu'on fasse des choses plus agréables pour elle. C'est une princesse infiniment aimable , chez qui on fait meilleure chère que chez madame la duchesse du *Maine*. On vit dans sa cour avec une liberté beaucoup plus grande qu'à Sceaux ; mais malheureusement le climat est horrible , et je n'aime à présent que le soleil. Vous ne le voyez guère , Madame , dans l'état où sont vos yeux ; mais il est bon du moins d'en être réchauffé. L'hiver horrible que nous avons eu donne de l'humeur , et les nouvelles que l'on apprend n'en donnent guère moins.

— 1754. Je voudrais pouvoir vous envoyer quelques bagatelles pour vous amuser ; mais les ouvrages auxquels je travaille ne font point du tout amufans.

J'étais devenu anglais à Londres , je fuis allemand en Allemagne. Ma peau de caméléon prendrait des couleurs plus vives auprès de vous ; votre imagination rallumerait la langueur de mon esprit.

J'ai lu les Mémoires de milord *Bolingbroke*. Il me semble qu'il parlait mieux qu'il n'écrivait. Je vous avoue que je trouve autant d'obscurité dans son style que dans sa conduite. Il fait un portrait affreux du comte d'*Oxford* , fans alléguer contre lui la moindre preuve. C'est ce même *Oxford* que *Pope* appelle une ame fereine , au-dessus de la bonne et de la mauvaise fortune , de la rage des partis , de la fureur du pouvoir , et de la crainte de la mort.

*Bolingbroke* aurait bien dû employer son loisir à faire de bons Mémoires sur la guerre de la succession , sur la paix d'Utrecht , sur le caractère de la reine *Anne* , sur le duc et la duchesse de *Marlborough* , sur *Louis XIV* , sur le duc d'*Orléans* , sur les ministres de France et d'Angleterre. Il aurait mêlé adroitement son apologie à tous ces grands objets , et il l'eût immortalisée ; au lieu qu'elle est

anéantie dans le petit livret tronqué et confus qu'il nous a laissé.

---

 1754.

Je ne conçois pas comment un homme , qui semblait avoir des vues si grandes , a pu faire des choses si petites. Son traducteur a grand tort de dire que je veux proscrire l'étude des faits. Je reproche à M. de *Bolingbroke* de nous en avoir trop peu donné , et d'avoir encore étranglé le peu d'événemens dont il parle. Cependant je crois que ses Mémoires vous auront fait quelque plaisir , et que vous vous êtes souvent trouvée , en le lisant , en pays de connaissance.

Adieu , Madame ; souffrons nos misères humaines patiemment. Le courage est bon à quelque chose ; il flatte l'amour propre , il diminue les maux , mais il ne rend pas la vue. Je vous plains toujours beaucoup ; je m'attendris sur votre sort.

Mille complimens à M. de *Formont*. Si vous voyez monsieur le président *Hénault* , je vous prie de ne me point oublier auprès de lui. Soyez bien persuadée de mon tendre respect.

1754.

## L E T T R E X V I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Colmar , 2 de mai.

**M** O N cher ange , mon ombre fera à Plombières à l'instant que vous y ferez. Bénis soient les préjugés du genre-humain , puisqu'ils vous amènent avec madame d'*Argental* en Lorraine ! Venez boire , venez vous baigner. J'en ferai autant , et je vous apporterai peut-être de quoi vous amuser dans les momens où il est ordonné de ne rien faire. Que je ferai enchanté de vous revoir , mon cher et respectable ami ! N'allez pas vous aviser de vous bien porter ; n'allez pas changer d'avis. Croyez fermement que les eaux sont absolument nécessaires pour votre fanté. Pour moi , je suis bien sûr qu'elles sont nécessaires à mon bonheur ; mais ce sera à condition , s'il vous plaît , que vous ne vous moquerez point des délices de la Suisse. Je suis bien aise de vous dire qu'à Laufane il y a des coteaux méridionaux où l'on jouit d'un printemps presque perpétuel , et que c'est le climat de Provence. J'avoue qu'au Nord il y a de belles montagnes de glace ; mais je ne compte plus tourner du côté du Nord. Mon  
cher

cher ange, le petit abbé a donc permuté son ———  
 bénéfice ? L'avez-vous vu dans sa nouvelle 1754.  
 abbaye ? Je vous prie de lui dire , si vous le  
 voyez , combien je m'intéresse à sa santé. Il est  
 vrai que je n'ai nulle opinion de son méde-  
 cin ; c'est un homme entêté de préjugés en  
*isme* , qui ne veut pas qu'on change une  
 drachme à ses ordonnances , et qui est tout  
 propre à tuer ses malades , par le régime  
 ridicule où il les met. Je crois , pour moi ,  
 qu'il faut changer d'air et de médecin.

Que je suis mécontent des Mémoires secrets  
 de *Bolingbroke* ! je voudrais qu'ils fussent si  
 secrets que personne ne les eût jamais vus. Je  
 ne trouve qu'obscurités dans son style comme  
 dans sa conduite. On a rendu un mauvais ser-  
 vice à sa mémoire d'imprimer cette rapsodie ;  
 du moins c'est mon avis , et je le hasarde avec  
 vous parce que , si je m'abuse , vous me  
 détromperez. Voilà donc M. de *Céreste* qui  
 devient une nouvelle preuve combien les  
 Anglais ont raison , et combien les Français  
 ont tort. *O tardi studiorum* ! Nous sommes  
 venus les derniers presque en tout genre.  
 Nous ne songeons pas même à la vie.

Mon cher ami , je songe à la mort ; je ne  
 me suis jamais si mal porté ; mais j'aurai un  
 beau moment quand j'aurai la consolation de  
 vous embrasser.



1754.

## L E T T R E X V I I.

A M. LE PRESIDENT HENAULT,

*En lui envoyant les Annales de l'Empire.*

A Colmar, le 12 de mai.

MES doigts enflés, Monsieur, me refusent le plaisir de vous écrire de ma main. Je vous traite comme une cinquantaine d'empereurs ; car j'ai dicté toute cette histoire. Mais j'ai bien plus de satisfaction à dicter ici les sentimens qui m'attachent à vous.

Je vous jure que vous me faites trop d'honneur de penser que vous trouverez, dans ces Annales, l'examen du droit public de l'Empire. Une partie de ce droit public consiste dans la *Bulle d'or*, dans la *Paix de Vestphalie*, dans les *Capitulaires* des empereurs ; c'est ce qui se trouve imprimé par-tout, et qui ne pouvait être l'objet d'un abrégé. L'autre partie du droit public consiste dans les prétentions de tant de princes à la charge des uns des autres, dans celles des empereurs sur Rome et des papes sur l'Empire, dans les droits de l'Empire sur l'Italie : et c'est ce que je crois avoir assez indiqué, en réduisant tous



ces droits douteux à celui du plus fort que le temps seul rend légitime. Il n'y en a guère d'autre dans le monde. 1754.

Si vous daignez jeter les yeux sur les Doutes (\*) qui se trouvent à la fin du second tome, et qui pourraient être en beaucoup plus grand nombre, vous jugerez si l'original des donations de *Pepin* et de *Charlemagne* ne se trouve pas au dos de la donation de *Constantin*. Le *Diurnal* romain des septième et huitième siècles, est un monument de l'histoire bien curieux, et qui fait voir évidemment ce qu'étaient les papes dans ce temps-là. On a eu grand soin, au Vatican, d'empêcher que le reste de ce *Diurnal* ne fût imprimé. La cour de Rome fait comme les grandes maisons qui cachent, autant qu'elles le peuvent, leur première origine. Cependant, en dépit des *Boulainvilliers*, toute origine est petite, et le capitole fut d'abord une chaumière.

La grande partie du droit public, qui n'a été pendant six cents ans qu'un combat perpétuel entre l'Italie et l'Allemagne, est l'objet principal de ces *Annales*; mais je me suis bien donné de garde de traiter cette matière dogmatiquement. J'ai fait encore moins le

(\*) Ils se trouvent à la fin du tome II des *Annales de l'Empire*.

— 1754. raisonneur sur les droits des empereurs et des Etats de l'Empire.

Il est certain que *Tibère* était un prince un peu plus puissant que *Charles VII* et *François I.* Tout le pouvoir que les empereurs allemands ont exercé sur Rome, depuis *Charlemagne*, a consisté à la saccager et à la rançonner dans l'occasion. Voilà ce que j'indique, et le lecteur bienveillant peut juger.

J'aurais eu assurément, Monsieur, des lecteurs plus bienveillants, si j'avais pu vous imiter comme j'ai tâché de vous suivre : mais je n'ai fait ce petit abrégé que par pure obéissance pour madame la duchesse de *Saxe-Gotha*; et quand on ne fait qu'obéir on ne réussit que médiocrement. Cependant j'ose dire que, dans ce petit abrégé, il y a plus de choses essentielles que dans la grande histoire du révérend père *Barre*. Je vous soumetts cet ouvrage, Monsieur, comme à mon maître en fait d'histoire.

Puisque me voilà en train de vous parler de cet objet de vos études et de votre gloire, permettez-moi de vous dire que je suis un peu fâché qu'on soit tombé depuis peu si rudement sur *Rapin Thoiras*. Rien ne me paraît plus injuste et plus indécent. Je regarde cet historien comme le meilleur que nous ayons : je ne fais si je me trompe. Je me flatte,

au reste , que vous me rendrez justice sur la prétendue Histoire universelle qu'on a imprimée sous mon nom. Celui qui a vendu un mauvais manuscrit tronqué et défiguré , n'a pas fait l'action du plus honnête homme du monde. Les libraires qui l'ont imprimé ne sont ni des *Robert Etienne* ni des *Plantin* ; et ceux qui m'ont imputé cette rapsodie ne sont pas des *Bayle*. 1754.

J'espère faire voir ( si je vis ) que mon véritable ouvrage est un peu différent ; mais , pour achever une telle entreprise , il me faudrait plus de santé et de secours que je n'en ai.

Adieu , Monsieur ; conservez-moi vos bontés , et ne m'oubliez pas auprès de madame *du Deffant*. Soyez très-persuadé de mon attachement et de ma tendre et respectueuse estime.

1754.

## L E T T R E X V I I I .

A M. LE COMTE D'ARGENTAL,

Colmar, 16 de mai.

**M**ON cher ange, le 7 de juillet approche; persistez bien, madame d'*Argental* et vous, dans la foi que vous avez aux eaux de **Plombières**. N'allez pas soupçonner que la santé puisse se trouver ailleurs. Venez boire avec moi, mon cher et respectable ami. Je vous prie, quand vous verrez cet abbé *Caton*, qui est malade à sa nouvelle campagne, de lui faire pour moi les plus tendres complimens. Je ne fais si son médecin a la vogue, mais il me semble que je n'entends point parler de ses guérisons. Je crois ses malades enterrés. Vous êtes fort heureux de n'avoir point été attaqué. Le nouveau régime ne vous convient pas.

Je viendrai, mon cher ange, à **Plombières** avec deux domestiques tout au plus, et je ne ferai pas difficile à loger; peut-être même y ferai-je avant vous, et en ce cas je vous demanderai vos ordres. J'apporterai quelques paperasses de prose et de vers pour vous endormir après le dîner. Comment pouvez-vous craindre que je manque un tel rendez-

vous ? Je voudrais que vous fussiez à Constantinople à la place de votre oncle, et vous venir trouver dans le ferrai des franguis de Galata, sur le canal de la Propontide. Mon ange, Plombières est un vilain trou, le séjour est abominable, mais il sera pour moi le jardin d'*Armide*.

Je vous ai envoyé le second tome des Annales de l'Empire dans toute la plénitude de l'horreur historique. Dieu merci, il n'y a pas un mot à changer, non plus qu'au placet de *Caritidès*. Gardez-vous de lire ce fatras ; il est d'un ennui mortel ; rien n'est plus malsain. Que vous importe *Albert d'Autriche* ? J'ai été entraîné dans ce précipice de ronces par ma malheureuse facilité ; on ne m'y rattrapera plus. C'est être trop ennemi de soi-même que de se consumer à ramasser des antiquités barbares. La duchesse de *Gotha*, qui est très-aimable, m'a transformé en pédant en *us*, comme *Circé* changea les compagnons d'*Ulysse* en bêtes. Il faut que je revoie monsieur et madame d'*Argental* pour reprendre ma première forme.

Bonsoir ; mille respects à madame d'*Argental*, Amenez-la pour sa santé et pour mon bonheur.

1754.

## L E T T R E X I X.

A M A D A M E

## LA MARQUISE DU DEFFANT.

A Colmar, 19 de mai.

S AVEZ-VOUS le latin , Madame ? Non : voilà pourquoi vous me demandez si j'aime mieux *Pope* que *Virgile*. Ah ! Madame toutes nos langues modernes sont sèches , pauvres et sans harmonie , en comparaison de celles qu'ont parlé nos premiers maîtres , les Grecs et les Romains. Nous ne sommes que des violons de village. Comment voulez-vous d'ailleurs que je compare des épîtres à un poëme épique , aux amours de *Didon* , à l'embrasement de Troie , à la descente d'*Enée* aux enfers ?

Je crois l'Essai sur l'homme , de *Pope* , le premier des poëmes didactiques , des poëmes philosophiques ; mais ne mettons rien à côté de *Virgile*. Vous le connaissez par les traductions ; mais les poëtes ne se traduisent point. Peut-on traduire de la musique ? Je vous plains , Madame , avec le goût et la sensibilité éclairée que vous avez , de ne pouvoir

lire



lire *Virgile*. Je vous plaindrais bien davantage si vous lisiez des Annales, quelque courtes qu'elles soient. L'Allemagne en miniature n'est pas faite pour plaire à une imagination française telle que la vôtre. 1754.

J'aimerais bien mieux vous apporter la Pucelle, puisque vous aimez les poèmes épiques. Celui-là est plus long que la *Henriade*, et le sujet en est un peu plus gai. L'imagination y trouve mieux son compte; elle est trop rétrécie chez nous dans la sévérité des ouvrages sérieux. La vérité historique et l'austérité de la religion m'avaient rogné les ailes dans la *Henriade*, elles me sont revenues avec la Pucelle. Ces annales sont plus agréables que celles de l'Empire.

Si vous avez encore M. de *Formont*, je vous prie, Madame, de le faire souvenir de moi; et s'il est parti, je vous prie de ne me point oublier en lui écrivant. Je vais aux eaux de Plombières, non que j'espère y trouver la santé à laquelle je renonce, mais parce que mes amis y vont. J'ai resté sept mois entiers à Colmar sans sortir de ma chambre, et je crois que j'en ferai autant à Paris, si vous n'y êtes pas.

Je me suis aperçu à la longue que tout ce qu'on dit et tout ce qu'on fait ne vaut pas la peine de sortir de chez soi. La maladie ne



— laisse pas d'avoir de grands avantages : elle  
 1754. délivre de la société. Pour vous, Madame, ce n'est pas de même; la société vous est nécessaire comme un violon à *Guignon*, parce qu'il est le roi du violon.

M. d'*Alambert* est bien digne de vous, bien au-dessus de son siècle. Il m'a fait cent fois trop d'honneur, et il peut compter que si je le regarde comme le premier de nos philosophes gens d'esprit, ce n'est point du tout par reconnaissance.

Je vous écris rarement, Madame, quoiqu'après le plaisir de lire vos lettres, celui d'y répondre comme je peux, soit le plus grand pour moi; mais je suis enfoncé dans des travaux pénibles qui partagent mon temps avec la colique. Je n'ai point de temps à moi, car je souffre et je travaille sans cesse. Cela fait une vie pleine, pas tout-à-fait heureuse; mais où est le bonheur? je n'en fais rien, Madame; c'est un beau problème à résoudre.

## L E T T R E X X.

1754.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Colmar , 29 de mai.

**M**ON cher ange , j'ai oublié , dans ma dernière lettre , de vous parler d'un vieux papier cacheté dont vous avez eu la bonté de vous charger. Le plaisir de m'occuper de votre voyage des eaux me tenait tout entier.

*Posthabui tamen illorum mea seria ludo.*

Ce papier est , ne vous déplaise , mon testament qu'il faut que je corrige comme mes autres ouvrages , pour éviter la critique , attendu que mes affaires ayant changé de face , et moi aussi , depuis cinq ans , il faut que je conforme mes dispositions à mon état présent. Vous souvenez-vous encore que vous avez une Pucelle d'une vieille copie , et que cette *Jeanne* négligée et ridée doit faire place à une *Jeanne* un peu mieux atournée , que j'aurai l'honneur de vous apporter pour faire passer vos eaux plus allégrement. N'auriez-vous pas le Factum de monsieur de *la Bourdonnaie* , que je n'ai jamais vu et que j'ai une passion

— 1754. extrême de lire ? Si vous l'avez, je vous supplie de l'apporter avec vous. J'ai grande envie de voir comment il se peut faire qu'on n'ait pas pendu *la Bourdonnaie* pour avoir fait la conquête de Madras.

Et les grands et les petits prophètes (1) ? On dit que cela est fort plaisant. C'est dans ces choses sublimes qu'on excelle à présent dans ma chère patrie. Adieu, mon adorable ange; souvenez-vous de mon ancien testament. Je suis errant comme un juif, et je n'ai guère d'espérance dans la loi nouvelle; mais je vous embrasserai à la piscine de Plombières, et vous me direz : *Surge et ambula*. Il faut que madame d'*Argental* ne change point d'avis sur les eaux, elles sont indispensables.

(1) Titres de quelques brochures sur les musiciens français et les bouffons italiens, dont les querelles occupaient alors tous les oisifs de Paris.

## A U M E M E.

A Senones, 12 de juin.

**M**ON cher ange, ceux qui disent que l'homme est libre ne disent que des sottises; si on était libre, ne serais-je pas auprès de vous et de madame d'*Argental*? ma destinée ferait-elle d'avoir des anges gardiens invisibles? Je pars le 8 de Colmar, dans le dessein de venir jouir enfin de votre présence réelle. Je reçois, en partant, une lettre de madame *Denis*, qui me mande que *Maupertuis* et *la Condamine* vont à Plombières, qu'il ne faut pas absolument que je m'y trouve dans le même temps, que cela produirait une scène odieuse et ridicule, qu'il faut que je n'aille aux eaux que quand elle me le mandera. Elle ajoute que vous ferez de cet avis, et que vous vous joindrez à elle pour m'empêcher de vous voir. Surpris, affligé, inquiet, embarrassé, me voilà donc ayant fait mes adieux à Colmar et embarqué pour Plombières. Je m'arrête à moitié chemin; je me fais bénédictin dans l'abbaye de Senones avec dom *Calmet*, l'auteur des *Commentaires sur la Bible*, au milieu d'une bibliothèque de douze

— mille volumes , en attendant que vous m'appeliez dans votre sphère. Donnez-moi donc vos ordres , mon cher ange ; je quitterai le cloître dès que vous l'ordonnerez ; mais je ne le quitterai pas pour le monde , auquel j'ai un peu renoncé ; je ne le quitterai que pour vous.

Je ne perds pas ici mon temps. Condamné à travailler sérieusement à cette Histoire générale , imprimée pour mon malheur , et dont les éditions se multiplient tous les jours , je ne pouvais guère trouver de grands secours que dans l'abbaye de Senones. Mais je vous sacrifierai bien gaiement le fatras d'erreurs imprimées dont je suis entouré , pour goûter enfin la douceur de vous revoir. Prenez-vous les eaux ? comment madame d'Argental s'en trouve-t-elle ? Que je bénis le préjugé qui fait quitter Paris pour aller chercher la santé au milieu des montagnes , dans un très-vilain climat ! La médecine a le même pouvoir que la religion ; elle fait entreprendre des pèlerinages. Réglez le mien ; vous êtes tous deux les maîtres de ma marche comme de mon cœur.

La poste va deux fois par semaine de Plombières à Senones par Raon. Elle arrive un peu tard , parce qu'elle passe par Nancy ; mais enfin , j'aurai le bonheur de recevoir de vos nouvelles. Adieu ; je vous embrasse.

*Le moine Voltaire.*

## L É T T R E X X I I.

---

1754.

## A U M E M E.

A Senones par Ravon ou Raon, 16 de juin.

**M**ON cher ange , je ne fais si madame *Denis* a raison ou non. J'attends votre décision. Je suis un moine soumis aux ordres de mon abbé , et je n'attends que votre obéissance. Je vous supplie de vouloir bien vous faire donner une ou deux lettres qui doivent m'être adressées à Plombières vers le 20 du mois ; je me flatte que vous me manderez de les venir chercher moi-même. Savez-vous bien que je ne suis point en France , que Senones est terre d'Empire , et que je ne dépends que du pape pour le spirituel ? Je lis ici , ne vous déplaîse , les Pères et les Conciles. Vous me remettrez peut-être au régime de la tragédie , quand j'aurai le bonheur de vous voir. Comment vous trouvez-vous du régime des eaux , vous et madame d'*Argental* ? Faites-vous une santé vigoureuse pour une cinquantaine d'années , et puissions-nous vivre à la *Fontenelle* , avec un cœur un peu plus sensible que le sien. Il serait beau de s'aimer à cent ans. Nous avons à peu-près cinquante ans d'amitié sur la tête. Je me



— meurs d'impatience de vous voir. Je n'ai  
 1754. jamais eu de désirs si vifs dans ma jeunesse.  
 Donnez-moi donc un rendez-vous à Plombières , fût-ce malgré madame *Denis*. Je tremble d'être né pour les passions malheureuses. Adieu , mon cher ange ; je volerai sous vos ailes à vos ordres , et je me remettrai de tout à votre providence.

## L E T T R E X X I I I .

A U M E M E .

A Senones par Ravon , 20 de juin.

**V**ous me laissez faire , mon cher et respectable ami , un long noviciat dans ma Thébaïde. Voici la troisième lettre que je vous écris. Je n'ai de nouvelles ni de vous ni de madame *Denis*. Elle m'a mandé que vous m'avertiriez du temps où je dois venir vous trouver ; mon cœur n'avait pas besoin de ses avertissemens pour être à vos ordres. Je ne suis parti que pour venir vous voir , et me voici à moitié chemin sans savoir encore si je dois avancer. Je vous ai supplié de vouloir bien vous informer d'un paquet de lettres qu'on m'a adressé à Plombières où je deyrais



être. J'écris au maître de poste de Remire-  
 mont pour en favoir des nouvelles. Ce paquet 1754.  
 m'est de la plus grande conséquence. Si vous  
 avez eu la bonté de le retirer, ayez celle de  
 me le renvoyer par la poste à Senones, avec  
 les ordres positifs de venir vous joindre. Il ne  
 me faut qu'une chambre, un trou auprès de  
 vous, et je suis très-content. Mes gens loge-  
 ront comme ils pourront. Votre grenier ferait  
 pour moi un palais. Je suis comme une  
 fille passionnée qui s'est jetée dans un cou-  
 vent en attendant que son amant puisse l'en-  
 lever. C'est une étrange destinée que je fois  
 si près de vous, et que je n'aye pu encore  
 vous voir. Je vous embrasse avec autant  
 d'empressement que de douleur. Mille tendres  
 respects à madame d'Argental.

Voici un autre de mes embarras : je crains  
 que vous ne soyez pas à Plombières. J'ignore  
 tout dans mon tombeau ; ressuscitez-moi.

Il faut malheureusement huit jours pour  
 recevoir réponse, et nous ne sommes qu'à  
 quinze lieues.

1754.

## L E T T R E X X I V .

A U M E M E .

Senones , 24 de juin.

O Adorables anges , je compte être incessamment dans votre ciel , c'est-à-dire , dans votre grenier. Je n'ai reçu qu'aujourd'hui vos lettres du 9 et du 16. Comment m'accusez-vous de n'avoir point écrit à madame d'*Argental*? Je vous écris toujours , Madame : vous êtes *consubstantiels*. Je ne vous ai point écrit nommément et privativement , parce que moi , pauvre moine , je comptais venir , il y a quinze jours , *réellement* , dans votre vilain paradis de Plombières , où est mon ame du jour que vous y êtes arrivée. Daignez donc me conserver cet heureux trou que vous avez bien voulu me retenir. J'arriverai peut-être avant ma lettre , peut-être après ; mais il est très-sûr que j'arriverai , tout malingre que je suis. Ma santé est au bout de vos ailes. Je veux me flatter que la vôtre va bien , puisque vous ne m'en parlez pas. Divins anges , je ne connais qu'un malheur , c'est d'avoir été si long-temps à quinze lieues de votre empyrée , et de ne m'être point jeté dedans. Voilà qui

est bien plaifant , d'être en couvent , et de dire *Benedicite* au lieu d'être avec vous. Je m'occupe avec dom *Mabillon* , dom *Martène* , dom *Tuilier* , dom *Ruinart*. Les antiquailles où je fuis condamné , et les Capitulaires de *Charlemagne* , font bien respectables ; mais cela ne console pas de votre abfence. Je vais donc fermer mon cahier de remarques fur la feconde race , faire mon paquet et m'embarquer. *Lazare* va fe rendre à votre piscine. Il y a , dit-on , un monde prodigieux à *Plombières* ; mais je ne le verrai certainement pas. Vous êtes tout le monde pour moi. Je fuis devenu bien pédant ; mais n'importe , je vous aime comme fi j'étais un homme aimable. Adieu , vous deux qui l'êtes tant ; adieu , vous avec qui je voudrais paffer ma vie. Quelle pauvre vie ! Je n'ai plus qu'un fouffle.

Quel chien de temps il fait ! Des grelons gros comme des œufs de poule d'inde ont cassé mes vitres : et les vôtres ? Adieu , adorables anges.

## L E T T R E X X V.

A M A D A M E

## LA MARQUISE DU DEFFANT.

Entre deux montagnes , le 2 de juillet.

J'AI été malade, Madame ; j'ai été moine ; j'ai passé un mois avec S' *Augustin*, *Tertullien*, *Origène* et *Raban*. Le commerce des pères de l'Eglise et des savans du temps de *Charlemagne* ne vaut pas le vôtre : mais que vous mander des montagnes des Vosges ? et comment vous écrire, quand je n'étais occupé que des *priscillianistes* et des *nestoriens* ?

Au milieu de ces beaux travaux dont j'ai gourmandé mon imagination, il a fallu encore obéir à des ordres que M. d'*Alembert*, votre ami, m'a donnés de lui faire quelques articles pour son *Encyclopédie* ; et je les ai très-mal faits. Les recherches historiques m'ont appesanti. Plus j'enfonce dans la connaissance des septième et huitième siècles, moins je suis fait pour le nôtre, et surtout pour vous.

M. d'*Alembert* m'a demandé un article sur l'*esprit* : c'est comme s'il l'avait demandé au père *Mabillon* ou au père *Montfaucon*. Il se

repentira d'avoir demandé des gavottes à un homme qui a cassé son violon.

—  
1754.

Et vous aussi, Madame, vous vous repentirez d'avoir voulu que je vous écrive. Je ne suis plus de ce monde, et je me trouve assez bien de n'en plus être. Je ne m'intéresserai pas moins tendrement à vous; mais, dans l'état où nous sommes tous deux, que pouvons-nous faire l'un pour l'autre? Nous nous avouerons que tout ce que nous avons vu et tout ce que nous avons fait, a passé comme un songe; que les plaisirs se sont enfuis de nous; qu'il ne faut pas trop compter sur les hommes.

Nous nous consolerons aussi en nous disant combien peu ce monde est consolant. On ne peut y vivre qu'avec des illusions; et dès qu'on a un peu vécu, toutes les illusions s'envolent. J'ai conçu qu'il n'y avait de bon, pour la vieillesse, qu'une occupation dont on fût toujours sûr, et qui nous menât jusqu'au bout en nous empêchant de nous ronger nous-mêmes.

J'ai passé un mois avec un bénédictin de quatre-vingt-quatre ans, qui travaille encore à l'histoire. On peut s'y amuser quand l'imagination baisse. Il ne faut point d'esprit pour s'occuper des vieux événemens: c'est le parti que j'ai pris. J'ai attendu que j'eusse repris un peu de santé pour m'aller guérir à

— 1754. Plombières. Je prendrais les eaux en n'y croyant pas, comme j'ai lu les Pères.

J'exécuterai vos ordres auprès de monsieur d'*Alembert*. Je vois les fortes raisons du prétendu éloignement dont vous parlez; mais vous en avez oublié une, c'est que vous êtes éloignée de son quartier. Voilà donc le grand motif sur lequel court le commerce de la vie! Savez-vous bien, vous autres, ce qu'il y a de plus difficile à Paris? c'est d'attraper le bout de la journée.

Puissent vos journées, Madame, être tolérables! c'est encore un beau lot; car, de journées toujours agréables, il n'y en a que dans les Mille et une nuits, et dans la Jérusalem céleste.

Réfléchissons-nous à la destinée qui se moque de nous, et qui nous emporte. Vivons tant que nous pourrons, et comme nous pourrons. Nous ne ferons jamais aussi heureux que les fots, mais tâchons de l'être à notre manière.... Tâchons....; quel mot! Rien ne dépend de nous: nous sommes des horloges, des machines.

Adieu, Madame; mon horloge voudrait sonner l'heure d'être auprès de vous.



A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Colmar, 26 de juillet.

A N G E S ,

**J**E ne peux me consoler de vous avoir quittés qu'en vous écrivant. Je suis parti de Plombières pour la Chine. Voyez tout ce que vous me faites entreprendre. O Grecs, que de peines pour vous plaire ! Eh bien, me voilà chinois, puisque vous l'avez voulu ; mais je ne suis ni mandarin ni jésuite, et je peux très-bien être ridicule. Anges, scellez la bouche de tous ceux qui peuvent être instruits de ce voyage de long cours ; car, si on me fait embarqué, tous les vents se déchaîneront contre moi. Mon voyage à Colmar était plus nécessaire, et n'est pas si agréable. Il n'y a de plaisir qu'à vous obéir, à faire quelque chose qui pourra vous amuser. J'y vais mettre tous mes soins, et je ne vous écris que ce petit billet, parce que je suis assidu auprès du berceau de l'Orphelin. Il m'appelle, et je vais à lui en faisant la pagode. J'ignore si ce billet vous trouvera à Plombières. Il n'y a que le président qui puisse y faire des vers. Moi je



— n'en fais que dans la plus profonde retraite ,  
 1754. et quand c'est vous qui m'inspirez. Dieu vous  
 donne la fanté , et que le King-tien me donne  
 de l'enthousiasme et point de ridicule ! Sur  
 ce je baise le bout de vos ailes.

## L E T T R E X X V I I.

A U M E M E.

Colmar , 3 d'auguste.

**M**ON divin ange , les eaux de Plombières  
 ne sont pas si souveraines , puisqu'elles don-  
 nent des coliques à madame d'Argental , et  
 qu'elles m'ont attaqué violemment la poitrine ;  
 mais peut-être aussi que tout cela n'est point  
 l'effet des eaux. Qui fait d'où viennent nos  
 maux et notre guérison ? Au moins les méde-  
 cins n'en savent rien. Ce qui est sûr , c'est  
 que Plombières a fait , pendant quinze jours ,  
 le bonheur de ma vie , et vous savez tous  
 deux pourquoi. Cette année doit m'être heu-  
 reuse. Je vous remercie pour Mariamne , et  
 surtout pour Rome. Les comédiens sont de  
 grands butors , s'ils ne savent pas faire copier  
 les rôles. Voulez-vous que je vous envoie  
 l'imprimé ? Dites comment ; et il partira.  
 Nos magots de la Chine n'ont pas réussi. J'en

ai

ai fait cinq ; cela est à la glace , alongé , ennuyeux. Il ne faut pas faire un Versailles de Trianon ; chaque chose a ses proportions. Nous avons trouvé , madame *Denis* et moi , les cinq pavillons réguliers ; mais il n'y a pas moyen d'y loger ; les appartemens sont trop froids. Nous avons été confondus du mauvais effet que fait l'art détestable de l'amplification ; alors je n'ai eu de ressource que d'embellir trois corps de logis ; j'y ai travaillé avec ce courage que donne l'envie de vous plaire ; enfin , nous sommes très-contens. Ce n'est pas peu que je le fois ; je vous réponds que je suis aussi difficile qu'un autre. J'ose vous assurer que c'est un ouvrage bien singulier , et qu'il produit un puissant intérêt depuis le premier vers jusqu'au dernier. Il vaut mieux certainement donner quelque chose de bon en trois actes que d'en donner cinq insipides , pour se conformer à l'usage. Il me semble qu'il serait très à propos de faire jouer cette nouveauté immédiatement avant le voyage de Fontainebleau , supposé que l'ouvrage vous paraisse aussi passable qu'à nous , supposé que cela ne fasse aucun tort à Rome sauvée , supposé encore qu'on ne trouve dans nos Chinois rien qui puisse donner lieu à des allusions malignes. J'ai eu grand soin d'écarter toute pierre de scandale. Le conquérant tartare serait

— à merveille entre les mains de *le Kain*; la *Noue*  
 1754. a assez l'air d'un lettré chinois , ou plutôt  
 d'un magot ; c'est grand dommage qu'il ne  
 soit pas cocu. *Idamé* est coupée sur la taille  
 de mademoiselle *Clairon*. Peut-être les cir-  
 constances présentes seraient favorables : en  
 tout cas, je vais faire transcrire l'ouvrage ;  
 indiquez-moi la façon de vous l'envoyer par  
 la poste.

Ce que vous me mandez , mon cher ange ,  
 de mon troisième volume , me fait un extrême  
 plaisir ; plus il sera lu , et plus les gens raison-  
 nables seront indignés contre le brigandage  
 et l'imposture qui m'ont attribué les deux  
 premiers ; ils seront bientôt prêts à paraître de  
 ma façon. Il ne me faut pas six mois pour que  
 tout l'ouvrage soit fini , pour peu que j'aye ,  
 je ne dis pas une santé , mais une langueur  
 tolérable. Je ne demande, pour travailler beau-  
 coup , qu'à ne pas souffrir beaucoup. Tout  
 cela sera sans préjudice de *Zulime*, sur laquelle  
 j'ai toujours de grands desseins. Voilà toute  
 mon ame mise au pied de mes anges.

Vous pouvez donc aller à présent à la  
 comédie ! Le ciel en soit béni. Daignez donc  
 faire mes complimens à *Hérodé* quand vous  
 le rencontrerez dans le foyer. Pardon de la  
 liberté grande. Madame *Denis* vous fait les  
 siens très-tendrement. Elle s'est faite garde-

malade. Elle travaille dans son infirmerie et moi dans la mienne. Nous sommes deux 1754.  
reclus. Quand on ne peut vivre avec vous, il faut ne vivre avec personne. Adieu, mes anges; mes magots chinois et moi nous sommes à vos ordres. Je vous salue en *Confucius*, et je m'incline devant votre doctrine, m'en rapportant à votre tribunal des rites.

## L E T T R E X X V I I I.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Colmar, 6 d'auguste.

CROYEZ fermement, Monseigneur, que je vous mets immédiatement au-dessus du soleil et des bibliothèques. Je ne peux, en vérité, vous donner une plus belle place dans la distribution de mes goûts. Je suis assez content du soleil pour le moment; mais ne vous figurez pas que, dans votre belle province, vous ayez les livres qu'il faut à ma pédanterie. Je les ai trouvés au milieu des montagnes des Vosges. Où ne va-t-on pas chercher l'objet de sa passion? Il me fallait de vieilles chroniques du temps de *Charlemagne* et de *Hugues-Capet*, et tout ce qui concerne l'histoire du moyen âge, qui est la chose du monde la plus

— 1754. obscure ; j'ai trouvé tout cela dans l'abbaye de dom *Calmet*. Il y a, dans ce désert sauvage, une bibliothèque presque aussi complète que celle de Saint-Germain-des-prés de Paris. Je parle à un académicien, ainsi il me permettra ces petits détails. Il saura donc que je me suis fait moine bénédictin pendant un mois entier. Vous souvenez-vous de M. le duc de *Branca*, qui s'était fait dévot au Bec ? Je me suis fait savant à Senones, et j'ai vécu délicieusement au réfectoire. Je me suis fait compiler par les moines des fatras horribles d'une érudition affommante. Pourquoi tout cela ? pour pouvoir aller gaiement faire ma cour à mon héros, quand il sera dans son royaume. Pendant à Senones, et joyeux auprès de vous, je ferais tout doucement le voyage avec ma nièce. Je ne pouvais régler aucune marche avant d'avoir fait un grand acte de pédantisme que je viens de mettre à fin. J'ai donné moi-même un troisième volume de l'Histoire universelle, en attendant que je puisse publier à mon aise les deux premiers qui demandaient toutes les recherches que j'ai faites à Senones ; et je publie exprès ce troisième volume pour confondre l'imposture qui m'a attribué ces deux premiers tomes si défectueux. J'ai dédié exprès à l'électeur palatin ce tome troisième, parce qu'il a l'ancien manuscrit des deux premiers



entre les mains; et je le prends hardiment à témoin que ces deux premiers ne sont point mon ouvrage. Cela est, je crois, sans réplique; et d'autant plus sans réplique, que monseigneur l'électeur palatin me fait l'honneur de me mander *qu'il est très-aise de concourir à la justice que le public me doit.* 1754.

Je rends compte de tout cela à mon héros. Mon excuse est dans la confiance que j'ai en ses bontés. Je le supplie de mander comment je peux faire pour lui envoyer ce troisième volume par la poste. Il aime l'histoire, il trouvera peut-être des choses assez curieuses, et même des choses dans lesquelles il ne sera point de mon avis. J'aurai de quoi l'amuser davantage quand je serai assez heureux pour venir me mettre quelque temps au nombre de ses courtisans dans son royaume de *Théodoric*. Madame *Denis*, ma garde-malade, voulait avoir l'honneur de vous écrire. Elle joint ses respects aux miens. Nous disputons à qui vous est attaché davantage, à qui sent le mieux tout ce que vous valez, et nous vous donnons toujours la préférence sur tout ce que nous avons connu.

Vous êtes le saint pour qui nous avons envie de faire un pèlerinage. Je crois que six semaines de votre présence me feraient plus de bien que Plombières. Adieu, Monseigneur;

— votre ancien courtisan fera toujours pénétré  
1754. pour vous du plus tendre respect et de l'attachement le plus inviolable.

## L E T T R E X X I X.

A MADAME DE FONTAINE, à Paris.

A Colmar, 22 d'auguste.

**J**E veux vous écrire, ma chère nièce, et je ne vous écris point de ma main, parce que je suis un peu malade; et me voilà sur mon lit sans en rien dire à votre sœur. J'espère que vous trouverez ma lettre à votre arrivée à Paris. Nous saurons si les eaux vous ont fait du bien, si vous digérez, si vous et votre fils vous faites toujours de grands progrès dans la peinture, si l'abbé *Mignot* a obtenu enfin quelque bénéfice.

Vous allez avoir le Triumvirat, ainsi ce n'est pas la peine d'envoyer mes magots de la Chine (\*). Je ne peux d'ailleurs avoir absolument que trois magots; les cinq feraient secs comme moi, au lieu que les trois ont de gros ventres comme des chinois. Votre sœur en est fort contente. Ils pourront un jour vous

(\*) L'Orphelin.



amuser; mais à présent il ne faut rien précipiter.

---

 1754.

Ne hâtons pas plus nos affaires en France qu'à la Chine : ne faites nul usage , je vous en prie , du papier que vous savez ; nous avons quelque chose en vue , madame *Denis* et moi , du côté de Lyon. On dit que cela fera fort agréable. Nous vous en rendrons bientôt compte.

Je me lève pour vous dire que nous sommes ici deux solitaires qui vous aimons de tout notre cœur.

## L E T T R E X X X.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Colmar , 27 d'auguste.

**L'**E P U I S E M E N T où je suis , mon cher et respectable ami , m'interdit les cinq actes , puisqu'il m'empêche de vous écrire de ma main.

Vous m'avouerez qu'à mon âge trois fois font bien honnêtes ; j'ai été jusqu'à cinq pour vous plaire , mais en vérité ce n'était que cinq langueurs. Comptez que j'ai fait tout ce que j'ai pu pour m'échauffer le tempérament. Je vous conjure d'ailleurs de tâcher de croire que

— 1754. chaque sujet a son étendue ; que la Mort de César ferait détestable en cinq actes , et que nos Chinois sont beaucoup plus intéressans et beaucoup plus faits pour le théâtre. J'aurai , je crois , le temps de les garder encore , puisqu'on va donner le Triumvirat. Le public aura , grâce à vos bontés , une suite de l'histoire romaine sur le théâtre. Vous ferez une action de romain , si vous parvenez à faire jouer Rome sauvée.

Les sentimens de *le Kain* me plaisent autant que ses talens , mais il faut que je renonce au plaisir de l'entendre. C'est une injustice bien criante de me rendre responsable de deux volumes impertinens que l'imposture et l'ignorance ont publiés sous mon nom. Je ferai voir bientôt qu'il y a quelque différence entre mon style et celui de *Jean Néaulme*. On aurait dû me plaindre plutôt que de se fâcher contre moi ; mais je suis accoutumé à ces petites méprises de la sottise et de la méchanceté humaine. Vous m'en consolez , mon cher ange. Protégez bien Rome et la Chine pendant que je suis encore sur les bords du Rhin. Mille tendres respects à madame d'*Argental*. Je n'en peux plus , mais je vous aime de tout mon cœur.

LETTRE

## A U M E M E.

Colmar , 8 de septembre.

C'EST moi, mon cher ange, qui veux et qui fais tout ce que vous voulez, puisque je vous envoie, par pure obéissance, des Tartares et des Chinois dont je ne suis point content. Il me paraît que c'est un ouvrage plus singulier qu'intéressant, et je dois craindre que la hardiesse de donner une tragédie en trois actes ne soit regardée comme l'impuissance d'en faire une en cinq. D'ailleurs, quand elle aurait un peu de succès, quel avantage me procurerait-elle? L'affiduité de mes travaux ne défermera point ceux qui me veulent du mal. Enfin, je vous obéis. Faites ce que vous croirez le plus convenable. Soyez sévère, et faites lire la pièce par des yeux encore plus sévères que les vôtres.

Vous connaissez trop le théâtre et le cœur humain pour ne pas sentir que, dans un pareil sujet, cinq actes alongeraient une action qui n'en comporte que trois. Dès qu'un homme comme notre conquérant tartare a dit *j'aime*, il n'y a plus pour lui de nuances; il y en a encore moins pour *Idamé*, qui ne doit pas

— 1754. combattre un moment ; et la situation d'un homme à qui on veut ôter sa femme , a quelque chose de si avilissant pour lui , qu'il ne faut pas qu'il paraisse ; sa vue ne peut faire qu'un mauvais effet. La nature de cet ouvrage est telle qu'il faut plutôt supprimer des situations et des scènes , que songer à les multiplier ; je l'ai tenté ; et je suis demeuré convaincu que je gâtais tout ce que je voulais étendre. C'est à vous maintenant à voir , mon cher et respectable ami , si cette nouveauté peut être hasardée , et si le temps est convenable.

Je vous remercie de Rome sauvée dont je fais plus de cas que de mon Orphelin. Je tâcherai de dérober quelques momens à mes maladies et à mes occupations pour faire ce que vous exigez.

Vous montrerez , sans doute , mes trois magots à M. de *Pont-de-Vesle* et à M. l'abbé de *Chauvelin*. Vous assemblerez tous les anges. Je me fie beaucoup au goût de M. le comte de *Choiseul*. Si tout cet aréopage conclut à donner la pièce , je souscris à l'arrêt.

L'Histoire générale me donne toujours quelques alarmes. Le troisième volume ne pouvait révolter personne. Les objets de ce temps-là ne sont pas si délicats à traiter que ceux de la grande révolution qui s'est faite

dans l'Eglise, du temps de *Léon X*. Les siècles ———  
 qui précédèrent *Charlemagne*, et dont il faut 1754.  
 donner une idée, portent encore avec eux  
 plus de danger, parce qu'ils sont moins con-  
 nus, et que les ignorans feraient bien effa-  
 rouchés d'apprendre que tant de faits, qu'on  
 nous a débités comme certains, ne sont que  
 des fables. Les donations de *Pepin* et de  
*Charlemagne* sont des chimères; cela me paraît  
 démontré. Croiriez-vous bien que les préten-  
 dues persécutions des empereurs contre les  
 premiers chrétiens ne sont pas plus véritables?  
 On nous a trompés sur tout; et on est encore  
 si attaché à des erreurs qui devraient être  
 indifférentes, qu'on ne pardonnera pas à qui  
 dira la vérité, quelque circonspection et  
 quelque modestie qu'il employe.

Les deux premiers volumes qu'on a si  
 indignement tronqués et falsifiés ne devraient  
 m'être attribués par personne; ce n'est pas là  
 mon ouvrage. Cependant si on a eu la cruauté  
 de me condamner sur un ouvrage qui n'est pas  
 le mien, que ne fera-t-on pas quand je  
 m'exposerai moi-même?

Puisque je suis en train de vous parler de  
 mes craintes, je vous dirai que notre *Jeanne*  
 me fait plus de peine que *Léon X* et *Luther*,  
 et que toutes les querelles du sacerdoce et de  
 l'Empire. Il n'y a que trop de copies de cette

— 1754. dangereuse plaisanterie. Je fais, à n'en pas douter, qu'il y en a à Paris et à Vienne, sans compter Berlin. C'est une bombe qui crevera tôt ou tard pour m'écraser, et des tragédies ne me sauveront pas. Je vivrai et je mourrai la victime de mes travaux, mais toujours consolé par votre inébranlable amitié. Madame *Denis* est bien sensible à votre souvenir; elle partage en paix ma solitude, et m'aide à supporter mes maux. Nous présentons tous deux nos respects à madame d'*Argental*. J'envoie, sous l'enveloppe de M. de *Chauvelin*, le paquet tartare et chinois.

Non, mon cher ange, non. Je viens de relire la pièce. Il me paraît qu'on peut faire des applications dangereuses; vous connaissez le sujet et vous connaissez la nation. Il n'est pas douteux que la conduite d'*Idamé* ne fût regardée comme la condamnation d'une personne qui n'est point chinoise. L'ouvrage ayant passé par vos mains, vous ferait tort ainsi qu'à moi. Je suis vivement frappé de cette idée. L'application que je crains est si aisée à faire, que je n'oserais même envoyer l'ouvrage à la personne qui pourrait être l'objet de cette application. Je vais tâcher de supprimer quelques vers dont on pourrait tirer des interprétations malignes, ensuite je vous l'enverrai. Mais, encore une fois, la crainte



des allusions, le désagrément de paraître lutter contre *Crébillon*, la stérilité des trois actes, voilà bien des raisons pour ne rien hasarder. J'attends vos ordres, et je m'y conformerai toute ma vie, mon cher ange. 1754.

## L E T T R E X X X I I.

A MADAME DE FONTAINE, à Paris.

A Colmar, ce 12 de septembre.

**J**E fais les plus tendres complimens au frère et à la sœur. Je sens qu'il est très-triste d'avoir une si aimable famille, et d'en être séparé. Madame *Denis* fait ma consolation dans ma solitude et dans mes maladies. Plus elle est aimable, plus elle me fait sentir combien le charme de sa société redoublerait par celui de la vôtre.

La nouvelle la plus intéressante que le conseiller du grand conseil me mande, est la démarche que son corps a faite. Je vous en fais mon compliment, mon cher abbé; il sera difficile que l'ancien des jours, *Boyer*, résiste à une sollicitation si pressante pour lui, et si honorable pour vous. L'homme du monde pour la conservation de qui je fais actuellement le plus de vœux est l'évêque de Mirepoix.



— 1754. Je suis bien aise que le parlement ait enregistré sa condamnation et sa grâce, sans demeurer d'accord des qualités. Le grand point est que l'Etat ait la paix, et que les particuliers aient justice. Votre sœur, à qui le fils de *Samuel Bernard* s'est avisé de faire en mourant une petite banqueroute, est intéressée à voir le parlement reprendre ses fonctions. Il serait douloureux que la situation de mille familles demeurât incertaine, parce que quelques fanatiques exigent des billets de confession de quelques sots. Il n'y a que les billets à ordre ou au porteur qui doivent être l'objet de la jurisprudence : il faut se moquer de tous les autres, excepté des billets doux.

Pour mon billet d'avoir une terre, ma chère nièce, j'espère l'acquitter si je vis.

Il y a quelque apparence que nous passerons, votre sœur et moi, l'hiver à Colmar. Ce n'est pas la peine d'aller chercher une solitude ailleurs. Le printemps prochain décidera de ma marche.

Je suis bien aise qu'on trouve au moins ce troisième tome, dont vous me parlez, passable et modéré : c'est tout ce qu'il est. Je ne l'ai donné que pour confondre l'imposture et l'ignorance qui m'ont attribué les deux premiers. Il y a une extrême injustice à me rendre responsable de cet avorton informe dont des

imprimeurs avides avaient fait un monstre méconnaissable. Si jamais j'ai le temps de mettre en ordre tout ce grand ouvrage, on verra quelque chose de plus exact et de plus curieux. C'est un beau plan, mais l'exécution demande plus de santé et de secours que je n'en ai. — 1754.

Votre vie est plus agréable que celle des gens qui s'occupent de la grâce et des anciennes révolutions de ce bas monde. Le mieux est de vivre pour soi, pour son plaisir et pour ses amis; mais tout le monde ne peut pas faire ce mieux, et chacun est dirigé par son instinct et par son destin.

Vous ne me dites rien de votre fils; je l'embrasse. Je fais mes complimens à tout ce que vous aimez.

Adieu, la sœur et le frère: vous êtes charmans de ne pas oublier ceux qui sont aux bords du Rhin.

1754.

## L E T T R E   X X X I I I .

A. M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Colmar, 21 de septembre.

**J**E vous obéis avec douleur, mon cher ange; l'état de ma santé me rend bien indifférent sur une pièce de théâtre, et ne me laisse sensible qu'au chagrin d'envisager que peut-être je ne vous reverrai plus; mais je vous avoue que je ferais infiniment affligé si j'étais exposé à la fois à des dégoûts, à l'opéra et à la comédie, immédiatement après l'affliction que cette Histoire prétendue universelle m'a causée. Amusez-vous, mon cher ange, avec vos amis, de mes tartares et de mes chinois, qui ont au moins le mérite d'avoir l'air étranger. Ils n'ont que ce mérite-là; ils ne sont point faits pour le théâtre; ils ne causent pas assez d'émotion. Il y a de l'amour, et cet amour, ne déchirant pas le cœur, le laisse languir. Une action vertueuse peut être approuvée sans faire un grand effet. Enfin, je suis sûr que cela ne réussirait pas, que les circonstances seraient très-peu favorables, et que les allusions de la malignité humaine seraient très-dangereuses. Les personnes sur lesquelles

on ferait ces applications injustes se garderaient bien, je l'avoue, de les prendre pour elles, de s'en fâcher, d'en parler même; mais, dans le fond du cœur, elles seraient très-piquées et contre moi et contre ceux qui auraient donné la pièce. Elles la feraient tomber à la cour; c'est bien le moins qu'elles pussent faire. Qui jamais approuvera un ouvrage dont on fait des applications qui condamnent notre conduite? Je vous demande donc en grâce que cet avorton ne soit vu que de vous et de vos amis. J'ai donné mon consentement à la représentation de ce malheureux opéra de Prométhée, comme je donne mon consentement à mon absence qui me tient éloigné de vous. Je souffre avec douleur ce que je ne peux empêcher. On m'a fait assez sentir que je n'ai aucun droit de m'opposer aux représentations d'un ouvrage imprimé depuis long-temps, dont la musique est approuvée des connaisseurs de l'hôtel de ville, et pour lequel on a déjà fait de la dépense. Je fais assez qu'il faudrait une dépense royale et une musique divine pour faire réussir cet ouvrage: il n'est pas plus propre pour le théâtre lyrique, que les Chinois pour le théâtre de la comédie. Tout ce que je peux faire, c'est d'exiger qu'on ne mette pas au moins sous mon nom les embellissemens dont

— 1754. M. de *Sireuil* a honoré cette bagatelle. Je vois qu'on est toujours puni de ses anciens péchés. On me défigure une vieille Histoire générale, on me défigure un vieil Opéra. Tout ce que je peux faire à présent, c'est de tâcher de n'être pas sifflé sur tous les théâtres à la fois. Vous jugerez, mon cher ange, de la nature du consentement donné à *Royer*, par la lettre ci-jointe. Je vous supplie de la faire passer dans les mains de *Moncrif*, si cela se peut sans vous gêner.

J'ai encore pris la précaution d'exiger de *Lambert* qu'il fasse une petite édition de cette *Pandore*, avant qu'on ait le malheur de la jouer; car la *Pandore* de *Royer* est toute différente de la mienne; et je veux du moins que ces deux turpitudes soient bien distinctes. Je vous supplie d'encourager *Lambert* à cette bonne action, quand vous irez à la comédie. Je vous remercie tendrement de *Mahomet* et de *Rome*. Vous consolez mon agonie. *Madame Denis* et moi, nous nous inclinons devant les anges. Adieu, mon cher et respectable ami.

## L E T T R E X X X I V .

---

1754.

A M A D A M E

## LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

A Colmar, ce 23 de septembre.

**J**E ne guéris point, Madame ; mais je m'habitue à Colmar plus que la grand'chambre à Soissons. Les bontés de monsieur votre frère contribuent beaucoup à me rendre ce séjour moins désagréable. Je serais heureux dans l'île Jard, mais cette île Jard me fuit partout. Vous avez deux neveux aussi à plaindre qu'ils sont aimables : l'un plaide, l'autre est paralytique. Je ne vois de tous côtés que défaits au monde. La langueur, la misère et la consternation règnent dans Paris. Il y a toujours quelques belles dames qui vont parer les loges, et des petits-mâtres qui font des pirouettes sur le théâtre ; mais le reste souffre et murmure. Il y a un an que j'ai de l'argent aux consignations du parlement, le receveur jouit. Combien de familles sont dans le même cas, et dans une situation bien triste ! On exige, dans votre province, de nouvelles déclarations qui défolent les citoyens. On



— fouille dans les secrets des familles ; on donne  
1754. un effet rétroactif à cette nouvelle manière de payer le vingtième , et on fait payer pour les années précédentes. Voilà bien le cas de jeûner et de prier , et d'avoir des lettres consolantes de M. de *Beaufremont*. Il n'est pas plus question de la préture de Strasbourg que des préteurs de l'ancienne Rome. Vivez tranquille , Madame , avec votre respectable amie à qui je présente mes respects. Faites bon feu ; continuez votre régime : cette sorte de vie n'est pas bien animée , mais cela vaut toujours mieux que rien. Si vous avez quelques nouvelles , daignez en faire part à un pauvre malade enterré à Colmar. Permettez-moi de présenter mes respects à monsieur votre fils , et de vous souhaiter comme à lui des années heureuses , s'il y en a.

A MADAME DE FONTAINE, à Paris.

A Colmar, 6 d'octobre.

**M**A chère nièce, je pense que c'est bien assez que mes trois magots vous aient plu ; mais ils pourraient déplaire à d'autres personnes : et quoique ni vous ni elles ne foyez pas absolument disposées à vous tuer avec vos maris , cependant il se pourrait trouver des gens qui feraient croire que toutes les fois qu'on ne se tue pas , en pareil cas , on a grand tort : et on irait s'imaginer que les dames qui se tuent à fix mille lieues d'ici font la satire de celles qui vivent à Paris : cela serait très-injuste ; mais on fait des tracasseries mortelles tous les jours sur des prétextes encore plus déraisonnables.

J'ai prié inflamment M. d'*Argental* de ne me point exposer à de nouvelles peines. Ce qui pourrait résulter d'agrément d'un petit succès serait bien peu de chose , et les dégoûts qui en naîtraient seraient violens. Je vous remercie de vous être jointe à moi pour modérer l'ardeur de M. d'*Argental* qui ne connaît point de danger quand il s'agit de

1754. théâtre. C'en ferait trop que d'être vilipendé à la fois à l'opéra et à la comédie : c'est bien assez que M. *Royer* m'immole à ses doubles croches.

Ne pourriez-vous point, quand vous irez à l'opéra, parler à ce sublime *Royer*, et lui demander au moins une copie des paroles telles qu'il les a embellies par sa divine musique ? Vous auriez au moins le premier avant-goût des sifflets : c'est un droit de famille qu'il ne peut vous refuser.

Vous ne me dites rien de monsieur l'abbé ; je le croyais déjà sur la liste des bénéfiques. Votre sœur est religieuse dans mon couvent ; cependant, si ma santé le permet, nous irons passer une partie de l'hiver à la cour de l'électeur palatin, qui veut bien m'en donner la permission ; après quoi nous irions habiter une terre assez belle, du côté de Lyon, qu'on me propose actuellement. Mais la mauvaise santé est un grand obstacle au voyage de Manheim ; j'aimerais mieux sans doute faire celui de Plombières : si votre estomac vous y ramène jamais, mon cœur m'y ramènera. Votre sœur aura un autre régime que vous : elle n'est pas faite pour prendre les eaux avec votre régularité.

Adieu, ma chère nièce ; il faut espérer que je vous reverrai encore.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Colmar, 6 d'octobre.

**M**ON cher ange, j'ai assez de justice, et, dans cette occasion-ci, assez d'amour propre pour croire que vous jugez bien mieux que moi. C'est déjà beaucoup, c'est tout pour moi, que vous, et madame d'*Argental*, et vos amis, vous soyez contents; mais, en vérité, les personnes que vous savez ne le feront point du tout. Les partisans éclairés de *Crébillon* ne manqueront pas de crier que je veux attaquer impudemment, avec mes trois bataillons étrangers, les cinq gros corps d'armée romaine. Vous croyez bien qu'ils ne manqueront pas de dire que c'est une bravade faite à sa protectrice; et Dieu fait si alors on ne lui fera pas entendre que c'est non-seulement une bravade, mais une offense et une espèce de satire. Comme vous jugez mieux que moi, vous voyez encore mieux que moi tout le danger; vous sentez si ma situation me permet de courir de pareils hasards. Vous m'avouerez que, pour se montrer dans de telles circonstances, il faudrait être sûr de

— 1754. la protection de la personne à qui je dois craindre de déplaire. Si malheureusement les allusions, les interprétations malignes faisaient l'effet que je redoute, on en saurait aussi mauvais gré à vos amis, et surtout à vous, qu'à moi. Je suis persuadé que vous avez tout examiné avec votre sagesse ordinaire; mais l'événement trompe souvent la sagesse. Vous ne voyez point les allusions, parce que vous êtes juste; le grand nombre les verra très-clairement, parce qu'il est très-injuste. En un mot, ce qui peut en résulter d'agrémens est bien peu de chose. Le danger est très-grand, les dégoûts seraient affreux et les suites bien cruelles. Peut-être faudrait-il attendre que le grand succès du Triumvirat fût passé: alors on aurait le temps de mettre quelques fleurs à notre étoffe de Pékin; on pourrait même en faire sa cour à la personne qu'on craint, et on préviendrait ainsi toutes les mauvaises impressions qu'on pourrait lui donner. Vous me direz que je vois tout en noir parce que je suis malade; madame *Denis*, qui se porte bien, pense tout comme moi. Si vous croyez être absolument sûr que la pièce réussira auprès de tout le monde, et ne déplaira à personne, mes raisons, mes représentations ne valent rien; mais vous n'avez aucune sûreté, et le danger est évident. Vous  
seriez

feriez au défefpoir d'avoir fait mon malheur ;  
 et de vous être compromis en ne cherchant  
 qu'à me donner de nouvelles marques de vos  
 bontés et de votre amitié. Songez donc à tout  
 cela, mon cher et respectable ami. Je veux  
 bien du mal à ma maudite Hiftoire générale,  
 qui ne m'a pas fourni encore un fujet de cinq  
 actes. Je n'en ai trouvé que trois à la Chine ;  
 il en faudra chercher cinq au Japon. Je crois  
 y être, en étant à Colmar ; mais j'y fuis avec  
 une perfonne qui vous eft auffi attachée que  
 moi. Nous parlons tous les jours de vous ;  
 c'est le feul plaifir qui me refte. Adieu ; mille  
 tendres respects à toute la hiérarchie des  
 anges.

## L E T T R E X X X V I I .

A M A D A M E

LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Dans les Vosges , 14 d'octobre.

J'AI été, Madame, dans les Vosges chercher  
 la fanté qui n'est pas là plus qu'ailleurs.  
 J'aimerais bien mieux être encore dans votre  
 voifinage. Cette petite maifonnette, dont  
 vous me parlez, m'accommoderait bien. Je

*Correfp. générale.* Tome V. \* H



—  
1754. ferais à portée de faire ma cour à vous et à votre amie ; malgré les brouillards du Rhin. Je ne puis encore prendre de parti que je n'aye fini l'affaire qui m'a amené à Colmar. Je reste tranquillement dans une solitude entre deux montagnes , en attendant que les papiers arrivent. Toutes les affaires sont longues ; vous en faites l'épreuve dans celle de monsieur votre neveu. Tout mal arrive avec des ailes , et s'en retourne en boitant. Prendre patience est assez insipide ; vivre avec ses amis , et laisser aller le monde comme il va , serait chose fort douce ; mais chacun est entraîné comme de la paille dans un tourbillon de vent. Je voudrais être à l'île Jard , et je suis entre deux montagnes. Le parlement voudrait être à Paris , et il est dispersé comme des perdreaux. La commission du conseil voudrait juger comme *Perrin Dandin* , et ne trouve pas seulement un *Petit-Jean* qui braille devant elle. Tout est plein à la cour de petites factions qui ne savent ce qu'elles veulent. Les gens qui ne sont point payés au trésor royal , savent bien ce qu'ils veulent ; mais ils trouvent les coffres fermés. Ce sont-là de très-petits malheurs ; j'en ai vu de toutes les espèces , et j'ai toujours conclu que la perte de la santé était le pire. Les gens qui essuient des contradictions dans ce monde auraient mauvaise

grâce de se plaindre devant monfieur votre  
 neveu paralytique , et ce neveu-là n'est-il 1754.  
 pas dix mille fois plus malheureux que l'autre ?  
 Vous lui avez envoyé un médecin : fi , par  
 hafard , ce médecin le guérit , il aura plus de  
 réputation qu'*Efculape*. Portez-vous bien ,  
 Madame , fupportez la vie ; car lorsqu'on a  
 paffé le temps des illufions , on ne jouit plus  
 de cette vie , on la traîne , traînons donc.  
 J'en jouirais délicieufement , Madame , fi  
 j'étais dans votre voifinage. Mille tendres  
 respects à vous deux , et mille remerciemens.

## L E T T R E X X X V I I I .

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Colmar , 15 d'octobre.

**M**ON cher ange , votre lettre du 11 a fait  
 un miracle ; elle a guéri un mourant. Ce n'est  
 pas un miracle du premier ordre , mais je vous  
 affure que c'est beaucoup de fufpendre comme  
 vous faites toutes mes fouffrances. Je ne  
 fuis pas forti de ma chambre depuis que je  
 vous ai quitté. Je crois qu'enfin je fortirai ,  
 et que je pourrai même aller jufqu'à  
 Dijon voir M. de *Richelieu* fur fon paffage ,  
 avec ma garde-malade. Je ferai bien aife de

— 1754. retrouver enfin M. de *la Marche* ; et quand le président de *Ruffei* devrait encore m'assafiner de ses vers , je risquerai le voyage. Vous me mettez du baume dans le sang , en m'assurant tous que les allusions ne sont point à craindre dans mes magots de chinois ; et vous m'en versez aussi quelques gouttes , en remettant à d'autres temps Rome sauvée et la Chine. Il me semble qu'il faut laisser passer le Triumvirat , et ne me point mettre au nombre des proscrits. Je ne le suis que trop avec l'opéra de *Royer*. Je ne fais pas s'il fait faire des croches , mais je fais bien qu'il ne fait pas lire. M. de *Sireuil* est un digne porte-manteau du roi ; mais il aurait mieux fait de garder les manteaux que de défigurer *Pandore*. Un des grands maux qui soient sortis de sa boîte , est certainement cet opéra. On doit trouver au fond de cette boîte fatale plus de sifflets que d'espérance. Je fais ce que je peux pour n'avoir au moins que le tiers des sifflets : les deux tiers , pour le moins , appartiennent à *Sireuil* et à *Royer*. Je vous prie , au nom de tous les maux que *Pandore* a apportés dans ce monde , d'engager *Lambert* à donner une petite édition de mon véritable ouvrage , quelques jours avant que le chaos de *Sireuil* et de *Royer* soit représenté. Je me flatte que vous et vos amis feront au moins retentir

par-tout le nom de *Sireuil*. Il est juste qu'il ait sa part de la vergogne. Chacun pille mon bien, comme s'il était confisqué, et le dénature pour le vendre. L'un mutile l'Histoire générale, l'autre estropie *Pandore*, et, pour comble d'horreur, il y a grande apparence que la *Pucelle* va paraître. Un je ne fais quel *Chevrier* se vante d'avoir eu ses faveurs, de l'avoir tenue dans ses vilaines mains, et prétend qu'elle sera bientôt prostituée au public. Il en est parlé dans les mal-semaines de ce coquin de *Fréron*. Il est bon de prendre des précautions contre ce dépuçelage cruel, qui ne peut manquer d'arriver tôt ou tard. Mon cher ange, cela est horrible; c'est un piège que j'ai tendu, et où je serai pris dans ma vieillesse. Ah! maudite *Jeanne*! Ah! monsieur *S<sup>t</sup> Denis*, ayez pitié de moi! Comment songer à *Idamé*, à *Gengis*, quand on a une pucelle en tête? Le monde est bien méchant. Vous me parlez des deux premiers tomes de l'Histoire universelle, ou plutôt de l'essai sur les sottises de ce globe. J'en ferais un gros des miennes; mais je me console en parcourant les butorderies de cet univers. Vraiment, j'en ai cinq à six volumes tout prêts. Les trois premiers sont entièrement différens; cela est plein de recherches curieuses. Vous ne vous doutez pas du plaisir que cela vous

— ferait. J'ai pris les deux hémisphères en  
1754. ridicule ; c'est un coup sûr. Adieu, tous les  
anges : battez des ailes , puisque vous ne  
pouvez battre des mains aux trois magots.

## L E T T R E X X X I X.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Colmar , le 17 d'octobre.

**M**A D A M E *Denis* vous avait déjà demandé vos ordres , Monseigneur , avant que je reçusse votre lettre charmante. Je suis dans la confiance que le plaisir donne de la force. J'aurai furement celle de venir vous faire ma cour. L'oncle et la nièce se mettront en chemin dès que vous l'ordonnerez , et iront où vous leur donnerez rendez-vous. J'accepte d'ailleurs de grand cœur la proposition que vous voulez bien me faire , de vous être encore attaché une quarantaine d'années ; mais je vous donne mes quarante ans qui , joints avec les vôtres , feront quatre-vingts. Vous en ferez un bien meilleur usage que moi chétif , et vous trouverez le secret d'être encore très-aimable au bout de ces quatre-vingts ans. Franchement , c'est bien peu de chose. On n'a pas plutôt vu de quoi il s'agit dans ce

petit globe , qu'il faut le quitter. C'est à ceux —  
qui l'embellissent comme vous , et qui y 1754.  
jouent de beaux rôles , d'y rester long-temps.  
Enfin , Monseigneur , je vous apporterai ma  
figure malingre et ratatinée avec un cœur  
toujours neuf , toujours à vous , incapable de  
s'ufer comme le reste.

J'ai pensé mourir il y a quelques jours ,  
mais cela ne m'empêchera de rien. Le corps  
est un esclave qui doit obéir à l'ame , et sur-  
tout à une ame qui vous appartient. Mettez  
donc deux êtres qui vous sont tendrement  
attachés , au fait de votre marche , et nous  
nous trouverons sur votre route à l'endroit  
que vous indiquerez : ville , village , grand  
chemin , il n'importe , pourvu que nous  
puissions avoir l'honneur de vous voir , tout  
nous est absolument égal ; ce qui ne l'est pas ,  
c'est d'être si long-temps sans vous faire sa  
cour. Donnez vos ordres aux deux personnes  
qui les recevront avec l'empressement le plus  
respectueux et le plus tendre.



1754.

## L E T T R E X L.

A U M E M E.

A Colmar , 27 d'octobre.

C'EST actuellement que je commence à me croire malheureux. Nous voilà malades en même temps , ma nièce et moi. Je me meurs , Monseigneur ; je me meurs , mon héros , et j'en enrage. Pour ma nièce , elle n'est pas si mal ; mais sa maudite enflure de jambe et de cuisse lui a repris de plus belle. Il faut des béquilles à la nièce , et une bière à l'oncle. Comptez que je suspends l'agonie en vous écrivant ; et ce qui va vous étonner , c'est que , si je ne me meurs pas tout-à-fait , ma demi-mort ne m'empêchera point de venir vous voir sur votre passage. Je ne veux assurément pas m'en aller dans l'autre monde sans avoir encore fait ma cour à ce qu'il y a de plus aimable dans celui-ci. Savez-vous bien , Monseigneur , que la sœur du roi de Prusse , madame la margrave de *Bareith* , m'a voulu mener en Languedoc et en terre papale. Figurez-vous mon étonnement , quand on est venu dans ma solitude de Colmar pour me prier à souper , de la part de madame de *Bareith* , dans un cabaret borgne. Vraiment ,

l'entrevue

l'entrevue a été très-touchante. Il faut qu'elle ait fait sur moi grande impression, car j'ai été à la mort le lendemain. 1754.

## L E T T R E X L I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Octobre.

J'ECRIS au président *Hénault*, et je le prie d'engager *Royer*, qu'il protège, à supprimer son détestable opéra, ou du moins à différer. Vous connaissez, mon cher ange, cette *Pandore* imprimée dans mes œuvres. On en a fait une rapsodie de paroles du Pont-neuf. Cela est vrai à la lettre. J'avais écrit à *Royer* une lettre de politesse, ignorant jusqu'à quel point il avait poussé son mauvais procédé et sa bêtise. Il a pris cette lettre pour un consentement; mais à présent que M. de *Moncrif* m'a fait lire le manuscrit, je n'ai plus qu'à me plaindre. Je vous conjure de faire savoir au moins, par tous vos amis, la vérité. Faudra-t-il que je sois défiguré toujours impunément en prose et en vers, qu'on partage mes dépouilles, qu'on me diffame de mon vivant? Cette dernière injustice

— 1754. aggrave tous mes malheurs. Rien n'est pis qu'une infortune ridicule.

Je demande que, si on laisse *Royer* le maître de m'insulter et de me mutiler, on intitule au moins son *Prométhée*, pièce tirée des fragmens de *Pandore*, à laquelle le musicien a fait faire les changemens et les additions qu'il a crus convenables au théâtre lyrique. Il vaudrait mieux lui rendre le service de supprimer entièrement ce détestable ouvrage; mais comment faire? je n'en fais rien; je ne fais que souffrir et vous aimer.

## L E T T R E X L I I.

A U M E M E.

Colmar, 29 d'octobre.

**D**I E U est Dieu, et vous êtes son prophète, puisque vous avez fait réussir Mahomet; et vous ferez plus que prophète, si vous venez à bout de faire jouer *Sémiramis* à mademoiselle *Clairon*. Les filles qui aiment, réussissent bien mieux au théâtre que les ivrognes, et la *Duménil* n'est plus bonne que pour les bacchantes. Mais, mon adorable ange, *Alla* qui ne veut pas que les fidelles s'énorgueillissent, me prépare des sifflets à l'opéra, pendant que

vous me soutenez à la comédie. C'est une cruauté bien absurde , c'est une impertinence bien inouïe que celle de ce polisson de *Royer*. Faites en forte du moins , mon cher ange , qu'on crie à l'injustice , et que le public plaigne un homme dont on confisque ainsi le bien , et dont on vend les effets détériorés. Je suis destiné à toutes les espèces de persécution. J'aurais fait une tragédie pour vous plaire , mais il a fallu me tuer à refaire entièrement cette Histoire générale. J'y ai travaillé avec une ardeur qui m'a mis à la mort. Il me faut un tombeau et non une terre. M. de *Richelieu* me donne rendez-vous à Lyon ; mais , depuis quatre jours , je suis au lit , et c'est de mon lit que je vous écris. Je ne suis pas en état de faire deux cents lieues de bond et de volée. Madame la margrave de *Bareith* voulait m'emmener en Languedoc. Savez-vous qu'elle y va , qu'elle a passé par Colmar , que j'y ai soupé avec elle le 23 , qu'elle m'a fait un présent magnifique , qu'elle a voulu voir madame *Denis* , qu'elle a excusé la conduite de son frère , en la condamnant. Tout cela m'a paru un rêve ; cependant je reste à Colmar , et j'y travaille à cette maudite Histoire générale qui me tue. Je me sacrifie à ce que j'ai cru un devoir indispensable. Je vous remercie d'aimer *Sémiramis*. Madame de

— 1754. *Bareith* en a fait un opéra italien, qu'on a joué à Bareith et à Berlin. Tâchez qu'on vous donne la pièce française à Paris. Madame *Denis* se porte assez mal; son enflure recommence. Nous voilà tous deux gifans au bord du Rhin, et probablement nous y passerons l'hiver. Je devais aller à Manheim, et je reste dans une vilaine maison d'une vilaine petite ville, où je souffre nuit et jour. Ce font-là des tours de la destinée; mais je me moque de ses tours avec un ami comme vous et un peu de courage. A propos, que deviendra ce courage prétendu, quand on me jouera le nouveau tour d'imprimer la Pucelle? Il est trop certain qu'il y en a des copies à Paris; un *Chevrier* l'a lue. Un *Chevrier*! Mon ange, il faut s'enfuir je ne fais où. Il est bien cruel de ne pas achever auprès de vous le reste de sa vie. Mille respects à tous les anges.

## L E T T R E X L I I I .

1754.

A M A D A M E

## LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

A Colmar , 7 de novembre.

QU'AI-JE été chercher à Colmar ? Je suis malade , mourant , ne pouvant ni sortir de ma chambre , ni la souffrir , ni capable de société , accablé , et n'ayant pour toute ressource que la résignation à la Providence. Que ne suis-je près des deux saintes de l'île Jard ! Je remercie bien madame de *Brumat* de l'honneur de son souvenir , et du châtelet , et de la comédie de Marseille , et de la liberté grecque de cet échevin héroïque , qui a la tête assez forte pour se souvenir qu'on était libre il y a environ deux mille cinq cents ans. Oh le bon temps que c'était ! Pour moi , je ne connais de bon temps que celui où l'on se porte bien. Je n'en peux plus. O fond de la boîte de *Pandore* ! ô espérance ! où êtes-vous ?

M. et madame de *Klinglin* me témoignent des bontés qui augmentent ma sensibilité pour l'état de monsieur leur fils. Il n'y a que la piscine de Siloë qui puisse le guérir : il sied bien après cela à d'autres de se plaindre ! C'est



— 1754. auprès de lui qu'il faut apprendre à souffrir sans murmurer. Ah! Mesdames, Mesdames, qu'est-ce que la vie! quel songe, et quel funeste songe! Je vous présente les plus tristes et les plus tendres respects . . . . Voilà une lettre bien gaie.

## L E T T R E X L I V.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Colmar, 7 de novembre.

**V**OICI, Monseigneur, une lettre que madame *Denis* reçoit aujourd'hui. On m'en écrit quatre encore plus positives. Ce n'est pas là un rafraîchissement pour des malades. J'ai bien peur de mourir sans avoir la consolation de vous revoir. Nous sommes forcés et tout prêts à prendre un parti bien triste. Quelque chose que je dise à madame *Denis*, je ne peux la résoudre à séparer sa destinée de la mienne. Le comble de mon malheur, c'est que l'amitié la rende malheureuse. Si vous aviez quelque chose à me dire, quelque ordre à me donner, je vous supplie d'adresser toujours vos ordres à Colmar; vos lettres me feront très-exactement rendues.

Je ne crois pas que le cérémonial ait entré

dans la tête de madame la margrave de Bareith. —  
 Elle ne fait point difficulté d'aller affronter un 1754.  
 vice-légat italien ; elle ferait beaucoup plus  
 aise de voir celui qui fait l'honneur et les hon-  
 neurs de la France ; elle voyage *incognito*.  
 On n'est plus au temps où le *punctilio* faisait  
 une grande affaire , et vous êtes le premier  
 homme du monde pour mettre les gens à  
 leur aise. Je crois qu'elle ne m'a point trompé  
 quand elle m'a dit qu'elle craignait la foule  
 des Etats et l'embarras du logement. Elle n'est  
 pas si malingre que moi , mais elle a une fanté  
 très-chancelante , qui demande du repos sans  
 contrainte. Elle trouverait tout cela avec vous,  
 avec les agrémens qu'on ne trouve guère ail-  
 leurs. Reste à savoir si elle aura la force de  
 faire le petit chemin d'Avignon à Montpellier ;  
 car on dit qu'elle est tombée malade en route.  
 Elle a un logement retenu dans Avignon , elle  
 n'en a point à Montpellier. Pour moi , je  
 voudrais être caché dans un des souterrains  
 du Merdanfon , et vous faire ma cour le soir ,  
 quand vous feriez las de la noble assemblée.  
 Mais je suis de toutes façons dans un état à  
 n'espérer plus dans ce monde d'autre plaisir  
 que celui de vous être attaché avec le plus  
 tendre respect , de vous regretter avec larmes,  
 et de souffrir tout le reste patiemment.

1754.

## L E T T R E X L V.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, à Paris.

Colmar, 7 de novembre.

**J**E reçois deux lettres aujourd'hui, mon cher et respectable ami, par lesquelles on me mande qu'on imprime la Pucelle, que *Thiriot* en a vu des feuilles, qu'elle va paraître : on écrit la même chose à madame *Denis*. *Fréron* semble avoir annoncé cette édition. Un nommé *Chevrier* en parle. *M. Pasquier* l'a lue tout entière en manuscrit chez un homme de considération avec lequel il est lié par son goût pour les tableaux. Ce qu'il y a d'affreux, c'est qu'on dit que le chant de l'âne s'imprime tel que vous l'avez vu d'abord, et non tel que je l'ai corrigé depuis. Je vous jure, par ma tendre amitié pour vous, que vous seul avez eu ce malheureux chant. Madame *Denis* a la copie corrigée ; auriez-vous eu quelque domestique infidèle ? je ne le crois pas. Vos bontés, votre amitié, votre prudence sont à l'abri d'un pareil larcin, et vos papiers sont sous la clef. Le roi de Prusse n'a jamais eu ce maudit chant de l'âne de la première fournée. Tout cela me fait croire qu'il n'a point transpiré, et qu'on n'en parle qu'au hasard. Mais,

si ce chant trop dangereux n'est pas dans les mains des éditeurs , il y a trop d'apparence que le reste y est. Les nouvelles en viennent de trop d'endroits différens pour n'être pas alarmé. Je vous conjure , mon cher ange, de parler ou de faire parler à *Thiriot*. *Lambert* est au fait de la librairie, et peut vous instruire. Ayez la bonté de ne me pas laisser attendre un coup après lequel il n'y aurait plus de ressource , et qu'il faut prévenir sans délai. Je reconnais bien là ma destinée ; mais elle ne fera pas tout-à-fait malheureuse , si vous me conservez une amitié à laquelle je suis mille fois plus sensible qu'à mes infortunes. Je vous embrasse bien tendrement ; madame *Denis* en fait tout autant. Nous attendons de vos nouvelles avant de prendre un parti.

## L E T T R E X L V I.

A U M E M E.

Colmar , 10 de novembre.

Nous partons pour Lyon , mon cher ange ; M. de *Richelieu* nous y donne rendez-vous. Je ne fais comment nous ferons , madame *Denis* et moi ; nous sommes malades , très-embarrassés , et toujours dans la crainte de

— cette Pucelle. Nous vous écrivons dès que nous  
 1754. ferons arrivés. Je dois à votre amitié compte de mes marches comme de mes pensées , et je n'ai que le temps de vous dire que je suis très-attribué d'aller dans un pays où vous n'êtes pas. Que n'êtes-vous archevêque de Lyon , solidairement avec madame d'*Argental* ! Mille tendres respects à tous les anges.

## L E T T R E X L V I I .

A U M E M E .

Lyon , au palais royal , 20 de novembre.

**M**E voilà à Lyon , mon cher ange ; M. de *Richelieu* a eu l'ascendant sur moi de me faire courir cent lieues ; je ne fais où je vais , ni où j'irai ; j'ignore le desfin de la Pucelle et le mien ; je voyage tandis que je devrais être au lit , et je soutiens des fatigues et des peines qui sont au-deffus de mes forces. Il n'y a pas d'apparence que je voye M. de *Richelieu* dans sa gloire aux Etats de Languedoc ; je ne le verrai qu'à Lyon en bonne fortune , et je pourrais bien aller passer l'hiver sur quelque coteau méridional de la Suisse. Je vous avouerai que je n'ai pas trouvé , dans M. le cardinal de *Tençin* , les bontés que j'espérais de votre

oncle ; j'ai été plus accueilli et mieux traité de la margrave de *Bareith* qui est encore à Lyon. Il me semble que tout cela est au rebours des choses naturelles. Mon cher ange , ce qui est bien moins naturel encore , c'est que je commence à désespérer de vous revoir. Cette idée me fait verser des larmes. L'impression de cette maudite Pucelle me fait frémir , et je suis continuellement entre la crainte et la douleur. Consolez par un mot une ame qui en a besoin , et qui est à vous jusqu'au dernier soupir. — 1754.

Madame *Denis* devient une grande voyageuse ; elle vous fait les plus tendres compliments.

## L E T T R E X L V I I I .

A M. GUIOT DE MERVILLE.

A Lyon , novembre.

**L**A vengeance , Monsieur , fatigue l'ame , et la mienne a besoin d'un grand calme. Mon amitié est peu de chose , et ne vaut pas les grands sacrifices que vous m'offrez. Je profiterai de tout ce qui sera juste et raisonnable dans les quatre volumes de critiques que



1754. vous avez faites de mes ouvrages , et je vous remercie des peines infinies que vous avez généreusement prises pour me redresser. Si les deux fatires que *Rousseau* et *Desfontaines* vous suggérèrent contre moi sont agréables , le public vous applaudira. Il faut , si vous m'en croyez , le laisser juge.

La dédicace de vos ouvrages , que vous me faites l'honneur de m'offrir , n'ajouterait rien à leur mérite , et vous compromettrait auprès du gentilhomme à qui cette dédicace est destinée. Je ne dédie les miens qu'à mes amis. Ainsi, Monsieur , si vous le trouvez bon , nous en resterons là.

*Lettre de Guiot de Merville , à M. de Voltaire.*

A Genève.

**J**E fais , Monsieur , que je vous ai offensé , mais je ne l'ai point fait par aucune de ces passions qui déshonorent l'humanité et la littérature. Mon attachement à *Rousseau* , ma complaisance pour l'abbé *Desfontaines* , sont les seules causes du mal que j'ai voulu vous faire , et que je ne vous ai pas fait. Leur mort vous a vengé de leurs inspirations ; et le peu de sacrifices que je leur ai fait , me console de leur mort.

J'ai fait , Monsieur , en quatre volumes , la Critique de vos ouvrages ; je vous la remettrai. A la

tête de ma première comédie, il y a une lettre — qui vous a choqué; je la supprimerai. Je suppri- 1754. merai aussi deux pièces de vers que l'abbé *Desfontaines* m'avait suggérées, et qu'il avait fait imprimer. C'est à ce prix, Monsieur, que je veux mériter votre amitié. Mes Oeuvres sont dédiées à un gentilhomme du pays de Vaud: si vous le permettez, je vous les dédierai, ainsi que mon Théâtre, en quatre volumes.

Il est plus grand de reconnaître ses fautes que de n'en jamais faire, et plus glorieux de pardonner que de se venger.

## L E T T R E X L I X.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Lyon, 2 de décembre.

EST-IL possible que je ne reçoive point de lettres de mon cher ange? Les bontés qu'on a pour moi à Lyon, et l'empressement d'un public de province, beaucoup plus enthousiasmé que celui de Paris, le premier jour de *Méropé*, ne guérissent point les maladies dont je suis accablé, ne consolent point mes chagrins, et ne guérissent point mes craintes; c'est de vous seul que j'attends du soulagement. On me donne tous les jours des inquiétudes mortelles sur cette maudite

— 1754. Savoie : on les dit souveraines , mais je ne suis pas encore en état d'y aller , et je reste au lit en attendant.

Le hasard , qui conduit les aventures de ce monde , m'a fait rencontrer au cabaret , à Colmar et à Lyon , madame la margrave de *Bareith* , sœur du roi de Prusse , qui m'a accablé de bontés et de présens. Tout cela ne guérit pas les rhumatismes. Ce que je redoute le plus, ce sont les sifflets dont on menace la *Pandore* de *Royer* ; c'est un des fléaux de la boîte. Cet opéra , un tant soit peu métaphysique , n'est point fait pour votre public. *M. Royer* a employé *M. de Sireuil* , ancien porte-manteau du roi , pour changer ce poëme , et le rendre plus convenable au musicien. Il ne reste de moi que quelques fragmens ; mais , malgré tous les soins qu'on a pu prendre sans me consulter , je crains également pour le poëme et pour la musique. Si on a quelque justice , on ne me doit tout au plus que le tiers des sifflets.

A l'égard de *Jeanne d'Arc* , native de *Domremy* , je me flatte que la dame qui la possède par une infidélité , ne fera pas celle de la rendre publique. Une fille ne fournit point de pucelles.

Je vous prie , mon ancien ami , de présenter mes hommages à la chimiste , à la musicienne , à la philosophe chez qui vous vivez. Elle me

fait

fait trembler ; vous ne la quitterez pas pour moi. \_\_\_\_\_  
1754.

Madame *Denis* vous fait ses complimens. Je vous embrasse de tout mon cœur. Quand vous aurez un quart d'heure à perdre, écrivez à votre vieux ami.

Qu'est devenu *Ballot l'imagination*? comment se porte *Orphée-Rameau*?

*Quid agis? quomodo vales? Farewell.*

## LE T T R E L I.

A. M. LE COMTE D'ARGENTAL.

De mon lit, à Lyon, 4 de décembre.

**M**ON cher ange, votre consolante lettre, adressée à Colmar, est venue enfin à Lyon calmer une partie de mes inquiétudes. Vous aurez tout ce que vous daignez demander, et je ferai tout transcrire pour vous dès que je serai quitte d'une goutte sciatique qui me retient au lit. J'éprouve tous les maux à la fois, et je perds dans les voyages et dans les souffrances un temps précieux que je voudrais employer à vous amuser. Il me semble que je suis las du public, et que vous êtes ma seule passion. Je n'ai plus le cœur au travail

*Corresp. générale.* Tome V. \* K

—  
1754. que pour vous plaire; mais comment faire quand on court et quand on souffre toujours? On veut à présent que j'aille aux eaux d'Aix en Savoie, pour le rhumatisme goutteux qui me tient perclus. On m'a prêté une maison charmante à moitié chemin; il faudrait être un peu plus sédentaire; mais je suis une paille que le vent agite, et madame *Denis* s'est engouffrée dans mon malheureux tourbillon. J'attends toujours de vos nouvelles à Lyon. On dit qu'on va jouer enfin le Triumvirat d'un côté, et Pandore de l'autre; ce sont deux grands fléaux de la boîte. Hélas! mon cher et respectable ami, si j'avais trouvé au fond de cette boîte l'espérance de vous revoir, je mourrais content. Madame *Denis* vous fait mille complimens. Je baise, en pleurant, les ailes de tous les anges.

## L E T T R E L I I.

1754.

## A U M Ê M E.

Lyon, 9 de décembre.

**M**ON cher ange, votre lettre du 3 de novembre, à l'adresse de madame *Denis*, nous a été rendue bien tard, et vous avez dû recevoir toutes celles que je vous ai écrites. Le seul parti que j'aye à prendre dans le moment présent, c'est de songer à conserver une vie qui vous est consacrée. Je profite de quelques jours de beau temps pour aller dans le voisinage des eaux d'Aix en Savoie. On nous prête une maison très-belle et très-commode, vers le pays de Gex, entre la Savoie, la Bourgogne et le lac de Genève, dans un aspect sain et riant. J'y aurai, à ce que j'espère, un peu de tranquillité. On n'y ajoutera pas de nouvelles amertumes à mes malheurs, et peut-être que le loisir et l'envie de vous plaire tireront encore de mon esprit épuisé quelque tragédie qui vous amusera. Je n'ai à Lyon aucuns papiers; je suis logé très-mal à mon aise, dans un cabaret où je suis malade. Il faut que je parte, mon adorable ami. Quand je serai à moi, et un peu recueilli, je ferai tout ce que votre amitié généreuse et éclairée



— 1754. me conseille. Je ne fais si on plaindra l'état où je suis; ce n'est pas la coutume des hommes, et je ne cherche pas leur pitié; mais j'espère qu'on ne désapprouvera pas à la cour qu'un homme accablé de maladies aille chercher sa guérison. Nous avons prévenu madame de *Pompadour* et M. le comte d'*Argenson* de ces tristes voyages. Dans quelque lieu que j'achève ma vie, vous savez que je serai toujours à vous; et qu'il n'y a point d'absence pour le cœur; le mien sera toujours avec le vôtre.

Adieu, mon cher et respectable ami, je vais terminer mon séjour à Lyon, en allant voir jouer *Brutus*. Si j'avais de l'amour propre, je resterais à Lyon; mais je n'ai que des maux, et je vais chercher la solitude et la santé, bien plus sûr de l'une que de l'autre, mais plus sûr encore de votre amitié. Ma nièce, qui vous fait les plus tendres complimens, ose croire qu'elle soutiendra avec moi la vie d'hermite. Elle a fait son apprentissage à Colmar; mais les beautés de Lyon, et l'accueil singulier qu'on nous y a fait, pourraient la dégoûter un peu des Alpes. Elle se croit assez forte pour les braver. Elle fera ma consolation tant que durera sa constance; et quand elle sera épuisée, je vivrai et je mourrai seul, et je ne conseillerai à personne ni de faire des poèmes épiques et des tragédies, ni d'écrire l'histoire; mais je

dirai, quiconque est aimé de M. d'Argental est heureux.

1754.

Adieu, cher ange; mille tendres respects à vous tous. Quand vous aurez la bonté de m'écrire, adressez votre lettre à Lyon, sous l'enveloppe de M. *Tronchin*, banquier; c'est un homme sûr de toutes les manières. Je vous embrasse avec la plus vive tendresse.

## L E T T R E L I I I.

A M. T H I R I O T.

Au château de Prangin, pays de Vaud, le 19 de décembre.

**M**E voilà si perclus, mon ancien ami, que je ne peux écrire de ma main. Vous avez donc aussi des rhumatismes, malgré votre régime du lait.

Vous ne sauriez croire avec quelle sensibilité j'entre dans le petit détail que vous me faites de ce que vous appelez votre fortune. On ne s'ouvre ainsi qu'à ceux qu'on aime, et j'ai, depuis environ quarante ans, compté toujours sur votre amitié. Vous devez vivre à Paris gaiement, librement et philosophiquement.

Ces trois adverbess joints font admirablement.

— 1754. Mais certes vous me contez des choses merveilleuses , en m'apprenant que votre ancien *Pollion* , et l'*Orphée* aux triples croches , et *Ballot l'imagination* , ne vivent plus ni avec *Pollion* , ni avec vous.

Le diable se met donc dans toutes les sociétés , depuis les rois jusqu'aux philosophes.

Je ne savais pas que vous connussiez M. de *Sireuil*. Il me paraît par ses lettres un fort galant homme. Je suis persuadé que lorsqu'il s'arrangea avec *Royer* pour me disséquer , il m'en aurait instruit s'il avait su où me prendre. Il faut que ce soit le meilleur homme du monde ; il a eu la bonté de s'affervir au canevas de son ami *Royer* ; il fait dire à *Jupiter* , *les Grâces sont sur vos traces , un tendre amour veut du retour*. Comme le parterre n'est pas tout-à-fait si bon , il pourrait pour retour donner des sifflets. *Royer* est un profond génie ; il joint l'esprit de *Lulli* à la science de *Rameau* , le tout relevé de beaucoup de modestie. C'est dommage que madame *Denis* , qui se connaît un peu en musique , n'ait pas entendu la sienne ; mais madame de *la Poplinière* l'avait entendue autrefois , et il me semble qu'elle n'en avait pas été édifiée. D'honnêtes gens m'ont mandé de Paris qu'on n'achèverait pas la pièce ; j'en suis fâché pour messieurs de l'hôtel de ville ; car voilà les décorations de

la terre , du ciel et des enfers à tous les diables. M. de *Sireuil* en fera pour ses vers, *Royer* pour ses croches , et le prévôt des marchands pour son argent. Pour moi , en qualité de disséqué , j'ai présenté mon cahier de remontrances au musicien et au poète. Il me prend fantaisie de vous en envoyer copie , et de vous prier de faire sentir à M. de *Sireuil* l'énormité du danger , les parodies de la foire , et les torche cude *Fréron*. C'est bien malgré moi que je suis obligé de parler encore de vers et de musique , *nunc itaque et versus et cætera ludicra pono*. Je bois des eaux minérales de *Prangin* , en attendant que je puisse prendre les bains d'Aix en Savoie. Tout cela n'est pas l'eau d'Hippocrène.

Je vous embrasse de tout mon cœur. Madame *Denis* vous est bien obligée de votre souvenir ; elle vous fait ses complimens. Quand vous voudrez écrire à votre ancien ami le paralytique , ayez la bonté d'adresser votre lettre à M. *Tronchin* , banquier à Lyon.

1754.

## L E T T R E L I V .

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Au château de Prangin, 19 de décembre.

J'APPRENDS, mon cher ami, qu'on a fait chez vous une nouvelle lecture des Chinois, et que les trois magots n'ont pas déplu; cependant, s'il vous prend jamais fantaisie d'exposer en public ces étrangers, je vous prie de m'en avertir à l'avance, afin que je puisse encore donner quelques coups de crayon à des figures si bizarres. Voici le temps funeste où *Royer* et *Sireuil* vont me disséquer. Figurez-vous que j'avais fait donner à *Pandore* une très-honnête fête dans le ciel par le maître de la maison : je vous en fais juge ; un musicien doit-il être embarrassé à mettre en musique ces paroles ?

Aimez, aimez et régnez avec nous,  
Le Dieu des cieus est seul digne de vous.

Sur la terre on poursuit avec peine  
Des plaisirs l'ombre légère et vaine :  
Elle échappe, et le dégoût la fuit.  
Si Zéphire un moment plaît à Flore  
Il flétrit les fleurs qu'il fait éclore :  
Un seul jour les forme et les détruit.

Aimez,

Aimez , aimez et régnez avec nous.

Les fleurs immortelles

Ne font qu'en nos champs :

L'Amour et le Temps

Ici n'ont point d'ailes.

Aimez , aimez et régnez avec nous , &c.

---

1754.

On a substitué à ces vers : *Les Grâces sont sur vos traces , régnez , triomphez , un tendre amour veut du retour.*

C'est ainsi que tout l'opéra est défiguré. Je demande justice , et la justice consiste à faire favoir le fait.

Tandis que *Royer* me mutile , la nature m'accable de maux , et la fortune me conduit dans un château solitaire , loin du genre-humain , en attendant que je puisse aller chercher aux bains d'Aix en Savoie une guérison que je n'espère pas. Je vous rends compte de toutes les misères de mon existence. Ce ne sont ni les acteurs de Lyon , ni le parterre , ni le public , qui m'ont fait abandonner cette belle ville. Je vous dirai en passant qu'il est plaissant que vous ayez à Paris *Drouin* et *Bellecour* , tandis qu'il y a à Lyon trois acteurs très-bons , et qui deviendraient à Paris encore meilleurs ; mais c'est ainsi que le monde va. Je le laisse aller , et je souffre patiemment. Je souhaite que ma nièce ait



— toujours assez de philosophie pour s'accou-  
1754. tumer à la solitude et à mon genre de vie. Je  
ne suis point embarrassé de moi, mais je le  
suis de ceux qui veulent bien joindre leur  
destinée à la mienne; ceux-là ont besoin de  
courage.

Adieu; je vous embrasse mille fois.

## L E T T R E L V.

### A U M E M E.

A Prangin, pays de Vaud, 25 de décembre.

**M**ON cher ange, vous ne cessez de veiller de votre sphère sur la créature malheureuse dont votre providence s'est chargée. Je suis toujours très-malade dans le château de Prangin, en attendant que mes forces revenues, et la saison plus douce, me permettent de prendre les bains d'Aix, ou plutôt en attendant la fin d'une vie remplie de souffrances. Ma garde-malade vous fait les plus tendres complimens, et joint ses remerciemens aux miens. Je n'ai ici encore aucuns de mes papiers que j'ai laissés à Colmar; ainsi je ne peux vous répondre ni sur les Chinois, ni sur les Tartares, ni sur les lettres que M. de *Lorges* veut avoir. Je crois au reste

que ces lettres seraient assez inutiles. Je suis ———  
très-persuadé des sentimens que l'on conserve, 1754.  
et des raisons que l'on croit avoir. Je fais trop  
quel mal cet indigne avorton d'une Histoire  
universelle, qui n'est certainement pas mon  
ouvrage, a dû me faire; et je n'ai qu'à sup-  
porter patiemment les injustices que j'essuie.  
Je n'ai de grâce à demander à personne,  
n'ayant rien à me reprocher. J'ai travaillé,  
pendant quarante ans, à rendre service aux  
lettres; je n'ai recueilli que des persécutions;  
j'ai dû m'y attendre, et je dois les savoir  
souffrir. Je suis assez consolé par la constance  
de votre amitié courageuse.

Permettez que j'insère ici un petit mot de  
lettre pour *Lambert* dont je ne conçois pas  
trop les procédés. Je vous prie de lire la  
lettre, de la lui faire rendre; et, si vous  
lui parliez, je vous prierais de le corriger;  
mais il est incorrigible, et c'est un libraire  
tout comme un autre.

Je ne peux rien faire dans la saison où  
nous sommes que de me tenir tranquille.  
Si les maux qui m'accablent, et la situation  
de mon esprit pouvaient me laisser encore  
une étincelle de génie, j'emploierais mon  
loisir à faire une tragédie qui pût vous plaire;  
mais je regarde comme un premier devoir de  
me laver de l'opprobre de cette prétendue

— 1754. Histoire universelle, et de rendre mon véritable ouvrage digne de vous et du public. Je suis la victime de l'infidélité et de la supposition la plus condamnable. Je tâcherai de tirer de ce malheur l'avantage de donner un bon livre qui sera utile et curieux. Je réponds assez des choses dont je suis le maître, mais je ne réponds pas de ce qui dépend du caprice et de l'injustice des hommes. Je ne suis sûr de rien que de votre cœur. Comptez, mon cher ange, qu'avec un ami comme vous on n'est point malheureux. Mille tendres respects à madame d'*Argental* et à tous vos amis.

## L E T T R E L V I.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Au château de Prangin, près de Nyon, au pays de Vaud, 5 de janvier.

— 1755. JE vous souhaite, Monseigneur, la continuation durable de tout ce que la nature vous a prodigué; je vous souhaite des jours aussi longs, qu'ils sont brillans; et je ne me souhaite, à moi chétif, que la consolation de vous revoir encore. Il fallait pour arriver ici m'y prendre un peu de bonne heure. Le

mont Jura est couvert de neige au mois de janvier, et vous savez que je ne pouvais demeurer dans une ville où l'homme le plus considérable n'avait pas seulement daigné me recevoir avec bonté, mais avait encore publié son peu de bienveillance. Je suis loin de me repentir d'un voyage qui m'a procuré le bonheur de vous retrouver ; bonheur trop court pour moi , après lequel je soupirais depuis si long-temps. 1755.

J'ose espérer qu'on ne m'enviera pas la solitude que j'ai choisie , et qu'on trouvera bon que je ne la quitte que pour vous faire encore ma cour, quand vous reviendrez dans votre royaume. Vous savez que j'ai toujours envisagé la retraite comme le port où il faut se réfugier après les orages de cette vie. Vous savez que je vous aurais demandé la permission de finir mes jours à Richelieu, s'il eût été dans la nature d'un grand seigneur de France de pouvoir vivre sans dégoût dans son propre palais ; mais votre destinée vous arrête à la cour pour toute votre vie.

Un homme tel que vous jamais ne s'en détache ;  
 Il n'est point de retraite ou d'ombre qui le cache ;  
 Et si du souverain la faveur n'est pour lui ,  
 Il faut ou qu'il trébuche ou qu'il cherche un appui.

Ce sont des vers de *Corneille* que vous me

— citez autrefois, et que sans doute vous vous  
1755. rappelez encore. Appelez-moi du fond de mon  
asile, quand il vous plaira ; et tant que j'aurai  
des forces, je viendrai encore jouir du plaisir  
de vous renouveler le tendre respect et l'in-  
violable attachement que j'ai pour vous.

On ne dira pas que je n'aime point ma  
patrie, puisque celui qui lui fait le plus d'hon-  
neur est celui qui peut tout sur moi.

Madame *Denis* partage mes sentimens, et  
vous présente les mêmes hommages. Elle  
paraît bien ferme dans la résolution de sup-  
porter ma solitude. Les femmes ont plus de  
courage qu'on ne croit.

## L E T T R E L V I I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, à *Paris*.

Prangin, pays de Vaud, 10 de janvier.

Q U E j'abuse de vos bontés, mon cher et  
respectable ami ! mais pardonnez à un soli-  
taire qui n'a que ses livres pour ressource, et  
qui les perd. Je vous supplie de vouloir bien  
faire donner cette nouvelle semonce à ce mau-  
dit *Lambert*. Mon ange, tout le monde, hors  
vous, se moque des malheureux. Encore si  
j'avais fait le Triumvirat, mais je n'ai qu'un

Orphelin, et voilà la boîte de *Pandore* qui va s'ouvrir : pendant ce temps-là , nous sommes tout au beau milieu du mont Jura, *per frigora dura secuta est*. Si jamais vous voulez tâter des eaux de Plombières, envoyez-moi chercher ; ce ne fera peut-être que là que je pourrai avoir encore une fois, avant de mourir, la consolation de vous voir. Au reste, notre mont Jura est mille fois plus beau que Plombières, et ce lac si fameux pour ses truites est admirable ; et puis doit-on compter pour rien d'être en face de Ripaille ? ma foi, oui.

Mon cher ange, le malade et la courageuse garde-malade vous embrassent de tout leur cœur.

## L E T T R E L V I I I.

A M. DE CIDEVILLE.

A Prangin, le 23 de janvier.

**M**ON cher et ancien ami, car, Dieu merci, il y a cinquante ans que vous l'êtes, vous avez sur moi de terribles avantages. Vous êtes à Paris, vous avez une santé et un esprit à la *Fontenelle* ; vous écrivez menu et avec



— plus d'agrément que jamais ; et moi je peux  
1755. rarement écrire de ma main , et je suis accablé  
de souffrances sur les bords du lac de Genève.  
La seule chose dont je puisse bénir DIEU ,  
est la mort de *Royer*. Dieu veuille avoir son  
ame et sa musique !

Cette musique n'était point de ce monde.  
Le traître m'avait immolé à ses doubles  
croches , et avait choisi , pour m'égorger , un  
ancien porte-manteau du roi , nommé *Sireuil*.  
DIEU est juste , il a retiré *Royer* à lui , et je  
crains à présent beaucoup pour le porte-  
manteau.

Si on s'obstine à jouer ce funeste opéra de  
Prométhée , que *Sireuil* et *Royer* ont défiguré  
à qui mieux mieux , il faudra me mettre dans  
la liste des proscrits de ce vieux fou de  
*Crébillon*. J'y ferais bien sans cela. J'ai eu à  
craindre les sifflets sur le bord de la Seine ,  
et les *Mandrin* sur les bords du lac Lemane.  
Ils prenaient assez souvent leurs quartiers  
d'hiver dans une petite ville tout auprès du  
château où je suis ; et *Mandrin* vint , il y a  
un mois , se faire panser de ses blessures par  
le plus fameux chirurgien de la contrée. Du  
temps de *Romulus* et de *Thésée* , il eût été un  
grand-homme ; mais de tels héros sont pendus  
aujourd'hui.

Voilà ce que c'est que d'être venu au monde

mal à propos. Il faut prendre son temps en tout genre. Les géomètres qui viennent après *Newton*, et les poètes tragiques qui viennent après *Racine*, sont mal reçus dans ce monde. Je plains les Troyennes et les Adieux d'Hector de se présenter après la tragédie d'Andromaque. 1755.

J'imagine que vous logez toujours avec votre digne compatriote le grand abbé. Je vous souhaite à tous deux des années longues et heureuses, exemptes de coliques, de sciatiques, et de toutes les misères rassemblées sur mon pauvre individu. Je vous embrasse tendrement.

## L E T T R E L I X.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Prangin, pays de Vaud, 29 de janvier.

TOUTE adresse est bonne, mon cher et respectable ami, et il n'y a que la poste qui soit diligente et sûre : ainsi je puis compter sur ma consolation, soit que vous écriviez par M. *Tronchin* à Lyon, ou par M. *Fleur* à Besançon, ou par M. *Chapuis* à Genève, ou en droiture au château de Prangin, au pays de Vaud.

— 1755. DIEU a puni *Royer* ; il est mort. Je voudrais bien qu'on enterrât avec lui son opéra, avant de l'avoir exposé au théâtre, sur son lit de parade. L'Orphelin vivra peu de temps ; je ferai ce que je pourrai pour alonger sa vie de quelques jours, puisque vous voulez bien lui servir de père. *Lambert* m'embarasse actuellement beaucoup plus que les conquérans tartares, et il me paraît aussi tartare qu'eux.

Je vous demande mille pardons de vous importuner d'une affaire si désagréable ; mais votre amitié constante et généreuse ne s'est jamais bornée au commerce de littérature, aux conseils dont vous avez soutenu mes faibles talens. Vous avez daigné toujours entrer dans toutes mes peines avec une tendresse qui les a soulagées. Tous les temps et tous les événemens de ma vie vous ont été soumis. Les plus petites choses vous deviennent importantes, quand il s'agit d'un homme que vous aimez : voilà mon excuse.

Pardon, mon cher ange, je n'ai que le temps de vous dire qu'on me fait courir, tout malade que je suis, pour voir des maisons et des terres. Est-il vrai que *Dupleix* s'est fait roi, et que *Mandrin* s'est fait héros à rouer ? On me mande que la *Pucelle* est imprimée, et qu'on la vend un louis à Paris. C'est apparemment *Mandrin* qui l'a fait imprimer : cela me fait mourir de douleur.

## L E T T R E L X.

1755.

A M. THIRIOT, à Paris.

A Prangin, le 23 de janvier.

**L**E grand-turc, notre ambassadeur à la Porte ottomane, et *Royer*, sont donc morts d'une indigestion? Je suis très-fâché pour M. *Desalleurs* que j'aimais, mais je me console de la perte de *Royer* et du grand-turc.

Puissent les lois de la mécanique qui gouvernent ce monde faire durer la machine de madame de *Sandwich*, et que son corps soit aussi vigoureux que son ame, laquelle est douée de la fermeté anglaise et de la douceur française.

Vous voyez, mon ami, que DIEU est juste : *Royer* est mort parce qu'il avait fait accroire à *Sireuil* que c'était moi qui l'étais. Il faut enterrer avec lui son opéra, qui aurait été enterré sans lui. *Royer* avait engagé ce *Sireuil* dans la plus méchante action du monde, c'est-à-dire, à faire des mauvais vers; car assurément on n'en peut pas faire de bons sur des canevas de musiciens. C'est une méthode très-impertinente qui ne sert qu'à rendre notre poésie ridicule, et à montrer la stérilité de nos ménestriers. Ce n'est point ainsi qu'en usent

— les Italiens , nos maîtres. *Metastasio* et *Vinci*  
1755. ne se gênaient point ainsi l'un l'autre : aussi,  
Dieu merci , on se moque de nous par toute  
l'Europe.

Je vous prie , mon ancien ami , d'engager  
*M. Sireuil* à ne plus troubler son repos et le  
mien par un mauvais opéra. C'est un honnête  
homme , doux et modeste ; de quoi s'avise-t-il  
d'aller se fourrer dans cette bagarre ? Donnez-  
lui un bon conseil , et inspirez-lui le courage  
de le fuivre.

Avez-vous sérieusement envie de venir à  
Prangin , mon ancien ami ? Arrangez-vous de  
bonne heure avec madame de *Fontaine* et le  
maître de la maison. Vous trouverez la plus  
belle situation de la terre , un château magni-  
fique , des truites qui pèsent dix livres , et  
moi qui n'en pèse guère davantage , attendu  
que je suis plus squelette et plus moribond  
que jamais. J'ai passé ma vie à mourir : mais  
ceci devient sérieux , je ne peux plus écrire  
de ma main.

Cette main peut pourtant encore griffonner  
que mon cœur est à vous.

## L E T T R E L X I.

---

1755.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Prangin , près de Nyon , pays de Vaud , janvier.

**M**ON cher et respectable ami , j'ai reçu votre lettre du 27 décembre , et toutes vos lettres en leur temps. Toute lettre arrive , et *Lambert* se moque du monde. Malgré les douleurs intolérables d'un rhumatisme goutteux , qui me tient perclus , j'ai songé dans les petits intervalles de mes maux à cette tragédie en trois actes , que je n'ai pas l'esprit de faire en cinq. J'y ai retranché , j'y ai ajouté , j'y ai corrigé. J'ai tellement appuyé sur les raisons du parti que prend *Idamé* de préférer sa mort et celle de son mari à l'amour de *Gengis-kan* ; ces raisons sont si clairement fondées sur l'expiation qu'elle croit devoir faire de la faiblesse d'avoir accusé son mari ; ces raisons sont si justes et si naturelles , qu'elles éloignent absolument toutes les allusions ridicules que la malignité est toujours prête à trouver. Je ne crains donc que les trois actes ; mais je craindrais les cinq bien davantage ; ils seraient froids. Il ne faut demander ni d'un sujet ni d'un auteur que ce qu'ils peuvent donner.



— 1755. J'aimerai jusqu'au dernier moment les arts que vous aimez ; mais comment les cultiver avec succès , au milieu de tous les maux que la nature et la fortune peuvent faire ?

Mandez-moi comment je dois vous adresser le troisième acte que j'ai arrondi , et que j'ai tâché de rendre un peu moins indigne de vos bontés.

Je vous demande pardon de vous avoir importuné de lettres pour *Lambert* ; mais , en vérité , cet homme est bien irrégulier dans ses procédés , et je vous demande en grâce de lui faire recommander la vertu de l'exactitude.

Mille tendres respects à tous les anges. Madame *Denis* se voue au désert avec un grand courage ; elle vous fait les plus tendres complimens.

## L E T T R E L X I I .

A U M E M E .

Prangin , 6 de février.

**M**ON cher ange , puisque DIEU vous bénit au point de vous faire aimer toujours le spectacle à la folie , je m'occupe à vous servir dans votre passion. Je vous enverrai les cinq actes de nos Chinois ; vous aurez

ici les trois autres , et vous jugerez entre ces deux façons ; pour moi , je pense que la pièce en cinq actes étant la même pour tout l'essentiel que la pièce en trois , le grand danger est que les trois actes soient étranglés , et les cinq trop alongés ; et je cours risque de tomber soit en allant trop vite , soit en marchant trop doucement. Vous en jugerez quand vous aurez sous les yeux les deux pièces de comparaison. Ce n'est pas tout ; vous aurez encore quelque autre chose à quoi vous ne vous attendez pas. J'y joindrai aussi les quatre derniers chants de cette Pucelle pour qui on m'a tant fait trembler. Je voudrais qu'on pût retirer des mains de mademoiselle du *Thil* ce dix-neuvième chant de l'âne , qui est intolérable ; on lui donnerait cinq chants pour un. Elle y gagnerait , puisqu'elle aime à posséder des manuscrits , et je serais délivré de la crainte de voir paraître à sa mort l'ouvrage défiguré. Ne pourriez-vous pas lui proposer ce marché , quand je vous aurai fait tenir les derniers chants ? Vous voyez que je ne suis pas médiocrement occupé dans ma retraite. Cette Histoire prétendue universelle est encore un fardeau qu'on m'a imposé. Il faut la rendre digne du public éclairé. Cette Histoire , telle qu'on l'a imprimée , n'est qu'une nouvelle calomnie contre

1755.

— moi. C'est un tissu de sottises publiées par  
1755. l'ignorance et par l'avidité. On m'a mutilé,  
et je veux paraître avec tous mes membres.

Une apoplexie a puni *Royer* d'avoir défiguré mes vers ; c'est à moi à présent d'avoir soin de ma prose.

Pour Dieu, ayez encore la bonté de parler encore à *Lambert*, quand vous irez à ce théâtre allobroge où l'on a cru jouer le Triumvirat. Nos Suisses parlent français plus purement que *Cicéron* et *Octave*.

Je vous supplie, en cas que *Lambert* réimprime le Siècle de *Louis XIV*, de lui bien recommander de retrancher le *petit concile* ; j'ai promis à monsieur le cardinal, votre oncle, de faire toujours supprimer cette épithète de *petit*, quoique la plupart des écrivains ecclésiastiques donnent ce nom aux conciles provinciaux. Je voudrais donner à M. le cardinal de *Tençin* une marque plus forte de mon respect pour sa personne, et de mon attachement pour sa famille. Adieu. Il y a deux solitaires dans les Alpes qui vous aiment bien tendrement. Je reçois votre lettre du 30 janvier, ce qu'on dit de Berlin est exagéré ; mais en quoi on se trompe fort, c'est dans l'idée qu'on a que j'en ferais mieux reçu à Paris. Pour moi je ne songe qu'à la Chine, et un peu aux côtes de Coromandel ;

car,

car, si *Dupleix* est roi, je suis presque —  
 ruiné. Le Gange et le fleuve Jaune m'occu- 1755.  
 pent sur les bords du lac Lemane, où je me  
 meurs.

Toute adresse est bonne, tout va.

## L E T T R E L X I I I.

A M. THIRIOT, à Paris.

7 de février.

TACHEZ toujours, mon ancien ami, de  
 venir avec madame de *Fontaine* et M. de  
*Prangin*; nous parlerons de vers et de prose,  
 et nous philosopherons ensemble. Il est doux  
 de se revoir après cinq ans d'absence et qua-  
 rante ans d'amitié. Je vous avertis d'ailleurs  
 que ma machine, délabrée de tous côtés, va  
 bientôt être entièrement détruite, et que je  
 ferais fort aise de vous confier bien des choses  
 avant qu'on mette quelques pelletées de terre  
 transjurane sur mon squelette parisien. Vous  
 devriez apporter avec vous toutes les petites  
 pièces fugitives que vous pouvez avoir de  
 moi, et que je n'ai point. On pourrait choisir  
 sur la quantité, et jeter au feu tout ce qui  
 serait dans le goût des derniers vers de \*\*\*.  
 Je m'imagine enfin que vous ne seriez pas

*Corresp. générale.* Tome V. \* M

— 1755. mécontent de votre petit voyage , avant que votre ami fasse le grand voyage dont personne ne revient.

Je vous embrasse très-tendrement ; mes respects à MM. les abbés d'*Aydie* et de *Sade*. Puissent tous les prélats être faits comme eux !

Vous me parlez de cette Histoire universelle qui a paru sous mon nom ; c'est un monstre, c'est une calomnie atroce, *inhumaniorum litterarum fetus*. Il faut être bien sot ou bien méchant pour m'imputer cette sottise : je la confondrai si je vis.

## L E T T R E L X I V.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Prangin , 13 de février.

M O N H E R O S ,

J'APPRENDS que M. le duc de *Fronsac* est tiré d'affaire , et que vous êtes revenu de Montpellier avec le soleil de ce pays-là sur le visage , enluminé d'un érépipèle. J'en ai eu un , moi indigne , et je m'en suis guéri avec de l'eau ; c'est un cordial qui guérit tout. Il ne donne pas de force aux gens nés faibles

comme moi ; mais vous êtes né fort , et votre corps est tout fait pour votre belle ame. Peut-être êtes-vous à présent quitte de vos boutons. ————— 1755.

J'eus l'honneur , en partant de Lyon , d'avoir une explication avec M. le cardinal de *Tençin* sur le concile d'Embrun. Je lui fournis des preuves que les écrivains ecclésiastiques appellent *petits* conciles les conciles provinciaux , et grands conciles les conciles œcuméniques. Il fait d'ailleurs mon respect pour lui , et mon attachement pour sa famille , &c.

Je n'ai qu'à me louer à présent des bontés du roi de Prusse , &c. ; mais cela ne m'a pas empêché d'acquérir sur les bords du lac de Genève , une maison charmante et un jardin délicieux. Je l'aimerais mieux dans la mouvance de Richelieu. J'ai choisi ce canton , séduit par la beauté inexprimable de la situation , et par le voisinage d'un fameux médecin , et par l'espérance de venir vous faire ma cour , quand vous irez dans votre royaume. Il est plaisant que je n'aye de terres que dans le seul pays où il ne m'est pas permis d'en acquérir. La belle loi fondamentale de Genève est qu'aucun catholique ne puisse respirer l'air de son territoire. La république a donné en ma faveur une petite entorse à la loi , avec tous les petits agrémens possibles.



— On ne peut ni avoir une retraite plus agréable ,  
 1755. ni être plus fâché d'être loin de vous. Vous  
 avez vu des suisses , vous n'en avez point vu  
 qui aient pour vous un plus tendre respect  
 que *le suisse Voltaire.*

## L E T T R E L X V.

A MADAME DE FONTAINE , à *Paris.*

A Prangin , pays de Vaud , 13 de février.

**V**ous avez donc été sérieusement malade ,  
 ma chère nièce , et vous avez également à  
 vous plaindre d'un souper et d'une médecine ?  
 Il est bien cruel que la rhubarbe , qui me fait  
 tant de bien , vous ait fait tant de mal. Venez  
 raccommo-der votre estomac avec les truites  
 du lac de Genève ; il y en a qui pèsent plus  
 que vous , et qui sont assurément plus grasses  
 que vous et moi. Je n'ai pas un aussi beau  
 château que M. de *Prangin* , cela est impossible ,  
 c'est la maison d'un prince ; mais j'ai certai-  
 nement un plus beau jardin avec une maison  
 très-jolie. Le palais de Prangin et ma maison  
 sont dans la plus belle situation de la nature.  
 Vous ferez mieux logée à Prangin que chez  
 moi ; mais j'espère que vous ne mépriserez

pas absolument mes petits pénates , et que vous viendrez les embellir de votre présence et de vos deffins. Apportez-moi surtout les plus immodestes pour me réjouir la vue : les autres s'ont en piteux état ; je dégringole assez vite ; j'ai choisi un assez joli tombeau , et je veux vous y voir. Les environs du lac de Genève sont un peu plus beaux que Plombières , et il y a tout juste dans Prangin même une eau minérale très-bonne à boire , et encore meilleure pour l'estomac. Je la crois très-supérieure à celle de Forges. — 1755.

Venez en boire avec nous , ma chère nièce ; tâchez d'amener *Thiriot* : il veut venir par le coche ; il serait roué et arriverait mort. Songez d'ailleurs qu'il faut être les plus forts à Prangin. Vous y trouverez des suisses ; amenez-y des français. Pour ma maisonnette , elle n'est point en Suisse ; elle est à l'extrémité du lac , entre les territoires de France , de Genève , de Suisse et de Savoie. Je suis de toutes les nations. On nous a très-bien reçus par-tout ; mais le plus grand plaisir dont nous jouissions à présent , est celui de la solitude. Nous y employons nos crayons à notre manière. Nous vous montrerons nos deffins en voyant les vôtres ; nous jouirons des charmes de votre amitié ; vous verrez des gens de mérite de toute espèce ; vous mangerez des pêches

—  
1755. grosses comme votre tête ; et on tâchera même de vous procurer des quadrilles ; mais nous avons plus de truites et de gélinotes que de joueurs. Enfin, venez, et restez le plus que vous pourrez. Mes complimens à l'abbé sans abbaye.

Belle Philis,

On défespère alors qu'on espère toujours.

Je ne vous écris point de ma main. Excusez un malade, et croyez que c'est mon cœur qui vous écrit.

## L E T T R E L X V I.

A M. T H I R I O T.

A Prangin, le 27 de février.

**A**INSI donc, mon ancien ami, vous viendrez par le coche comme le gouverneur de Notre-Dame de la Garde. Vous n'irez point en cour, mais bien dans le pays de la tranquillité et de la liberté. Si je suis à Prangin, vous ferez dans un grand château ; si je suis chez moi, vous ne ferez que dans une maison jolie, mais dont les jardins sont dignes des plus beaux environs de Paris. Le lac de

Genève, le Rhône qui en fort et qui baigne ma terrasse, n'y font pas un mauvais effet. 1755.  
 On dit que la Touraine ne produit pas de meilleurs fruits que les miens, et j'aime à le croire. Le grand malheur de cette maison, c'est qu'elle a été bâtie apparemment par un homme qui ne songeait qu'à lui, et qui a oublié tout net des petits appartemens commodes pour les amis.

Je vais remédier sur le champ à ce défaut abominable. Si vous n'êtes pas content de cette maison, je vous mènerai à une autre que j'ai auprès de Laufane, bien entendu qu'elle est aussi sur les bords du grand lac. J'ai acquis cet autre bouge par un esprit d'équité. Quelques amis que j'ai à Laufane m'avaient engagé les premiers à venir rétablir ma santé dans ce bon petit pays roman; ils se sont plaints avec raison de la préférence donnée à Genève, et, pour les accorder, j'ai pris encore une maison à leur porte. Rien n'est plus sain que de voyager un peu, et d'arriver toujours chez soi. Vous trouverez plus de bouillon que n'en avait le président de *Montesquieu*. Le hasard, qui m'a bien servi depuis quelque temps, m'a donné un bon cuisinier; mais malheureusement je ne l'aurai plus aux Délices; il reste à Prangin où il est établi; je ne m'en soucie guère, mais madame

— 1755. *Denis*, qui est très-gourmande, en fait son affaire capitale. Je n'aurai ni *Castel*, ni *Neuville*, ni *Route* pour m'entendre en confession; mais je me confesserai à vous, et vous me donnerez mon billet.

Madame la duchesse d'*Aiguillon*, la sœur du pot des philosophes, ne me fournira ni bonnet de nuit ni feringue. Je suis très-bien en feringues et en bonnets : elle aurait bien dû fournir à l'auteur de l'*Esprit des lois* de la méthode et des citations justes. Ce livre n'a jamais été attaqué que par les côtés qui font sa force ; il prêche contre le despotisme, la superstition et les traitans. Il faut être bien mal-avisé pour lui faire son procès sur ces trois articles. Ce livre m'a toujours paru un cabinet mal rangé, avec de beaux lustres de cristal de roche. Je suis un peu partisan de la méthode, et je tiens que sans elle aucun grand ouvrage ne passe à la postérité.

Venez, mon cher et ancien ami. Il est bon de se retrouver le soir après avoir couru dans cette journée de la vie.

LETTRE

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, près de Genève, 8 de mars.

MES Délices font un tombeau, mon cher et respectable ami. Nous voilà, ma garde-malade et moi, sur les bords du lac de Genève et du Rhône ; je mourrai du moins chez moi. Il est vrai qu'il ferait assez agréable de vivre dans une maison charmante, commode, spacieuse, entourée de jardins délicieux ; mais j'y vivrai sans vous, mon cher ange, et c'est être véritablement exilé. Notre établissement nous coûte beaucoup d'argent et beaucoup de peines. Je ne parle qu'à des maçons, à des charpentiers, à des jardiniers ; je fais déjà tailler mes vignes et mes arbres. Je m'occupe à faire des basse-cours. Vous croirez sur cet exposé que j'ai abandonné votre Orphelin ; ne me faites pas cette cruelle injustice. Vous aurez vos cinq magots chinois incessamment, et tout ce que je vous ai promis. J'ai travaillé autant que l'a permis ma déplorable santé. Si vous l'ordonnez, le tout partira à l'adresse de M. de *Chauvelin*, l'intendant des finances, à votre premier ordre. Si vous voulez me

Corresp. générale. Tome V. • N



— donner jusqu'à Pâques , j'aurai encore peut-  
 1755. être le temps de limer , et l'envie de vous  
 plaire—pourra m'inspirer. Je ne vous parlerai  
 plus de *Lambert* , quoique sa négligence m'em-  
 barrasse ; je ne vous parlerai que de *Gengis* ;  
 c'est *Arlequin* poli par l'amour. C'est plutôt le  
*Cimon de Bocace* et de *la Fontaine*.

Cimon aima , puis devint honnête homme.

Voilà le sujet de la pièce. Vous aviez raison  
 de découvrir cinq actes dans mes trois. Le  
 germe y était ; reste à favoir si cette tragédie  
 aura la sève et le montant d'*Alzire* ; non assu-  
 rément. J'y ai fait tout ce que le sujet et ma  
 faiblesse comportent ; mais ce n'est pas assez  
 de faire bien , il faut être au goût du public ;  
 il faut intéresser les passions de ses juges ,  
 remuer les cœurs et les déchirer. Mes Tartares  
 tuent tout , et j'ai peur qu'ils ne fassent pleurer  
 personne.

Laissons d'abord passer toutes les mauvaises  
 pièces qui se présenteront ; ne nous pressons  
 point , et tâchons que dans l'occasion on dise :  
 Cela est bien , et s'il était parmi nous , cela  
 serait encore mieux.

*In quâ scribēbat barbara terra fuit.*

Consolez-moi ; mon cher ange , en m'ap-

prenant que vous êtes heureux vous et les —  
vôtres. Je baise toujours le bout des ailes de 1755.  
tous les anges.

## L E T T R E L X V I I I .

A M. T H I R I O T .

Aux Délices , le 24 de mars.

**J**E ne vous ai point écrit , mon ancien ami , depuis long-temps : je me suis fait maçon , charpentier , jardinier ; toute ma maison est renversée ; et , malgré tous mes efforts , je n'aurai pas de quoi loger tous mes amis comme je voudrais. Rien ne sera prêt pour le mois de mai ; il faudra absolument que nous passions deux mois à Prangin avec madame de *Fontaine* , avant qu'on puisse habiter mes Délices. Ces Délices sont à présent mon tourment. Nous sommes occupés , madame *Denis* et moi , à faire bâtir des loges pour nos amis et pour nos poules. Nous faisons faire des carrosses et des brouettes ; nous plantons des orangers et des oignons , des tulipes et des carottes ; nous manquons de tout ; il faut fonder Carthage. Mon territoire n'est guère plus grand que celui de ce cuir de bœuf , qu'on donna à la fugitive *Didon* ; mais je ne l'agrandirai pas de même. Ma maison est dans le territoire de

— 1755. Genève, et mon pré dans celui de France. Il est vrai que j'ai à l'autre bout du lac une maison qui est tout-à-fait en Suisse ; elle est aussi un peu bâtie à la suisse. Je l'arrange en même temps que mes Délices ; ce fera mon palais d'hiver, et la cabane où je suis à présent fera mon palais d'été.

Prangin est un véritable palais ; mais l'architecte de Prangin a oublié d'y faire un jardin, et l'architecte des Délices a oublié d'y faire une maison. Ce n'est point un anglais qui a habité mes Délices, c'est le prince de *Saxe-Gotha*. Vous me demanderez comment un prince a pu s'accommoder de ce bouge ; c'est que ce prince était alors un écolier, et que d'ailleurs les princes n'ont guère à donner des chambres d'amis.

Je n'ai trouvé ici que des petits salons, des galeries et des greniers, pas une garde-robe. Il est aussi difficile de faire quelque chose de cette maison que des livres et des pièces de théâtre qu'on nous donne aujourd'hui.

J'espère cependant qu'à force de soins je me ferai un tombeau assez joli. Je voudrais vous engraisser dans ce tombeau, et que vous y fussiez mon vampire.

Je conçois que la rage de bâtir ruine les princes aussi-bien que les particuliers. Il est triste que le duc des Deux-Ponts ôte à son

agent littéraire ce qu'il donne à ses maçons. —  
 Je vous conseillerais, pour vous replumer, 1755.  
 de passer un an sur notre lac; vous y feriez  
 alimenté, défaltéré, rasé, porté de Prangin  
 aux Délices, des Délices à Genève, à Morges  
 qui ressemble à la situation de Constantinople,  
 à Monrion, qui est ma maison près de Laufane;  
 vous y trouveriez par-tout bon vin et bon  
 visage d'hôte; et si je meurs dans l'année,  
 vous ferez mon épitaphe. Je tiens toujours  
 qu'il faudrait que M. de *Prangin* vous amenât  
 avec madame de *Fontaine* à la fin de mai. Je  
 viendrais vous joindre à Prangin dès que vous  
 y seriez, et je me chargerais de votre personne  
 pour tout le temps que vous voudriez philo-  
 sopher avec nous. Ne repoussez donc pas  
 l'inspiration qui vous est venue de revoir  
 votre ancien ami.

On m'a envoyé quelques fragmens de la  
*Pucelle* qui courent Paris; ils sont aussi défi-  
 gurés que mon *Histoire générale*.

On estropie tous mes enfans: cela fait  
 saigner le cœur.

J'attends *le Kain* ces jours-ci; nous le cou-  
 cherons dans une galerie, et il déclamera des  
 vers aux enfans de *Calvin*. Leurs mœurs se sont  
 fort adoucies; ils ne brûleraient pas aujour-  
 d'hui *Servet*, et ils n'exigent point de billets  
 de confession.

1755. Je vous embrasse de tout mon cœur , et prends beaucoup plus d'intérêt à vous qu'à toutes les sottises de Paris , qui occupent si sérieusement la moitié du monde.

## L E T T R E L X I X.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices , près de Genève , 2 d'avril.

O N me mande que mon héros a repris son visage. Il ne pouvait mieux faire que de garder tout ce que la nature lui a donné. Vous êtes donc quitte , Monseigneur , au moins je m'en flatte , de votre maladie cutanée. Il était bien injuste que votre peau fût si maltraitée après avoir donné tant de plaisirs à la peau d'autrui ; mais on est quelquefois puni par où l'on a péché.

Je me mêle aussi d'avoir une dartre. On dit que j'ai l'honneur de posséder une voix aussi belle que la vôtre ; si j'ai avec cela un érysipèle au visage , me voilà votre petite copie en laid.

Un grand acteur est venu me trouver dans ma retraite , c'est *le Kain* , c'est votre protégé , c'est *Orosmane* , c'est d'ailleurs le meilleur enfant du monde. Il a joué à Dijon , et il a enchanté les Bourguignons ; il a joué chez

moi , et il a fait pleurer les Gènevois. Je lui  
 ai conseillé d'aller gagner quelque argent à 1755.  
 Lyon , au moins pendant huit jours , en  
 attendant les ordres de M. le duc de *Gefures*.  
 Il ne tire pas plus de deux mille livres par an  
 de la comédie de Paris. On ne peut ni avoir  
 plus de mérite , ni être plus pauvre. Je vous  
 promets une tragédie nouvelle , si vous dai-  
 gnez le protéger dans son voyage de Lyon.  
 Nous vous conjurons , madame *Denis* et moi ,  
 de lui procurer ce petit bénéfice dont il a  
 besoin. Il vous est bien aisé de prendre sur  
 vous cette bonne action. M. le duc de *Gefures*  
 se fera un plaisir d'être de votre avis et de  
 vous obliger. Ayez la bonté de lui faire cette  
 grâce. Vous ne sauriez croire à quel point  
 nous vous ferons obligés. Il attendra les ordres  
 à Lyon. Ne me refusez pas , je vous en sup-  
 plie. Laissez-moi me flatter d'obtenir cette  
 faveur que je vous demande avec la plus vive  
 instance. Il ne s'agit que d'un mot à votre  
 camarade. Les premiers gentilshommes de la  
 chambre ne font qu'un pardon de vous tant  
 parler d'une chose si simple et si aisée ; mais  
 j'aime à vous prier , à vous parler , à vous  
 dire combien je vous aime , à quel point vous  
 ferez toujours mon héros , et avec quelle  
 tendresse respectueuse je ferai toujours à vos  
 ordres.



1755.

## L E T T R E L X X.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices , près de Genève , 2 d'avril.

*LE KAIN* est parti , mon cher ange , avec un petit paquet pour vous. Ce paquet contient les quatre derniers magots ; il vous fera aisé de juger du premier par les quatre ; je vous l'enverrai incessamment ; il y a encore quelques ongles à terminer. Vous y trouverez encore quatre autres figures qui appartiennent à la chapelle de *Jeanne* , et je vous promets de temps en temps quelque petite cargaison dans ce goût , si DIEU me permet de travailler de mon métier.

*Le Kain* a été , je crois , bien étonné ; il a cru retrouver en moi le père d'*Orosmane* et de *Zamore* , et il n'a trouvé qu'un maçon , un charpentier et un jardinier. Cela n'a pas empêché pourtant que nous n'ayons fait pleurer presque tout le conseil de Genève. La plupart de ces messieurs étaient venus à mes Délices ; nous nous mêmes à jouer *Zaïre* pour interrompre le cercle. Je n'ai jamais vu verser plus de larmes ; jamais les calvinistes n'ont été si tendres. Nos Chinois ne sont pas malheureusement dans ce goût ; on n'y pleurera

guère , mais nous espérons que la pièce attachera beaucoup : nous l'avons jouée , *le Kain* et moi ; elle nous fe fait un grand effet. *Le Kain* réuffira beaucoup , dans le rôle de *Gengis* , aux derniers actes ; mais je doute que les premiers lui faffent honneur. Ce qui n'est que noble et fier , ce qui ne demande qu'une voix fonore et affurée périt abfolument dans fa bouche. Ses organes ne fe déploient que dans la paffion ; il doit avoir joué fort mal *Catilina*. Quand il s'agira de *Gengis* , je me flatte que vous voudrez bien le faire fouvenir que le premier mérite d'un acteur est de fe faire entendre.

---

 1755.

Vous voyez , mon cher et respectable ami , que , malgré l'abfence , vous me foutenez toujours dans mes goûts. Ma première paffion fera toujours l'envie de vous plaire. Je ne vous écris point de ma main ; je fuis un peu malade aujourd'hui , mais mon cœur vous écrit toujours. Je fuis à vous pour jamais : madame *Denis* vous en dit autant. Mes tendres respects à toute la famille des anges.

1755.

## L E T T R E L X X I.

A M. SENAC DE MEILHAN , à Paris.

Aux Délices , 5 d'avril.

J E n'ai guère reçu , Monsieur , en ma vie , ni de lettres plus agréables que celle dont vous m'avez honoré , ni de plus jolis vers que les vôtres. Je ne suis point séduit par les louanges que vous me donnez ; je ne juge de vos vers que par eux-mêmes : ils sont faciles , pleins d'images et d'harmonie ; et ce qu'il y a encore de bon , c'est que vous y joignez des plaisanteries du meilleur ton. Je vous assure qu'à votre âge je n'aurais point fait de pareilles lettres.

Si monsieur votre père est le favori d'*Esculape*, vous l'êtes d'*Apollon*. C'est une famille pour qui je me suis toujours senti un profond respect en qualité de poète et de malade. Ma mauvaise santé , qui me prive de l'honneur de vous écrire de ma main , m'ôte aussi la consolation de vous répondre dans votre langue.

Permettez-moi de vous dire que vous faites si bien des vers que je crains que vous ne vous attachiez trop au métier ; il est séduisant ,

et il empêche quelquefois de s'appliquer à des choses plus utiles. Si vous continuez, je vous dirai bientôt par jalousie ce que je vous dis à présent par l'intérêt que vous m'inspirez pour vous. 1755.

Vous me parlez, Monsieur, de faire un petit voyage sur les bords de mon lac; je vous en défie : et si jamais vous allez dans le pays que j'habite, je me ferai un plaisir de vous marquer tous les sentimens que j'ai depuis long-temps pour monsieur votre père, et tous ceux que je commence à avoir pour son fils. Comptez, Monsieur, que c'est avec un cœur pénétré de reconnaissance et d'estime que j'ai l'honneur d'être, &c.

## L E T T R E L X X I I.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, premier de mai.

L'ÉTERNEL malade, le solitaire, le planteur de choux et le barbouilleur de papier, qui croit être philosophe au pied des Alpes, a tardé bien indignement, monseigneur le Maréchal, à vous remercier de vos bontés pour *le Kain*; mais demandez à madame *Denis* si j'ai été en état d'écrire. J'ai bien peur de n'être plus en état d'avoir la consolation de

— vous faire ma cour. J'aurai pourtant l'honneur  
 1755. de vous envoyer ma petite drôlerie ; c'est le fruit des intervalles que mes maux me laissaient autrefois : ils ne m'en laissent plus aujourd'hui, et j'aurai plus de peine à corriger ce misérable ouvrage que je n'en ai eu à le faire. J'ai grande envie de ne le donner que dans votre année. Cette idée me fait naître l'espérance de vivre encore jusque-là. Il faut avoir un but dans la vie ; et mon but est de faire quelque chose qui vous plaise, et qui soit bien reçu sous vos auspices. Vous voilà, Dieu merci, en bonne fanté, Monseigneur ; et les affaires, et les devoirs de cour, et les plaisirs qui étaient en arrière par votre maudit éréfipèle, vous occupent à présent que vous avez la peau nette et fraîche.

Je n'ose, dans la multitude de vos occupations, vous fatiguer d'une ancienne requête que je vous avais faite avant votre cruelle maladie ; c'était de daigner me mander si certaines personnes approuvaient que je me fusse retiré auprès du fameux médecin *Tronchin*, et à portée des eaux d'Aix. Ce *Tronchin*-là a tellement établi sa réputation, qu'on vient le consulter de Lyon et de Dijon ; et je crois qu'on y viendra bientôt de Paris. On inocule ce mois-ci trente jeunes gens à Genève. Cette méthode a ici le même cours et le même succès

qu'en Angleterre. Le tour des Français vient bien tard, mais il viendra. Heureusement la nature a servi M. le duc de *Fronsac*, aussi bien que s'il avait été inoculé. 1755.

Il me semble que ma lettre est bien médicale ; mais pardonnez à un malade qui parle à un convalescent. Si je pouvais faire jamais une petite course dans votre royaume de Cathay, vous et le soleil de Languedoc, mes deux divinités bienfaisantes, vous me rendriez ma gaieté, et je ne vous écrirais plus de si sottes lettres. Mais que pouvez-vous attendre du mont Jura, et d'un homme abandonné à des jardiniers savoyards et à des maçons suisses ? Madame *Denis* est toujours comme moi, pénétrée pour vous de l'attachement le plus tendre. Elle l'exprimerait bien mieux que moi ; elle a encore tout son esprit, les Alpes ne l'ont point gâtée.

Conservez vos bontés, Monseigneur, à ces deux allobroges qui vivent à la source du Rhône, et qui ne regrettent que les climats où ce fleuve coule sous votre commandement. Le Rhône n'est beau qu'en Languedoc. Je vous aimerai toujours avec bien du respect, mais avec bien de la vivacité ; et je serai à vos ordres si je vis.



1755.

## L E T T R E L X X I I I .

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 4 de mai.

**C**HŒUR des anges, prenez patience : je suis entre les mains des médecins et des ouvriers ; et le peu de momens libres que mes maux et les arrangemens de ma cabane me laissent, sont nécessairement consacrés à cet Essai sur l'Histoire générale qui est devenu pour moi un devoir indispensable et accablant, depuis le tort qu'on m'a fait d'imprimer une esquisse si informe d'un tableau qui fera peut-être un jour digne de la galerie de mes anges. Laissez-moi quelque temps à mes remèdes, à mes jardins et à mon histoire.

Dès que je me sentirai une petite étincelle de génie, je me remettrai à mes magots de la Chine. Il ne faut fatiguer ni son imagination ni le public. Laissons attendre le démon de la poésie et le démon du public, et prenons bien le temps de l'un et de l'autre. Je veux chasser toute idée de tragédie, pour y revenir avec des yeux tout frais et un esprit tout neuf. On ne peut jamais bien corriger son ouvrage qu'après l'avoir oublié. Quand je m'y remettrai, je vous

parlerai alors de toutes vos critiques , auxquelles je me soumettrai autant que j'en aurai la force. Ce n'est pas assez de vouloir se corriger, il faut le pouvoir. 1755.

Permettez-moi cependant , mon cher et respectable ami , de vous demander si M. de *Ximenès* était chez vous quand on lut ces quatre actes. Nous sommes bien plus embarrassés , madame *Denis* et moi , de ce que nous mande M. de *Ximenès* , que de *Gengis-kan* et d'*Idamé*. Si ce n'est pas chez vous qu'il a lu la pièce , c'est donc *le Kain* qui la lui a confiée ; mais comment *le Kain* aurait-il pu lui faire cette confiance puisque la pièce était dans un paquet à votre adresse , très-bien cacheté ? Si , par quelque accident que je ne prévois pas , M. de *Ximenès* avait eu , sans votre aveu , communication de cet ouvrage , il serait évident qu'on lui aurait aussi confié les quatre chants que je vous ai envoyés. Tirez-moi , je vous prie , de cet embarras.

Je ne fais , mon cher ange , à quoi appliquer ce que vous me dites à propos de ces quatre derniers chants. Il n'y a , ce me semble , aucune personnalité , si ce n'est celle de l'âne. Je fais que , malheureusement , il se glissa dans les chants précédens quelques plaisanteries qui offenseraiient les intéressés. Je les ai bien soigneusement supprimées ; mais puis-je

— 1755. empêcher qu'elles ne soient depuis long-temps entre les mains de mademoiselle du *Thil*? C'est-là le plus cruel de mes chagrins ; c'est ce qui m'a déterminé à m'enfouir dans la retraite où je suis. Je prévois que, tôt ou tard, l'infidélité qu'on m'a faite deviendra publique, et alors il vaudra mieux mourir dans ma solitude qu'à Paris. Je n'ai pu imaginer d'autre remède au malheur qui me menace, que de faire proposer à mademoiselle du *Thil*, le sacrifice de l'exemplaire imparfait qu'elle possède, et de lui en donner un plus correct et plus complet ; mais comment et par qui lui faire cette proposition ? Peut-être M. de *la Motte*, qui a pris ma maison, et qui est le plus officieux des hommes, voudrait bien se charger de cette négociation ; mais voilà de ces choses qui exigent qu'on soit à Paris. Ma tendre amitié pour vous l'exige bien davantage, et cependant je reste au bord de mon lac, et je ne me console que par les bontés de mes anges. Mon cœur en est pénétré.

LETTRE

A M. THIRIOT.

Aux Délices, le 9 de mai.

J E maudis bien mes ouvriers, mon cher et ancien ami, puisqu'ils vous empêchent de suivre ce beau projet si consolant que vous aviez de venir recueillir mes derniers ouvrages et mes dernières volontés.

Je plante et je bâtis sans espérer de voir croître mes arbres, ni de voir ma cabane finie. Je construis à présent un petit appartement pour madame de *Fontaine*, qui ne sera prêt que l'année qui vient: c'est une de mes plus grandes peines de ne pouvoir la loger cette année; mais vous, qui pouvez vous passer d'un cabinet de toilette et d'une femme de chambre, vous pourriez encore, si le cœur vous en disait, venir habiter un petit grenier meublé de toile peinte, appartement digne d'un philosophe, et que votre amitié embellirait. Nous ne sommes pas loin de Genève; vous verriez M. de *Montpérourx*, le résident, que vous connaissez; vous auriez assez de livres pour vous amuser, une très-belle campagne pour vous promener; nous

— 1755. irions ensemble à Monrion ; nous nous arrê-  
 terions en chemin à Prangin ; vous verriez  
 un très-beau et très-singulier pays ; et s'il  
 venait faute de votre ancien ami , vous vous  
 chargeriez de son héritage littéraire , et vous  
 lui composeriez une honnête épitaphe ; mais  
 je ne compte point sur cette consolation.  
 Paris a bien des charmes , le chemin est bien  
 long , et vous n'êtes pas probablement  
 défœuvré.

Vous m'avez parlé de cet ancien poëme ,  
 fait il y a vingt-cinq ans , dont il court des  
 lambeaux très-informes et très-falsifiés : c'est  
 ma destinée d'être défiguré en vers et en prose,  
 et d'effuyer de cruelles infidélités. J'aurais  
 voulu pouvoir réparer au moins le tort qu'on  
 m'a fait par cette infame falsification de cette  
 Histoire prétendue universelle : c'était-là un  
 beau projet d'ouvrage , et je vous avoue que  
 je ferais bien fâché de mourir sans l'avoir  
 achevé , mais encore plus sans vous avoir vu.

Madame la duchesse d'Aiguillon m'a com-  
 mandé quatre vers pour M. de *Montesquieu* ,  
 comme on commande des petits pâtés ; mais  
 mon four n'est point chaud , et je suis plutôt  
 sujet d'épitaphes que feseur d'épitaphes : d'ail-  
 leurs notre langue , avec ses maudits verbes  
 auxiliaires , est fort peu propre au style lapi-  
 daire. Enfin , l'Esprit des lois en vaudra-t-il

mieux avec quatre mauvais vers à la tête? Il faut que je sois bien baissé, puisque l'envie de plaire à madame d'Aiguillon n'a pu encore m'inspirer. 1755.

Adieu, mon ancien ami. Si madame la comtesse de *Sandwich* daigne se souvenir de moi; *j pray you to present her with my most humble respect.* Vous voyez que je dicte jusqu'à de l'anglais; j'ai les doigts enflés, l'esprit aminci, et je ne peux plus écrire.

## L E T T R E L X X V.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

24 de mai.

COMPTEZ, mon cher ange, que tant que j'aurai des mains et un petit fourneau encore allumé, je les emploierai à recuire vos cinq magots de la Chine. Soyez bien sûr qu'il n'y a que vous et les vôtres qui me ranimiez; mais je vous avoue que mes mains sont paralytiques, et que ma terre de la Chine est à la glace. Par tout ce que j'apprends des infidélités de ce monde, il y a un maudit âne qui me désespère. Vous l'avez cet âne, et vous savez qu'il est bien plus poli et bien



— plus honnête que celui qui court. J'ai relu  
1755. le chant onzième. Il y a depuis long-temps :

En fait de guerre , on peut bien se méprendre ,  
Ainsi qu'ailleurs : mal voir et mal entendre  
De l'héroïne était souvent le cas ,  
Et saint Denis ne l'en corrigea pas.

Vous auriez eu la vraie leçon , si vous  
aviez apporté la défectueuse à Plombières.

Il y a dans le chant onzième :

Ce que César sans pudeur soumettait  
A Nicomède en sa belle jeunesse ;  
Ce que jadis le héros de la Grèce  
Admira tant dans son Ephestion ;  
Ce qu'Adrien mit dans le Panthéon.  
Que les héros , ô Ciel ! ont de faiblesse !

Enfin , je n'ai rien vu dans la bonne leçon  
que de fort poli et de fort honnête ; mais il  
arrivera sans doute que quelqu'une des détes-  
tables copies qui courent sera imprimée. Vous  
ne sauriez croire à quel point je suis affligé.  
L'ouvrage , tel que je l'ai fait il y a plus de  
vingt ans , est aujourd'hui un contraste bien  
défagréable avec mon état et mon âge ; et tel  
qu'il court le monde , il est horrible à tout

âge. Les lambeaux qu'on m'a envoyés sont —  
 pleins de sottises et d'impudences ; il y a de 1755.  
 quoi faire frémir le bon goût et l'honnêteté ;  
 c'est le comble de l'opprobre de voir mon  
 nom à la tête d'un tel ouvrage. Madame  
*Denis* écrit à M. d'*Argenson*, et le supplie de  
 se servir de son autorité pour empêcher l'im-  
 pression de ce scandale. Elle écrit à M. de  
*Malesherbes* ; et nous vous conjurons tous  
 deux , mon cher et respectable ami , de lui  
 en parler fortement : c'est ma seule ressource.  
 M. de *Malesherbes* est seul à portée d'y veil-  
 ler. Enfin , ayez la bonté de me mander ce  
 qu'il y a à craindre , à espérer et à faire.  
 Veillez sur notre retraite , mettez-moi l'esprit  
 en repos. Ne puis-je au moins savoir qui est  
 ce possesseur du manuscrit qui l'a lu à Vin-  
 cennes tout entier ? si je le connaissais , ne  
 pourrais-je pas lui écrire ? ma démarche auprès  
 de lui ne me justifierait-elle pas un jour ? ne  
 dois-je pas faire tout au monde pour prouver  
 combien cet ouvrage est falsifié , et pour  
 détruire les soupçons qu'on pourrait former  
 un jour que j'ai eu part à la publication ?  
 Enfin , il faut que je sois tranquille pour  
 penser à la Chine ; et je ne songerai à *Gengis-*  
*kan* que lorsque vous m'aurez éclairé , au  
 moins sur ce qui me trouble , et que je  
 me serai résigné. Adieu , mon cher ange.

— 1755. Jamais pucelle n'a fait tant enrager un vieillard ; mais j'ai peur que nos Chinois ne soient un peu froids : ce serait bien pis.

Parlez à M. de *Malesherbes*, échauffez-moi et aimez-moi.

## L E T T R E L X X V I.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 26 de mai.

**E**ST-IL possible, Monseigneur, que votre santé soit si long-temps à revenir ? Comment avez-vous pu soutenir tant de douleurs et tant de privations ? A quoi donc avez-vous passé le temps dans ce désœuvrement si triste et si étranger pour vous ? Une tragédie chinoise ne vaut pas la belle porcelaine de la Chine. Vous vous connaissez à merveille à ces deux curiosités-là, et vous avez dû bien sentir que la tragédie n'était point encore digne de paraître sous vos auspices. Ces cinq magots de la Chine ne sont encore ni cuits ni peints comme je le voudrais. Il faut attendre l'année de votre consulat pour les présenter, et employer beaucoup de temps pour les finir.

Mais je suis actuellement très-incapable de cuire et de peindre. Ce maudit ouvrage d'une

autre espèce , dont on vous a régalé pendant  
votre maladie , me rend bien malade. On 1755.  
m'en a envoyé des morceaux indignement  
falsifiés , qui font frémir le bon goût et la  
décence. Ces rapsodies courent ; on veut les  
imprimer sous mon nom. L'avidité et la mali-  
gnité se joignent pour me tuer. Je vous  
conjure de parler à ceux qui vous ont fait lire  
ces misères ; ils sont à portée d'empêcher  
qu'on ne les publie. J'aurai l'honneur de  
vous faire tenir le véritable manuscrit ; il  
vous amusera : il n'en vaut que mieux pour  
être plus décent ; un peu de gaze sied bien ,  
même à un âne.

Un nommé *Corbi* est fort au fait de toute  
cette horreur. Si vous daignez l'envoyer  
chercher , il renoncera au projet d'imprimer  
quelque chose d'aussi détestable et de si dan-  
gereux , dans l'espérance de faire des profits  
plus honnêtes.

Madame *Denis* et moi , nous nous mettons  
entre vos mains , et nous espérons tout de  
vos bontés.

1755.

## L E T T R E L X X V I I .

A M. THIRIOT, à Paris.

Aux Délices, le 28 de mai.

Vous me disiez, dans votre dernière lettre, mon cher et ancien ami, que je devais bien vous envoyer quelques chants de la Pucelle. Je vous assure que je vous ferai tenir, de grand cœur, tout ce que j'en ai fait. Ne m'en ayez pas d'obligation ; je suis intéressé à remettre le véritable ouvrage entre vos mains. Les lambeaux défigurés qui courent dans Paris achèvent de me désespérer. On s'est avisé de remplir les lacunes de toutes les grossièretés qui peuvent déshonorer un ouvrage. On y a ajouté des personnalités odieuses et ridicules contre moi, contre mes amis, et contre des personnes très-respectables. C'est un nouveau brigandage introduit depuis peu dans la littérature, ou plutôt dans la librairie. *La Beaumelle* est le premier, je crois, qui ait osé faire imprimer l'ouvrage d'un homme, de son vivant, avec des commentaires chargés d'injures et de calomnies. Ce malheureux *Erostrate* du siècle de *Louis XIV* a trouvé le secret de changer, pour quinze ducats,

ducats, en un libelle abominable, un livre \_\_\_\_\_  
entrepris pour la gloire de la nation. 1755.

On en a fait à peu-près autant des matériaux de l'Histoire générale, et enfin on traite de même ce petit poëme fait il y a environ vingt-cinq ans. On fait une gueuse abominable de cette pucelle qui n'avait qu'une gaieté innocente. *Corbi* prétend qu'un nommé *Grasset* a acheté mille écus un de ces détestables exemplaires.

Je fais quel est ce *Grasset*, il n'est point du tout en état de donner mille écus. *Corbi* ferait à la fois une très-mauvaise action et un très-mauvais marché d'imprimer cette détestable rapsodie. Les morceaux qu'on m'en a envoyés sont faits par la canaille et pour la canaille. Si vous rencontrez *Corbi*, dites-lui qu'on le trompe bien indignement. Songez que, quand on falsifie mes ouvrages, c'est votre bien qu'on vole, et que vous devriez venir ici arranger votre héritage.



---

 1755. LETTRE LXXVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices attristées, 4 de juin.

**M**ON divin ange, nos cinq actes, notre *Idamé*, notre *Gengis*, iront bien mal tant que je ferai dans les angoisses de la crainte qu'on n'imprime ce malheureux vieux rogaton si défiguré, si imparfait, si tronqué, si désespérant. Je voudrais du moins que vous en eussiez un exemplaire au net, bien complet, bien corrigé, bien gai (puisqu'il fut autrefois si gai), bien honnête, ou moins mal-honnête. Je voudrais que M. de *Thibouville* l'eût de cette façon. Je voudrais vous l'envoyer, soit par M. de *Chauvelin*, soit par quelque autre voie, telle qu'il vous plairait: il me semble que la seule ressource est de faire un peu connaître la véritable copie, pour étouffer l'autre. Encore une fois, de deux maux il faut éviter le pire; et le plus grand des maux est la crainte. Non, il y en a un encore plus grand, c'est de voir mes amis offensés par des rapsodies qui courent sous mon nom. Votre dernière lettre à madame *Denis*, et toutes celles que nous recevons,

nous confirment le danger. Je suis réduit à  
 souhaiter que cette plaisanterie de trente \_\_\_\_\_  
 années soit connue , tout opposée qu'elle 1755.  
 est aujourd'hui à mon âge et à ma situation.  
 Elle n'est guère que plaisanterie ; et quand  
 on rit , on ne trouve rien mauvais. Adieu ,  
 mon divin ange ; je suis entre l'enclume et  
 le marteau , entre la Chine et *Grisbourdon* ;  
 et je me mets en tremblant sous les ailes  
 de mes anges.

## L E T T R E L X X I X.

## A U M E M E.

Aux Délices , par Genève , 13 de juin.

J E n'ai de termes ni en vers , ni en prose ,  
 ni en français , ni en chinois , mon cher et  
 respectable ami , pour vous dire à quel point  
 vos bontés tendres et attentives pénètrent  
 mon cœur. Vous êtes le S<sup>t</sup> *Denis* qui vient  
 au secours de *Jeanne*. J'ai reçu votre lettre  
 par M. *Malet* , mais les choses sont pires que  
 vous ne les croyez. M. le duc de *la Vallière* , me  
 mande qu'on lui a offert un exemplaire pour  
 mille écus ; le beau-frère de *Darget* en a  
 donné une ou deux copies. Je ne fais pas ce  
 que ce *Darget* a fait ; mais je fais que , dans

— 1755. tous les pays où il y a des libraires , on cherche à imprimer cette détestable et scandaleuse copie. Il faut de toute nécessité que je fasse transcrire la véritable. Je suivrai votre conseil , je l'enverrai à M. de *la Vallière*, et à la personne dont vous me parlez. Vous l'aurez sans doute ; mais que de temps demande cette opération ! Je me donnerai bien de la peine , et pendant ce temps - là l'ouvrage paraîtra tronqué , défiguré , et dans toute son abomination. Au reste , vous avez trop de goût pour ne pas penser que les grossièretés ne conviennent pas même aux ouvrages les plus libres ; il y en a très-peu dans *l'Arioste*. *Deux ou trois coups*, dit-elle , *est fort plat*, et *rien du tout*, dit-elle , *est plaisant*. Tous les gros mots sont horribles dans un poëme , de quelque nature qu'il soit. Il faut encore de l'art et de la conduite jusque dans l'ivresse de la plaisanterie , et la folie même doit être conduite par la sagesse. Le résident de France et un magistrat sont venus chez moi lire la véritable leçon. Ils ont été intéressés en pouffant de rire ; ils ont dit qu'il faudrait être un sot pour être scandalisé. Voilà où j'en suis , c'est-à-dire , au désespoir ; car , malgré l'indulgence de deux hommes graves , je suis plus grave qu'eux. Une vieille plaisanterie de trente ans jure trop avec mon

âge et ma situation. Dieu veuille me rendre  
ma raison tragique , et m'envoyer à Pékin ! 1755.

On dit qu'il est venu à Paris un nouvel  
acteur , égal à *le Kain* : ce ferait bien là notre  
affaire. Adieu , mon ange ; je ferai ce que je  
pourrai. DIEU a donc béni Mahomet ! Est-il  
possible que Rome sauvée ait été mal jouée  
et plus mal imprimée , et qu'on ne puisse pas  
reprendre sa revanche ? Il faut bien du temps  
pour faire revenir les hommes. Les talens  
ne sont point faits pour rendre heureux ;  
il n'y a que votre amitié qui ait ce privilège.  
Adieu ; mille tendres respects à tous les  
anges. Madame *Denis* vous dit toutes les  
mêmes choses que moi.

## L E T T R E L X X X .

A U M E M E .

15 de juin.

**M**ON cher ange , je vous demande toujours  
en grâce de montrer ce dernier chant à M. de  
*Thibouville* , afin qu'il voye que les sottises  
qu'on y a inférées ne sont pas de moi.  
C'est un de mes plus violens chagrins qu'un  
homme que j'aime puisse avoir quelque chose  
à me reprocher ; et il n'y a certainement

———  
 1755. d'autre remède que de lui faire voir le manuscrit que vous avez. Tout cela est horrible. Comment puis-je, encore une fois, travailler à mes Chinois et à mes Tartares dans cette crainte perpétuelle, dans les soins qu'il me faut prendre pour prévenir cette malheureuse édition, et dans la douleur de voir que mes soins seront inutiles ? La personne qui m'avait juré que la copie qu'elle avait ne sortirait jamais de ses mains, l'a pourtant confiée à *Darget*, dans le temps que j'étais en France, croyant que *Darget* ne manquerait pas de l'imprimer, et qu'alors je serais forcé de lui demander un asile : voilà sa conduite, voilà le nœud de tout. *Darget* m'a avoué lui-même dans la lettre qu'il vient de m'écrire, que cette personne lui avait donné ce malheureux manuscrit. Il l'a lu publiquement à Vincennes, et aurait fait tout aussi bien de ne le pas lire ; d'autant plus que, si cet ouvrage est jamais imprimé, on ferait en droit de s'en prendre à lui. M. l'abbé de *Chauvelin* voit quelquefois *Darget* ; je ne doute pas qu'il ne l'affermisse dans le dessein où il paraît être de n'en point donner de copie. Je vous supplie d'engager M. l'abbé de *Chauvelin* à faire cette bonne œuvre, il est si accoutumé à en faire ! Mais, en prenant cette précaution, en défendant un côté de la place, empêche-

rons-nous qu'elle ne soit prise dans d'autres attaques ? Les copies se multiplient ; les lettres de M. de *Malesherbes* et du président *Hénault* me font trembler ; tous les libraires de l'Europe font aux aguets. Je vous jure que , si j'avais du temps et encore un peu de génie , je me remettrais à cet ouvrage ; j'en ferais quelque chose dans le goût de l'*Arioste* , quelque chose d'amusant , de gai et d'assez innocent. J'empêcherais du moins par là le tort qu'on fera un jour à ma mémoire ; j'anéantirais les détestables copies qui courent , et un poëme agréable résulterait de tout ce fracas. Mais je sens bien que vous demanderez la préférence pour nos cinq actes. Dieu veuille que je sois assez recueilli , assez tranquille pour vous bien obéir ! Nous verrons ce que je pourrai tirer d'une tête un peu embarrassée , et si je pourrai conduire à la fois mes ouvriers , la *Pucelle* , l'*Histoire générale* et mes *Tartares*. Je ne vous réponds que de ma sensibilité pour vos bontés. Vous aimer de tout mon cœur est la seule chose que je fasse bien. Adieu , mon cher et respectable ami.

---

 1755.



1755.

## L E T T R E L X X X I.

A MADAME DE FONTAINE , à Paris.

18 de juin.

VRAIMENT , ma chère nièce , vos ouvrages me consoleront bien des miens : nous les attendons avec impatience par M. *Tronchin*. Plût à Dieu que vous eussiez pu les apporter vous-même ! Vous ornez notre solitude en attendant que vous nous y rendiez heureux.

Nous avons béni DIEU , et fait notre compliment au digne bénéficiaire. L'Eglise est sa vraie mère ; elle lui donne plus qu'il n'a de patrimoine ; mais je ne serai point content qu'il ne soit évêque.

Pour moi je vois bien que je ne serai que damné. Cela est injuste , car je le suis un peu dans ce monde. Quelle étrange idée a passé dans la tête de notre ami ! Je suis bien loin du dessein qu'il m'attribue ; mais je voudrais vous envoyer la véritable copie (\*). Il est vrai qu'il n'y a pas tant de draperie que dans vos portraits , mais aussi ce ne sont pas les figures de l'*Aretin*. *Darget* ne devrait pas avoir cet ouvrage. Il n'en est possesseur que par une infidélité atroce. Les exemplaires qui courent

(\*) De la Pucelle.

ne viennent que de lui. On en a offert un pour mille écus à M. de *la Vallière*, et c'est M. le duc de *la Vallière* lui-même qui me l'a mandé. Tout cela est fort triste ; mais ce qui l'est bien davantage , c'est ce que vous me dites de votre fanté. Il est bien rare que le lait convienne à des tempéramens un peu déféchés comme les nôtres. Il arrive que nos estomacs font de mauvais fromages qui restent dans notre pauvre corps , et qui y font un poids insupportable. Cela porte à la tête ; les maudites fonctions animales vont mal , et on est dans un état déplorable. Je connais tous les maux , je les ai éprouvés , je les éprouve tous les jours , et je sens tous les vôtres. DIEU vous préserve de joindre les tourmens de l'esprit à ceux du corps. Si vous voyez notre ami , je vous supplie de le bien relancer sur la belle idée qu'il a eue : c'est précisément le contraire qui m'occupe. Je cherche à défarmer les mains qui veulent me couper la gorge , et je n'ai nulle envie de me la couper moi-même. *Darget* m'écrit , à la vérité , que son exemplaire ne paraîtra pas ; mais peut-il empêcher que les copies qu'il a données ne se multiplient ? Adieu ; je tâcherai de ne pas mourir de douleur , malgré la belle occasion qui s'en présente. Je vous embrasse , vous et votre fils , de tout mon cœur.

---

1755.

## L E T T R E L X X X I I .

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

23 de juin.

**M**ON très-cher ange, j'ai reçu toutes vos lettres à la Chine. Je suis enfoncé dans le pays où vous m'avez envoyé. Je recuis vos magots, et vous les aurez incessamment. Soyez bien sûr que cette porcelaine-là est bien difficile à faire. La fin du quatrième acte et le commencement du cinquième étaient intolérables, et beaucoup de choses manquaient aux trois autres. Il est bon d'avoir abandonné entièrement son ouvrage pendant quelques mois, c'est la seule manière de dissiper cette malheureuse séduction, et ce nuage qui fait voir trouble quand on regarde les enfans qu'on vient de faire. Je ne vous réponds pas d'avoir substitué des beautés aux défauts qui m'ont frappé, je ne vous réponds que de mon envie de vous plaire, et de l'ardeur avec laquelle j'ai travaillé. Vous verrez si mes maçons d'un côté; et de sèches histoires de l'autre, m'ont encore laissé quelques faibles étincelles d'un talent que tout doit avoir détruit. Ce que vous me dites de Mahomet m'engage à vous

parler d'Oreste. Croiriez-vous que c'est la pièce dont les gens de lettres font le plus contens dans les pays étrangers ? Relisez-la , je vous en prie , et voyez si on ne pourrait pas la faire rejouer. Votre crédit , mon cher ange , pourrait-il s'étendre jusque là ? Je fais que les comédiens sont gens un peu difficiles ; mais enfin , s'ils veulent que je fasse quelque chose pour eux , ne feront-ils rien pour moi ? J'ai chez moi actuellement le fils de *Fierville*. Il y a de quoi faire un excellent comédien ; et s'il ne veut pas jouer tous les mots , il jouera très-bien. Il a de la figure , de l'intelligence , du sentiment , surtout de la voix et un amour prodigieux pour ce malheureux métier si méprisé et si difficile. Je vous prie , mon cher ange , de m'écrire par M. *Tronchin* , banquier à Lyon. Je vous conjure de ne pas imaginer que je songe à ce que vous savez ; on n'y songe que trop pour moi. Ce *Grasset* a apporté un exemplaire de Paris. Un magistrat de Laufane l'a vu , l'a lu , et me l'a mandé. L'Allemagne est pleine de copies. Vous savez qu'il y en a dans Paris. Vous n'ignorez pas que M. le duc de *la Vallière* en a marchandé une. Il n'y a point , encore une fois , de libraire qui ne s'attende à l'imprimer , et peut-être actuellement ce coquin de *Grasset* fait-il mettre sous presse la copie infame et

— 1755. détestable qu'il a apportée. Je ne me fie point du tout à ses sermens. J'ai sujet de tout craindre. En vérité, je me remercie de pouvoir travailler à notre Orphelin dans des circonstances aussi cruelles ; mais vous m'animez, vous me consolez ; il n'y a rien que vous ne fassiez de moi. Madame *Denis* vous fait mille tendres complimens. Elle mérite le petit mot par lequel j'ai terminé mon lac (\*). Adieu, mon cher ange ; mes respects à toute la société angélique.

## L E T T R E L X X X I I I .

A MADAME DE FONTAINE, à Paris.

Aux Délices, 2 de juillet.

**J**E vous écris, ma très-chère nièce, en faisant clouer au chevet de mon lit votre portrait et celui de votre fils. En vérité, voilà trois chefs-d'œuvre de votre façon qui me sont bien chers, vous, le petit d'*Ornoi*, et son pastel. Vous ne pouviez faire ni un plus joli enfant, ni un plus joli portrait. Le vôtre est parfaitement ressemblant. Vous êtes un excellent peintre, et vous me consolez bien du

(\*) Epître LXXVI. vol. d'*Epîtres*.

portrait détestable que nous avons de vous. —  
 Je vous remercie bien tendrement de tous vos 1755.  
 beaux ouvrages.

Quand viendrez-vous donc voir les lieux que vous avez déjà embellis ? Dieu merci , les vaches vous sont plus favorables que les ânesses. Pour moi , j'ai un âne qui me fait bien de la peine ; car mon âne tient un grand rang dans l'ouvrage que vous savez , et on lui a fait de terribles oreilles dans les maudites copies qui courent. Je vous enverrai certainement la véritable leçon , et vous en ferez tout ce qu'il vous plaira. Je vous enverrai aussi notre Orphelin de la Chine. Mais , en vérité , nous n'avons guère le temps de nous reconnaître , et je ne fais pas trop comment je peux suffire à toutes les sottises que j'ai entreprises. Il s'en faut bien que j'aye la santé que M. *Tronchin* me donne si libéralement. Il s' imagine que quiconque a eu le bonheur de le voir et de lui parler , doit se bien porter : il est comme les magiciens qui croyaient guérir avec des paroles. Il a raison , car personne ne parle mieux que lui , et n'a plus d'esprit ; mais je ne m'en porte pas mieux.

A propos , *Thiriot* a douze chants de ce que vous savez : demandez-les-lui sur le champ. Faites-les copier ; cela vous amusera , vous et votre frère , quand il sera las de réciter son



— 1755. bréviaire et de rapporter des procès. Je voudrais bien que mon abbaye fût aussi sur les bords de la Seine ; mais j'ai bien l'air d'avoir planté le piquet pour jamais sur les bords du lac de Genève. Les malades ne se transportent guère , à moins que ce ne soit aux eaux de Plombières , lorsque vous irez.

Ma chère enfant , il fait bien chaud pour montrer cinq magots de la Chine à quinze cents parisiens , et la plupart des acteurs sont d'autres magots. Il est impossible que la pièce réussisse ; mais il est encore plus triste que tout le monde dispose de mon bien comme si j'étais mort. J'écris à M. d'*Argenson* et à madame de *Pompadour* , touchant le nommé *Prieur* qui a imprimé un manuscrit volé chez l'un ou chez l'autre. Ce manuscrit ne contient que des mémoires informes. Ce libraire est un sot , et le vendeur est un fripon. Je n'ai à craindre que d'être défiguré ; cela est toujours fort défagréable.

Adieu , ma chère nièce ; votre sœur vous embrasse , j'en fais autant ; nous vous aimons à la folie.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 6 de juillet.

MON cher ange, gardez-vous de penser que le quatrième et le cinquième magot soient supportables ; ils ne sont ni bien cuits ni bien peints. L'orphelin était trop oublié. *Zamti*, qui avait joué un rôle principal dans les premiers actes, ne paraissait plus qu'à la fin de la pièce ; on ne s'intéressait plus à lui, et alors la proposition que sa femme lui fait de deux coups de poignard, un pour lui et un autre pour elle, ne pouvant faire un effet tragique, en faisait un ridicule. En un mot, ces deux derniers actes n'étaient ni assez pleins, ni assez forts, ni assez bien écrits. Madame *Denis* et moi nous n'étions point du tout contents. Nous espérons enfin que vous le ferez. Il faut commencer par vous plaire pour plaire au public. Je vais vous envoyer la pièce. Elle ne fera peut-être pas trop bien transcrite, mais elle sera lisible. Le roi de Prusse m'a repris un de mes petits clercs pour en faire son copiste ; c'était un jeune homme de Potsdam. J'ai rendu à *César* ce qui appartient à *César*, et il ne me reste plus qu'un

— 1755. scribe qui a bien de la besogne en vers et en prose. Ce n'est pas une petite entreprise pour un malade de corriger tous ses ouvrages, et de faire cinq actes chinois. Mais, mon cher ange, quel temps prendrez-vous pour faire jouer la pièce? Pour moi, je vous avoue que mon idée est de laisser passer tous ceux qui se présentent, et surtout de ne rien disputer à M. de *Chateaubrun*. Il ne faut pas que deux vieillards se battent à qui donnera une tragédie, et il vaut mieux se faire désirer que de se jeter à la tête. J'imagine qu'il faudrait laisser l'hiver à ceux qui veulent être joués l'hiver. En ce cas, il faudrait attendre Pâques prochain, ou jouer à présent nos Chinois. Il y aurait un avantage pour moi à les donner à présent. Ce serait d'en faire la galanterie à madame de *Pompadour*, pour le voyage de Fontainebleau. Il ne m'importe pas que l'Orphelin ait beaucoup de représentations. J'en laisse tout le profit aux comédiens et au libraire, et je ne me réserve que l'espérance de ne pas déplaire. Si cette pièce avait le même succès qu'*Alzire*, à qui madame *Denis* la compare, elle servirait de contre-poison à cette héroïne d'*Orléans* qui peut paraître au premier jour; elle disposerait les esprits en ma faveur. Voilà surtout l'effet le plus favorable que j'en peux attendre. Je  
crois

crois donc, dans cette idée, que le temps qui précède le voyage de Fontainebleau est celui qu'il faut prendre; mais je soumets toutes mes idées aux vôtres. \_\_\_\_\_ 1755.

J'envoie l'ouvrage sous l'enveloppe de M. de *Chauvelin*. Je vous prie, mon divin ange, de le donner à M. le maréchal de *Richelieu*. Qu'il le fasse transcrire, s'il veut, pour lui et pour madame de *Pompadour*, si cela peut les amuser.

J'ai cru devoir envoyer à *Thiriot*, en qualité de trompette, cet autre ancien ouvrage dont nous avons tant parlé. J'aime bien mieux qu'il coure habillé d'un peu de gaze, que dans une vilaine nudité et tout estropié. On le trouve ici très-joli, très-gai, et point scandaleux. On dit que les Contes de *la Fontaine* sont cent fois moins honnêtes. Il y a bien de la poésie, bien de la plaisanterie, et quand on rit, on ne se fâche point; surtout nulle personnalité. Enfin, on fait qu'il y a trente ans que cette plaisanterie court le monde. La seule chose défagréable qu'il y aurait à craindre, ce serait la liberté que bien des gens se sont donnée de remplir les lacunes comme ils ont pu, et d'y fourrer beaucoup de sottises qu'ils ont ajoutées aux miennes.

Mon cher ange, je suis bien bon de songer

*Corresp. générale.* Tome V. \* Q

— à tout cela. Tout le monde me dit ici que  
 1755. je dois jouir en paix de mon charmant hermitage ; il est bien nommé les Délices , mais il n'y a point de délices si loin de vous. Mille tendres respects à tous les anges.

## L E T T R E L X X X V .

A U M E M E .

Aux Délices , 18 de juillet.

**V**ous devez , mon cher ange , avoir reçu et avoir jugé notre Orphe in. Je n'étais point du tout content de la première façon , je ne le suis guère de la seconde : je pense que le petit morceau ci-joint est moins mauvais que celui auquel je le substitue , et voici mes raisons. Le sujet de la pièce est l'Orphelin ; plus on en parle , mieux l'unité s'en trouve. La scène me paraît mieux filée , et les sentimens plus forts. Il me semble que c'était un très-grand défaut que *Zamti* et *Idamé* eussent des choses si embarrassantes à se dire , et ne se parlassent point.

Plus la proposition du divorce est délicate , plus le spectateur désire un éclaircissement entre la femme et le mari. Cet éclaircissement

produit une action et un nœud ; cette scène prépare celle du poignard au cinquième acte. 1755.  
 Si *Zamti* et *Idamé* ne s'étaient point vus au quatrième acte , ils ne feraient nul effet au cinquième , on oublie les gens qu'on a perdus de vue. Le parterre n'est pas comme vous , mon cher ange ; il ne fait nul cas des absens. *Zamti* , ne reparaisant qu'à la fin seulement , pour donner à *Gengis* occasion de faire une belle action , serait très-insipide ; il en résulterait du froid sur la scène du poignard , et ce froid la rendrait ridicule. Toutes ces raisons me font croire que la fin du quatrième acte est incomparablement moins mauvaise qu'elle n'était , et je crois la troisième façon préférable à la seconde , parce que cette troisième est plus approfondie. Après ce petit plaidoyer , je me soumetts à votre arrêt. Vous êtes le maître de l'ouvrage , du temps et de la façon dont on le donnera. C'est vous qui avez commandé cinq actes , ils vous appartiennent. Notre ami *le Kain* doit avoir un habit. Il faudra aussi que *Lambert* ait le privilège , pour les injures que nous lui avons dites , madame *Denis* et moi , et pour l'avoir appelé si souvent paresseux.

*THIRIOT-TROMPETTE* me mande que *M. Bouret* ne lui a point encore fait remettre



—  
1755. son paquet. Il soupçonne que les commis en prennent préalablement copie.

J'en bénis DIEU, et je souhaite qu'il y ait beaucoup de ces copies moins mal-honnêtes que l'original défiguré et tronqué qui court le monde. Je suis toujours réduit à la maxime qu'un petit mal vaut mieux qu'un grand. A propos de nouveaux maux, pourriez-vous me dire si un certain livre édifiant contre les *Buffon*, *Pope*, *Diderot*, moi indigne, et *ejusdem farinae homines*, a un grand succès, et s'il y a quelques profits à faire? Il ferait bien doux de pouvoir se convertir sur cette lecture, et de devoir son salut à l'auteur. Adieu, mon cher et respectable ami; je vous dois ma consolation en ce monde.

Je dois vous mander que M. de *Paulmi* et M. de *la Valette*, intendant de Bourgogne, ont pleuré tous deux à notre Orphelin. M. de *Paulmi* n'a pas mal lu le quatrième acte. Nous le jouerons dans ma cabane des Délices; nous y bâtissons un petit théâtre de marionnettes. Genève aura la comédie malgré *Calvin*. J'ai envoyé à M. le maréchal de *Richelieu*, par M. de *Paulmi*, quinze chants honnêtes de ce grave poème épique. Je lui ai promis que vous lui communiqueriez l'Orphelin. Voilà un compte très-exact des affaires de la province. Donnez-nous vos ordres, et aimez-nous.

M. le maréchal de *Richelieu* nous apprend le bruit cruel qui court , que je fais imprimer à Genève cet ouvrage qu'on vend manuscrit à Paris à tout le monde , et que je le gâte. Il n'y a rien de plus faux , ni de plus dangereux , ni de plus funeste pour moi qu'un pareil bruit. 1755.

## L E T T R E L X X X V I.

A U M E M E.

Aux Délices , 21 de juillet.

**M**oN cher ange , vous avez dû recevoir les cinq chinois par M. de *Chauvelin* , et une petite correction au quatrième acte , par la poste. Il est juste que je vous rende compte des moindres particularités de la Chine. Celles qui regardent l'ouvrage que *Darget* et tant d'autres personnes ont entre les mains font bien tristes. Il n'est que trop vrai que ce *Grasset* , dont vous aviez eu la bonté de me parler , en avait un exemplaire ; mais ce qu'il y a de plus cruel , c'est le bruit qui court , et dont M. le maréchal de *Richelieu* m'a instruit. Cette idée est aussi funeste qu'elle est mal fondée. Comment avez-vous pu croire que je songeasse à me priver de l'asile que j'ai choisi , et qui

—  
1755. m'a tant coûté ? comment avez-vous pensé que je voulusse publier moi-même ce que j'ai envoyé à madame de *Pompadour*, et perdre ainsi tout d'un coup le mérite de ma petite confiance ? J'ai embelli assurément l'ouvrage, au lieu de le gâter ; et je suis d'autant plus en droit de condamner les éditions défigurées qui pourraient paraître de l'ancienne leçon. J'ai soigné cet ouvrage ; je l'ai regardé comme un pendant de l'*Arioste* ; j'ai songé à la postérité ; et je fais l'impossible pour écarter les dangers du temps présent. Je vous conjure, mon cher et respectable ami, de détruire de toutes vos forces le bruit affreux qui n'est point du tout fondé, et qui m'achèverait. Vous avez confié vos craintes à M. de *Richelieu* et à madame de *Fontaine*. L'un et l'autre ont pris pour certain l'événement que votre amitié redoutait. Ils l'ont dit, la chose est devenue publique ; mais c'est le contraire qui doit être public. Ma consolation fera à la Chine. Je ne vois plus que ce pays où l'on puisse me rendre un peu de justice. Adieu, mon cher ange.

A M. LE MARQUIS DE COURTIVRON.

Aux Délices, 22 de juillet.

VOTRE Traité d'optique, Monsieur, ne peut devenir meilleur que par des augmentations, et ne peut l'être par des changemens.

Je vous renouvelle mes remercimens pour cet ouvrage, et je vous en dois de nouveaux pour la bonté que vous avez de vous intéresser aux vérités historiques qui peuvent se trouver dans le Siècle de *Louis XIV.* Ces vérités ne font pas du genre des démonstrations. Tout ce que je peux faire, c'est de croire ce que m'a assuré M. de *Fénélon*, neveu et élève de l'archevêque de Cambrai, que les vers imputés à madame *Guyon* étaient de l'auteur du *Télémaque*, et qu'il les lui avait vu faire; ce peut être la matière d'une note.

A l'égard de la poudre de diamant, comme cette question est du ressort de la physique expérimentale, elle peut mieux s'éclaircir. Le verre et le diamant n'étant que du sable, il redevient sable fin quand il est réduit en poudre impalpable, et cette poudre n'est pas plus nuisible que de la poudre de corail. De là

— vient que tant d'ivrognes ont été dans l'habi-  
1755. tude d'avalier leur verre après l'avoir vidé.

J'ai eu le malheur de souper quelquefois , dans ma jeunesse , avec ces messieurs ; ils brisaient leurs verres sous leurs dents , et ni le vin ni le verre ne leur faisaient mal. Si les fragmens de verre ou de diamant n'étaient pas assez broyés , assez pilés , on ne pourrait les avaler , ou du moins on sentirait au passage un petit déchirement , une douleur qui avertirait. Je n'ai point sous les yeux l'article où *Boërhaave* parle des poisons ; j'ai celui d'*Allen* qui dit en effet que la poudre de diamant est un poison. Mais le docteur *Mead* disait : *Qu'on me donne deux gros diamans à condition que j'en avalerai un en poudre , et je ferai le marché.* En un mot , il est très-certain que la poudre de diamant impalpable ne peut faire de mal , et que grossière on ne l'avalerait pas. Du verre pilé tue quelquefois des souris , et souvent les manque , mais une princesse , dont le palais est délicat , n'avalerait point du verre mal pilé.

Je viens de parler de tout cela à M. *Tronchin* qui est entièrement de mon avis ; ce peut encore être l'objet d'une note.

Je vous aurai obligation , Monsieur , d'éclaircir ces deux faits dont vous me faites l'honneur de me parler.

La

La prédiction des tremblemens de terre fera un peu plus difficile à constater. Je me suis un peu mêlé du passé, mais j'avoue en général ma profonde ignorance sur l'avenir. 1755.

Tout ce dont je suis bien sûr pour le présent, c'est de la sensibilité que vos attentions obligeantes m'inspirent, et de l'estime infinie avec laquelle j'ai l'honneur d'être, &c.

## L E T T R E L X X V I I I .

A M. T H I R I O T .

A Genève, le 22 de juillet.

LES curieux, mon ancien ami, se sont saisis, à ce que je vois, de votre paquet, et ma toile cirée est perdue. J'apprends que l'ancien manuscrit (\*) tronqué et défiguré court tout Paris. Qui m'aurait dit qu'au bout de trente ans cette pauvre madame *du Châtelet* me jouerait ce tour? Pour comble de bénédiction, on dit que je vous envoyais l'ouvrage afin de l'imprimer; c'est bien assurément tout le contraire. Je ne fais plus comment m'y prendre. Ce n'est pas l'affaire d'un jour de faire copier tout cela. Tous mes scribes sont occupés à

(\*) De la Pucelle.



1755. — l'Orphelin de la Chine. Je tâche de faire ma cour à sa Majesté tartaro-chinoise ; on dit que c'est un très-bon prince , et dont je ferai fort content.

Je voudrais vous écrire de longues lettres ; mais un pauvre malade avec une Histoire générale sur les bras , et trente ouvriers qui lui rompent la tête , n'est guère en état de parler long-temps à ses amis. C'est aux gens tranquilles , et qui ont un heureux loisir , à assister ceux qui n'en ont pas.

Ecrivez - moi , et aimez - moi ; je vous embrasse.

## L E T T R E L X X X I X .

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

31 de juillet.

**J**E reçois , mon héros , votre lettre du 26 de juillet. Or , voyez , mon héros , comme vous avez raison sur tous les points.

Premièrement , ce qui court dans Paris et ailleurs est l'ouvrage de la plus vile canaille , aidée par des gens qui méritent un châtiment exemplaire. Voici ce qu'on y trouve :

*Et qu'à la ville , et surtout en province ,  
Les Richelieux ont nommé maquereau.*

. . . . .  
 Dort en Bourbon la graffe matinée ;  
 Et que Louis , ce saint et bon apôtre ,  
 A ses Bourbons en pardonne bien d'autre.

---

 1755.

Ce n'est pas là apparemment l'ouvrage que vous voulez. Les *la Beaumelle*, les *Fréron*, et les autres espèces qui vendent sous le manteau cette abominable rapsodie, font près, dit-on, de la faire imprimer. Un nommé *Grasset*, qui en avait un exemplaire, est venu me proposer à Genève de me le vendre cinquante louis. Il m'en a montré des morceaux écrits de sa main ; je les ai portés sur le champ au résident de France. J'ai fait mettre ce malheureux en prison, et enfin on n'a point trouvé son manuscrit. J'ai cru dans ces circonstances devoir vous envoyer, aussi-bien qu'à madame de *Pompadour* et à M. le duc de *la Vallière*, mon véritable ouvrage qui est à la vérité très-libre, mais qui n'est ni ne peut être rempli de pareilles horreurs. Ils ont reçu leur paquet. Vous n'avez point le vôtre ; apparemment que M. de *Paulmi* a voulu préalablement en prendre copie. Vous pourriez bien en demander des nouvelles à M. *Duménil*, en présence de qui je donnai le paquet cacheté sans armes, pour être cacheté avec les armes de M. de *Paulmi*, contre-signé par lui, et vous être dépêché le lendemain.

— 1755. Vous fentez, Monseigneur, le désespoir où tout cela me réduit. La canaille de la littérature m'avait fait sortir de France, et me poursuit jusque dans mon asile.

Le second point est le rôle de *Gengis* donné à *le Kain*. Je ne me suis mêlé de rien que de faire comme j'ai pu l'Orphelin de la Chine, et de le mettre sous votre protection. *Zamti* le chinois et *Gengis* le tartare font deux beaux rôles. Que *Grandval* et *le Kain* prennent celui qui leur conviendra; que tous deux n'aient d'autre ambition que de vous plaire; que *M. d'Argental* vous donne la pièce; que vous donniez vos ordres: voilà toute ma requête. Je me borne à vous amuser; et, si par hasard l'ouvrage réussissait, si on le trouvait digne de paraître sous vos auspices, je vous demanderais la permission de vous le dédier à ma façon, c'est-à-dire, avec un ennuyeux discours sur la littérature chinoise et sur la nôtre. Vous savez que je suis un bavard, et vous me passeriez mon rabâchage sur votre personne et sur les Chinois. Je vous supplierais en ce cas d'empêcher, en vertu de votre autorité, que monsieur le souffleur ne fit imprimer ma pièce et ne la défigurât, comme cela lui est arrivé souvent. Tout le monde me pille comme il peut.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

31 de juillet.

**M**ON cher ange, votre lettre du 25 juillet m'apprend que vous avez reçu la petite correction du quatrième acte, conformément à vos désirs et à vos ordres. Je ne doute pas que vous n'avez reçu aussi celle du deuxième acte. Le violent chagrin que me cause cet abominable ouvrage qu'on fait courir sous mon nom, me met hors d'état d'embellir, comme je le voudrais, une tragédie que vous approuvez. Pourquoi M. de *Richelieu* imagine-t-il que je lui envoyais un exemplaire rapté ?

Je lui envoyais, comme à vous, quelque chose de bien meilleur que la rapsodie qui court. Il n'a point reçu son paquet. Apparemment que M. de *Paulmi* a voulu en prendre copie pour son droit de transit ; à la bonne heure. M. de *Richelieu* me gronde sur la distribution des rôles ; je ne m'en mêle point ; c'est à vous, mon cher ange, à tout ordonner avec lui. *Gengis* et *Zamti* font deux rôles que *Grandval* et *le Kain* peuvent jouer. Faites tout comme

— il vous plaira , mon unique occupation est de  
 1755. tâcher de vous plaire ; mais le pucelage de  
*Jeanne* me tue. Je vous embrasse mille fois,  
 mon ange.

Je rouvre ma lettre. J'apprends dans l'instant qu'on a encore volé le manuscrit de la Guerre de 1741, qui était dans les mains de M. d'Argenson, de M. de Richelieu et de madame de Pompadour. On a porté tout simplement le manuscrit à M. de Malesherbes, qui donne aussi tout simplement un privilège. Je vous conjure de lui en parler et de l'engager à ne pas favoriser ce nouveau larcin. On dit que cela presse. Je n'ai d'espérance qu'en vous.

Revenons aux Chinois. *Grandval*, à qui j'ai donné cinquante louis pour le duc de Foix, refuserait-il de jouer dans l'Orphelin ? Au nom du *Tien*, arrangez cela avec monsieur le maréchal.

A MONSIEUR LE PREMIER SINDIC

DU CONSEIL DE GENEVE.

Le 2 d'auguste.

MONSIEUR,

Vos bontés et celles du magnifique conseil m'ayant déterminé à m'établir ici sous sa protection, il ne me reste, en vous renouvelant mes remercimens, que d'affurer mon repos en ayant recours à la justice et à la prudence du conseil.

Je suis obligé de l'informer que, le 17 du mois de juin, un conseiller d'Etat de France m'écrivit qu'un nommé *Grasset* était parti de Paris, chargé d'un manuscrit abominable qu'il voulait imprimer sous mon nom, croyant mal à propos que mon nom servirait à le faire vendre; on m'envoya de plus la teneur de la lettre écrite de Laufane, par ce *Grasset*, à un facteur de librairie de Paris. J'écrivis incontinent à des magistrats de Laufane, et je les suppliai d'éclaircir ce fait. On intimida *Grasset* à Laufane.

Le 22 juillet, une femme nommée *Dubret*,



— 1755. qui demeure à Genève dans la même maison que le sieur *Grasset*, vint me proposer de me vendre cet ouvrage manuscrit, quarante louis.

Le 26 juillet, *Grasset* arrivé de Laufane vint lui-même me proposer ce manuscrit pour cinquante louis, en présence de madame *Denis* et de M. *Catala*; et me dit que si je ne l'achetais pas, il le vendrait à d'autres. Pour me faire connaître le prix de ce qu'il voulait me vendre, il m'en montra une feuille écrite de sa main; il me pria de la faire transcrire, et de lui rendre son original.

Je fus saisi d'horreur à la vue de cette feuille qui insulte, avec autant d'insolence que de platitude, à tout ce qu'il y a de plus sacré. Je lui dis, en présence de M. *Catala*, que ni moi ni personne de ma maison ne transcrivions jamais des choses si infames, et que si un de mes laquais en copiait une ligne, je le chasserais sur le champ.

Ma juste indignation m'a déterminé à faire remettre dans les mains d'un magistrat cette feuille punissable, qui ne peut avoir été composée que par un scélérat insensé et imbécille.

J'ignore ce qui s'est passé depuis, j'ignore de qui *Grasset* tient ce manuscrit odieux; mais ce que je fais certainement, c'est que ni vous, Monsieur, ni le magnifique conseil, ni aucun membre de cette république, ne permettra

point des ouvrages et des calomnies si horribles, et qu'en quelque lieu que soit *Grasset*, 1755. j'informerais les magistrats de son entreprise qui outrage également la religion et le repos des hommes. Mais il n'y a aucun lieu sur la terre où j'attende une justice plus éclairée qu'à Genève.

Je vous supplie, Monsieur, de communiquer ma lettre au magnifique conseil, et de me croire avec un profond respect, &c.

## LETTRE XCII.

A M. THIRIOT, à Paris.

Aux Délices, le 4 d'auguste.

CE que vous avez est presque aussi ancien que notre amitié. Il y a trente ans que cela est fait, et vous voyez combien cela est différent des plates grossièretés et des scandales odieux qui courent. Vous aurez le reste; vous verrez que le bâtard de l'*Arioste* n'est pas le bâtard de l'*Aretin*. Un scélérat, nommé *Grasset*, est venu dans ce pays-ci, dépêché par des coquins de Paris, pour faire imprimer sous mon nom, à Laufane, les abominations qu'ils ont fabriquées. Je l'ai fait guetter à Laufane; il est venu à Genève, je l'ai fait mettre en prison.

— 1755. J'ai ici quelques amis, et on n'y troublera point mon repos impunément.

Adieu, mon ancien ami; vous auriez trouvé ma retraite charmante l'été, et l'hiver il ne faut pas quitter le coin de son feu. Tous les lieux sont égaux quand il gèle; mais dans les beaux jours je ne connais rien qui approche de ma situation. Je ne connaissais ni ce nouveau plaisir, ni celui de semer, de planter et de bâtir. Je vous aurais voulu dans ce petit coin de terre. J'y suis très-heureux, et si les calomnies de Paris venaient m'y poursuivre, je serais heureux ailleurs.

Je vous embrasse. *Quid novi?*

## LETTRE XCIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

. 4 d'auguste.

**M**ON cher ange, je voudrais encore venir mes magots; mais tout ce qui arrive à *Jeanne* gâte mes pinceaux chinois. C'est ma destinée que la calomnie me poursuive au bout du monde. Elle vient me tourmenter au pied des Alpes. Vous ai-je mandé que ce coquin de *Grasset* était venu dans ce pays-ci, chargé de

cet impertinent ouvrage avec des vers contre la France , contre la maison régnante , contre *M. de Richelieu* ? Ceux qui l'ont envoyé , sachant que j'étais auprès de Genève , n'ont pas manqué de faire paraître *Calvin* dans cette rapsodie ; cela fait un bel effet du temps de *Charles VII*. Il est très-certain que ce *Chevrier* , qui avait annoncé l'ouvrage dans les feuilles de *Fréron* , y a travaillé ; et il est très-probable que *Grasset* s'entend toujours avec *Corbi*.

---

 1755.

Vous voyez combien il est nécessaire que les cinq magots soient joués vite et bien ; mais comment *Sarrazin* peut-il se charger de *Zamti* ? est-ce là le rôle d'un vieillard ? On n'entendra pas *le Kæin*. *Sarrazin* joue en capucin. Serai-je la victime de l'orgueil de *Grandval* qui ne veut pas s'abaisser à jouer *Zamti* ? Mon divin ange , je m'en remets à vous ; mais si mes magots tombent , je suis enterré.

Je vois enfin que vous avez perdu ces malheureux soupçons que vous aviez de moi sur un pucelage ; Dieu soit béni. *Thiriot-trompette* me mande qu'il y avait , dans le seul premier chant qui court à Paris , cent vingt-quatre vers falsifiés. Tout ce qu'on m'en a envoyé est de la plus grande platitude. Gare que ces sottises horreurs ne paraissent sous mon nom ; ce maraud de *Fréron* en fera un bel extrait.

Je vous demande en grâce au moins qu'on

— ne falsifie pas mon pauvre Orphelin. Je vous  
1755. conjure qu'on le joue tel que je l'ai fait.

Nous venons d'en faire une répétition. Un *Tronchin*, conseiller d'Etat de Genève, auteur d'une certaine Marie Stuart, a joué, ou plutôt lu sur notre petit théâtre, le rôle de *Gengis* passablement; il a fort bien dit *vos vertus*, et tout le monde a conclu que c'était un solécisme épouvantable de dire quelque chose après ce mot. Ce serait tout gâter; la seule idée m'en fait frémir.

La scène du poignard a bien réussi; des cœurs durs ont été attendris.

Je vous embrasse; je me recommande à vos bontés.

## L E T T R E X C I V.

A U M E M E.

13 d'auguste.

**M**ON cher ange, je ne suis pas en état de songer à une tragédie; je suis dans les horreurs de la persécution que la canaille littéraire me fait depuis quarante ans. Vous m'aviez assurément donné un très-bon avis. Ce *Graffët* était venu de Paris tout exprès pour consommer son iniquité. Il n'est que trop vrai que

*Chevrier* était très-instruit de ce maudit ouvrage et de toute cette manœuvre. *Fréron* n'en avait parlé dans sa feuille que pour préparer cette belle entreprise. Vous savez de quelles abominations on a farci ce poëme. On a voulu me perdre et gagner de l'argent. Je n'y fais autre chose que de déférer moi-même tout scandale qu'on voudra mettre sous mon nom , en quelque lieu que je sois. Pour comble de douleurs , on m'apprend que Lyon est infecté d'un premier chant aussi plat que criminel , dans lequel il n'y a pas quarante vers de moi. Mon malheur veut que monsieur votre oncle , que je n'ai jamais offensé , ait depuis un an écrit au roi plusieurs fois contre moi , et ait même montré les réponses. Il a trop d'esprit et trop de probité pour m'imputer les misères indignes qui courent ; mais il peut , sans les avoir vues , écouter la calomnie. L'abbé *Pernetti* m'a écrit de Lyon qu'on me forcerait à quitter mon asile , qui m'a déjà coûté plus de quarante mille écus. Madame *Denis* se meurt de douleur , et moi de la colique.

J'écris un mot à madame de *Pompadour* au sujet des cinq pagodes que vous lui faites tenir de ma part.

Je me flatte qu'elle ne trouvera rien dans la pièce qui ne plaise aux honnêtes gens , et qui ne déplaise à *Crébillon*. Je me flatte que ,



— si elle l'approuve , elle fera jouée malgré le  
1755. radoteur *Licofron*. Adieu , mon très-cher ange  
qui me consolez.

## L E T T R E X C V .

A U M E M E .

13 d'auguste.

**V**RAIMENT , mon cher ange , il ne manquait plus à mes peines que celle de vous voir affligé. Je ne m'embarasse guère de vos gronderies , mais je souffre beaucoup de l'embaras que vous donnent les bateleurs de Paris. Mon divin ange , grondez-moi tant qu'il vous plaira , mais ne vous affligez pas. M. de *Richelieu* me mande qu'il faut que *Grandval* joue dans la pièce ; *très-volontiers* , lui dis-je , *je ne me mêle de rien ; que le Kain et Grandval s'étudient à vous plaire , c'est leur devoir*.

La comédie est aussi mal conduite que les pièces qu'on y donne depuis si long-temps. Le siècle où nous vivons est en tout sens celui de la décadence ; il faut l'abandonner à son sens réprouvé. J'ai désiré , mon cher et respectable ami , qu'on donnât mes magots à Fontainebleau , puisqu'on doit les donner ; et je l'ai désiré afin de pouvoir détruire , dans une

préface, les calomnies qui viennent m'affaillir  
 au pied des Alpes. Vous savez une partie des  
 horreurs que j'éprouve, et je dois à votre  
 amitié le premier avis que j'en ai eu. La députa-  
 tion de *Grasset* est le résultat d'un complot  
 formé de me perdre par-tout où je ferai. Jugez  
 si je suis en état de chanter le Dieu des jardins.  
 J'en dirai pourtant un petit mot quand je pour-  
 rai être tranquille; mais je le dirai honnête-  
 ment. Toute grossièreté rebute, et vous devez  
 vous en apercevoir par la différence qui est  
 entre la copie que je vous ai envoyée et l'autre  
 exemplaire. Je vous supplie de répandre cette  
 copie le plus que vous pourrez, et surtout de  
 la faire lire à M. de *Thibouville*; je vous en  
 conjure. Ah! mon cher et respectable ami,  
 quel temps avez-vous pris pour me gronder!  
 Celui que votre oncle prend pour m'achever.  
 Je vous embrasse tendrement. Les hommes  
 sont bien méchants; mais vous me raccommo-  
 dez avec l'espèce humaine.

1755.

1755.

## L E T T R È X C V I.

A MADAME DE FONTAINE.

13 d'auguste.

**M**A chère nièce, vous êtes charmante. Vous courez, avec votre mauvaise santé, aux invalides pour des chinois. Tout Pékin est à vos pieds. Je me flatte qu'on jouera la pièce telle que je l'ai faite, et qu'on n'y changera pas un mot. J'aime infiniment mieux la savoir supprimée qu'altérée.

Les scélérats d'Europe me font plus de peine que les héros de la Chine: Un fripon, nommé *Grasset*, que M. d'*Argental* m'avait heureusement indiqué, est venu ici pour imprimer un détestable ouvrage, sous le même titre que celui auquel je travaillai il y a trente ans, et que vous avez entre les mains. Vous savez que cet ouvrage de jeunesse n'est qu'une gaieté très-innocente. Deux fripons de Paris, qui en ont eu des fragmens, ont rempli les vides comme ils ont pu, contre tout ce qu'il y a de plus respectable et de plus sacré. *Grasset*, leur émissaire, est venu m'offrir le manuscrit pour cinquante louis d'or, et m'en a donné un échantillon aussi absurde que scandaleux. Ce sont des sottises des halles, mais qui font  
dresser

dresser les cheveux à la tête. Je courus sur le champ de ma campagne à la ville ; et , aidé 1755.  
du résident de France , je déferai le coquin ; il fut mis en prison et banni , son bel échantillon lacéré et brûlé , et le conseil m'a écrit pour me remercier de ma dénonciation. Voilà comme il faudrait par-tout traiter les calomniateurs. Je ne les crains point ici ; je ne les crains qu'en France.

Ayez soin de votre santé , et aimez deux solitaires qui vous aiment tendrement. Je vous embrasse , ma chère enfant , du fond de mon cœur.

## L E T T R E X C V I I .

A M. THIRIOT.

Le 23 d'auguste.

**M**ON ancien ami , amusez-vous tant que vous pourrez avec une Pucelle ; cela est beau à votre âge. Il y a trente ans que je fis cette folie. Je vous ai envoyé la copie que j'avais depuis dix ans. Je ne puis songer à tout cela que pour en rougir. Dites aux gens qui sont assez bons pour éplucher cet ouvrage , qu'ils commencent par critiquer sérieusement frère *Jean des Entomures* et *Gargantua*.

Corresp. générale. Tome V. \* S

—  
1755. Quant à mes cinq magots de la Chine, je les crois très-mal placés sur le théâtre de Paris, et je n'en attends pas plus de succès que je n'attends de reconnaissance des comédiens à qui j'ai fait présent de la pièce. Il y a longtemps que j'ai affaire à l'ingratitude et à l'envie. Je fuis les hommes, et je m'en trouve bien; j'aime mes amis, et je m'en trouve encore mieux. Je voudrais vous revoir avant d'aller voir *Pascal* et *Rabelais*, et *tutti quanti* dans l'autre monde.

Puisque vous voyez M. d'*Argenson* le philosophe, présentez-lui, je vous prie, mes respects.

## LETTRE XCVIII.

A M A D A M E

LA COMTESSE DE LA NEUVILLE.

Aux Délices, le 23 d'auguste.

ON vous lit des choses bien édifiantes, Madame, dans le couvent des carmélites (\*). Je ne doute pas qu'elles ne servent à entretenir votre dévotion. Si vous n'êtes pas encore convaincue du pouvoir de la grâce, vous devez

(\*) La Pucelle.

l'être de celui de la destinée. Elle m'a fait quitter Cirey, après l'avoir embelli ; elle vous a fait quitter votre terre , lorsque vous en rendiez la demeure plus agréable que jamais ; elle a fait mourir madame *du Châtelet* en Lorraine ; elle m'a conduit sur les bords du lac de Genève ; elle vous a campée aux carmélites : c'est ainsi qu'elle se joue des hommes qui ne sont que des atomes en mouvement , soumis à la loi générale qui les éparpille dans le grand choc des événemens du monde , qu'ils ne peuvent ni prévoir , ni prévenir , ni comprendre , et dont ils croient quelquefois être les maîtres. Je bénis cette destinée de ce que mes- sieurs vos enfans sont placés. — 1755.

Je vous souhaite , Madame , du bonheur , s'il y en a ; de la tranquillité , au moins , tout insipide qu'elle est ; de la santé qui est le vrai bien , et qui cependant est un bien trop peu senti. Conservez-moi de l'amitié. Les roues de la machine de ce monde sont engrenées de façon à ne pas me laisser l'espérance de vous revoir ; mais mon tendre respect pour vous sera toujours dans mon cœur.



1755.

## L E T T R E X C I X.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux tristes Délices , 29 d'auguste.

**M**ON divin ange , je reçois votre lettre du 21 ; je commence par les pieds de madame d'*Argental* , et je les baise , avec votre permission , enflés ou non. J'espère même qu'ils pourront la conduire à la Chine , et qu'elle entendra *le Kain* ; ce qui est , dit-on , très-difficile. On prétend qu'il a joué un beau rôle muet ; mais , mon cher et respectable ami , je ne suis touché que de vos bontés ; je les sens mille fois plus vivement que je ne sentirais le succès le plus complet. Les magots chinois iront comme ils pourront ; on les brisera , on les cassera , on les mettra sur sa cheminée ou dans sa garde-robe , on en fera ce qu'on voudra ; mon cœur est flétri , mon esprit lassé , ma tête épuisée. Je ne puis , dans mes violens chagrins , que vous faire les plus tendres remerciemens. C'est vous qui avez prévenu le mal. Vous avez été à cent lieues mon véritable ange gardien. Ce *Grasset* , ce maudit *Grasset* , est un des plus infignes fripons qui infectent la littérature. J'ai essuyé un tissu d'horreurs. Enfin , ce misérable , chassé

d'ici, s'en est allé avec son manuscrit infame, et on ne fait plus où le prendre. Je n'ai jamais vu de plus artificieux et de plus effronté coquin. 1755.

A l'égard de cet autre animal de *Prieur*, qui dispose insolemment de mon bien sans daigner seulement m'en avertir, j'ai écrit à madame de *Pompadour* et à M. d'*Argenson*. L'un ou l'autre a été volé, et il leur doit importer de savoir par qui; d'ailleurs, il s'agit de la gloire du roi, et ni l'un ni l'autre ne seront indifférens. Enfin, mon cher ange, je suis vexé de tous côtés depuis un mois. La rapine et la calomnie me sont venues assaillir aux pieds des Alpes, dans ma solitude. Où fuir? il faudra donc aller trouver l'empereur de la Chine. Encore trouverai-je là des jésuites qui me joueront quelque mauvais tour. Ma santé n'a pas résisté à toutes ces secousses. Il ne me reste de sentiment que pour vous aimer; je suis abasourdi sur tout le reste. Adieu; pardonnez-moi, je ne fais plus où j'en suis. Adieu, votre amitié fera toujours ma consolation la plus chère. Je baise très-douloureusement les ailes de tous les anges.

1755.

## L E T T R E C.

A M. J. J. ROUSSEAU, à Paris.

30 d'auguste.

J'AI reçu, Monsieur, votre nouveau livre (\*) contre le genre-humain ; je vous en remercie. Vous plairez aux hommes à qui vous dites leurs vérités, mais vous ne les corrigerez pas. On ne peut peindre avec des couleurs plus fortes les horreurs de la société humaine, dont notre ignorance et notre faiblesse se promettent tant de consolations. On n'a jamais employé tant d'esprit à vouloir nous rendre bêtes ; il prend envie de marcher à quatre pattes, quand on lit votre ouvrage. Cependant, comme il y a plus de soixante ans que j'en ai perdu l'habitude, je sens malheureusement qu'il m'est impossible de la reprendre, et je laisse cette allure naturelle à ceux qui en sont plus dignes que vous et moi. Je ne peux non plus m'embarquer pour aller trouver les sauvages du Canada ; premièrement, parce que les maladies dont je suis accablé me retiennent auprès du plus grand médecin de l'Europe, et que je ne trouverais pas les mêmes

(\*) Le Discours sur l'inégalité des conditions.

secours chez les Missouris ; secondement ,  
 parce que la guerre est portée dans ces pays-là ,  
 et que les exemples de nos nations ont rendu  
 les sauvages presque aussi méchants que nous.  
 Je me borne à être un sauvage paisible dans la  
 solitude que j'ai choisie , auprès de votre patrie  
 où vous devriez être.

---

 1755.

Je conviens avec vous que les belles-lettres  
 et les sciences ont causé quelquefois beaucoup  
 de mal. Les ennemis du *Tasse* firent de sa vie  
 un tissu de malheurs ; ceux de *Galilée* le firent  
 gémir dans les prisons , à soixante et dix ans ,  
 pour avoir connu le mouvement de la terre ;  
 et ce qu'il y a de plus honteux , c'est qu'ils  
 l'obligèrent à se rétracter. Dès que vos amis  
 eurent commencé le Dictionnaire encyclopé-  
 dique , ceux qui osèrent être leurs rivaux les  
 traitèrent de déistes , d'athées , et même de  
 jansénistes.

Si j'osais me compter parmi ceux dont les  
 travaux n'ont eu que la persécution pour  
 récompense , je vous ferais voir des gens  
 acharnés à me perdre , du jour que je donnai  
 la tragédie d'Oedipe ; une bibliothèque de  
 calomnies ridicules imprimées contre moi ; un  
 prêtre ex-jésuite , que j'avais sauvé du dernier  
 supplice , me payant par des libelles diffama-  
 toires , du service que je lui avais rendu ; un  
 homme , plus coupable encore , faisant imprimer

— 1755. mon propre ouvrage du Siècle de *Louis XIV*, avec des notes dans lesquelles la plus crasse ignorance vomit les plus infames impostures ; un autre qui vend à un libraire quelques chapitres d'une prétendue Histoire universelle sous mon nom ; le libraire assez avide pour imprimer ce tissu informe de bévues , de fausses dates , de faits et de noms estropiés ; et enfin , des hommes assez lâches et assez méchans pour m'imputer la publication de cette rapsodie. Je vous ferais voir la société infectée de ce genre d'hommes inconnu à toute l'antiquité , qui , ne pouvant embrasser une profession honnête , soit de manoeuvre , soit de laquais , et sachant malheureusement lire et écrire , se font courtiers de littérature , vivent de nos ouvrages , volent des manuscrits , les défigurent et les vendent. Je pourrais me plaindre que des fragmens d'une plaisanterie faite , il y a près de trente ans sur le même sujet que *Chapelain* eut la bêtise de traiter sérieusement , courent aujourd'hui le monde par l'infidélité et l'avarice de ces malheureux qui ont mêlé leurs grossièretés à ce badinage , qui en ont rempli les vides avec autant de sottise que de malice , et qui enfin , au bout de trente ans , vendent par-tout en manuscrit ce qui n'appartient qu'à eux , et qui n'est digne que d'eux. J'ajouterais qu'en dernier lieu on a volé une partie des matériaux

matériaux que j'avais rassemblés dans les archives publiques pour servir à l'histoire de la guerre de 1741, lorsque j'étais historiographe de France; qu'on a vendu à un libraire de Paris ce fruit de mon travail; qu'on se fait à l'envi de mon bien, comme si j'étais déjà mort, et qu'on le dénature pour le mettre à l'encan. Je vous peindrais l'ingratitude, l'imposture et la rapine me poursuivant depuis quarante ans jusqu'au pied des Alpes, et jusqu'au bord de mon tombeau. Mais que conclurai-je de toutes ces tribulations? que je ne dois pas me plaindre; que *Pope*, *Descartes*, *Bayle*, le *Camouens*, et cent autres, ont essuyé les mêmes injustices, et de plus grandes; que cette destinée est celle de presque tous ceux que l'amour des lettres a trop séduits.

Avouez, en effet, Monsieur, que ce sont là de ces petits malheurs particuliers, dont à peine la société s'aperçoit. Qu'importe au genre-humain que quelques frelons pillent le miel de quelques abeilles? Les gens de lettres font grand bruit de toutes ces petites querelles; le reste du monde ou les ignore, ou en rit.

De toutes les amertumes répandues sur la vie humaine, ce sont là les moins funestes. Les épines attachées à la littérature et à un peu de réputation, ne sont que des fleurs en comparaison des autres maux qui de tous



— temps ont inondé la terre. Avouez que ni  
 1755. *Cicéron*, ni *Varron*, ni *Lucrèce*, ni *Virgile*, ni  
*Horace*, n'eurent la moindre part aux proscrip-  
 tions. *Marius* était un ignorant. Le barbare  
*Sylla*, le crapuleux *Antoine*, l'imbécille *Lépide*,  
 lifaient peu *Platon* et *Sophocle*; et pour ce tyran  
 fans courage, *Octave-Cépias*, furnommé si  
 lâchement *Auguste*, il ne fut un détestable  
 affassin que dans les temps où il fut privé de  
 la société des gens de lettres.

Avouez que *Pétrarque* et *Bocace* ne firent  
 pas naître les troubles de l'Italie; avouez que  
 le badinage de *Marot* n'a pas produit la *Saint-*  
*Barthelemi*, et que la tragédie du *Cid* ne  
 caufa pas les troubles de la fronde. Les grands  
 crimes n'ont guère été commis que par de  
 célèbres ignorans. Ce qui fait et fera toujours  
 de ce monde une vallée de larmes, c'est l'in-  
 fatiable cupidité et l'indomptable orgueil des  
 hommes, depuis *Thamas Kouli-kan* qui ne  
 favait pas lire, jusqu'à un commis de la douane  
 qui ne fait que chiffrer. Les lettres nourrissent  
 l'ame, la rectifient, la consolent; elles vous  
 servent, Monsieur, dans le temps que vous  
 écrivez contre elles; vous êtes comme *Achille*,  
 qui s'emporte contre la gloire, et comme le  
 père *Mallebranche* dont l'imagination brillante  
 écrivait contre l'imagination.

Si quelqu'un doit se plaindre des lettres,

c'est moi , puisque , dans tous les temps et dans tous les lieux , elles ont servi à me persécuter. Mais il faut les aimer malgré l'abus qu'on en fait , comme il faut aimer la société , dont tant d'hommes méchans corrompent les douceurs ; comme il faut aimer sa patrie , quelques injustices qu'on y effuye ; comme il faut aimer et servir l'Être suprême , malgré les superstitions et le fanatisme qui déshonorent si souvent son culte. 1755.

M. *Chapuis* m'apprend que votre santé est bien mauvaise ; il faudrait la venir rétablir dans l'air natal , jouir de la liberté , boire avec moi du lait de nos vaches , et brouter nos herbes.

Je suis très-philosophiquement et avec la plus tendre estime , &c.

## L E T T R E C I.

A M. T H I R I O T.

Aux Délices , le 10 de septembre.

**N**ON assurément , mon ancien ami , je ne peux ni ne veux retoucher à une plaisanterie faite il y a trente ans , qui ne convient ni à mon âge , ni à ma façon présente de penser , ni à mes études. Je connais toutes les fautes

— de cet ouvrage. Il y en a d'aussi grandes dans  
1755. l'*Arioste*. Je l'abandonne à son sort. Tout ce  
que je peux faire, c'est de défavouer et de  
flétrir les vers infames que la canaille de la  
littérature a inférés dans cet ouvrage. Ne vous  
ai-je pas fait part de quelques-unes de ces  
belles interpolations ?

Qui des Valois rompant la destinée ,  
A la gard' Dieu laisse aller son armée ,  
Chasse le jour , le soir est en festin ,  
Toute la nuit fait encor pire train :  
Car saint Louis , là-haut ce bon apôtre ,  
A ses Bourbons en pardonne bien d'autre.

Eh bien , croiriez-vous que , dans le siècle  
où nous sommes , on m'impute de pareilles  
bêtises qu'on appelle des vers ? On m'avertit  
que l'on imprime l'ouvrage en Hollande ,  
avec toutes ces additions : cela est digne de  
la presse hollandaise , et du goût de la gent  
réfugiée.

Je fais imprimer l'*Orphelin de la Chine* ,  
avec une lettre (\*) dans laquelle je traite  
les marauds qui débitent ces horreurs comme  
ils le méritent.

Plût à Dieu qu'on eût faisi la Pucelle ,  
l'infame prostituée de Pucelle , à Paris , comme

(\*) C'est celle à *J. J. Rousseau* qu'on vient de lire.

vous me l'écrivez, et comme je l'ai demandé ; —  
 mais ce n'est point sur elle qu'est tombée 1755.  
 l'équité du ministère ; c'est, à ma réquisition ,  
 sur une édition de la Guerre de 1741. Un  
 homme de condition avait , à ce qu'on pré-  
 tend , volé chez madame Denis les minutes  
 très-informes des matériaux de cette histoire ,  
 et les avait vendus vingt-cinq louis d'or à un  
 libraire nommé *Prieur* , par les mains du  
 chevalier de *la Mortière* , dont ce *Prieur* a la  
 quittance. Je ne crois point du tout que le  
 jeune marquis , qu'on accuse de s'être servi  
 de ce chevalier , soit capable d'une si infame  
 action. Je suis très-loin de l'en soupçonner ,  
 et je suis persuadé qu'il se lavera devant le  
 public d'une accusation si odieuse. Je me  
 suis borné à empêcher qu'on imprimât malgré  
 moi une histoire du roi imparfaite , et qu'on  
 abusât de mes manuscrits. Cette histoire ne  
 doit paraître que de mon aveu et de celui du  
 ministère , après le travail le plus assidu et  
 l'examen le plus sévère.

Vous me feriez un très-grand plaisir de  
 faire lire le manuscrit que vous avez à M. de  
*Thibouville*.

Adieu , mon ancien ami. Le ministre  
 philosophe aura bientôt les remerciemens que  
 mon cœur lui doit.

1755.

## L E T T R E C I I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 10 de septembre.

**V**O I L A ce que causent , mon cher ange , les persécutions , les procédés infames , les injustices. Tout cela m'a empêché de donner la dernière main à mon ouvrage , et m'a forcé de le faire imprimer en hâte , afin de donner au moins quelque petit préservatif contre la crédulité qui adopte les calomnies dont je suis accablé depuis si long-temps. C'était une occasion de faire voir dans tout son jour tout ce que j'essuie , sans pourtant paraître trop m'en plaindre ; car à quoi servent les plaintes ?

Ce n'est que dans votre sein , mon cher et respectable ami , qu'il faut déposer sa douleur. Je n'ai su que depuis quelques jours tout ce qui s'est passé entre madame *Denis* et M. de *Malesherbes*. Elle m'avait tout caché pendant un assez violent accès de ma maladie. Il me paraît qu'elle s'est conduite avec le zèle et la fermeté de l'amitié. Elle devait dire la vérité à madame de *Pompadour*. Il était très-dangereux que des minutes informes , des papiers de rebut , qui contenaient l'histoire du roi ,

fussent imprimés sans l'aveu du roi. Il est indubitable que \*\*\* les a volés, que la M\*\*\* les a vendus de sa part au libraire *Prieur*, et que ce la M\*\*\* est encore, en dernier lieu, allé à Rouen les vendre une seconde fois. C'est une chose dont *Lambert* peut vous instruire. J'ai dû moi-même écrire à madame de *Pompadour* dès que j'ai été instruit. Elle m'a mandé sur le champ qu'on saisisait l'édition. On l'a saisie à Paris chez *Prieur*; mais la pourrât-on saisir à Rouen, c'est ce que j'ignore. Tout ce que je fais bien certainement, par la réponse de madame de *Pompadour* et par sa démarche, c'est qu'il ne fallait pas que l'ouvrage parût.

Pour le procédé de \*\*\*, qu'en dites-vous? Consolez-vous, pardonnez à la race humaine. Il y a un homme de condition, dans ce pays-ci, qui en faisait autant, et qui faisait vendre un autre manuscrit par ce fripon de *Grasset*, dont vos bontés pour moi avaient découvert les manœuvres.

Et que pensez-vous de la belle lettre de \*\*\* à madame *Denis*? et de la manière dont ce misérable ose parler de vous? Toutes ces horreurs, toutes ces bassesses, toutes ces insolences sont-elles concevables? Je ne conçois pas M. de *Malesherbes*; il est fâché contre ma nièce, pourquoi? parce qu'elle a fait son



— 1755. devoir. Il est trop juste pour lui en faveur long-temps mauvais gré. Je suis persuadé que vous lui ferez sentir la raison. Il s'y rendra, il verra que l'action infame de \* \* \* et de la M \* \* \* exigeait un prompt remède. En quoi M. de *Malesherbes* est-il compromis ? je ne le vois pas. Aurait-il voulu protéger une mauvaise action pour me perdre ? Mon cher ange, mon cher ange, la vie d'un homme de lettres n'est bonne qu'après sa mort.

Voilà ce que je vous écrivais, mon cher ange, et je devais vous envoyer cette lettre dans quelques jours, avec la pièce imprimée, lorsque je reçois la vôtre du 3 du courant. Moi corriger cet Orphelin ! moi y retravailler, mon cher ange, dans l'état où je suis ! cela m'est impossible. Je suis anéanti. La douleur m'a tué. J'ai voulu absolument imprimer la pièce pour avoir une occasion de confondre, à la face du public, tout ce que la calomnie m'impute. Cent copies abominables de la Pucelle d'Orléans se débitent en manuscrit sous mes yeux, dans un pays qui se croit recommandable par la sévérité des mœurs. On farcit cet ouvrage de vers diffamatoires contre les puissances, de vers impies. Voulez-vous que je me taise ici, que je sois en exécration, que je laisse courir ces scandales sans les réfuter ? J'ai pris l'occasion de la

célébrité de l'Orphelin; j'ai fait imprimer la pièce avec une lettre où je vais au-devant du mal qu'on veut me faire. Mon afile me coûte assez cher pour que je cherche à y achever en paix des jours si malheureux. Que m'importe dans cet état cruel qu'on rejoue ou non une tragédie ? Je me vois dans une situation à n'être ni flatté du succès, ni sensible à la chute. Les grands maux absorbent tout. 1755.

J'ai envoyé à *Lambert* les trois premiers actes un peu corrigés. Il aura incessamment le reste, avec l'épître à M. de *Richelieu*, et une à *Jean-Jacques*. Les *Cramer* ont la pièce pour les pays étrangers, *Lambert* l'a pour Paris. Je leur en fais présent à ces conditions. Il ne me manque plus que de les avoir pour ennemis, parce que je les gratifie les uns et les autres. Je vous le répète, les talens sont damnés dans ce monde.

Je vous conjure de faire entendre raison à M. de *Malesherbes*; il n'a ni bien agi ni bien parlé. Il a bien des torts, mais il est digne qu'on lui dise ses torts; c'est le plus grand éloge que je puisse faire de lui. Je vous embrasse mille fois.

1755.

## L E T T R E C I I I .

A M. J. J. ROUSSEAU, à Paris.

Septembre.

**M.** *Rousseau* a dû recevoir de moi une lettre de remerciement. Je lui ai parlé, dans cette lettre, des dangers attachés à la littérature; je suis dans le cas d'effuyer ces dangers. On fait courir dans Paris des ouvrages sous mon nom; je dois saisir l'occasion la plus favorable de les défavouer. On m'a conseillé de faire imprimer la lettre que j'ai écrite à M. *Rousseau*, et de m'étendre un peu sur l'injustice qu'on me fait, et qui peut m'être très-préjudiciable. Je lui en demande la permission. Je ne peux mieux m'adresser, en parlant des injustices des hommes, qu'à celui qui les connaît si bien. (\*)

(\*) *Réponse de M. Rousseau.*

Paris, le 20 de septembre.

EN arrivant, Monsieur, de la campagne où j'ai passé cinq ou six jours, je trouve votre billet qui me tire d'une grande perplexité; car, ayant communiqué à M. de *Gauffecourt*, notre ami commun, votre lettre et ma réponse, j'apprends à l'instant qu'il les a lui-même communiquées à d'autres,

## L E T T R E C I V.

1755.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 12 de septembre.

J E vous envoie, Monseigneur, à la hâte et comme je peux, votre filleul l'Orphelin, dont vous voulez bien être le parrain; ce sont les premiers exemplaires qui sortent de la presse. Je crois que vous joindrez à toutes vos bontés celle de me pardonner la dissertation que je m'avise toujours de coudre à mes dédicaces. J'aime un peu l'antique; cette façon en a du moins quelque air. Les épîtres

et qu'elles sont tombées entre les mains de quelqu'un qui travaille à me réfuter, et qui se propose, dit-on, de les insérer à la fin de sa critique. M. *Bouchaud*, agrégé en droit, qui vient de m'apprendre cela, n'a pas voulu m'en dire davantage; de sorte que je suis hors d'état de prévenir les suites d'une indiscretion que, vu le contenu de votre lettre, je n'avais eue que pour une bonne fin.

Heureusement, Monsieur, je vois par votre projet que le mal est moins grand que je n'avais craint. En approuvant une publication qui me fait honneur, et qui peut vous être utile, il me reste une excuse à vous faire sur ce qu'il peut y avoir eu de ma faute dans la promptitude avec laquelle ces lettres ont couru, sans votre consentement ni le mien.

Je suis avec les sentimens du plus sincère de vos admirateurs, &c.

Je suppose que vous avez reçu ma réponse du 10 de ce mois.

— 1755. dédicatoires des anciens n'étaient pas faites comme une lettre qu'on met à la poste, et qui se termine par une vaine formule; c'étaient des discours instructifs. Un simple compliment n'est guère lu, s'il n'est soutenu par des choses utiles.

Il y a, à la fin de la pièce, une lettre à *Jean-Jacques Rousseau*, que j'ai cru nécessaire de publier dans la position où je me trouve.

Je suis honteux de vous entretenir de ces bagatelles, lorsque je ne devrais vous parler que du chagrin sensible que m'a causé la perte de votre procès. Je ne fais pas si une pareille décision se trouve dans l'Esprit des lois. J'ignore la matière des substitutions; j'avais seulement toujours entendu dire que les droits des mineurs étaient inviolables; et, à moins qu'il n'y ait une loi formelle qui déroge à ces droits, il me paraît qu'il y a eu beaucoup d'arbitraire dans ce jugement. Je ne puis croire surtout qu'on vous ait condamné aux dépens, et je regarde cette clause comme une fausse nouvelle. Je n'ose vous demander ce qui en est. Vous devez être surchargé d'affaires extrêmement défagréables. Il est bien triste de succomber, après tant d'années de peines et de frais, dans une cause qui, au sentiment de *Cochin*, était indubitable, et ne faisait pas même de question.

Vous êtes bien bon de me parler de tragédies et de dédicaces , quand vous êtes dans une crise si importante ; c'est une nouvelle épreuve où l'on a mis votre courage. Vous soutenez cette perte comme une colonne anglaise ; mais les canons ne peuvent rien ici , et ce n'est que dans votre belle ame que vous trouvez des ressources. C'est à cette ame noble et tendre que je ferai attaché toute ma vie avec les sentimens les plus inviolables et les plus respectueux. Vous savez que ma nièce pense comme moi. — 1755.

Permettez que je revienne à la pièce qui est sous votre protection. Je vous demande en grâce qu'on la joue à Fontainebleau, telle que je l'ai faite , telle que madame de *Pompadour* l'a lue et approuvée , telle que j'ai l'honneur de vous l'envoyer , et non telle qu'elle a été défigurée à Paris. En vérité , je ne puis concevoir comment elle a pu avoir quelques succès avec tant d'incongruités. Il faut que mademoiselle *Clairon* soit une grande enchanteresse.



1755.

## L E T T R E C V.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 12 de septembre.

J E vous ai déjà mandé, mon cher ange, que j'ai envoyé la pièce à *Lambert*; que la seule chose importante pour moi, dans le triste état où je suis, c'est qu'elle paraisse avec les petits boucliers qui repoussent les coups qu'on me porte.

J'ai pris, sur les occupations cruelles, sur les maux qui m'accablent, sur le sommeil que je ne connais guère, un peu de temps à la hâte, pour corriger, pour arrondir ce que j'ai pu.

Si la pièce était malheureusement imprimée de la manière dont les comédiens la jouent, elle me ferait d'autant plus de peine que les copies en feraient très-incorrectes, et c'est ce que j'ai craint; c'est ce qui est arrivé à Rome fauvée, transcrite aux représentations. Il n'y a nulle liaison dans les choses qu'on a été obligé de substituer pour faire taire des critiques très-injustes. Ces critiques disparaissent bientôt, et il ne faut pas qu'il reste de vestige de la précipitation avec laquelle on a été forcé

d'adoucir les ennemis d'un ouvrage passable avec des vers nécessairement faibles , par lesquels on a cru les défarmer. — 1755.

S'il reste quelques longueurs , si l'impatience française ne veut pas que le dialogue ait sa juste étendue , on peut , aux représentations , sacrifier des vers ; mais les yeux jugent autrement. Le lecteur exige que tout ait sa proportion , que rien ne soit tronqué , que le dialogue ait toute sa justesse. Je ne parle point de certains vers énergiques , tels que :

Les lois vivent encore et l'emportent sur vous.

vers que madame de *Pompadour* a approuvés , vers qui donnent quelque prix à mon ouvrage : me les ôter sans aucune raison , c'est jeter une bouteille d'encre sur le tableau d'un peintre. Ne joignez pas , je vous en conjure , aux désagrémens qui m'entourent , celui de laisser paraître mon ouvrage défiguré. Je serai peut-être dans la nécessité d'employer plus de soins à faire jouer ma pièce à Fontainebleau , comme elle doit l'être , qu'on n'en a mis à satisfaire les murmures inévitables à une première représentation dans Paris. Un peu de fermeté , quelques vers retranchés suffiront pour faire passer la pièce au tribunal de ce parterre si indocile ; mais , au nom de Dieu , que mon ouvrage soit imprimé comme je l'ai

— fait. Mon cher ange, j'exige cette justice de  
1755. votre amitié.

Quant à M. de *Malesherbes*, il a tort, et il faut avoir le courage de lui faire sentir qu'il a tort; il n'y a que votre esprit aimable et conciliant qui puisse réussir dans cette affaire. N'y êtes-vous pas intéressé? Quoi, un \*\*\*\* vole des manuscrits, et ce lâche insulte! et il vous traite d'*espèce*! et M. de *Malesherbes* a protégé ce vol! Contre qui? contre celui que ce vol pouvait perdre. Parlez, parlez avec le courage de votre probité, de votre honneur, de votre amitié. Les hommes sont bien méchants! Vous avez le droit de vous élever contre eux; c'est à la vertu d'être intrépide. Je vous embrasse mille fois. Comment va le pied de madame d'*Argental*? Je vous envoie, par M. de *Malesherbes* même, l'édition de Genève. *Prault* n'aura rien; *Lambert* aura la France, les comédiens auront mon travail. Il ne me reste que les tracasseries, mon cher ange; vos bontés l'emportent sur tout.

LETTRE

A U M E M E.

17 de septembre.

J E fais passer par vos mains , mon cher et respectable ami , ma réponse à M. le comte de *Choiseul* , ne sachant pas son adresse. *Colini* vient d'arriver , et je reçois trop tard vos avis et ceux des anges. On vend déjà dans Paris , en manuscrit , l'Orphelin comme la Pucelle , et tout aussi défigurés. L'état cruel où les nouvelles infidélités touchant l'histoire de la guerre dernière , et les dangers où me mettaient les copies abominables de la Pucelle , avaient réduit ma santé , ne me permettait pas de travailler ; il s'en fallait beaucoup. Tout ce que j'ai pu faire a été de prévenir , par une prompte édition , le mal que m'allait faire une édition subreptice dont j'étais menacé tous les jours. Tout le mal vient de donner des tragédies à Paris , quand on est au pied des Alpes ; cela n'est arrivé qu'à moi. Je ne crois pas avoir mérité qu'on me forçât à fuir ma patrie. Je m'aperçois seulement qu'il faut être auprès de vous pour faire quelque chose de passable , et que , si on veut tirer parti des talens , il ne faut pas les persécuter. Je

Corresp. générale. Tome V. \* V

— 1755. compte sur quelque souvenir de la part de madame de *Pompadour* et de M. d'*Argenson*; mais je perdais absolument leurs bonnes grâces, si on avait publié cette Guerre de 1741, que l'un et l'autre m'avaient recommandé de ne pas donner au public; et le roi m'en aurait su très-mauvais gré, malgré les justes louanges que je lui donne. Je risquais d'être écrasé par le monument même que j'érigerais à sa gloire.

Jugez du chagrin que m'a causé la conduite de M. de *Malshèrbes*, et son ressentiment injuste contre mes très-justes démarches.

Enfin, voilà la pièce imprimée avec tous ses défauts qui sont très-grands. Il n'y a autre chose à faire qu'à la supprimer au théâtre, et à attendre un temps favorable pour en redonner deux ou trois représentations. Comptez que je suis très-affligé de ne m'être pas livré à tout ce qu'un tel sujet pouvait me fournir; c'était une occasion de dompter l'esprit de préjugé qui rend parmi nous l'art dramatique encore bien faible. Nos mœurs sont trop molles. J'aurais dû peindre, avec des traits plus caractérisés, la fierté sauvage des Tartares et la morale des Chinois. Il fallait que la scène fût dans une salle de *Confucius*, que *Zamti* fût un descendant de ce législateur, qu'il parlât comme *Confucius* même, que tout fût neuf

et hardi , que rien ne se ressentît de ces ———  
 misérables bienfaisances françaises , et de ces 1755.  
 petites d'un peuple qui est assez ignorant  
 et assez fou pour vouloir qu'on pense à Pékin  
 comme à Paris. J'aurais accoutumé peut-être  
 la nation à voir , sans s'étonner , des mœurs  
 plus fortes que les siennes ; j'aurais préparé  
 les esprits à un ouvrage plus fort que je médite,  
 et que je ne pourrai probablement exécuter.  
 Il faudra me réduire à planter des marronniers  
 et des pêchers ; cela est plus aisé , et n'est pas  
 sujet aux revers que les talens attirent. Il faut  
 enfin vivre pour soi , et mourir pour soi ,  
 puisque je ne peux vivre pour vous et avec  
 vous. Je vous embrasse bien tendrement , mon  
 très-cher ange.

## L E T T R E C V I I .

A U M E M E .

20 de septembre.

**M**ON cher ange , tout malade que je suis ,  
 j'ai lu avec attention le grand mémoire sur  
 l'Orphelin. J'en fais les plus sincères remerci-  
 mens au cœur des anges ; mais les forces et  
 le temps me manquent pour donner à cet



—  
1755. ouvrage la perfection que vous croyez qu'il mérite , et du moins les soins que je lui dois après ceux que vous en avez daigné prendre. Je crois que le mieux ferait de ne pas reprendre la pièce après Fontainebleau, de gagner du temps , de me laisser celui de me reconnaître. Songez que je n'ai ni fanté ni recueillement d'esprit. Cette cruelle aventure de l'histoire de 1741 , l'injustice de M. de *Malesherbes* , ses discours offensans et si peu mérités , six mille copies répandues dans Paris d'un ouvrage tout falsifié et qui me fait grand tort , tant de tribulations jointes aux souffrances du corps , des ouvriers de toute espèce qu'il faut conduire , un voyage à mon autre hermitage qu'il faut faire ; tout m'arrache à présent à l'Orphelin , mais rien ne m'ôtera jamais à vous. Tâchez , je vous en prie , que les comédiens oublient l'Orphelin cet hiver ; mais ne m'oubliez pas. Vous ne m'aimez que comme feseur de tragédies ; je ne veux pas être aimé ainsi. Vous ne me parlez point de vous , de votre vie , de vos amusemens ; vous ne me dites point si vous êtes aussi mécontent que moi de Cadix , si vous avez été à la campagne cet été. Vous ne savez pas que vos minuties sont pour moi essentielles. Il faut que vous me parliez de vous davantage , si vous voulez que je sois mieux avec moi-même.

Adieu ; je vous demande toujours en grâce —  
de faire lire à M. de *Thibouville* ce que vous 1755.  
favez.

## L E T T R E C V I I I .

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices , 27 de septembre.

**V**ous devez , Monseigneur , avoir reçu mes magots depuis la lettre dont vous m'avez honoré. J'avais adressé le premier exemplaire sortant de la presse , à M. *Pallu* , sous l'enveloppe de M. *Rouillé*. Je ne crois pas qu'il y ait aucune négociation avec la Chine qui ait pu empêcher que le paquet vous ait été rendu. Tout a été fait un peu à la hâte de ma part , et je vous demande très-sérieusement pardon de vous offrir une pièce que j'aurais pu rendre , avec le temps , moins indigne de vous ; mais on ne fait pas toujours tout ce qu'on voudrait. Je ne vous parlerai plus de votre procès , puisque vous l'avez oublié ; mais vous ne m'empêcherez pas d'être surpris et affligé. Je voudrais que l'injustice opiniâtre des Anglais me donnât un sujet plus ample pour parler de vous selon mon cœur. Vous m'inspirez du goût pour l'historiographie , depuis que je ne

— 1755. suis plus historiographe. L'histoire de la guerre de 1741, où vous êtes tout du long, paraîtra un jour; mais c'est un fruit qu'il faut laisser mûrir. Madame *Denis* jure toujours qu'elle vous remit l'exemplaire que je lui avais envoyé pour vous; mais voici ce qui est arrivé. Un libraire de Paris, nommé *Prieur*, acheta vingt-cinq louis, il y a quelque temps, une partie de ce manuscrit qui n'allait que jusqu'à la bataille de Fontenoi; et ce qui est fort étrange, c'est que ce libraire dit l'avoir acheté de M. de \* \* \*. Manger six cents mille francs, et vendre six cents francs un manuscrit dérobé, voilà un singulier exemple de ce que la ruine traîne après elle. M. de *Maleherbes* eut la faiblesse de permettre cette édition, sans me consulter. J'en fus instruit; j'ignorais ce qu'on avait imprimé; je savais seulement qu'une partie de l'histoire du roi allait paraître sous mon nom, sans mon aveu, sans qu'on m'eût rien communiqué. J'écrivis à madame de *Pompadour* et à M. d'*Argenson*, et j'obtins sur le champ qu'on fît saisir l'ouvrage. Une des plus fortes raisons qui m'ont déterminé à prendre ce parti, c'est la crainte qu'on ne m'accusât de flatterie dans cette histoire. J'aurais passé pour l'avoir publiée moi-même, et pour avoir voulu m'attirer quelque grâce par des louanges. Ces louanges ne peuvent jamais

être bien reçues que quand elles paraissent  
entièrement défintéressées. D'ailleurs , je <sup>1755.</sup>  
n'avais point revu cette histoire , et il y a  
toute apparence qu'on n'en avait publié que  
des fragmens fort imparfaits. Madame de  
*Pompadour* et M. d'*Argenson* ont pensé comme  
moi , et madame de *Pompadour* m'a fait l'hon-  
neur de m'écrire , aussi-bien que M. d'*Argenson* ,  
qu'elle approuvait ma conduite. Je me flatte  
que vous daignez lui donner la même appro-  
bation. Vous voyez combien ceux qui ont  
parlé de cette affaire ont été peu instruits ;  
mais l'est-on jamais bien sur les grandes choses  
et sur les petites ? A propos de petites , vous  
avez lu , sans doute , madame de *Staal*. Je  
m'aperçois que mon bavardage n'est pas petit.  
Recevez mon tendre respect.

## L E T T R E C I X.

A M. T H I R I O T , à Paris.

Aux Délices, le premier d'octobre.

J E n'ai point répondu , mon ancien ami ,  
aux belles exhortations que vous me faites  
sur cette vieille folie de trente années , que  
vous voulez que je rajeunisse. J'attends que je

1755. — fois à l'âge auquel *Fontenelle* a fait des comédies. Il n'est permis qu'à un jeune homme ou à un radoteur de s'occuper d'une Pucelle. *Colonne*, à l'âge de soixante et quinze ans, commenta l'*Aloïfia* ; mais il y a peu de ces grandes ames qui conservent si long-temps le feu sacré de *Prométhée*. Il y a d'ailleurs un petit obstacle à l'entreprise que vous me proposez, c'est que l'ouvrage n'est plus entre mes mains ; je m'en suis défait comme d'une tentation. Je me suis mis gravement à juger les nations dans une espèce de tableau du genre-humain, auquel je travaille depuis long-temps, et je ne me sens pas l'agilité de passer de la salle de *Confucius*, à la maison de madame *Pâris*. J'ai lu les Mémoires de madame de *Staal* ; elle paraît plus occupée des événemens de la femme de chambre que de la conspiration du prince de *Cellamare*. On dit que nous aurons bientôt les Mémoires de mademoiselle *Rondet*, fille suivante de madame de *Staal*.

Vous ne pouviez vous défaire de vos anglais et de vos italiens en de meilleures mains qu'en celles de M. le comte de *Lauragais*. Le vieux *Protagoras* ou *Diagoras du Marfais* m'a répondu de lui.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE

## L E T T R E C X.

1755.

## A MADemoisELLE CLAIRON.

Aux Délices , 8 d'octobre.

J'AI beaucoup d'obligations, Mademoiselle, à M. et à madame d'*Argental* ; mais la plus grande est la lettre que vous avez eu la bonté de m'écrire. J'ai fait ce que j'ai pu pour mériter leur indulgence, et je voudrais bien n'être pas tout-à-fait indigne de l'intérêt qu'ils ont daigné prendre à un faible ouvrage, et des beautés que vous lui avez prêtées ; mais, à mon âge, on ne fait pas tout ce qu'on veut. Vous avez affaire, dans cette pièce, à un vieil auteur et à un vieux mari, et vous ne pouvez échauffer ni l'un ni l'autre. J'ai envoyé à M. d'*Argental* quelques mouches cantharides pour la dernière scène du quatrième acte entre votre mari et vous ; et comme j'ai, selon l'usage de mes confrères les barbouilleurs de papier, autant d'amour propre que d'impuissance, je suis persuadé que cette scène serait assez bien reçue, surtout si vous vouliez réchauffer le vieux mandarin par quelques caresses dont les gens de notre âge ont besoin, et l'engager à faire, dans cette occasion, un petit effort de mémoire et de poitrine.

Corresp. générale. Tome V. \* X



1755. Au reste, Mademoiselle, je vous supplie instamment de vouloir bien conserver, sans scrupule, ces deux vers au premier acte :

Voilà ce que cent voix, en sanglots superflus,  
Ont appris dans ces lieux à mes sens éperdus.

Vous pouvez être très-sûre que les sanglots n'ont pas d'autre passage que celui de la voix ; et, si on n'est pas accoutumé à cette expression, il faudra bien qu'on s'y accoutume.

Je vous demande grâce aussi pour ces vers :

Les femmes de ces lieux ne peuvent m'abuser ;  
Je n'ai que trop connu leurs larmes infidelles.

Le parterre ne hait pas ces petites excursions sur vous autres, Mesdames.

Je prie *Gengis* de vouloir bien dire quand vous paraissez :

Que vois-je ? est-il possible ? ô ciel ! ô destinée !  
Ne me trompé-je point ? est-ce un songe, une erreur ?  
C'est Idamé, c'est elle, et mes sens, &c.

Je suppose que vous ménagez votre entrée de façon que *Gengis-kan* a le temps de prononcer tout ce bavardage.

Je demande instamment qu'on rétablisse la dernière scène du quatrième acte, telle que je l'ai envoyée à M. d'*Argental* ; elle doit faire

quelque effet si elle est jouée avec chaleur ; du moins elle en fe fait lorsque je la récitais , quoique j'aye perdu mes dents au pied des Alpes. 1755.

Je ne peux pas concevoir comment on a pu ôter de votre rôle ce vers au quatrième acte :

Les lois vivent encore et l'emportent sur vous.

C'est assurément un des moins mauvais de la pièce , et un de ceux que votre art ferait le plus valoir. Il n'est pas possible de soutenir le vers qu'on a mis à la place :

Mon devoir et ma loi sont au-dessus de vous ;  
Je vous l'ai déjà dit.

Vous sentez qu'un *devoir au-dessus de quelqu'un* , n'est pas une expression française , et ce malheureux , *je vous l'ai déjà dit* , ne semble être là que pour avertir le public que vous ne devriez pas le redire encore.

La dernière scène du quatrième acte est entre les mains de M. d'Argental , *je vous l'ai déjà dit* ; et dans cette dernière scène que , par parenthèse , je trouve très-bonne , je voudrais que Zamti eût l'honneur de vous dire :

Ne parlons pas des miens, laissons notre infortune, &c.

1755. Je voudrais que le cinquième acte fût joué tel qu'il est imprimé. J'ai de fortes raisons pour croire que votre scène avec *Octar* ne doit point être tronquée, et que vous disiez :

Si j'obtenais du moins, avant de voir un maître,  
Qu'un moment à mes yeux mon époux pût paraître.

Une de ces raisons, c'est qu'il me paraît très-convenable qu'*Idamé*, qui a son projet de mourir avec son mari, veuille l'exécuter sans voir *Gengis*; et que, remplie de cette idée, elle hafarde sa prière à *Octar*: d'ailleurs, j'aime fort ce brutal d'*Octar*, et je voudrais qu'il parlât encore davantage.

Je vous demande pardon, Mademoiselle, de tous ces détails. Maintenant, si M. de *Crébillon* ou M. de *Châteaubrun*, ou quelques autres jeunes têtes de mon âge, n'ont ni tragédies, ni comédies nouvelles à vous donner pour votre Saint-Martin; et si votre malheur vous force à reproduire encore au théâtre les cinq magots chinois, je vous enverrais la pièce avec le plus de changemens que je pourrais. J'attendrais sur cela vos ordres; mais voici ce que je vous conseillerais, ce serait de jouer *Mariamne* à la rentrée de votre parlement. Ce rôle est trop long pour mademoiselle *Gauffin*, qui ne doit pas d'ailleurs

en être jalouse. Vous feriez réuffir cette pièce avec M. le *Kain* qui joue , dit-on , très-bien 1755.  
*Hérode* ; vous joueriez après cela *Idamé* , fi le public redemandait la pièce ; j'aurais le temps de la rendre moins indigne de vous.

Je vous demande pardon d'une fi longue lettre, que le triste état de ma fanté m'a obligé de dicter. Je vous présente mes très-fincères remercimens , &c.

## L E T T R E C X I.

A M. DU MARSAIS, à Paris.

Aux Délices , le 12 d'octobre.

**J**E bénis les Chinois , et je brûle des pastilles à *Confucius* , mon cher philosophe , puisque mon étoffe de Pékin vous a encore attiré dans le magasin d'*Adriène* (\*). Nous l'avons vue mourir , et le comte de *Saxe* , devenu depuis un héros , et presque tous ses amis. Tout a passé , et nous restons encore quelques minutes sur ce tas de boue , où la raison et le bon goût sont un peu rares.

Si les Français n'étaient pas si français , mes

(\*) M. du Marsais avait enseigné la déclamation à mademoiselle le Couvreur.

— 1755. Chinois auraient été plus chinois, et *Gengis* encore plus tartare. Il a fallu appauvrir mes idées, et me gêner dans le costume, pour ne pas effaroucher une nation frivole qui rit sottement, et qui croit rire gaiement, de tout ce qui n'est pas dans ses mœurs, ou plutôt dans ses modes.

M. le comte de *Lauragais* me paraît au-dessus des préjugés, et c'est alors qu'on est bien. Il m'a écrit une lettre dont je tire presque autant de vanité que de la vôtre. Il a dû recevoir ma réponse adressée à l'hôtel de Brancas. Il pense, puisqu'il vous aime. Cultivez de cet esprit-là tout ce que vous pourrez; c'est un service que vous rendez à la nation. Vivez, inspirez la philosophie.

Nous ne nous verrons plus; mais se voit-on dans Paris? Nous voilà morts l'un pour l'autre; j'en suis bien fâché. Je trouve quelques philosophes au pied des Alpes; toute la terre n'est pas corrompue.

Vous vivez sans doute avec les encyclopédistes; ce ne sont pas des bêtes que ces gens-là; faites-leur mes complimens, je vous en prie. Conservez-moi votre amitié jusqu'à ce que notre machine végétante et pensante retourne aux élémens dont elle est faite.

Je vous embrasse en *Confucius*; je m'unis à vos pensées; je vous aime toujours au bord

de mon lac , comme lorsque nous soupions  
ensemble. Adieu ; on n'écrivait ni à *Platon* 

---

1755.  
ni à *Socrate* , votre très-humble serviteur.

## L E T T R E C X I I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

15 d'octobre.

**M**ON cher ange , vous commencez donc à être un peu content. Vous le feriez davantage sans trois terribles empêchemens , la maladie , l'éloignement et une Histoire générale qui me tue. Puis-je songer au seul *Gengis* , quand je me mêle du gouvernement de toute la terre ? Les Japonais et les Anglais , les jésuites et les talapoins , les chrétiens et les musulmans me demandent audience. J'ai la tête pleine du procès de tous ces gens-là. Vous avez beau me dire que la cause de *Gengis* doit passer la première , vous connaissez trop bien la faiblesse humaine pour ne pas savoir que nous ne sommes les maîtres de rien. Dites à vos fleurs de s'épanouir , à vos blés de germer , ils vous répondront : attendez ; cela dépend de la terre et du soleil. Mon cher ange , ma pauvre tête dépend de tout.



— 1755. Je fais ce que je peux , quand je peux ; plus je vais en avant , plus je me tiens machine griffonnante. Pour vous , messieurs de Paris , faites suivant vos volontés ; ordonnez , coupez , taillez , rognez , faites jouer mes magots devant les marionnettes de Fontainebleau , et qu'on y déchire l'auteur au sortir de la pièce , tandis que je languis malade dans mon hermitage entre de la casse et des livres ennuyeux. J'ai mandé à *Lambert* que je ferais peut-être assez fou pour lui donner , en son temps , une nouvelle tragédie à imprimer ; mais ce n'est pas du pain cuit pour *Lambert*. Il faut que les nations soient jugées , et que le génie me dise , travaille. En attendant , mon divin ange , j'ai recours à vous auprès de *Lambert* ; il s'avise d'imprimer un recueil de toutes mes sottises , et il n'a encore aucune des corrections , aucun des changemens sans nombre que j'y ai faits. C'est encore un travail assez grand de mettre tout cela en ordre. Dites-lui , je vous en conjure , qu'il ne fasse rien avant que je lui aye fait tenir tous mes papiers. Ce paresseux est bien ardent quand il croit qu'il y va de son intérêt ; mais son intérêt véritable est de ne rien faire sans mes avis et sans mes secours. De quoi se mêle-t-il de commencer , sans me le dire , une édition de mes œuvres , lorsqu'il fait que j'en fais une à Genève , et

lorsqu'il a passé une année entière sans vou-  
 loir profiter des dons que je lui offrais. Il <sup>1755.</sup>  
 m'envoya, il y a un an, une feuille de la  
 Henriade, et s'en tint là, et point de nou-  
 velles. Je lui mandai enfin que je payerais la  
 feuille, et qu'il s'allât promener. Je donnai  
 mes guenilles à d'autres; et à présent le voilà  
 qui travaille, et sans m'avoir averti. Je vous  
 prie, mon cher ange, de lui laver la tête  
 en passant, si vous le rencontrez en allant  
 à la comédie, si vous vous en souvenez, si  
 vous voulez bien avoir cette bonté. Je vous  
 demande bien pardon de mon importunité,  
 mais encore faut-il être imprimé à sa fantaisie.  
 Adieu; je voudrais travailler à la vôtre, et  
 réussir autant que j'ai envie de vous plaire.

## L E T T R E C X I I I.

## A MADemoiselle CLAIRON.

Aux Délices, 25 d'octobre.

**O**N me mande qu'on rejoue à Paris cette  
 pièce dont vous faites tout le succès. Le  
 triste état de ma santé m'a empêché de tra-  
 vailler à rendre cet ouvrage moins indigne de  
 vous. Je ne peux rien faire, mais vous pouvez

— retrancher. On m'a parlé de quatre vers que  
1755. vous récitez à la fin du quatrième acte :

Cependant de Gengis j'irrite la furie ;  
Je te laisse en ses mains , je lui livre ta vie ;  
Mais mon devoir rempli , je m'immole après toi :  
Cher époux , en partant , je t'en donne ma foi.

Je vous demande en grâce , Mademoiselle , de supprimer ces vers. Ce n'est pas que je sois fâché qu'on ait inféré des vers étrangers dans mon ouvrage ; au contraire , je suis très-obligé à ceux qui ont bien voulu me donner leurs secours pendant mon absence ; mais le public ne peut être content de ces vers ; ils ressemblent à ceux que dit *Chimène* à *Rodrigue* , mais ils ne sont ni si heureux ni si bien placés.

Rien n'est plus froid que des scènes où l'un répète qu'on mourra , et où un autre acteur conjure l'actrice de vivre. Ces lieux communs doivent être bannis ; il faut des choses plus neuves. Je vais écrire à monsieur d'*Argental* pour le supplier , avec la plus vive instance , de s'unir avec moi pour remettre les choses comme elles étaient. Je peux vous assurer que la scène ne fera pas mal reçue , si vous la récitez comme je l'ai faite en dernier lieu.

Je n'ai que le temps , Mademoiselle , de vous demander pardon de ces minuties , et de vous assurer de tous les sentimens que je vous dois. 1755.

## L E T T R E C X I V .

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux prétendues Délices, octobre.

TOUT va de travers dans ce monde , mon cher ange. Il m'est mort un petit suisse charmant , qui m'avait fait avoir une maison assez agréable auprès de Laufane , me l'avait meublée , ajustée , et qui m'y attendait avec sa femme. J'allais à cette maison où j'avais fait porter mes livres ; je comptais y travailler à votre Orphelin. Mon suisse est mort dans ma maison ; ses effets étaient confondus avec les miens. J'ai été très-affligé , très-dérangé , je n'ai pas pu faire un vers. Vous ne savez pas , vous autres conseillers d'honneur , ce que c'est que de faire bâtir en Suisse en deux endroits à la fois , de planter et de changer des vignes en pré , et de faire venir de l'eau dans un terrain sec , pendant qu'on a une Histoire générale sur les bras , et une maudite Pucelle qui court le monde en dévergondée , et un petit suisse qui s'avise de mourir chez vous. Faites comme il vous plaira

— avec votre Orphelin ; il n'a de père que vous ;  
 1755. il me faudrait un peu de temps pour le retourner à ma fantaisie. Je suis toujours dans l'idée qu'il faut parler de *Confucius* dans une pièce chinoise. Les petits changemens que je ferais à présent ne produiraient pas un grand effet. C'est mademoiselle *Clairon* qui établit tout le succès de la pièce. On dit que *le Kain* a joué à Fontainebleau plus en goujat qu'en tartare , qu'il n'est ni noble ni amoureux , ni terrible , ni tendre , et que *Sarrazin* a l'air d'un vieux sacristain de pagode. J'aurais beau mettre dans leur bouche des vers de *Cinna* et d'*Athalie* , on ne s'en apercevrait pas. J'ai besoin d'une inspiration de quinze jours pour rapiécer ou rapiéceter mon drame ; nos histrions feraient quinze autres jours à remettre le tout au théâtre , et je ne ferais pas sûr du succès. Vous avez fait réussir mes magots avec tous leurs défauts , mon cher et respectable ami ; vous les ferez supporter de même. Je ne les ai imprimés que pour aller au-devant de la *Pucelle* qu'on vend par-tout. Il fallait absolument défavouer ces abominables copies qui courent dans l'Europe. J'ai besoin d'un peu de repos dans ma vieillesse et dans une vieillesse infirme , qui ne résisterait pas à des chagrins nouveaux. Ma lettre à *Jean-Jacques* a fait un assez bon effet , du moins dans les

pays étrangers ; mais je crains toujours les ———  
 langues médifantes du vôtre. Comptez , mon 1755.  
 divin ange , que le génie poétique ne s'ac-  
 commode pas de toutes ces tribulations. Ce  
 maudit *Lambert* parle toujours de réimprimer  
*presto, presto* , mes sottises non corrigées. Il ne  
 veut point attendre ; il a grand tort de toutes  
 façons ; c'est encore là une de mes peines.  
 Encore si on pouvait bien digérer ! mais avoir  
 toujours mal à l'estomac , craindre les rois , et  
 les libraires , et les pucelles ! on n'y résiste pas.  
 Etes-vous content de Cadix ? Pour moi j'en  
 suis horriblement mécontent.

Le roi de Prusse m'a fait *mille complimens* ,  
 et me demande de nouveaux chants de la  
 Pucelle ; il a le diable au corps. Comment  
 va le pied de madame d'*Argental* ? Je suis à ses  
 pieds. Adieu , divin ange.

## L E T T R E C X V.

A M. LE COMTE DE CHOISEUL,

Aux Délices , ou soi-disant telles , 29 d'octobre.

J E vous remercie , Monsieur , de M. *Paliffot*  
 et de toutes vos autres bontés. J'en suis un peu  
 indigne. Je n'ai point verni mes cinq magots  
 chinois comme je l'aurais voulu. Je viens



— 1755. d'envoyer à M. d'*Argental* ce que j'ai pu ; quoique j'aye à présent l'esprit assez triste , je ne l'ai pourtant point tragique. Cette maudite Pucelle , qui m'a souvent fait rire , me rend trop sérieux. Je crains que les ames dévotes ne m'imputent ce scandale , et la crainte glace la poësie. La Pucelle de *Chapelain* n'a jamais fait tant de bruit. Me voilà , avec mes quatre cheveux gris , chargé d'une fille qui embarrasserait un jeune homme. Il arrivera malheur. Vous ne sauriez croire quel tort *Jeanne d'Arc* a fait à l'Orphelin de la Chine.

Je ne manquerai pas de vous envoyer , Monsieur , le recueil de mes rêveries , dès qu'il sera imprimé. Je conviens que *Lambert* a négligé l'Orphelin autant que moi. N'aurait-il point aussi quelque Pucelle à craindre ? Je ne fais plus à quel saint me vouer. Je trouverai toujours dans mon chemin S<sup>t</sup> *Denis* qui me redemandera son oreille , S<sup>t</sup> *George* à qui j'ai coupé le bout du nez , et surtout S<sup>t</sup> *Dominique* ; cela est horrible. Les Mahométans ne me pardonneront pas ce que j'ai dit de *Mahomet*. Il me reste la cour de Pékin ; mais c'est encore la famille des conquérans tartares. Je vois qu'il faudra pousser jusqu'au Japon. En attendant , Monsieur , conservez-moi à Paris des bontés qui me sont plus précieuses que les faveurs d'*Agnès* et le pucelage de *Jeanne*.

## L E T T R E C X V I.

---

1755.

A M. T H I R I O T , à Paris.

Aux Délices , le 8 de novembre.

**M**ON ancien ami , j'ai vu M. *Patu* ; il a de l'esprit , il est naturel , il est aimable. J'ai été très-fâché que son séjour ait été si court , et encore plus fâché qu'il ne soit pas venu avec vous ; mais la saison était encore rude , et ma cabane était pleine d'ouvriers. Il s'en allait tous les soirs coucher au couvent de Genève avec M. *Palissot* , autre enfant d'*Apollon*. Ces deux pèlerins d'Emmaüs sont remplis du feu poétique : ils sont venus me réchauffer un peu ; mais je suis plus glacé que jamais par les nouvelles que j'apprends du pucelage de *Jeanne*. Il est très-sûr que des fripons l'ont violée , qu'elle en est toute défigurée , et qu'on la vend en Hollande et en Allemagne sans pudeur. Pour moi , je la renonce et je la déshérite : ce n'est point là ma fille ; je ne veux pas entendre parler de *catins* , quand je suis sérieusement occupé de l'histoire du genre-humain. Cependant , je ne vois que *catins* dans cette histoire ; elles se rencontrent par-tout , de quelque côté qu'on se tourne. Il faut bien prendre patience.

1755. — Avez-vous toute l'histoire d'*Ottieri*? En ce cas, voulez-vous vous en défaire en ma faveur? Si vous avez quelques bons livres anglais et italiens, ayez la bonté de m'en faire un petit catalogue. Je vous demanderai la préférence pour les livres dont j'aurai besoin, et vous serez payé sur le champ. Adieu, mon ancien ami.

## L E T T R E C X V I I .

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

8 de novembre.

**M**ON cher ange, je suis toujours pénétré de vos bontés pour les Chinois. Vous devez avoir reçu deux exemplaires un peu corrigés, mais non autant que vous et moi le voudrions. J'ai dérobé quelques momens à mes travaux historiques, à mes maladies, à mes chagrins, pour faire cette petite besogne. La malignité qu'on a eue de placer M. de *Thibouville* dans cet impertinent manuscrit qui court, et de lui montrer cette infamie, m'a mis au désespoir. Il est vrai qu'on l'a mis en grande compagnie. Les polissons qui défigurent et qui vendent l'ouvrage, n'épargnent personne; ils fourrent tout le monde dans leurs caquets.

Je

Je me flatte que vous ferez avec M. de Thibouville, votre ministère d'ange consolateur. 1755.

J'ai vu , pendant neuf jours , vos deux pèlerins d'Emmaüs. C'est véritablement une neuvaine qu'ils ont faite. Ils m'ont paru avoir beaucoup d'esprit et de goût , et je crois qu'ils feront de bonnes choses. Pour moi , mon cher ange , je suis réduit à planter. J'achève cette maudite Histoire générale , qui est un vaste tableau faisant peu d'honneur au genre-humain. Plus j'envirage tout ce qui s'est passé sur la terre , plus je serais content de ma retraite , si elle n'était pas trop éloignée de vous. Si madame d'Argental a si long-temps mal au pied , il faut que M. de Châteaubrun lui dédie son Philoctète ; mais ce pied m'alarme. Je reçois dans ce moment une ode sur la mort , intitulée *de main de maître* ; elle m'arrive d'Allemagne , et il y a des vers pour moi. Tout cela est bien plaisant , et la vie est un drôle de songe. Je ne rêve pourtant pas en vous aimant de tout mon cœur. Mille tendres respects à tous les anges.

1755.

## L E T T R E C X V I I I .

A U M E M E .

14 de novembre.

**M**ON cher ange , je prends la liberté de vous adresser une lettre à cachet volant , pour l'académie française et pour monsieur son secrétaire , dont j'ignore le nom. J'envoie ma lettre sous l'enveloppe de M. *Dupin* , secrétaire de M. le comte d'*Argenson*. Je me suis déjà servi de cette voie pour vous faire tenir deux exemplaires corrigés de l'Orphelin de la Chine , et je me flatte que vous les avez reçus. La lettre pour l'académie , et celle au secrétaire , sont à cachet volant , dans la même enveloppe. Pardonnez encore , mon cher et respectable ami , à cette importunité. La démarche que je fais est nécessaire , et il faut qu'elle soit publique. Elle est mesurée , elle est décente , elle est bien consultée , bien approuvée , et j'ose croire que vous ne la condamnez pas. C'est un très-grand malheur que la publicité de ce manuscrit qui inonde l'Europe sous le nom de la Pucelle d'Orléans. Un défaveu modeste est le seul palliatif que je puisse appliquer à un mal sans remède. Je vous supplie donc de vouloir bien faire rendre

au secrétaire de l'académie le paquet que M. Dupin vous fera tenir, et qui part le même jour que cette lettre. 1755.

Cette maudite *Jeanne d'Arc* a fait grand tort à notre Orphelin. Il vaudrait bien mieux sans elle ; mais vous pouvez compter que ma vie est empoisonnée , et mon ame accablée depuis six mois. Je suis si honteux qu'à mon âge on réveille ces plaisanteries indécentes , que mes montagnes ne me paraissent pas avoir assez de cavernes pour me cacher. Aidez-moi , mon cher ange , et je vous promets encore une tragédie , quand j'aurai de la santé et de la liberté d'esprit. En attendant , laissez - moi pleurer sur *Jeanne* , qui cependant fait rire beaucoup d'honnêtes gens. Comment va le pied de madame d'*Argental* ? et pourquoi a-t-elle mal au pied ? *Le Kain* m'a mandé que notre Orphelin n'allait pas mal. Vous êtes le père de l'Orphelin ; je voudrais bien lui donner un frère , mais seulement pour vous plaire. Madame *Denis* vous fait les plus tendres compliments. Je baise les ailes de tous les anges.



1755.

## L E T T R E C X I X.

## A U M E M E.

Aux Délices , près Genève , premier de décembre.

**J**E dicte , mon cher ange , mes très-humbles et très-tendres remerciemens , car il y a bien des jours que je ne peux pas écrire. Je vous avais envoyé le paquet pour l'académie , avant d'avoir reçu la lettre par laquelle vous m'avertissiez de la noble et scrupuleuse attention de messieurs des postes ; je profiterai dorénavant de votre avis. Je vous assure qu'on vous en a donné un bien faux , quand on vous a dit que je faisais une nouvelle tragédie. Le fait est que madame *Denis* avait promis *Zulime* à messieurs de Lyon ; mais , comme monsieur le cardinal votre oncle ne va pas aux spectacles , la grosse madame *Destouches* se passera de *Zulime*.

Ceux qui ont imprimé la rapsodie dont vous avez la bonté de me parler , ont bien mal pris leur temps. L'Europe est dans la consternation du jugement dernier arrivé dans le Portugal. Genève ma voisine y a plus de part qu'aucune ville de France ; elle avait à Lisbonne une grande partie de son commerce. Cette aventure est assurément plus tragique

que les Orphelin et les Mérope. Le tout est bien ———  
 de *Matthieu Garo* et de *Pope* est un peu dérangé. 1755.  
 Je n'ose plus me plaindre de mes coliques  
 depuis cet accident. Il n'est pas permis à un  
 particulier de songer à soi dans une désolation  
 si générale. Portez-vous bien, vous, madame  
 d'*Argental* et tous les anges, et tâchez de  
 tirer parti, si vous pouvez, de cette courte et  
 misérable vie; je suis bien fâché de passer les  
 restes de la mienne loin de vous. S'il y a  
 quelques nouvelles sur *Jeanne*, je vous sup-  
 plie de ne me laisser rien ignorer.

Je vous embrasse bien tendrement.

## L E T T R E C X X.

A MADAME DE FONTAINE, à Paris.

A Monrion, 16 de décembre.

IL faut que je dicte une lettre pour vous, ma  
 chère nièce, en arrivant dans notre solitude de  
 Monrion. Je ne vous ai point écrit depuis long-  
 temps, mais je ne vous ai jamais oubliée. Tantôt  
 malade, tantôt profondément occupé de baga-  
 telles, j'ai été trop paresseux d'écrire. Si je  
 vous avais écrit autant que j'ai parlé de vous,  
 vous auriez eu de mes lettres tous les jours.

Je vais faire chercher les meilleurs pastels

— 1755. de Laufane ; vous en faites un si bel usage que j'irais vous en déterrer au bout du monde. Toutes nos petites Délices sont ornées de vos œuvres. Vous êtes déjà admirée à Genève , et vous l'emportez sur *Liotard*. Remerciez la nature , qui donne tout , de vous avoir donné le goût et le talent de faire des choses si agréables.

C'est assurément un grand bonheur de s'être procuré pour toute sa vie , un amusement qui satisfait à la fois l'amour propre et le goût , et qui fait qu'on vit souvent avec soi-même , sans être obligé d'aller chercher à perdre son temps en assez mauvaise compagnie , comme font la plupart de tous les hommes , et même de vous autres dames. L'ennui et l'insipidité sont un poison froid contre lequel bien peu de gens trouvent un antidote.

Votre sœur et moi , nous cherchons aussi à peindre. On me reproche un peu de nudités dans notre pauvre *Jeanne d'Arc* ; on dit que les éditeurs l'ont étrangement défigurée. J'ai tiré mon épingle du jeu du mieux que j'ai pu ; et , grâce à vos bontés , nous avons évité le grand scandale.

Je me mets à présent au régime du repos ; mais j'ai peur qu'il ne me vaille rien , et que je ne sois obligé d'y renoncer. Madame *Denis* se donne actuellement le tourment d'arranger

notre retraite de Monrion. Nous avons eu  
 aujourd'hui presque tout Laufane. Je me 1755  
 flatte que les autres jours seront un peu plus  
 à moi ; je ne suis pas venu ici pour cher-  
 cher du monde. La seule compagnie que je  
 désire ici , c'est la vôtre. Peut-être que le  
 docteur *Tronchin* ne sera pas inutile à votre  
 fanté ; vous êtes dans l'âge où les estomacs  
 se raccommoient, et moi dans celui où l'on  
 ne raccommode rien. Sans doute vous trou-  
 verez bien le moyen d'amener votre enfant  
 avec vous. Si ma pauvre fanté me permettait  
 de lui servir de précepteur , je prendrais de  
 bon cœur cet emploi ; mais la meilleure éduca-  
 tion qu'il puisse avoir , c'est d'être auprès de  
 vous.

Ma chère nièce , mille complimens à tout  
 ce que vous aimez.

1755.

## L E T T R E C X X I.

A M E S S I E U R S

DE L'ACADEMIE FRANÇAISE.

Le 21 de décembre.

MESSIEURS,

**D**AIGNEZ recevoir mes très-humbles remerciemens de la sensibilité publique (\*) que vous avez témoignée sur le vol et la publication odieuse de mes manuscrits, et permettez-moi d'ajouter que cet abus, introduit depuis quelques années dans la librairie, doit vous intéresser personnellement : vos ouvrages, qui excitent plus d'empressement que les miens, ne seront pas exempts d'une pareille rapacité.

L'histoire prétendue de la guerre de 1741, qui paraît sous mon nom, est non-seulement un outrage fait à la vérité défigurée en plusieurs endroits, mais un manque de respect à notre nation, dont la gloire qu'elle a acquise dans

(\*) Voyez la lettre de M. de *Voltaire* à l'académie française, et la réponse de l'académie, dans la préface de la *Pucelle*.

cette

cette guerre méritait une histoire imprimée avec plus de soin. Mon véritable ouvrage , 1755. composé à Versailles sur les mémoires des ministres et des généraux , est , depuis plusieurs années , entre les mains de M. le comte d'Argenson , et n'en est pas sorti. Ce ministre fait à quel point l'histoire que j'ai écrite diffère de celle qu'on m'attribue. La mienne finit au traité d'Aix-la-chapelle ; et celle qu'on débite sous mon nom ne va que jusqu'à la bataille de Fontenoi. C'est un tissu informe de quelques-unes de mes minutes dérobées et imprimées par des hommes également ignorans. Les interpolations , les omissions , les méprises , les mensonges y sont sans nombre. L'éditeur ne fait seulement pas le nom des personnes et des pays dont il parle ; et , pour remplir les vides du manuscrit , il a copié , presque mot à mot , près de trente pages du *Siècle de Louis XIV.* Je ne puis mieux comparer cet avorton qu'à cette Histoire universelle que *Jean Néaulme* imprima sous mon nom , il y a quelques années. Je fais que tous les gens de lettres de Paris ont marqué leur juste indignation de ces procédés. Je fais avec quel mépris et avec quelle horreur on a vu les notes dont un éditeur a défiguré le *Siècle de Louis XIV.* Je dois m'adresser à vous , Messieurs , dans ces occasions , avec d'autant plus de confiance ,



— que je n'ai travaillé , comme vous , que pour  
1755. la gloire de ma patrie , et qu'elle ferait flétrie  
par ces éditions indignes , si elle pouvait l'être.

Je ne vous parle point , Messieurs , de je  
ne fais quel poëme entièrement défiguré , qui  
paraît aussi depuis peu. Ces œuvres de téné-  
bres ne méritent pas d'être relevées , et ce  
ferait abuser des bontés dont vous m'honorez ;  
je vous en demande la continuation.

Je suis avec un très-profond respect , &c.

## L E T T R E C X X I I.

A M. LE BARON DE HALLER.

**V**OICI , Monsieur , un petit certificat qui  
peut servir à faire connaître *Grasset* , pour  
lequel on réclame très-instamment votre pro-  
tection. Ce malheureux a fait imprimer à  
Laufane un libelle abominable contre les  
mœurs , contre la religion , contre la paix  
des particuliers , contre le bon ordre. Il est  
digne d'un homme de votre probité et de vos  
grands talens de refuser à un scélérat une  
protection qui honorerait les gens de bien.  
J'ose compter sur vos bons offices , ainsi que  
sur votre équité. Pardonnez à ce chiffon de

papier ; il n'est pas conforme aux usages allemands , mais il l'est à la franchise d'un français qui vous révère plus qu'aucun allemand. 1755.

Un nommé *Lervéche* , ci-devant précepteur de M. *Constant* , est auteur d'un libelle sur feu M. *Saurin*. Il est ministre d'un village , je ne fais où , près de Laufane. Il m'a écrit deux ou trois lettres anonymes sous votre nom. Tous ces gens-là sont des misérables bien indignes qu'un homme de votre mérite soit sollicité en leur faveur.

Je fais cette occasion de vous assurer de l'estime et du respect avec lesquels je serai toute ma vie , &c. (1)

(1) Il s'agissait de ce manuscrit de la Pucelle que *Graffet* voulait faire acheter à M. de *Voltaire* , en le menaçant de le publier. Si M. de *Haller* s'était rappelé combien la conduite de ce *Graffet* était infamé , combien la crainte de M. de *Voltaire* était fondée , il aurait , sans doute , tout bon calviniste qu'il était , répondu d'un ton moins magistral.

Un étranger se présente chez M. de *Voltaire* , et lui raconte qu'il a vu à Berne M. de *Haller*. M. de *Voltaire* le félicite sur le bonheur qu'il a eu de voir un grand-homme. Vous m'étonnez , dit l'étranger ; M. de *Haller* ne parle certainement pas de vous de la même manière. Eh bien , répliqua M. de *Voltaire* , il est possible que nous nous trompions tous deux.

1755.

*Réponse de M. de Haller.*

MONSIEUR,

J'AI été véritablement affligé de la lettre dont vous m'avez honoré. Quoi ! j'admire un homme riche, indépendant, maître du choix des meilleures sociétés, également applaudi par les rois et par le public, assuré de l'immortalité de son nom, et je verrai cet homme perdre le repos pour prouver qu'un tel a fait des vols, et qu'un autre n'est pas convaincu d'en avoir fait.

Il faut bien que la Providence veuille tenir la balance égale pour tous les humains. Elle vous a comblé de biens, elle vous accable de gloire. Il vous fallait des malheurs : elle a trouvé l'équilibre en vous rendant sensible.

Les personnes dont vous vous plaignez perdraient bien peu en perdant la protection d'un homme caché dans un coin du monde, et charmé d'être sans influence et sans liaisons. Les lois ont seules ici le droit de protéger le citoyen et le sujet. M. *Grasset* est chargé des affaires de mon libraire. J'ai vu M. *Lerouche* (*Laroche*) chez un exilé, M. *May*, que j'ai visité quelquefois depuis sa disgrâce, et qui passait ses dernières heures avec ce ministre.

Si l'un ou l'autre a mis mon nom sous des lettres anonymes, s'il a laissé croire que nos relations sont plus intimes, il aura vis-à-vis de moi des torts que vous sentez avec trop d'amitié.

Si les souhaits avaient du pouvoir, j'en ajouterais

en aux bienfaits du destin. Je vous donnerais de la tranquillité qui fuit devant le génie, qui ne le vaut pas par rapport à la société, mais qui vaut bien davantage par rapport à nous-mêmes : dès-lors l'homme le plus célèbre de l'Europe serait aussi le plus heureux. 1755.

Je suis avec l'admiration la plus parfaite, &c.

## L E T T R E C X X I I I.

A M. L'ABBÉ DE CONDILLAC, à Paris.

Janvier.

Vous serez peut-être étonné, Monsieur, que je vous fasse si tard des remerciemens que je vous dois depuis si long-temps ; plus je les ai différés, et plus ils vous sont dus. Je n'ai voulu avoir l'honneur de vous écrire qu'après avoir lu de suite tous vos ouvrages. Il m'a fallu passer une année entière au milieu des ouvriers et des historiens. Les ajustemens de ma campagne, les événemens contingens de ce monde, et je ne fais quel Orphelin de la Chine qui s'est venu jeter à la traverse, ne m'avaient pas permis de rentrer dans le labyrinthe de la métaphysique. Enfin, j'ai trouvé le temps de vous lire avec l'attention que vous méritez. Je trouve que vous avez raison dans tout ce que j'entends, et je suis bien sûr 1756.

— 1756. que vous auriez raison encore dans les choses que j'entends moins , et sur lesquelles j'aurais quelques petites difficultés. Il me semble que personne ne pense ni avec tant de profondeur ni avec tant de justesse que vous.

J'ose vous communiquer une idée que je crois utile au genre - humain. Je connais de vous trois ouvrages , l'Essai sur l'origine des connaissances humaines , le Traité des sensations et celui des animaux. Peut-être quand vous fîtes le premier ne songiez-vous pas à faire le second , et quand vous travaillâtes au second vous ne songiez pas au troisième. J'imagine que depuis ce temps-là il vous est venu quelquefois la pensée de rassembler en un corps les idées qui règnent dans ces trois volumes , et d'en faire un ouvrage méthodique et suivi , qui contiendrait tout ce qu'il est permis aux hommes de savoir en métaphysique. Tantôt vous iriez plus loin que *Locke* , tantôt vous le combattriez , et souvent vous seriez de son avis. Il me semble qu'un tel livre manque à notre nation ; vous la rendriez vraiment philosophe : elle cherche à l'être , et vous ne pouvez mieux prendre votre temps.

Je crois que la campagne est plus propre pour le recueillement d'esprit que le tumulte de Paris. Je n'ose vous offrir la mienne , je

crains que l'éloignement ne vous fasse peur ; mais , après tout , il n'y a que quatre-vingts lieues en passant par Dijon. Je me chargerais d'arranger votre voyage ; vous seriez le maître chez moi comme chez vous ; je ferais votre vieux disciple ; vous en auriez un plus jeune dans madame *Denis* , et nous verrions tous trois ensemble ce que c'est que l'ame. S'il y a quelqu'un capable d'inventer des lunettes pour découvrir cet être imperceptible , c'est assurément vous. Je fais que vous avez , physiquement parlant , les yeux du corps aussi faibles que ceux de votre esprit sont perçans. Vous ne manquerez point ici de gens qui écriraient sous votre dictée. Nous sommes d'ailleurs près d'une ville où l'on trouve de tout , jusqu'à de bons métaphysiciens. M. *Tronchin* n'est pas le seul homme rare qui soit dans Genève. Voilà bien des paroles pour un philosophe et pour un malade. Ma faiblesse m'empêche d'avoir l'honneur de vous écrire de ma main , mais elle n'ôte rien aux sentimens que vous m'inspirez. En un mot , si vous pouviez venir travailler dans ma retraite à un ouvrage qui vous immortaliserait , si j'avais l'avantage de vous posséder , j'ajouterais à votre livre un chapitre du bonheur. Je vous suis déjà attaché par la plus haute estime , et j'aurai l'honneur d'être toute ma vie , Monsieur , &c.

1756.



1756.

## L E T T R E C X X I V.

A MADAME DE FONTAINE , à Paris.

A Monion , 8 de janvier.

J'ENVOIE, ma chère nièce , la consultation de votre procès avec la nature au grand juge *Tronchin*. Je le prierai d'envoyer sa décision par la poste en droiture , afin qu'elle vous arrive plus vite.

Vous me paraissez à peu-près dans le même cas que moi : faiblesse et fécheresse , voilà nos deux principes. Cependant , malgré ces deux ennemies , je n'ai pas laissé de passer soixante ans ; et madame *le Doffeur* vient de mourir avant quarante , d'une maladie toute contraire. Mesdemoiselles *Bessières* avaient une vieille tante qui n'allait jamais à la garde-robe ; elle feisait seulement tous les quinze jours une crotte de chat que sa femme de chambre recevait dans sa main , et qu'elle portait dans la cheminée ; elle mangeait dans une semaine deux ou trois biscuits , et vivait à peu-près comme un perroquet ; elle était sèche comme le bois d'un vieux violon , et vécut dans cet état près de quatre-vingts ans , sans presque souffrir.

Au reste , je présume que M. *Tronchin* — vous prescrira à peu-près le même remède 1756. qu'à moi. Et , comme vous avez l'esprit plus tranquille que le mien , peut-être ce remède vous réussira ; mais ce ne sera qu'à la longue. Le père putatif du maréchal de *Richelieu* , qui était le plus sec et le plus constipé des ducs et pairs , s'avisa de prendre du lait à la casse : cela avait l'air du bouillon de *Proserpine* ; il s'en trouva très-bien. Il mangeait du rôti à dîner , il prenait son lait à la casse à souper , et vécut ainsi jusqu'à quatre-vingt-quatre ans. Je vous en souhaite autant , ma chère nièce. Amusez-vous toujours à peindre de beaux corps tout nus , en attendant que le docteur *Tronchin* rétablisse et engraisse le vôtre.

Adieu , ma chère nièce ; tâchez de venir nous voir avec des tetons rebondis et un gros cu. Je vous embrasse tendrement , tout maigre que je suis. J'écris à *Montigni* sur la mort de madame le *Dosseur*. Sa perte m'afflige , et fait voir qu'on meurt jeune avec de gros tetons. La vie n'est qu'un songe ; nous voudrions bien , votre sœur et moi , rêver avec vous.

1756.

## L E T T R E C X X V.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, à Paris.

A Monrion, 8 de janvier.

J E reçois, mon cher ange, votre lettre du 29 décembre, dans ma cabane de Monrion, qui est mon palais d'hiver. Mon sermon sur Lisbonne n'a été fait que pour édifier votre troupeau, et je ne jette point le pain de vie aux chiens. Si vous voulez seulement régaler *Thiriot* d'une lecture, il viendra vous demander la permission de s'édifier chez vous.

Je cherche toujours à vous faire ma cour par quelque nouvelle tragédie; mais j'ai une maudite Histoire générale qu'il faut finir, et une édition à terminer. Ma déplorable fanté ne me permet guère de porter trois gros fardeaux à la fois. J'ai résolu d'abandonner toute idée de tragédie jusqu'au printemps. Je sens que je ne pourrai faire de vers que dans le jardin des Délices. Il faut à présent que ma vieille muse se promène un peu pour se dégourdir. Je ne crois pas qu'on ait beaucoup à faire de *Mariamne*, quand on a un *Astianax* et une *Coquette*. On dit que cette mademoiselle *Hus*, dont vous me parlez,

resemble plus à une *Agnès* qu'à une *Salomé*. —  
 Cependant , si vous voulez qu'elle joue ce 1756.  
 vilain rôle , je le lui donne de tout mon  
 cœur , *in quantum possum et in quantum indiget*.  
 Je suis gifant dans mon lit , ne pouvant  
 guère écrire ; mais je vais donner les provi-  
 sions de *Salomé* à ladite demoiselle.

Quoique vous ne méritiez pas que je vous  
 dise des nouvelles , vous faurez pourtant que  
 la cour d'Espagne envoie quatre vaisseaux de  
 guerre à Buénos-Aires contre le révérend  
 père *Nicolas*. Parmi les vaisseaux de transport ,  
 il y en a un qui s'appelle le *Pascal*. Peut-être  
 y êtes-vous intéressé comme moi ; car il  
 appartient à messieurs *Gilly*. Il est bien juste  
 que *Pascal* aille combattre les jésuites ; mais  
 ni vous ni moi ne paraissions pas pour être  
 de la partie.

Je vous embrasse , mon cher ange.

1756.

## L E T T R E C X X V I.

A M. LE COMTE DE TRESSAN.

A Monrion , 11 de janvier.

**I**L me paraît , Monsieur , que sa Majesté polonoise n'est pas le seul homme bienfaisant en Lorraine , et que vous savez bien faire comme bien dire. Mon cœur est aussi pénétré de votre lettre , que mon esprit a été charmé de votre discours. Je prends la liberté d'écrire au roi de Pologne , comme vous me le conseillez , et je me fers de votre nom pour autoriser cette liberté. J'ai l'honneur de vous adresser la lettre ; mon cœur l'a dictée.

Je me souviendrai toute ma vie que ce bon prince vint me consoler un quart d'heure dans ma chambre , à la Malgrange , à la mort de madame *du Châtelet*. Ses bontés me sont toujours présentes. J'ose compter sur celles de madame de *Boufflers* et de madame de *Bassompierre*. Je me flatte que M. de *Lucé* ne m'a pas oublié ; mais c'est à vous que je dois leur souvenir. Comme il faut toujours espérer , j'espère que j'aurai la force d'aller à Plombières , puisque Toul est sur la route. Vous m'avez écrit : A mon château de Monrion : c'est *Ragotin*

qu'on appelle *monseigneur* ; je ne suis point  
 homme à châteaux. Voici ma position : 1756.  
 j'avais toujours imaginé que les environs  
 du lac de Genève étaient un lieu très-agréable  
 pour un philosophe, et très-sain pour un  
 malade ; je tiens le lac par les deux bouts ;  
 j'ai un hermitage fort joli aux portes de  
 Genève, un autre aux portes de Laufane ; je  
 passe de l'un à l'autre ; je vis dans la tranquil-  
 lité, l'indépendance et l'aïfance, avec une  
 nièce qui a de l'esprit et des talens, et qui a  
 consacré sa vie aux restes de la mienne.

Je ne me flatte pas que le gouverneur de  
 Toul vienne jamais manger des truites de  
 notre lac ; mais, si jamais il avait cette fan-  
 taisie, nous le recevrons avec transport ; nous  
 compterions ce jour parmi les plus beaux  
 jours de notre vie. Vous avez l'air, messieurs  
 les lieutenans généraux, de passer le Rhin  
 cette année, plutôt que le mont Jura ; et j'ai  
 peur que vous ne soyez à Hanovre quand je  
 serai à Plombières. Devenez maréchal de  
 France, passez du gouvernement de Toul à  
 celui de Metz, soyez aussi heureux que vous  
 méritez de l'être ; faites la guerre, et écrivez-  
 la. L'histoire que vous en ferez, vaudra cer-  
 tainement mieux que la rapsodie de la Guerre  
 de 1741, qu'on met impudemment sous mon  
 nom. C'est un ramas informe et tout défiguré



— de mes manuscrits que j'ai laissés entre les  
1756. mains de M. le comte d'*Argenson*.

Je vous prévien sur cela, parce que j'ambitionne votre estime. J'ai autant d'envie de vous plaire, Monsieur, que de vous voir, de vous faire ma cour, de vous dire combien vos bontés me pénètrent. Il n'y a pas d'apparence que j'abandonne mes hermitages et un établissement tout fait dans deux maisons qui conviennent à mon âge et à mon goût de retraite. Je sens que si je pouvais les quitter, ce serait pour vous, après toutes les offres que vous me faites avec tant de bienveillance. Je crois avoir renoncé aux rois, mais non pas à un homme comme vous.

Permettez-moi de présenter mes respects à madame la comtesse de *Tressan*, et recevez les tendres et respectueux remercimens du suisse *Voltaire*.

Je m'intéresse à *Panpan* (\*) comme malade et comme ami.

(\*) M. de *Vaux*.

## L E T T R E C X X V I I .

1756.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Février.

**M**ON cher ange, si ceci n'est pas une tragédie, ce font au moins des vers tragiques : je vous demande en grâce de me mander s'ils sont orthodoxes, je les crois tels; mais j'ai peur d'être un mauvais théologien. Il court sous mon nom je ne fais quelle pièce sur le même sujet. Il serait bon que mon vrai sermon fit tomber celui qu'on m'impute. Je vous demande en grâce d'éplucher mon prêche. Le *tout est bien* me paraît ridicule quand le mal est sur terre et sur mer. Si vous voulez que tout soit bien pour moi, écrivez-moi.

Je vous demande pardon, mon cher ange, de vous envoyer tant de vers, et point de nouvelle tragédie; mais j'imagine que vous serez bien aise de voir les belles choses que fait le roi de Prusse. Il m'a envoyé toute la tragédie de Mérope mise par lui en opéra. Permettez que je vous donne les prémices de son travail; je m'intéresse toujours à sa gloire. Vous pourriez confier ce morceau à *Thiriot*, qui en chargera sans doute sa mémoire, et qui fera une des trompettes de la renommée de ce

— grand-homme. Je ne doute pas que le roi de  
1756. Prusse n'ait fait de très-beaux vers pour le duc  
de *Nivernois* ; mais jusqu'à présent on ne connaît que son traité en prose avec les Anglais.  
Mille respects à tous les anges.

## L E T T R E C X X V I I I .

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Monrion , le 7 de février.

**J**E vous remercie bien fort , mon héros , de votre belle et instructive épître. Il est vrai que vous écrivez comme un chat , et que si vous n'y prenez garde vous égalerez le maréchal de *Villars*. Je me flatte bien que vous l'égalerez tout de même quand il ne sera pas question de plume ; mais il me semble que le nouveau traité dont le roi de Prusse s'applaudit , ne vous permettra pas la guerre de terre. Vous ne feriez pas le premier de votre nom qui eût gagné une bataille navale ; mais , jusqu'à présent , vous n'avez pas tourné vos vues de ce côté. Vous allez pourtant vous montrer à la Méditerranée ; et je voudrais que les Anglais fissent une descente vers Toulon , pour que vous les traitassiez comme on vient de les traiter à Philadelphie.

Je

Je reviens à Fontenoi. Je suis encore à com-  
prendre comment ma nièce ne vous donna  
pas le manuscrit que je lui avais envoyé pour  
vous. Ce manuscrit ne contenait que des  
mémoires qu'il fallait rédiger et resserrer : il  
y avait une grande marge qui attendait vos  
instructions dans vos momens de loisir. — 1756.

M. de Ximènes, qui allait souvent chez ma  
nièce, fait comment ces mémoires informes  
et défigurés ont été imprimés en partie. Je ferai  
transcrire l'ouvrage entier dès que je ferai de  
retour à mes petites Délices auprès de Genève.  
Il est bien certain que le nom de *Reiff* ou de  
*Thésée* est une chose fort indifférente ; mais ce  
qui ne l'est point, c'est qu'on ose vous con-  
tester le service important que vous avez  
rendu au roi et à la France.

Permettez-moi seulement de vous repré-  
senter qu'en vous tuant de dire qu'il n'y a pas  
un mot de vrai dans la conversation rapportée,  
vous semblez donner un prétexte à vos envieux  
de dire que ce qui suit cette conversation n'est  
pas plus véritable.

Je n'ai pas inventé le *Thésée*, et, par paren-  
thèse, cela est assez dans le ton de M. le  
maréchal de *Noailles*. C'est, encore une fois,  
votre écuyer *Féraul* qui me l'a conté ; c'est  
une circonstance inutile, sans doute ; mais  
ces bagatelles ont un air de vérité qui donne

— du crédit au reste ; et si vous me contestez le  
 1756. *Thésée* publiquement , vous affaiblissez vous-même les vérités qui sont liées à cette conversation. On présumera que j'ai hasardé tout ce que je rapporte de cette journée si glorieuse pour vous.

Au reste , toute cette histoire est fondée sur les lettres originales de tous les généraux ; et quelques petites circonstances , qu'on m'a dites de bouche , ne peuvent , je crois , faire aucun tort au reste de l'histoire , quand je rapporte mot pour mot les lettres qui sont dans le dépôt du ministre.

Je souhaite que la guerre sur mer soit aussi glorieuse que la dernière guerre en Flandre l'a été.

Croirez-vous que le roi de Prusse vient de m'envoyer une tragédie de Mérope , mise par lui en opéra ? Il m'avertit cependant qu'il n'est occupé qu'à des traités. Je voudrais que vous vissiez quelque chose de son ouvrage , cela est curieux. Faites vos réflexions sur ce contraste , et sur tous ces contrastes. J'aurais pu donner quelques bons avis , mais je me renferme dans mon obscurité et dans ma solitude , comme de raison.

Je ne doute pas que vous ne voyiez madame de *Pompadour* avant votre départ. Je n'ai qu'à vous renouveler mon éternel et respectueux attachement.

## L E T T R E C X X I X.

1756.

A M. BRIASSON, *libraire à Paris.*

A Monrion, 13 de février.

AVANT de travailler à l'article *Français*, il ferait bon que quelque homme zélé pour la gloire du Dictionnaire encyclopédique, voulût bien se donner la peine d'aller à la bibliothèque royale, et d'y consulter les manuscrits du dixième et onzième siècles, s'il y en a dans le jargon barbare, qui est devenu depuis la langue française. On pourrait découvrir peut-être quel est le premier de ces manuscrits qui emploie le mot *français*, au lieu de celui de *franc*. Ce serait une chose assez curieuse de fixer le temps où nous fûmes débaptisés, et où nous devînmes sauvages *français*, après avoir été sauvages *francs*, sauvages *gaulois* et sauvages *celtes*.

Si le roman de *Philomena*, écrit au dixième siècle, en langue moitié romance, moitié française, se trouve à la bibliothèque du roi, on y rencontrera peut-être ce que j'indique. L'histoire des ducs de Normandie, manuscrite, doit être de la fin du onzième siècle, aussi-bien que celle de *Guillaume au court nez*. Ces livres ne peuvent manquer de donner des lumières



— 1756. sur ce point qui, quoique frivole en lui-même, devient important dans un dictionnaire. On verra si ces premiers romans se servent encore du mot *franc*, ou s'ils adoptent celui de *français*.

En vérité, il n'y a que les gens qui sont à Paris qui puissent travailler avec succès au Dictionnaire encyclopédique; cependant, quand je serai de retour à ma maison de campagne, près de Genève, je travaillerai de toutes mes forces à *Histoire*.

Je ne doute pas que M. de *Montesquieu* n'ait profité, à l'article *Goût*, de l'excellente dissertation qu'*Addisson* a insérée dans le *Spectateur*, et qu'il n'ait fait voir que le goût consiste à discerner, par un sentiment prompt, l'excellent, le bon, le mauvais, le médiocre, souvent mis l'un auprès de l'autre dans une même page. On en trouve mille exemples dans les meilleurs auteurs, surtout dans les auteurs de génie, comme *Corneille*.

A propos de goût et de génie, l'Eloge de M. de *Montesquieu*, par M. d'*Alembert*, est un ouvrage admirable: il y a confondu les ennemis du genre-humain.

Mille sincères et tendres complimens à M. d'*Alembert*, à M. *Diderot* et à tous encyclopédistes.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Monrion, 26 de février.

**M**OI, vous avoir oublié, mon cher ange! ah, cela est bien impossible! Il y a plus de trois semaines que j'envoyai à madame de *Fontaine* le petit ouvrage dont vous me parlez, pour vous être donné sur le champ. Si vous avez quelqu'un de la famille à gronder, c'est à madame de *Fontaine* qu'il faut vous adresser. Je n'ai point reçu cette lettre où vous me chantiez pouilles: apparemment que vos gens, voyant que vous me grondiez, n'ont pas cru que la lettre fût pour moi. Je reçois très-régulièrement toutes celles qu'on m'écrit par M. *Tronchin*. Ne craignez point, mon cher ange, de m'écrire par cette voie. Il me semble qu'il faudrait faire à présent quelque tragédie maritime: on n'a encore représenté des héros que sur terre; je ne vois pas pourquoi la mer a été oubliée. La scène ferait sur un vaisseau de cent pièces de canon. Vous m'avouerez que l'unité de lieu y serait exactement observée, à moins que les héros ne se jetassent dans la mer. En vérité, je ne trouve rien de neuf sur terre: ce sont toujours les mêmes

— passions , et des aventures qui se ressemblent.  
 1756. Le théâtre est épuisé , et moi aussi : et puis , quand on s'est tué à travailler deux ans de suite à l'ouvrage le plus difficile que l'esprit humain puisse entreprendre , quelle en est la récompense ? Les comédiens daignent - ils seulement remercier du présent qu'on leur a fait ? On amuse la cour deux heures ; mais , de tous ceux qu'on a amusés , en est-il un seul qui daigne vous rendre le moindre service ? La parodie nous tourne en ridicule ; un *Fréron* nous déchire : voilà tout le fruit d'un travail qui abrège la vie. C'est à ce coup que vous m'allez bien gronder : vous auriez tort , mon cher ange. Ne voyez-vous pas que si mon sujet était arrangé à ma fantaisie , j'aurais déjà commencé les vers ?

Mais quelle est donc la maladie de madame d'*Argental* ? que veut donc dire son pied ? Si la comédie ne la guérit point , que pourra *Fournier* ? Son état m'afflige sensiblement. Quand vous irez à la comédie , mon cher et respectable ami , faites , je vous prie , pour moi , les remerciemens les plus tendres à *Gengis-khan*. Il est vrai que je ne pouvais mieux me venger de l'auteur de *Mérope* opéra , qu'en vous en envoyant un petit échantillon. Je crois qu'à présent on doit trouver ses vers fort mauvais à Versailles. Je suis toujours

attaché à madame de *Pompadour* ; je lui dois de la reconnaissance , et j'espère qu'elle sera long-temps en état de faire du bien. Adieu , mon cher ange ; je vous embrasse tendrement. 1756.

## L E T T R E C X X X I.

A M. T H I R I O T.

Aux Délices, 12 de mars.

IL faut , mon ancien ami , que l'âge ait dépravé mon goût. Je n'ai pu tâter des deux plats que vous m'avez envoyés par M. *Bouret* : je vous remercie , et je ne peux guère remercier l'auteur.

Si vous avez l'ancienne Religion naturelle , en quatre chants, je vous prie de me l'envoyer.

Si vous avez à vous défaire d'un nombre de livres curieux , envoyez-moi la liste et le prix.

Si vous aimez les vers honnêtes et décens , voici ceux qui termineront le sermon sur Lisbonne : lâchez-les pour apaiser les *Cerbères*.

Quel est l'ignorant qui veut qu'on mette l'*ouvrier* au lieu du *potier* ? Cet ignorant-là n'a pas lu *S<sup>t</sup> Paul*.

Il ne tient qu'à moi d'aller voir l'opéra de *Méropé* , de la composition du roi de Prusse ,

— qu'il fait exécuter le 27 mars ; mais je n'irai  
1756. pas.

En retrouvant votre dernière lettre , j'ai vu que vous m'y disiez de vous envoyer la nouvelle édition de mon petit carême , par la poste ; et que vous vouliez la faire réimprimer sur le champ , à l'usage des ames dévotes. J'obéis donc à votre bonne intention. Mon ancien ami , si on ne veut pas se servir de la préface des éditeurs de Genève , il en faut une qui soit dans le même goût , et qui dise combien ces deux poèmes ont été tronqués et défigurés. Il est très-triste assurément qu'on les ait imprimés sans avoir mon dernier mot ; mais le voici. Je fais aussi la guerre aux Anglais , à ma façon.

J'espère que M. le maréchal de *Richelieu* leur prouvera , à la fin , qu'il y a pour eux du mal dans ce monde.

Je vous embrasse.

LETTRE

A MADAME DE FONTAINE, à Paris.

A Monrion, 17 de mars.

**M**A chère enfant, je savais, il y a longtemps, qu'*Esculape-Tronchin* était à Paris; et j'ai été fidelle à un secret qu'il ne m'avait pas dit. Je le déclare indigne de sa réputation, s'il ne vous donne pas un cu et des tetons. Vous ferez très-bien de venir avec messieurs *Tronchin* et *Labat*: une femme ne peut se damner en voyageant avec son directeur, ni se mal porter en courant la poste avec son médecin.

Votre frère a donc quitté son pot-à-beurre pour vous; et il va soutenir la cause du grand conseil contre les gens tenant la cour du parlement. Nous l'embrassons tendrement, votre sœur et moi. Nous comptons aller faire un petit tour à Lyon pour la dédicace du beau temple dédié à la comédie, que la ville a fait bâtir moyennant cent mille écus. C'est un bel exemple que Lyon donne à Paris, et qui ne fera pas suivi; mais l'autel ne fera pas prêt, et on ne pourra y officier qu'à la fin de juin. Nous viendrons ou vous recevoir à Lyon, ou nous vous y reconduirons des petites Délices

*Corresp. générale.* Tome V. \* B b



— du lac. Enfin nous nous verrons , et tout  
1756. s'arrangera , et je dirai : *tout est bien.*

C'est *Satan* qui a fait imprimer l'ébauche de mon sermon. J'ai, dans un accès de dévotion , augmenté l'ouvrage de moitié , et j'ai pris la liberté de raisonner à fond contre *Pope*, et de plus très-chrétiennement. Il y a sans doute beaucoup de mal sur la terre , et ce mal ne fait le bien de personne ; à moins qu'on ne dise que votre constipation a été prévue de DIEU pour le bonheur des apothicaires. Je souffre depuis quarante ans , et je vous jure que cela ne fait de bien à personne. La maladie de M. de *Séchelles* ne fera aucun bien à l'Etat. Pour la comédie de *la Noue* , elle lui fera quelque bien , quoiqu'on dise qu'elle ne vaut pas grand'chose.

— Votre sœur se donne quelquefois des indigestions de truite , et fait toujours sa cour à *Alceste* et à *Admette*. Je fais de mon côté de la mauvaise prose et de mauvais vers. Je griffonne quelques articles pour l'Encyclopédie ; je bâtis une écurie , je plante des arbres et des fleurs , et je tâche de rendre l'hermitage des Délices moins indigne de vous recevoir. Je vous embrasse tendrement , vous et les vôtres ; et frère et fils , et vous recommande un cu et des tetons , ma chère nièce.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices , 22 de mars.

MON cher ange , vous avez raison ; il vaudrait mieux faire des tragédies que des poèmes sur les malheurs de Lisbonne et sur la Loi naturelle. Ces deux ouvrages sont donc imprimés à Paris , pleins de lacunes et de fautes ridicules , et on est exposé à la criaillerie ! Madame de *Fontaine* a dû vous donner , il y a long-temps , le poème sur la loi naturelle. On lui a donné le titre de Religion naturelle , à la bonne heure ; mais il fallait l'imprimer plus correct... C'est une faible esquisse que je crayonnai pour le roi de Prusse , il y a près de trois ans , précisément avant la brouillerie. La margrave de *Bareith* en a donné des copies , et j'en suis fâché pour plus d'une raison. Que faire ? il faudra le publier après y avoir mis sagement la dernière main. J'en fais autant de la jérémiade sur Lisbonne. C'est actuellement un poème de deux cents cinquante vers. Il est raisonné , et je le crois très-raisonnable. Je suis fâché d'attaquer mon ami *Pope* , mais c'est en l'admirant. Je n'ai peur que d'être

— trop orthodoxe, parce que cela ne me sied  
1756. pas ; mais la résignation à l'Être suprême sied  
toujours bien.

Encore une fois , une tragédie vaudrait mieux ; mais le génie poétique est libre et commande : il faut attendre l'inspiration.

J'apprends qu'on a imprimé la Religion naturelle à madame la duchesse de *Gotha*, aussi-bien que celle au roi de Prusse. Je me vois comme l'âne de *Buridan*.

## LET TRE C X X I V.

A M A D A M E.

LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Aux Délices , 24 de mars.

**C**OMMENT luttez-vous contre la queue de l'hiver , Madame , avec votre maudite exposition au nord ? Vous êtes sur les bords du Rhin , et vous ne le voyez pas. Vous êtes à la campagne , et à peine y avez-vous un jardin. Vous avez une amie intime , et il faut qu'elle vous quitte. Ni la campagne ni *Strasbourg* ne doivent vous plaire. Monsieur votre fils n'est-il pas auprès de vous ? il vous consolerait de tout. Que ne puis-je vous avoir

tous deux dans mes Délices ! c'est alors que  
mon hermitage mériterait ce nom. Nous som-  
mes du moins au midi , et nous voyons le  
beau lac de Genève. Madame *Denis* n'a pas  
heureusement de prébende qui la rappelle.  
Nous oublions , dans notre hermitage , les  
rois , les cours , les sottises des hommes ; nous  
ne songeons qu'à nos jardins et à nos amis.

Je finis enfin par mener une vie patriarcale ;  
c'est un don de DIEU qu'il ne nous fait que  
quand on a barbe grise ; c'est *le hochet de la  
vieillesse*. Si j'avais autant de fanté que je me  
fuis procuré de bonheur , je vous dirais plus  
souvent , Madame , que je vous aimerai de  
tout mon cœur , jusqu'au dernier moment de  
mon existence. Madame *Denis* et moi sommes  
à vous pour jamais ; ne nous oubliez pas près  
de la branche qui préside à Colmar.

## L E T T R E C X X X V.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices , 28 de mars.

**S**I je n'avais pas une nièce , mon héros , vous  
m'auriez vu à Lyon. Je vous aurais suivi à  
Toulon , à Minorque. Vous auriez eu votre  
historien avec vous , comme *Louis XIV.* Que

1756. Les vents et la fortune vous accompagnent ! Je ne peux répondre d'eux , mais je réponds que vous ferez tout ce que vous pourrez faire. Si jamais vous pouvez avoir la bonté de me faire parvenir un petit journal de votre expédition , je tâcherai d'en enchâsser les particularités les plus intéressantes pour le public , et les plus glorieuses pour vous , dans une espèce d'Histoire générale qui va depuis *Charlemagne* jusqu'à nos jours. Je voudrais que mon greffe fût celui de l'immortalité. Vous m'aidez à l'empêcher de périr. Il est venu , à mon hermitage des Délices , des anglais qui ont vu votre statue à Gènes : ils disent qu'elle est belle et ressemblante. Je leur ai dit qu'il y avait dans Minorque un sculpteur bien supérieur. Réussissez , Monseigneur ; votre gloire sera sur le marbre et dans tous les cœurs. Le mien en est rempli ; il vous est attaché avec la plus vive tendresse et le plus profond respect.

Je me flatte que vous ferez bien content de M. le duc de *Fronsac*. On dit qu'il sera digne de vous : il commence de bonne heure.

Oserais-je vous demander une grâce ? Ce serait de daigner vous souvenir de moi , avec M. le prince de *Virtemberg* qui sert , je crois , sous vos ordres , et qui m'honore des bontés les plus constantes.

Vous m'avez parlé de certaines rapsodies sur Lisbonne et sur la religion naturelle. Vraiment vous avez bien autre chose à faire qu'à lire mes rêveries ; mais , quand vous aurez quelque insomnie , elles font bien à votre service. — 1756.

## L E T T R E C X X X V I .

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices , premier d'avril.

J E reçois votre lettre du 24 mars , mon divin ange ; que de choses j'ai à vous dire ! Madame d'Argental a toujours mal au pied ! et le messie Tronchin est à Paris ! Il dit que je suis sage et que je me porte bien ; ah , n'en croyez rien. Mon procureur dit qu'il m'avait envoyé une procuration ; c'est ce qu'un procureur doit envoyer ; mais il n'en était rien avant vos bontés et avant que M. l'abbé de Chauvelin eût daigné employer auprès de lui son éloquence. J'écris à M. l'abbé de Chauvelin pour le remercier ; je ne fais point sa demeure : je lui écris à Paris.

Vous me parlez d'une mademoiselle Guëan ; voilà ce que c'est que d'écrire trop tard ; les



— 1756. *Bonneau* sont plus alertes. Un *Bonneau* m'a écrit, il y a un mois, pour mademoiselle *Hus*, et mon respect pour le métier ne m'a pas permis de refuser. J'ai signé; j'ai donné Nanine à cette *Hus*: ce n'est pas ma faute. Je ne suis qu'un pauvre suisse mal instruit. On me défigure à Paris. Mon petit Carême est imprimé d'une manière scandaleuse. La jérémiade sur Lisbonne et la Loi naturelle sont deux pièces dignes de la primitive Eglise. *Satan* en a fait les éditions. A qui dois-je m'adresser pour vous faire tenir mes sermons avec les notes? Parlez donc, écrivez donc un petit mot. Quand vous n'auriez pas eu la bonté de mettre à la raison mon procureur, je ne laisserais pas de songer pour vous à quelque drame bien extraordinaire, bien tendre, bien touchant, si DIEU m'en donne la force et la grâce; mais que faire? comment faire? et à quoi bon travailler pour des ingrats? moi suisse! moi fournir la cour et la ville! Je prêche DIEU, et on dit au roi que je suis athée. Je prêche *Confucius*, et on lui dit que je ne vaudrais pas *Crébillon*. Le roi de Prusse ne m'a pas traité avec reconnaissance; et on imprime une Religion naturelle où je le loue à tour de bras. Comment soutenir tous ces contrastes? Heureusement j'ai une jolie maison et de beaux jardins. Je suis libre, indépendant; mais je

ne digère point ; et je suis loin de vous ; et je mourrai probablement sans vous revoir. 1756.

On me mande que les Anglais font à Port-Mahon. On me mande que nos affaires de Cadix font désespérées , et vous ne me dites pas comment va votre petit fait, Vous me ferez prendre les tragédies en horreur. Madame Denis vous fait des complimens sans fin , et moi des remercimens et des reproches. Je vous embrasse. Je vous aime de tout mon cœur.

## L E T T R E C X X X V I I .

A M. D E C I D E V I L L E .

Aux Délices, le 12 d'avril.

J'AI tant fait de vers , mon cher et ancien ami , que je suis réduit à vous écrire en prose. J'ai différé à vous donner de mes nouvelles , comptant vous envoyer à la fois le poëme sur le Désastre de Lisbonne , sur le Tout est bien , et sur la Loi naturelle ; ouvrages dont on a donné à Paris des éditions toutes défigurées. Obligé de faire imprimer moi-même ces deux poëmes , j'ai été dans la nécessité de les corriger. Il a fallu dire ce que je pense, et le dire d'une manière qui ne révoltât ni les esprits trop philosophes , ni les esprits trop crédules.

— J'ai vu la nécessité de bien faire connaître ma  
 \*756. façon de penser, qui n'est ni d'un superstitieux  
 ni d'un athée, et j'ose croire que tous les  
 honnêtes gens feront de mon avis.

Genève n'est plus la Genève de *Calvin*, il  
 s'en faut beaucoup; c'est un pays rempli de vrais  
 philosophes. Le christianisme raisonnable de  
*Locke* est la religion de presque tous les minis-  
 tres, et l'adoration d'un Etre suprême, jointe  
 à la morale, est la religion de presque tous  
 les magistrats. Vous voyez, par l'exemple de  
*Tronchin*, que les Gênois peuvent apporter  
 en France quelque chose d'utile. Vous avez  
 eu, cette année, des bords de notre lac,  
 l'infertion de la petite vérole, Idamé et la  
 Religion naturelle.

Mes libraires se sont donné le plaisir d'as-  
 sembler dans leur ville les chefs du conseil  
 et de l'Eglise, et de leur lire mes deux poë-  
 mes : ils ont été universellement approuvés  
 dans tous les points. Je ne fais si la sorbonne  
 en ferait autant. Comme je ne suis pas en  
 tout de l'avis de *Pope*, malgré l'amitié que  
 j'ai eue pour sa personne, et l'estime sincère  
 que je conserverai toute ma vie pour ses  
 ouvrages, j'ai cru devoir lui rendre justice  
 dans ma préface, aussi-bien qu'à notre illustre  
 ami M. l'abbé du *Resnel*, qui lui a fait l'hon-  
 neur de le traduire, et souvent lui a rendu le

service d'adoucir les duretés de ses sentimens. Il a fallu encore faire des notes. J'ai tâché de fortifier toutes les avenues par lesquelles l'ennemi pouvait pénétrer. Tout ce travail a demandé du temps. Jugez, mon cher et ancien ami, si un malade chargé de cette besogne, et encore d'une Histoire générale qu'on imprime, et qui plante, et qui fait bâtir, et qui établit une espèce de petite colonie, a le temps d'écrire à ses amis. Pardonnez-moi donc si je paraîs si paresseux dans le temps que je suis le plus occupé.

---

 1756.

Mandez-moi comment je peux vous adresser mon Tout n'est pas bien et ma Religion naturelle. J'ignore si vous êtes encore à Paris; je ne fais où est M. l'abbé du Resnel. Je vous écris presque au hasard, sans savoir si vous recevrez ma lettre. Madame Denis vous fait mille complimens.

## 1756. LETTRE CXXXVIII.

A M. THIRIOT.

Aux Délices , 12 d'avril.

JE dicte ma lettre , mon cher et ancien ami , parce que je ne me porte pas trop bien. C'est tout juste le cas de combattre plus que jamais le système de *Pope* ;

*Bonne ou mauvaise santé*

*Fait notre philosophie.*

Mandez-moi comment je peux vous envoyer quelques exemplaires de mes lamentations de *Jérémie* sur Lisbonne , et de mon testament en vers où je parle de la religion naturelle d'une manière , en vérité , très-édifiante. J'ai arrondi ces deux ouvrages autant que j'ai pu ; et , quoique j'y aye dit tout ce que je pense , je me flatte pourtant d'avoir trouvé le secret de ne pas offenser beaucoup de gens. Je rends compte de tout dans mes préfaces , et j'ai mis à la fin des poèmes des notes assez curieuses. Je ne fais si les théologiens de Paris me rendront autant de justice que ceux de Genève. Il y a plus de philosophie sur les bords de notre lac qu'en forbonne. Le nombre des gens

qui pensent raisonnablement se multiplie tous les jours : si cela continue , la raison rentrera un jour dans ses droits ; mais ni vous ni moi ne verrons ce beau miracle. Je suis fâché que vous ayez perdu l'idée de venir à mes Délices : elles commencent à mériter leur nom : elles sont bien plus jolies qu'elles ne l'étaient quand votre petit aimable *Patu* y fit un pèlerinage : je vous assure que c'est une jolie retraite bien convenable à mon âge et à ma façon de penser. Je ne fais pas de si beaux vers que *Pope* , mais ma maison est plus belle que la sienne , et on y fait meilleure chère , grâce aux soins de madame *Denis* ; et je vous réponds que les jardins d'*Epicure* ne valaient pas les miens. Si jamais vous vous ennuyez des rues de Paris , et que vous vouliez faire un voyage philosophique , je me chargerai volontiers de votre équipage. Dites , je vous en prie , à *Lambert* que je vais lui envoyer les poèmes de *Lisbonne* et de la *Loi naturelle*. Dites-lui , en même temps , qu'il aurait bien dû s'entendre avec les *Cramer* pour l'édition de mes rêveries. Il était impossible que cette édition ne se fit pas sous mes yeux : vous savez que je ne suis jamais content de moi , que je corrige toujours , et il y a telle feuille que j'ai fait recommencer quatre fois. L'édition est finie depuis quelques jours. Puisque *Lambert* en veut faire



— une, il me fera grand plaisir de mettre votre  
 1756. nom à la tête du premier discours sur l'homme;  
 le quatrième est pour un roi, et le premier  
 fera pour un ami; cela est dans l'ordre.  
 Bonsoir, je vous embrasse.

## L E T T R E C X X X I X.

A M. LE DUC D'UZÈS.

Aux Délices, près de Genève, 16 d'avril.

**V**ous voyez, monsieur le Duc, l'excuse  
 de mon long silence, dans la liberté que je  
 prends de ne pas écrire de ma main. Mes yeux  
 ne valent pas mieux que le reste de mon corps.  
 Il faut que vous ayez plus de courage que moi,  
 puisque vous écrivez de si jolies lettres avec  
 un rhumatisme; mais c'est que vous avez  
 autant d'esprit que de courage.

Il est vrai, monsieur le Duc, que je me suis  
 avisé, il y a quelques années, d'argumenter  
 en vers sur la religion naturelle, avec le roi  
 de Prusse. C'était tout juste immédiatement  
 avant que lui et moi chétif nous fissions l'un  
 et l'autre une petite brèche à cette religion  
 naturelle, en nous fâchant très-mal à propos;  
 mais il n'est pas rare à la nature humaine de  
 voir le bien et de faire le mal. On a imprimé

à Paris ce petit ouvrage depuis quelque temps, mais entièrement défiguré, et on y a joint des fragmens d'une jérémiade sur le Défaître de Lisbonne, et d'un examen de cet axiome *tout est bien*. Toutes ces rêveries viennent d'être recueillies à Genève : on les a imprimées correctement avec des notes assez curieuses. Si cela peut amuser votre loisir, je donnerai le paquet à M. de Rhodon qui, sans doute, trouvera des occasions de vous le faire tenir.

1756.

Puisque vous me parlez des péchés de ma jeunesse, je vous assure que vous n'avez point la véritable *Jeanne* : celle qu'on a imprimée et celles qui courent en manuscrit ressemblent à toutes les filles qui prennent le beau nom de pucelles, sans avoir l'honneur de l'être. Bien des gens, à qui le sujet plaisait, se sont avisés de remplir les lacunes. Je peux vous assurer que ce mot de *bien-aimé* n'est pas dans mon original : il n'est fait que pour le Cantique des cantiques. Si mon âge, mes maladies et mes occupations me permettaient de revoir ces anciennes plaisanteries qui ne sont plus pour moi de saison, et si le goût vous en demeurait, je me ferais un plaisir de mettre entre vos mains l'ouvrage tel que je l'ai fait ; mais ce n'est pas là une besogne de malade.

Quant à la foule de mes autres sottises, les frères *Cramer* en achèvent l'impression à

— 1756. Genève. Je n'en fais point les honneurs. Ils ont entrepris cette édition à leurs risques et périls, et j'ai eu des raisons pour ne pas vouloir en garder plusieurs exemplaires en ma possession. Ma santé d'ailleurs est dans un état si déplorable que j'évite avec soin tout ce qui pourrait entraîner quelque discussion.

Je fais des vœux, en qualité de bon français et de serviteur de M. le maréchal de *Richelieu*, pour qu'il arrive dans l'île de Minorque avant les Anglais; et je crois qu'on a beau jeu quand on part de Toulon, et qu'on joue contre des gens qui ne sont pas encore partis de Portsmouth.

## L E T T R E C X L.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 16 d'avril.

C'EST un trait digne de mon héros de daigner songer à son vieux petit suisse, quand il s'en va prendre ce Port-Mahon. Savez-vous bien, Monseigneur, que l'île de Minorque s'appelait autrefois l'île d'Aphrodise, et qu'*Aphrodise* en grec c'est *Vénus*? Je me flatte que vous donnerez pour le mot, *Venus victrix*, cela vous fiéra à merveille. Ce mot-là ne réussit

réussit pas mal à un de vos devanciers qui eut  
aussi affaire en son temps aux Anglais et aux  
dames. 1756.

Je ne conçois pas comment les Anglais pourraient s'opposer à votre expédition. Ils ont quatre cents cinquante lieues à traverser avant d'être dans la mer de vos îles Baléares ; et quand même ils arriveraient à temps, auront-ils assez de troupes ? Vous n'avez pas cent lieues de traversée. Si le sud-ouest vous est contraire , ne l'est-il pas aussi aux Anglais ? Enfin , j'ai la meilleure opinion du monde de votre entreprise. Il vient tous les jours des anglais dans ma retraite. Ils me paraissent très-fâchés d'avoir chez eux des hanovriens , et ils ne croient pas qu'on puisse vous empêcher de prendre Port-Mahon , fussiez-vous quinze jours aux îles d'Hières. Comme on peut avoir quelques momens de loisir sur *le Foudroyant* , dans le chemin , je prends la liberté grande de vous envoyer mes sermons ; ils ne sont ni gais ni galans , ils conviennent au saint temps de Pâques : ils sont bien sérieux , mais votre sphère d'activité s'étend à tous les objets. S'ils vous ennuient , vous n'avez qu'à les jeter dans la mer. Je ne dirai *tout est bien* que quand vous aurez pris la garnison de Port-Mahon prisonnière de guerre. En attendant , je songe assez tristement aux choses de ce monde. J'ai

— 1756. reçu de Buénos-Aires le détail de la destruction de Quito; c'est pis que Lisbonne. Notre globe est une mine, et c'est sur cette mine que vous allez vous battre.

Vous savez que les jésuites du Paraguai s'opposent très-sainement aux ordres du roi d'Espagne. Il envoie quatre vaisseaux chargés de troupes pour recevoir leur bénédiction. Le hasard a fait que je fournis pour ma part un de ces vaisseaux dont une petite partie m'appartenait. Ce vaisseau s'appelle *le Pascal*. Il est juste que *Pascal* combatte les jésuites, et cela est plaisant. Pardon de bavarder si long-temps avec mon héros. Madame *Denis* et moi, nous lui présentons nos tendres respects, nos vœux, nos espérances, notre impatience.

## L E T T R E C X L I.

A MADAME DE FONTAINE, à Paris.

Aux Délices, 16 d'avril.

**L**ES Délices sont un hôpital, ma chère nièce : nous sommes sur le côté, votre sœur et moi ; notre *Esculape-Tronchin* ne peut pas être par-tout. Songez à conserver la santé qu'il vous a rendue. Il arrive bien souvent dans les

maladies chroniques, comme les nôtres, qu'un remède agit heureusement les quinze premiers jours, et cesse ensuite de faire son effet. C'est ce que j'ai éprouvé toute ma vie, et que je souhaite que vous n'éprouviez pas. 1756.

Dès que votre sœur et moi nous aurons repris un peu de force, nous ferons un petit voyage indispensable. Ne manquez pas de nous écrire toujours aux Délices, et de nous informer de votre marche, afin que nous puissions aller au-devant de vous, et que nous ne soyons pas d'un côté tandis que vous arriverez de l'autre.

Je crois qu'on ne s'embarasse pas plus à Paris de nos flottes et de la vengeance qu'il faut prendre des Anglais, que du système de *Pope* et de la Loi naturelle. Cependant je suis fâché qu'on ait imprimé mes petits sermons : je les ai rendus beaucoup plus corrects et plus édifiants, avec de belles notes fort instructives pour les curieux. Je vous enverrai tout cela comme je pourrai. Vous voyez que je suis bon français ; je combats les Anglais à ma façon. Je suis comme *Diogène* qui remuait son tonneau pendant que tout le monde se préparait à la guerre dans Athènes.

Je pourrais bien écrire quelque petite flagornerie à notre docteur, si j'ai quelques momens heureux : mais à présent à peine puis-je dicter



— 1756. une mauvaise lettre en prose , et vous dire  
combien je vous aime.

Bonsoir , ma chère nièce ; j'embrasse votre frère , et fils , et mari , et tout ce que vous aimez.

## L E T T R E C X L I I .

A M. D E B O R D E S ,

D E L'ACADEMIE DE LYON.

Aux Délices , avril.

**S**OYEZ bien sûr , Monsieur , que votre lettre me fait plus de plaisir que tout ce que vous auriez pu m'envoyer d'Italie , soit opéra , soit agnus Dei. Nous sommes très-fâchés , madame Denis et moi , que vous n'ayez pas pu prendre votre route par Genève. Après avoir vu des palais et des cascades , et après avoir entendu des *Miserere* à quatre chœurs , vous auriez vu , dans une retraite paisible , deux espèces de philosophes pénétrés de votre mérite. J'ai eu long-temps un extrême désir de faire le voyage dont vous revenez ; mais à présent je n'ai plus d'autre passion que celle de rester tranquille chez moi , et d'y pouvoir recevoir des hommes comme vous. Je fais bien plus de cas

d'un être pensant que de Saint-Pierre de Rome; et ce n'est pas trop la peine, à mon âge, d'aller dans un pays où il faut demander permission de penser à un dominicain. 1756.

M. l'abbé *Pernetti* m'a mandé qu'il fallait deux vers pour l'inscription de votre salle de spectacles, et qu'il ne fallait que deux vers. La langue française, qui par malheur est très-ingrate pour le style lapidaire, rend cette besogne assez mal-aisée. Quatre vers en ce genre sont plus aisés à faire que deux. Cependant je vous supplie de dire à M. l'abbé *Pernetti* que j'essaierai de lui obéir et de lui plaire. J'ai encore heureusement du temps devant moi : on dit que votre salle ne sera prête que pour l'automne. Je me flatte qu'avant ce temps-là il faudra faire des inscriptions pour la statue de M. le maréchal de *Richelieu* à Minorque.

Adieu, Monsieur; conservez-moi une amitié dont je sens vivement tout le prix.

1756.

## L E T T R E C X L I I I .

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices , près de Genève , avril.

**P**RENEZ Port-Mahon , mon héros ; c'est mon affaire. Vous savez qu'un fou d'anglais parie vingt contre un , à bureau ouvert dans Londres , qu'on vous mènera prisonnier en Angleterre avant quatre mois. J'envoie commission à Londres de déposer vingt guinées contre cet extravagant , et j'espère bien gagner quatre cents livres sterling , avec quoi je donnerai un beau feu de joie le jour que j'apprendrai que vous avez fait la garnison de Saint-Philippe prisonnière de guerre. Je ne suis pas le seul qui parie pour vous. Vous vengerez la France , et vous enrichirez plus d'un français. Je me flatte que , malgré la fatigue et les chaleurs , la gloire vous donne de la santé , à vous et à M. le duc de *Fronsac*. Vous avez auprès de vous toute votre famille. Permettez-moi de souhaiter que vous buviez tous à la glace dans ce maudit fort de Saint Philippe , couronnés de lauriers comme des Romains triomphans des Carthaginois.

Je n'ose pas vous supplier d'ordonner à un de vos secrétaires de m'envoyer les bulletins ;

mais , si vous pouvez me faire cette faveur ,  
vous ne pouvez assurément en honorer per-  
sonne plus intéressé à vos succès. 1756.

Permettez que les deux suisses vous présentent leur tendre respect.

## L E T T R E C X L I V .

A M. PARIS DUVERNEY.

Aux Délices , le 26 d'avril.

I L y a un mois , Monsieur , que je devais vous renouveler mes remerciemens ; car il y a un mois que je jouis du plaisir de voir s'épanouir sous mes fenêtres les belles fleurs que vous eûtes la bonté de m'envoyer l'an passé. Je fais d'autant plus de cas des plaisirs de cette espèce que malheureusement je n'en ai plus guère d'autres. Pour vous , Monsieur , vous jouissez d'un bonheur plus précieux , de la santé , de la considération et de la gloire que vous avez acquise. Ce sont là de belles fleurs qui valent mieux que des jacinthes , des renoncules et des tulipes.

Je crois que ni vous ni moi ne serons fâchés d'apprendre la prise de Minorque par M. le maréchal de *Richelieu*. Vous vous êtes toujours

— 1756. intéressé à sa gloire , comme je l'ai vu prendre à cœur tout ce qui vous regardait. S'il venge la France des pirateries anglaises , il lui faudra une nouvelle statue au Port-Mahon ; et si les Anglais ont été assez mal-avisés pour ne pas prendre de justes mesures , ils auront la réputation d'avoir été de bons pirates , et de très-mauvais politiques.

Adieu , Monsieur ; conservez-moi un souvenir qui me sera toujours infiniment précieux. Vous voulez bien que je présente ici mes très-humbles obéissances à monsieur votre frère. Je le crois à présent à Brunoi , comme vous à Plaisance , n'ayant plus l'un et l'autre que des occupations douces qui exercent l'esprit sans le fatiguer. Vivez l'un et l'autre plus que le cardinal de *Fleuri* , avec le plaisir et la gloire d'avoir fait plus de bien à vos amis que jamais ce ministre n'en a fait aux siens , supposé qu'il en ait eu.

LETTRE

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices , 3 de mai.

M O N H E R O S ,

R E C E V E Z mon petit compliment (\*); il aura du moins le mérite d'être le premier. Je n'attends pas que les couriers soient arrivés. Il n'y aurait pas grand mérite à vous envoyer de mauvais vers quand tout le monde vous chantera; je m'y prends à l'avance; c'est mon droit de vous deviner. Je vous crois à présent dans Port-Mahon, je crois la garnison prisonnière de guerre; et si la chose n'est pas faite quand j'ai l'honneur de vous écrire, elle le fera à la réception de mon petit compliment. Une flotte anglaise peut arriver. Eh bien, elle fera le témoin de votre triomphe. Enfin, pardonnez-moi si je me presse. Vous vous pressez encore plus d'achever votre expédition. Il y a long-temps que je vous ai entendu dire que vous étiez prime-fautier.

Pardon, Monseigneur, d'un si énorme bavardage; vous avez bien autre chose à faire.

(\*) Voyez dans le volume d'Epîtres celle qui commence par ce vers:

*Depuis plus de quarante années, &c.*

Corresp. générale. Tome V. \* D d



1756.

## L E T T R E C X L V I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 3 de mai.

*T*HIRIOT me mande, mon divin ange, que vous avez été content de l'édition de mes sermons, que ma morale vous a plu, que les notes ont eu votre approbation; mais vous saviez alors l'affront qu'on venait de faire au père de l'Eglise des sages, à *Bayle*. On venait de le traiter comme le père *Berruyer* et comme la *Christiade*, on l'associait à l'évêque de Troies. On brûlait tout, et ancien et nouveau Testament, et mandemens, et philosophie. Cette capilotade est assez singulière, et le discours de *M. Joli* peu courtois pour le philosophe de Rotterdam. Mon mauvais ange voulut que, précisément dans ce temps-là, il se soit glissé au bout de mon petit Carême une note sur *Bayle*, qui devient tout juste la satire d'un jugement que j'ignorais, et du discours éloquent de *M. Joli de Fleuri*, que je n'avais pu deviner. Je n'ai été informé que par les gazettes, de l'arrêt contre l'Ecriture sainte et contre *Bayle*. J'ai écrit aussitôt à *Thiriot* l'éditeur; je l'ai prié de réformer ma scandaleuse note faite

si innocemment. Je ne veux pas être brûlé avec la Bible ; à moi n'appartient tant d'honneur. Il est certain qu'il y a deux ou trois petits mots qui doivent déplaire beaucoup à M. Joli de Fleuri : *Que ceux qui se déchainent contre Bayle apprennent de lui à raisonner et à être modérés ; et à la fin de la note, c'est qu'ils sont injustes.* Encore une fois , je ne pouvais deviner que des hommes qui raisonnent , qui sont modérés et justes, traitassent Bayle comme ils l'ont fait ; mais je ne dois pas le leur dire. Vous venez toujours à mon secours , mon ange ; mais en est-il temps ? et Thiriot n'a-t-il pas déjà fait imprimer ma bévue ? Je vous supplierais aussi de ne pas permettre qu'on gâte ce vers :

*L'empereur ne peut rien sans ses chers électeurs.*

Le mot de *cher* est celui dont il se sert en leur écrivant. Ce sont ces mots propres et caractéristiques qui font le mérite d'un vers. *Qu'avec ses électeurs* est dur et faible. Je voudrais bien n'être ni brûlé ni mutilé.

Je mérite ces grâces de vous , puisque je vous fais faire deux tragédies à la fois sous mes yeux. La première est ce botoniate , ce Nicéphore que le conseiller génevois recommande ; la seconde est Alceste , à laquelle votre très-humble servante , ma nièce , travaille tout doucement. Il ne reste plus que moi ; mais je

— vous ai déjà dit qu'il me fallait du temps, de  
1756. la santé et *flatus divinus*. J'attends le moment  
de la grâce. Si mon état continue, je serai un  
juste à qui la grâce aura manqué. Je ne peux  
d'ailleurs songer à présent qu'à Port-Mahon.  
Je me flatte que vous apprendrez bientôt la  
réduction de toute l'île. Ce fera-là un beau  
coup de théâtre, un beau dénouement ; mais,  
en vérité, il est plus aisé de prendre Minorque  
que de faire une bonne tragédie à mon âge.  
Je ne connais plus les acteurs ; je suis loin de  
vous. Les sujets sont épuisés et moi aussi. Il  
n'y a que le cœur qui soit inépuisable. Je  
voudrais bien que les talens fussent comme  
l'amitié, qu'ils augmentassent avec les années.  
Adieu ; mille tendres respects à tous les  
anges.

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

Aux Délices , 5 de mai.

**M**ADAME, je suis rempli d'étonnement et de reconnaissance à la lecture de votre lettre, et j'ai de plus bien des remords. Comment ai-je pu être si long-temps sans vous écrire, moi qui ai encore des yeux ? et comment avez-vous fait, vous qui n'en avez plus ?

Vous avez donc de petites parallèles que vous appliquez sur le papier, et qui conduisent votre main ? Vous n'avez plus besoin de secrétaire avec ce secours ; il ne vous faut plus qu'un lecteur. Je ne lui ai donné guère d'occupation depuis long-temps ; mais je n'en ai pas été moins occupé de vous, moins touché de votre état. Je m'étais interdit presque tout commerce, n'écrivant que de loin en loin des réponses indispensables. Accablé une année entière, sans relâche, de travaux sous lesquels ma santé succombait, et ayant de plus l'occupation d'une maison et d'un jardin, et même de l'agriculture ; enseveli dans les Alpes, dans

— 1756. les livres, et dans les ouvrages de la campagne, je me sentais incapable de vous amuser, et encore plus de vous consoler; car, après avoir dit autrefois assez de bien des plaisirs de ce monde, je me suis mis à chanter ses peines. J'ai fait comme *Salomon*, sans être sage; j'ai vu que tout était à peu-près vanité et affliction, et qu'il y a certainement du mal sur la terre.

Vous devez être de mon avis, Madame, dans l'état où vous êtes; et je crois qu'il n'y a personne qui n'ait senti quelquefois que j'ai raison. Des deux tonneaux de *Jupiter*, le plus gros est celui du mal: or, pourquoi *Jupiter* a-t-il fait ce tonneau aussi énorme que celui de *Cîteaux*? ou comment ce tonneau s'est-il fait tout seul? cela vaut bien la peine d'être examiné. J'ai eu cette charité pour le genre-humain; car pour moi, si j'osais, je serais assez content de mon partage.

Le plus grand bien auquel on puisse prétendre est de mener une vie conforme à son état et à son goût. Quand on en est venu là, on n'a point à se plaindre; et il faut souffrir ses coliques patiemment.

Je présume, Madame, que vous tirez un bien meilleur parti encore de votre situation, que moi de la mienne. Vous êtes faite pour la société; la vôtre doit être recherchée

par tous ceux qui sont dignes de vivre avec vous. La privation de la vue vous rend le commerce de vos amis plus nécessaire , et par conséquent plus agréable ; car les plaisirs ne naissent que des besoins. Il vous fallait absolument Paris , vous auriez péri de chagrin à la campagne ; et moi je ne peux plus vivre que dans la retraite où je suis. Nos maux sont différens , et il nous faut de différens remèdes.

Il est vrai qu'il est triste d'achever sa vie loin de vous ; et c'est une des choses qui me font conclure que *tout n'est pas bien*. Tout doit être bien pour M. le président *Hénault*. S'il y a quelqu'un pour qui le bon tonneau soit ouvert , c'est lui. M. le maréchal de *Richelieu* en boira sa bonne part , s'il prend les forts de Port-Mahon. Cette île de Minorque s'appelait autrefois l'île de *Vénus* ; il est juste que ce soit à M. de *Richelieu* qu'elle se rende.

Adieu , Madame ; soyez sûre que le bord du lac Lemman n'est pas l'endroit de la terre où vous êtes le moins chérie et respectée.



1756.

## L E T T R E C X L V I I I .

A M. THIRIOT, à Paris.

A Monrion, le 27 de mai.

J E crois , mon ancien ami , que le braiement de l'âne de Montmartre (\*) est aux Délices. Je verrai ce que c'est à mon retour dans cet hermitage. Ma nièce de *Fontaine* y arrive incessamment. J'aurais bien voulu qu'elle vous eût amené, et que vous aimassiez la campagne comme moi. Il y en a de plus belles que là mienne, mais il n'y en a guère d'aussi agréables. Je suis redevenu sibarite, et je me suis fait un séjour délicieux ; mais je vivrais aussi aisément comme *Diogène* que comme *Aristippe*. Je préfère un ami à des rois ; mais, en préférant une très-jolie maison à une chaumière, je ferais très-bien dans la chaumière. Ce n'est que pour les autres que je vis avec opulence ; ainsi je défie la fortune, et je jouis d'un état très-doux et très-libre que je ne dois qu'à moi.

Quand j'ai parlé en vers des malheurs des humains mes confrères, c'est par pure générosité : car, à la faiblesse de ma santé près, je suis si heureux que j'en ai honte. Je vous

(\*) Ouvrage intitulé : *Pensées d'un citoyen de Montmartre*.

aimerais bien mieux encore compagnon de ma retraite qu'éditeur de mes rêveries.

---

 1756.

Les faquins qui poursuivent la mémoire de *Bayle* méritent le mépris et le silence. Je vous remercie de supprimer la petite remarque qui leur donne sur les oreilles. Tout le reste aura son passe-port chez les honnêtes gens. Il est vrai que cette seconde édition paraît bien tard, et qu'on a donné trop de temps aux fots pour répandre leurs préjugés sur la première. Celle-ci est aussi forte; mais elle est mesurée et accompagnée de correctifs qui ferment la bouche à la superstition, tandis qu'ils laissent triompher la philosophie.

Je vous ai déjà mandé que je ne suis pas partisan de ce vers : *Tandis que de la grâce, &c.* ; mais que j'aime mieux un vers hasardé qu'un vers plat.

Je ne fais pas ce qu'on veut dire par les prétendues dissentions des *Cramer* ; il n'y en a jamais eu l'ombre. Ce sont des gens d'une très-bonne famille de Genève, qui ont de l'éducation et beaucoup d'esprit ; ils sont pénétrés de mes bienfaits, tout minces qu'ils sont, et ont fait un magnifique présent à mon secrétaire. Ce secrétaire, par parenthèse, est un florentin très-aimable, très-bien né, et qui mérite mieux que moi d'être de l'académie della *Crusca*.

— 1756. Vous voilà donc moine de Saint-Victor; je l'ai été de Senones. J'ai travaillé avec dom *Calmet* pendant un mois. Je travaille actuellement avec des calvinistes, et je m'en trouve bien, excommunication à part.

Mandez-moi où il faut vous écrire. *Interèd vale, et me ama.*

## L E T T R E C X L I X.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 4 de juin.

JE vous ai envoyé, mon cher ange, mes sermons sous l'enveloppe de M. *Bouret*; mais comme je me suis avisé de voyager un mois dans la Suisse, il se peut faire qu'il y ait eu quelque retardement dans l'envoi.

Vous voyez que la famille des *Tronchin* est dévouée aux arts; mais l'auteur aura des succès moins brillans que l'inoculateur. Il vaut mieux suivre *Esculape* qu'*Apollon*. On a corrigé le *Nicéphore* et l'*Alexis* selon vos vues, mais non selon vos désirs. L'*Alceste* est très-bien entre les mains de madame *Denis*, puisque cela l'amuse, et que de plus c'est le triomphe des femmes. Pour moi, je vous avoue que je n'aurais jamais osé traiter un pareil sujet. Je

doute fort que *Racine* en ait eu l'idée. *Alceste* peut faire à l'opéra le plus grand effet. Il eût été à souhaiter que *Quinault* eût fait *Alceste* après *Armide*, dans le temps de la force de son génie, et qu'il eût eu *Rameau* pour musicien. — 1756.

Je ne protesterai point votre lettre de change pour une tragédie, mais je demanderai du temps pour vous payer. Les éditions de mes anciennes rêveries prennent le peu de temps que ma misérable santé me laisse. Il faut joindre le *Siècle de Louis XIV* à un tableau du monde entier depuis *Charlemagne*. Vous m'avouerez qu'il est difficile qu'un malade puisse d'une main arranger le monde, et de l'autre faire une tragédie. Au reste, quand j'en ferai une, je sens bien que je travaillerai pour des ingrats; mais je travaillerai pour vous, mon cher ange, et vous me tiendrez lieu du public. Je suis assez animé quand c'est à vous que je veux plaire; mais, quand vous aurez une pièce du pays des *Allobroges*, songez que l'on fait souvent des pièces *allobroges* à Paris, alors vous me jugerez avec indulgence.

Auriez-vous lu ce recueil de lettres de madame de *Maintenon*, de *Louis XIV*, &c. ? y a-t-il quelque chose dont un historien puisse faire usage? Je ne vous parle que d'histoire; je vous en demande pardon. Madame *Denis*

— vous dit les choses les plus tendres. Elles  
 1756. seront bien reçues puisqu'elle fait une tragédie.  
 Madame de *Fontaine*, qui n'en fait point,  
 arrivera dans quelques jours dans mon hermi-  
 tage; il est bien joli. J'en suis fâché, car je  
 m'y attache, et il est trop loin de vous, mon  
 cher ange. Mille tendres respects à madame  
 d'*Argental* et à tous vos amis.

## L E T T R E C L.

A M. T H I R I O T.

Aux Délices, 4 de juin.

J E reviens dans mon hermitage vers Genève,  
 mon ancien ami, sans savoir si mes petits  
 sermons ont été imprimés à Paris comme je  
 les ai faits et comme je vous les ai envoyés;  
 mais je reçois une lettre de M. d'*Argental*, qui  
 met presque en colère ma dévotion. Il me fait  
 part d'un scrupule que vous avez eu, quand  
 je vous ai mandé que la condamnation un peu  
 dure des ennemis de *Bayle* ferait tort à l'édi-  
 tion et à l'éditeur. Vous avez fait comme tous  
 les commentateurs; vous n'avez pas pris le  
 sens de l'auteur. Quel galimatias, ne vous en  
 déplaît, de regarder ce danger de l'éditeur  
 autrement que comme le danger d'imprimer

un reproche fait à un corps respectable ! Comment avez-vous pu imaginer que je pusse avoir un autre sentiment ? Vous avez la bonté de faire imprimer un ouvrage qui vous plaît, et je ne veux point qu'il y ait dans cet ouvrage la moindre chose qui puisse vous compromettre. Il faut que vous ayez le diable au corps, le diable des *Bentley*, des *Burman*, des *variorum*, pour expliquer ce passage comme vous avez fait. J'attends des exemplaires reliés de mon recueil des rêveries pour vous en envoyer. Je ne fais pas quel parti prend *Lambert* ; je voudrais bien ne pas désobliger *Lambert*. Je voudrais aussi que les *Cramer* pussent profiter de mes dons. Il est difficile de contenter tout le monde. Je viens de parcourir une partie du Citoyen de Montmartre ; c'est un âne qui affiche sa patrie. J'apprends, par une voie très-sûre, que *Fréron* et *la Beaumelle* ont composé cet infame et ridicule libelle. On me mande qu'il n'a excité que l'horreur et le mépris.

Cela n'empêche pas que *la Beaumelle* ne puisse avoir imprimé des lettres originales de *Louis XIV* et de madame de *Maintenon*, dont on pourra faire quelque usage dans la nouvelle édition du *Siècle de Louis XIV*. Un scélérat et un sot peut avoir eu par hasard de bons manuscrits. Je vous prie de me mander s'il y a



— quelque chose d'utile dans ce recueil. Etes-  
 1756. vous à présent moine de Saint-Victor? Que  
 n'êtes-vous venu faire vos vœux dans l'abbaye  
 des Délices avec madame de *Fontaine*? Croyez  
 que mon abbaye en vaut bien une autre; c'est  
 celle de *Thélème*. On m'en a voulu tirer en  
 dernier lieu pour aller dans des palais, mais  
 je n'ai garde. Je vous embrasse tendrement.

*P. S.* Je vous envoie une nouvelle édition  
 de mes sermons, et vous prie de vouloir bien  
 en distribuer à MM. d'*Alembert*, *Diderot* et  
*Rousseau*. Ils m'entendront assez; ils verront  
 que je n'ai pu m'exprimer autrement, et ils  
 feront édifiés de quelques notes; ils ne dénon-  
 ceront point ces sermons.

## L E T T R E C L I.

A M. D E F O R M O N T.

Aux Délices, 13 de juin.

**M**ON ancien ami et mon philosophe, je  
 vous regretterai toute ma vie, vous et madame  
*du Deffant*. Elle s'est donc accoutumée à la  
 perte de la vue. Il me reste des yeux, mais  
 c'est presque tout ce qui me reste. Je ne lui  
 écris pas : qu'aurais-je à lui mander de ma

solitude ? que je vois de mon lit le lac de Genève , le Rhône , l'Arve , des campagnes , une ville et des montagnes. Cela n'est pas honnête à dire à quelqu'un qui a perdu deux yeux , et , qui pis est , deux beaux yeux ; mais je voudrais l'amuser et vous aussi. Je voudrais vous envoyer certain poëme dans le goût de messer *Ariosto* , qui court dans Paris , indignement défiguré , plein de grossièretés et de sottises. Je veux en faire pour vous une petite copie bien propre , et vous l'envoyer. Vous en connaissez déjà quelque chose ; il est juste que vous l'ayez tout entier et tel que je l'ai fait , puisque des gens sans goût l'ont tel que je ne l'ai pas fait. Mandez-moi comment et par qui je peux vous faire tenir cette ancienne plaisanterie que je m'amusai à corriger , il y a quelques années. Je ne veux pas perdre mes peines ; et c'est en être payé que de faire passer deux ou trois heures à me lire , les gens qui sont capables de bien juger. Notre ami *Cideville* est de ce petit nombre. S'il est encore à Paris , quand vous aurez cet ancien rogaton , je vous prierai de lui en faire part ; car deux copies sont trop longues à faire. J'aimerais mieux vous envoyer cette espèce d'Histoire générale qu'on a autant défigurée que mon petit poëme ariostin. C'est un ouvrage plus honnête , plus convenable à mon âge et à mon goût ; mais il

—  
1756.

— 1756. faut un peu de temps pour achever le tableau des sottises humaines , depuis *Charlemagne* jusqu'à nos jours. J'ai été indigné et ennuyé de la manière dont on a presque toujours écrit les grandes histoires chez nos modernes. Un homme qui ne saurait pas que *Daniel* est un jésuite , le prendrait pour un sergent de bataille. Cet homme ne vous parle jamais que d'aile droite et d'aile gauche. On retrouve enfin le jésuite quand il est à *Henri IV* , et c'est encore bien pis. Il semble qu'il ait voulu écrire la vie du révérend père *Cotton* , et qu'il parle par occasion du meilleur roi qu'ait eu la France ; mais ce qu'il oublie toujours , c'est la nation. L'histoire des mœurs et de l'esprit humain a toujours été négligée. C'est un beau plan que cette histoire ; c'est dommage que la bibliothèque du roi ne soit pas sur les bords de mon lac. Je n'ai pas laissé de trouver quelque secours ; je travaille quand je me porte tolérablement ; je bâtis , je plante , je sème , je cultive des fleurs , je meuble deux maisons aux deux bouts du lac , tout cela fort vite , parce que la vie est courte. Madame *Denis* a eu assez de philosophie et assez d'amitié pour quitter la vilaine maison que nous occupions à Paris , et pour se transporter dans le plus beau lieu de la nature. Il fallait sans doute cette philosophie et cette amitié , car

on

on est assez porté à croire qu'un trou à Paris vaut mieux qu'un palais ailleurs. Pour moi, je n'aime ni les trous ni les palais ; mais je suis très-content d'une maison riante et commode, encore plus content de mon indépendance, de ma vie libre et occupée ; et sans vous, sans madame *du Deffant*, sans quelques autres personnes que je n'oublierai jamais, je ferais bien loin de connaître les regrets. Adieu, mon ancien ami ; continuez à tirer le meilleur parti que vous pourrez de ce songe de la vie. Je vous embrasse tendrement.

1756.

## L E T T R E C L I I.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, près de Genève, 14 de juin.

J'AI quelque orgueil, mon héros, de voir une partie de ma destinée unie à la vôtre. Il est assez plaisant que je sois, après vous, l'homme le plus réellement intéressé à la prise de Port-Mahon. Je me suis avisé de faire le prophète. Vous accomplirez sans doute ma prophétie ; elle est très-claire ; il y en a eu jusqu'ici peu dans ce goût-là. Votre panégyriste est devenu votre astrologue. Par quel

Corresp. générale. Tome V. \* E c

— 1756. hafard faut-il que ma prédiction coure Paris , avant que le maudit rocher de M. *Blakney* se foit rendu ? Le même jour que j'ai reçu la lettre dont vous honorez votre petit prophète, j'ai appris que mon petit compliment était répandu dans Paris. C'est *Thiriot-la-trompette* qui me dit l'avoir vu et tenu , et même l'avoir défapprouvé. Il y a long-temps que je vous avertis que vous aviez probablement quelque secrétaire bel esprit , qui rendait publiques les galanteries que je vous écrivais quelquefois. Je suis bien sûr que ce n'est pas moi qui ai divulgué ma prophétie. Je ne l'ai certainement envoyée à personne qu'à mon héros ; c'était un secret entre le ciel et lui. *Thiriot* fait quelquefois sa cour à madame la duchesse d'*Aiguillon*. Si c'est chez elle qu'il a vu ma lettre , peut-être madame d'*Aiguillon* n'en aura pas laissé prendre de copie ; et, en ce cas , il n'y a que quelques lambeaux de publiés.

Voyez , Monseigneur , comment notre secret a pu transpirer. Je vous envoyai cette faillie par M. le duc de *Villars* , et je ne lui en fis pas confidence. Nul autre que vous au monde n'a vu la prédiction. Si vous l'avez fait lire à quelque profanateur de ces mystères , il n'y a pas grand mal. Vous me justifierez bientôt ; vous confondrez les incrédules comme les envieux ; on verra bien que vous



êtes un héros, et que je ne suis pas un prophète de *Baal*.

---

 1756.

Au milieu des coups de canon, vous foucieriez-vous de savoir que *la Beaumelle*, qui s'est fait, je ne fais comment, héritier des papiers de madame de *Maintenon*, a fait imprimer quinze volumes, soit de lettres, soit de mémoires? Ce ramas d'inutilités est relevé par un tas d'impudences et de mensonges, qui est fait tout juste pour l'avidité curieuse du public. Il y a quatre-vingts ou cent familles outragées : voilà ce qu'il faut au gros des hommes. Il y a, parmi les lettres de madame de *Maintenon*, une lettre de M. le duc de *Richelieu* votre père, qui certainement n'était pas faite pour être publique. Les termes qui vous regardent sont bien peu mesurés, et il est défagréable que monsieur votre fils soit à portée de les voir. Il me paraît bien indécent de révéler ainsi des secrets de famille, du vivant des intéressés.

Mais, après tout, qu'importe qu'on attaque la conduite de M. le duc de *Fronsac* en 1715, pourvu qu'on rende justice à M. le maréchal de *Richelieu* en 1756?

Prenez votre Mahon, triomphez des Anglais et des mauvais discours. Je lève les mains au ciel sur mes montagnes, et je chanterai le *Te Deum* en terre hérétique.



—  
1756. Madame *Denis* et moi, nous sommes les deux sœurs qui aiment le plus votre gloire et votre personne.

## L E T T R E C L I I I .

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, à Paris.

Aux Délices, 15 de juin.

**M**ON cher ange, nos amours font furieusement traversées. Je ne pourrai, de plus de trois mois, travailler à cette tragédie que vous voulez avec tant d'obstination, et que j'ai déjà esquissée pour vous plaire. Vous savez que *Villars* ne peut être par-tout. On va imprimer une nouvelle édition du *Siècle de Louis XIV*, à la suite d'une espèce d'Histoire universelle. Je crois vous l'avoir déjà mandé. Je lis cette compilation des mémoires de madame de *Maintenon*, et j'admire comment un homme a l'audace de publier tant de sottises, tant de mensonges et de contradictions, d'insulter tant de familles, de parler si insolemment de tout ce qu'il ignore, et comment on a la bonté de le souffrir. Il est assez singulier que cet homme soit à Paris, et que je n'y sois pas. Il a eu quelques bons mémoires, et il a noyé le peu de vérités inutiles que contiennent les

mémoires de *Dangeau*, d'*Hébert*, de mademoiselle d'*Aumale*, dans un fatras d'impostures de sa façon. Il a trouvé le vrai secret d'être lu et d'être méprisé. 1756.

Il avance hardiment que le premier dauphin épousa mademoiselle *Chouin*. J'ai toujours entendu dire à ceux qui ont vécu avec elle, et surtout à madame de *Villefranche* et à madame de *Bolingbroke*, que c'était un conte ridicule. Si vous avez pu, mon cher et respectable ami, déterrer un peu de vérité parmi les anecdotes d'erreur dont le monde est plein, daignez, à vos heures perdues, vous amuser à m'instruire, afin que je sorte au plutôt du borbier désagréable de l'histoire, pour me donner tout entier aux choses que vous aimez.

Vous n'aurez de moi que ce feuillet, une bouteille d'encre est tombée sur l'autre. Madame *Denis* et madame de *Fontaine* vous embrassent. Cette *Fontaine*, la ressuscitée, est tout étonnée de ma maison et de mes jardins. Elle dit que cela ferait bien beau auprès de Paris, mais je ne le crois pas.

1756.

## L E T T R E C L I V.

A M. T H I R I O T.

Aux Délices, 16 de juin.

J E ne suis pas étonné qu'on devore ce ramas d'anecdotes où, parmi quelques vérités indifférentes, tirées des mémoires de *Dangeau*, d'*Hébert*, &c., tout fourmille de faussetés, de contradictions et d'impostures. Le mensonge n'a jamais parlé avec tant d'impudence. Cela est fait pour être lu des ignorans oisifs, méprisé des sages, et pour indigner les gens en place. De quel front ce malheureux ose-t-il assurer que Monseigneur épousa mademoiselle *Chouin*, et que madame de *Berry* se maria au comte de *Riom*? Quand on avance de tels faits, il faut avoir ses garans. Il était réservé à ce siècle qu'un gredin parlât de la cour comme s'il y avait joué un rôle. Il prend la peine de combattre de temps en temps le *Siècle de Louis XIV*, et il porte la démence jusqu'à citer des passages qui n'y ont jamais été.

Je suis bien aise que ce soit un pareil coquin qui ait écrit contre vous. Il se dit citoyen de Montmartre, il mérite d'être

citoyen d'une chiourme. Que comptez-vous faire, mon ancien ami, de l'édition de mes bagatelles ? Vous devriez bien venir voir l'auteur, et joindre votre porte-feuille au mien. Nous pourrions faire quelque chose ensemble. Les *Cramer* ne se repentent pas de leur édition, quoiqu'il y en ait tant d'autres. Ils l'ont presque toute débitée en trois semaines ; je ne m'y attendais pas. L'Histoire générale mérite un peu plus d'attention ; on y joint le *Siècle de Louis XIV*, avec des additions et des notes qui feront assez curieuses. Vous ne nuiriez pas à cet ouvrage ; nous le reverrions ensemble. Mes nièces auraient soin de vous rendre votre séjour aux Délices digne du nom que ma maison ose porter. J'y jouis de la paix, j'y travaille à loisir ; ce font-là les vraies délices. Je serais trop heureux si j'avais de la santé et l'ami *Thiriot*. Vale.

---

 1756.

P. S. La lettre à M. le maréchal de *Richelieu* n'était pas assurément pour le public. Je ne l'ai communiquée à personne. S'il a fait voir mes prophéties, il les accomplira.

1756.

## L E T T R E C L V.

A M A D A M E D U P U Y.

*Femme du secrétaire perpétuel de l'académie des inscriptions et belles-lettres, qui, plusieurs années avant son mariage, avait consulté l'auteur sur les livres qu'elle devait lire.*

Aux Délices, près de Genève, le 20 de juin.

J E ne suis, Mademoiselle, qu'un vieux malade, et il faut que mon état soit bien douloureux, puisque je n'ai pu répondre plutôt à la lettre dont vous m'honorez, et que je ne vous envoie que de la prose pour vos jolis vers. Vous me demandez des conseils, il ne vous en faut point d'autre que votre goût. L'étude que vous avez faite de la langue italienne doit encore fortifier ce goût avec lequel vous êtes née, et que personne ne peut donner. Le *Tasse* et l'*Arioste* vous rendront plus de services que moi, et la lecture de nos meilleurs poètes vaut mieux que toutes les leçons; mais, puisque vous daignez de si loin me consulter, je vous invite à ne lire que les ouvrages qui sont depuis long-temps en possession des suffrages du public, et dont la  
réputation

réputation n'est point équivoque : il y en a ———  
 peu , mais on profite bien davantage en les 1756.  
 lisant , qu'avec tous les mauvais petits livres  
 dont nous sommes inondés. Les bons auteurs  
 n'ont de l'esprit qu'autant qu'il en faut , ne le  
 recherchent jamais , pensent avec bon sens ,  
 et s'expriment avec clarté. Il semble qu'on  
 n'écrive plus qu'en énigmes. Rien n'est simple ,  
 tout est affecté , on s'éloigne en tout de la  
 nature , on a le malheur de vouloir mieux faire  
 que nos maîtres.

Tenez-vous-en , Mademoiselle , à tout ce  
 qui plaît en eux. La moindre affectation est  
 un vice. Les Italiens n'ont dégénéré , après  
 le *Tasse* et l'*Arioste* , que parce qu'ils ont voulu  
 avoir trop d'esprit ; et les Français sont dans  
 le même cas. Voyez avec quel naturel madame  
 de *Sévigné* et d'autres dames écrivent ; com-  
 parez ce style avec les phrases entortillées de  
 nos petits romans ; je vous cite les héroïnes  
 de votre sexe , parce que vous me paraissez  
 faite pour leur ressembler. Il y a des pièces de  
 madame *Deshoulières* qu'aucun auteur de nos  
 jours ne pourrait égaler. Si vous voulez que  
 je vous cite des hommes , voyez avec quelle  
 clarté , quelle simplicité notre *Racine* s'exprime  
 toujours. Chacun croit , en le lisant , qu'il  
 dirait en prose tout ce que *Racine* a dit en  
 vers ; croyez que tout ce qui ne fera pas aussi



— clair, aussi simple, aussi élégant, ne vaudra  
1756. rien du tout.

Vos réflexions, Mademoiselle, vous en apprendront cent fois plus que je ne pourrais vous en dire. Vous verrez que nos bons écrivains, *Fénélon*, *Bossuet*, *Racine*, *Despréaux*, employaient toujours le mot propre. On s'accoutume à bien parler en lisant souvent ceux qui ont bien écrit; on se fait une habitude d'exprimer simplement et noblement sa pensée sans effort. Ce n'est point une étude; il n'en coûte aucune peine de lire ce qui est bon, et de ne lire que cela. On n'a de maître que son plaisir et son goût.

Pardonnez, Mademoiselle, à ces longues réflexions, ne les attribuez qu'à mon obéissance à vos ordres.

J'ai l'honneur d'être avec respect, &c.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 28 de juin.

MON très-cher ange, j'ai fait venir les frères *Cramer* dans mon hermitage. Je leur ai demandé pourquoi vous n'aviez pas eu le premier ce recueil de mes folies en vers et en prose ; ils m'ont répondu que le ballot ne pouvait encore être arrivé à Paris. Ils disent que les exemplaires qui sont entre les mains de quelques curieux, y ont été portés par des voyageurs de Genève ; ils en sont la dupe. *Lambert* a attrapé un de ces exemplaires, et travaille jour et nuit à faire une nouvelle édition. Comment avez-vous pu soupçonner, mon cher ange, que j'aye négligé le premier de mes devoirs ? Votre exemplaire devait vous être rendu par un nommé monsieur *Dubuisson*. Le *Dubuisson* et les *Cramer* disent qu'ils n'ont point tort, et moi je dis qu'ils ont très-grand tort, puisque vous êtes mal servi.

Je n'ai point vu les feuilles de *Fréron* ; je savais seulement que *Catilina* était l'ouvrage d'un fou, versifié par *Pradon* ; et *Fréron* n'en dira pas davantage. C'est cependant à ce

— 1756. détestable ouvrage qu'on m'immola pendant trois mois; c'est cette pièce absurde et gothique à laquelle on donna la plus haute faveur.

L'ouvrage de *la Beaumelle* est bien plus mauvais et bien plus coupable qu'on ne croit; car, qui veut se donner la peine de lire avec examen? c'est un tissu d'impostures et d'outrages faits à toute la maison royale et à cent familles. Il est juste que ce malheureux soit accueilli à Paris, et que je sois au pied des Alpes.

Dieu me préserve de répondre à ses personnalités; mais c'est un devoir de relever, dans les notes du Siècle de *Louis XIV*, les mensonges qui déshonoreraient ce beau siècle.

J'ai reçu une grande et éloquente lettre de la *Duménil*. Elle n'était pas tout-à-fait ivre quand elle me l'a écrite. Je vois que *Clairon* lui donne de l'émulation; mais, si elle veut conserver son talent, il faut qu'elle cesse de boire. Mademoiselle *Clairon* a des inclinations plus convenables à son sexe et à son état.

Je vous avoue une de mes faiblesses. Je suis persuadé, et je le serai jusqu'à ce que l'événement me détrompe, qu'*Oreste* réussirait beaucoup à présent; chaque chose a son temps, et je crois le temps venu. Je ne vous dirai pas que ce succès me ferait agréable, je vous dirai

qu'il me ferait avantageux, il ouvrirait des yeux qu'on a toujours voulu fermer sur le peu que je vaux. 1756.

Si vous pouviez, mon cher ange, faire jouer *Oreste* quelque temps après *Sémiramis*, vous me rendriez un plus grand service que vous ne pensez. Vous pourriez faire dire aux acteurs qu'ils n'auront jamais rien de moi avant d'avoir joué cette pièce.

Je vous remercie de vos anecdotes. Le discours de *Louis XIV*, qu'on prétend tenu au maréchal de *Boufflers*, passe pour avoir été débité aux maréchaux de *Villars* et d'*Harcourt*. La plaine de *Saint-Denis* est bien loin du *Quefnoy*. Il eût été bien triste de dire qu'on se ferait tuer aux portes de *Paris*, quand les anciennes frontières n'étaient pas encore entamées.

Quoique je sois plongé dans le siècle passé, je voudrais pourtant savoir si, dans le temps présent, l'abbé de *Bernis* est déclaré contre moi. Je ne le crois pas; je l'ai toujours aimé et estimé, et j'applaudis à sa fortune. Instruisez-moi. Je vous embrasse tendrement.

1756.

## L E T T R E C L V I I .

A U M E M E .

Aux Délices , 2 de juillet.

A VEZ-VOUS reçu enfin , mon cher ange , cette édition qui est en chemin depuis plus d'un mois. C'est une pièce complexe , à ce que je vois , que celle du Port-Mahon. Nous ne touchons pas encore au dénouement , et bien des gens commencent à fiffler. Ma petite lettre , non trop tôt écrite , mais trop tôt envoyée par M. d'Egmont à madame d'Egmont , donne assez beau jeu aux rieurs. On en a supprimé la prose , et on n'a fait courir que les vers qui ont un peu l'air de vendre la peau de l'ours avant qu'on l'ait mis par terre. Si M. de Richelieu ne prend pas ce maudit rocher , il retrouvera à Versailles et à Paris beaucoup plus d'ennemis qu'il n'y en a dans le fort Saint-Philippe. Il faut pour mon honneur , et pour le sien surtout , qu'il prenne incessamment la ville. Il se trouverait , en cas de malheur , que mes complimens n'auraient été qu'un ridicule. Je vous prie de bien dire , mon cher ange , que je n'ai pas eu celui de répandre des éloges si prématurés. Si M. d'Egmont avait été un grand politique , il ne les aurait fait courir qu'à la veille de prendre la garnison prisonnière.

*La Beaumelle* m'embarresse un peu davantage. —————  
 Il est triste d'être obligé de lui répondre, 1756.  
 cependant il le faut. Son livre a trop de cours pour que je laisse subsister tant d'erreurs et tant d'impostures. Il attaque cent familles, il prodigue le scandale et l'injure sans la moindre preuve, il parle de tout au hasard; et plus il est audacieux dans le mensonge, plus il est lu avec avidité. Je peux vous répondre qu'il y a peu de pages où l'on ne trouve des mensonges très-aisés à confondre. Il faut les relever, la preuve en main, dans des notes au bas des pages du *Siècle de Louis XIV*, sans aucune affectation, et par le seul intérêt de la vérité. Si vous et vos amis vous aviez remarqué quelque chose d'important, je vous serais bien obligé d'avoir la bonté de m'en avertir; peut-être même les yeux du public commencent-ils à s'ouvrir sur cette insolente rapsodie. On me mande que les gens un peu instruits en pensent comme moi; à la longue ils dirigent le sentiment du public. Nous voilà bien loin de la tragédie, mon cher ange; j'ai besoin pour ce travail de n'en avoir aucun autre sur les bras, de quelque nature que ce soit. *Tronchin* est revenu; je lui donne ma fanté à gouverner, et mon ame à vous. Mille tendres respects à tous les anges.



1756.

## L E T T R E C L V I I I .

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

*A vous seul.*

Aux Délices, 5 de juillet.

**P**ARDONNEZ à mes importunités, mon héros. Je me flatte que vous prendrez, ce mois-ci, le rocher et les Anglais. Tant mieux que la besogne soit difficile, vous en aurez plus de gloire. Vous connaissez Paris et Versailles; vous savez comme on a murmuré que la ville de l'Europe la plus forte, après Gibraltar, n'ait pas été prise en quatre jours; et, si vous aviez pu l'emporter d'emblée, on aurait dit, cela était bien aisé. Vous triompherez des difficultés, des Anglais, des fots et des jaloux.

*Tronchin* est revenu de Paris, il en a été l'idole, et jamais idole n'a reçu plus d'offrandes. Il a tout vu, tout entendu; il connaît tous ceux qui osent vous porter envie. Une certaine personne lui a parlé avec une confiance étonnante. Je n'ai qu'un reproche à me faire, lui a-t-elle dit, c'est d'avoir fait du mal à M. de M. . . . ; mais j'ai été trompée, &c. &c. &c.

On a parodié la petite lettre que j'avais eu l'honneur de vous écrire ; tant mieux encore. Je vais préparer des fusées , et je compte donner un feu, le jour que j'apprendrai que vous êtes entré dans la place. En vérité , vous devriez bien me faire savoir , par un de vos secrétaires , dans quel temps à peu-près vous souperiez dans le fort Saint-Philippe ; vous feriez-là une bonne œuvre. Elève du maréchal de *Villars* et son successeur , battez les ennemis de la France et les vôtres.

Il y a dans le monde un petit coin de terre où vous êtes adoré. Le lac de Genève retentit de votre nom. Recevez mes vœux , mon encens , mon attachement , mon tendre respect.

## L E T T R E C L I X.

A M. LE COMTE ALGAROTTI.

Aux Délices , 7 de juillet.

O ricevuto colla più viva gratitudine , caro signor mio , ciò che o letto col più gran piacere. Siete giudice d'ogni arte , e maestro d'ogni file , *et doctus sermonis cujuscumque linguæ*. On m'assure que vous êtes parti de Venise après l'avoir instruite , que vous allez

1756. — à Rome et à Naples. On me fait espérer que vous pourrez faire encore un voyage en France, et repasser par Genève; je le désire plus que je ne l'espère. Vous trouveriez les environs de Genève bien changés; ils sont dignes des regards d'un homme qui a tout vu. Je n'habite que la moindre maison de ce pays-là; mais la situation en est si agréable que peut être, en voyant de votre fenêtre le lac de Genève, la ville, deux rivières et cent jardins, vous ne regretteriez pas absolument Potsdam. Ma destinée a été de vous voir à la campagne; ne pourrai-je vous y revoir encore?

Ella troverà difficilmente un pittore tal quale lo vuole, e più difficilmente ancora un impresario, o un *Swerts*, che possa far rappresentare un opera conforme alle vostre belle regole; mà troverà nel mio ritiro *des Délices*, un dilettante appassionato di tutto ciò che scrivete, e non meno innamorato della vostra gentilissima conversazione.

Je suis trop vieux, trop malade, et trop bien posté pour aller ailleurs. Si je voyageais, ce serait pour venir vous voir à Venise; mais si vous êtes en train de courir, per Dio venite a Ginevra. Farewell, farewell; y love you sincerely and forever.

## L E T T R E C L X.

1756.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 16 de juillet.

**M**ON cher ange, on voit bien que vous ne m'écrivez pas les secrets de l'Etat, car vous m'envoyez vos lettres sans les cacheter. M. *Tronchin*, le conseiller de Genève, voit que vous attendez toujours avec impatience une tragédie; il y a grande apparence que la sienne fera la première que vous aurez. Je vous servirai un peu plus tard. Il est permis d'être lent à mon âge. Vous me pardonnerez bien de préférer quelque temps *Louis XIV* aux héros de l'antiquité. Je ne pourrai être absolument à leurs ordres et aux vôtres, que quand j'aurai mis le Siècle de *Louis XIV* dans son nouveau cadre.

Souffrez que je me défie un peu de toutes les anecdotes; celle des campemens du prince *Eugène* depuis le *Quefnoy* jusqu'à *Montmartre*, est plus que suspecte. Comment veut-on qu'on ait pris à *Dénain* ce projet de campagne? Le prince *Eugène* n'avait pas son porte-feuille dans les retranchemens de *Dénain* où il n'était pas. Je ne veux pas ressembler à ce *la Beaumelle* qui répète tous les bruits de ville à tort et à travers, qui paraît avoir été le confident de

— 1756. *Monseigneur* et de mademoiselle *Chouin*, et qui parle du duc d'*Orléans* comme s'il avait souvent soupé avec lui.

Si jamais on imprime les Mémoires du marquis de *Dangeau*, on verra que j'ai eu raison de dire qu'il se fait écrire les nouvelles de son valet de chambre. Le pauvre homme était si ivre de la cour, qu'il croyait qu'il était digne de la postérité de marquer à quelle heure un ministre était entré dans la chambre du roi. Quatorze volumes sont remplis de ces détails. Un huissier y trouverait beaucoup à apprendre, un historien n'y aurait pas grand profit à faire. Je ne veux que des vérités utiles. J'ai cherché à en dire depuis le temps de *Charlemagne* jusqu'à nos jours. C'est peut-être l'emploi d'un homme qui n'est plus historiographe, car ceux qui l'ont été ont rarement dit la vérité. Il y en a à présent de bien agréables à dire à M. le maréchal de *Richelieu*. J'étais fâché que ma prophétie courût, parce qu'on pouvait me soupçonner d'en avoir fait les honneurs; mais j'étais fort aise d'être le premier à lui rendre justice. Il eut la bonté de me mander, le 29 du mois passé, l'accomplissement de ma prophétie. Nous autres voisins du Rhône, nous savons toujours les nouvelles quelques jours avant vous autres Parisiens.

M. le duc de *Villars* avait encore mademoiselle *Clairon* il y a trois jours. Je lui ai

écrit, à cette *Idamé*; et si ma fanté le permettait, j'irais l'entendre à Lyon; mais je sens que je ne me transplanterais que pour venir vous voir, mon cher ange. Je pourrais bien faire cette partie l'année prochaine, avec quelques héros à cothurne et quelques héroïnes. Il n'est pas mal de se tenir quelque temps à l'écart; c'est presque le seul préservatif contre l'envie et contre la calomnie, encore n'est-il pas toujours bien sûr.

Je ne fais pas comment *Sémiramis* aura réuffi fans mademoiselle *Clairon*. Si la demoiselle *Duménil* continue à boire, adieu le tragique. Il n'y a jamais eu de talens durables avec l'ivrognerie. Il faut être sobre pour faire des tragédies et pour les jouer.

On me paraît de tous côtés très-indigné contre *la Beaumelle*. Plusieurs personnes même trouvent assez étrange que cet homme soit tranquille à Paris, et que je n'y fois pas; mais ces gens-là ne voient pas que tout cela est dans l'ordre. Adieu, mon divin ange; mes nièces vous embrassent. Madame de *Fontaine* est un miracle de *Tronchin*; si cela continue, vous la reverrez avec des tetons. Il fait bien chaud pour jouer *Sémiramis*; mais *Crébillon* ne fera-t-il pas jouer la fiemme? c'est un de ses ouvrages qu'il estime le plus. Adieu; mille respects à tous les anges.



1756.

## L E T T R E C L X I.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 16 de juillet.

MON HÉROS ET CELUI DE LA FRANCE,

**E**N vertu du petit billet dont vous daignâtes m'honorer après votre bel assaut, j'eus l'honneur de vous dire tout ce que j'en pense, et de vous écrire à Compiègne. Vous allez être affaîné de poèmes et d'odes. Un jésuite de Mâcon, un abbé de Dijon, un bel esprit de Toulouse, m'en ont déjà envoyé. Je suis le bureau d'adresse de vos triomphes. On s'adresse à moi comme au vieux secrétaire de votre gloire.

Ce qui me fait le plus de plaisir, c'est une Histoire de la révolution de Gènes, très-fagement écrite et très-exacte, qui paraît depuis peu en italien. On m'en a apporté la traduction en français; on vous y rend toute la justice qui vous est due. Je vais incessamment la faire imprimer. J'avoue qu'il y a un peu d'amour propre à moi, de voir que l'Europe vous regarde des mêmes yeux que je vous ai vu depuis plus de vingt ans; mais,

en vérité , il y a cent fois plus d'attachement  
que de vanité dans mon fait. —————  
1756.

On dit que M. le duc de *Fronsac* était fait comme un homme qui vient d'un assaut , quand il a porté la nouvelle. Il était , avec les grâces qu'il tient de vous , orné de toutes celles d'un brûleur de maisons. Il tient cela de vous encore. Demandez à votre écuyer si vous n'aviez pas votre chapeau en clabaud , et si vous n'étiez pas noir comme un diable , et poudreux comme un courier , à la bataille de Fontenoi.

Je vous importune ; pardonnez au bavard.

## LETTRE CLXII.

A M. THIRIOT.

Aux Délices , le 21 de juillet.

*Le succès fait la renommée.*

**V**ous le voyez bien , mon ancien ami ; une lettre anonyme que je reçois , selon ma coutume , m'apprend qu'on imprime une critique dévote contre mes ouvrages ; mais ces gens-là seront forcés d'avouer que je suis prophète. M. le maréchal de *Richelieu* a bien voulu témoigner à son *Habacuc* le gré qu'il

—  
1756. lui savait de ses prédictions, en daignant me mander ses succès le jour de la capitulation. J'ai vu sa gloire aux Délices, avant qu'on la sût à Compiègne. Vous n'imaginerez pas ce que c'était que ce fort Saint Philippe; c'était la place de l'Europe la plus forte. Je suis encore à comprendre comment on en est venu à bout. Dieu merci, vous autres Parisiens, vous ne regretterez plus M. de Lovendal. Votre damné vous a-t-il dit tout ce qui se passe en Allemagne? Je regarde les affaires publiques à peu-près du même œil dont je lis Tite-Live et Polybe.

*Non me agitant populi fasces, aut purpura regum,  
Aut conjurato descendens Dacus ab Istro.*

J'attends, avec quelque impatience, le brillant philosophe d'Alembert; peut-être va-t-il plus loin que Genève, mais il y a apparence qu'il prendrait mal son temps. A l'égard du philosophe un peu plus dur, dont vous me parlez, je crois qu'il ne sera heureux ni sur les bords de la Sprée, ni sur les bords de la Seine. On dit que ce n'est pas chose aisée d'être heureux: *Est Ulubris, est hîc.* Je ne reçois que des lettres remplies d'indignation et de mépris pour ces insolens Mémoires de madame de Maintenon. Je vous avoue que c'est une espèce de livre toute neuve. Le faquin  
parle

parle de tous les grands-hommes , de tous les princes , comme s'il avait vécu familièrement avec eux , et débite ses impostures avec un air de confiance , de hauteur , de familiarité , de plaifanterie , qui en imposera aux barons allemands et aux lecteurs du Nord. On me conseille de le confondre dans quelques notes , au bas des pages du *Siècle de Louis XIV* qu'on réimprime avec l'*Histoire générale*. 1756.

Si les *Mémoires* de ce *Conac* font imprimés , je vous prie de me les envoyer. Vous avez la voie sûre de M. *Bouret*. Puis-je m'adresser à vous , mon ancien ami , pour les livres que vous jugerez dignes d'être lus ? Vous m'aviez promis les deux sermons de *Lambert*.

Je ne vous ai point envoyé l'énorme édition des *Cramer* , parce que j'ai jugé que vous auriez presque en même temps celle de Paris ; cependant , si vous en êtes curieux , je vous la ferai tenir. Il y a bien des fautes ; je suis aussi mauvais correcteur d'imprimerie que mauvais auteur. *Interea vale et scribe , amice , amico veteri.*

1756.

## L E T T R E C L X I I I.

A M. P A R I S D U V E R N E Y.

Aux Délices , le 26 de juillet.

V O T R E lettre, Monsieur, augmenté la joie que les succès de M. le maréchal de *Richelieu* m'ont causée. Votre amitié pour lui, qui ne s'est jamais démentie, justifie bien mon attachement. Une si belle action fait sur vous d'autant plus d'effet, que vous formez au roi des sujets qui apprendront à l'imiter. Vous vous êtes fait une carrière nouvelle de gloire par cette belle institution (\*) qu'on doit à vos soins, et qui fera une grande époque dans l'histoire du siècle présent. Le nom de M. le maréchal de *Richelieu* ira à la postérité, et le vôtre ne sera jamais oublié.

Les événemens présens fourniront probablement une ample matière aux historiens : l'union des maisons de France et d'Autriche, après deux cents cinquante ans d'inimitiés ; l'Angleterre qui croyait tenir la balance de l'Europe, abaissée en six mois de temps ; une marine formidable, créée avec rapidité ; la plus grande fermeté déployée avec la plus grande modération : tout cela forme un bien

(\*) L'Ecole royale militaire.

magnifique tableau. Les étrangers voient avec admiration une vigueur et un esprit de fuite dans le ministère, que leurs préjugés ne voulaient pas croire. Si cela continue, je regretterai bien de n'être plus historiographe de France. Mais la France, qui ne manquera jamais ni d'hommes d'Etat, ni d'hommes de guerre, aura toujours aussi de bons écrivains, dignes de célébrer leur patrie. 1756.

Je ne suis plus bon à rien; ma santé m'a rendu la retraite nécessaire. Il eût été plus doux pour moi de cultiver des fleurs auprès de Plaisance qu'auprès de Genève, mais j'ai pris ce que j'ai trouvé. J'aurais eu bien difficilement un séjour plus agréable et plus convenable. Le fameux docteur *Tronchin* vient souvent chez moi. J'ai presque toute ma famille dans ma maison. La meilleure compagnie, composée de gens sages et éclairés, s'y rend presque tous les jours, sans jamais me gêner; il y vient beaucoup d'anglais; et je peux vous dire qu'ils font plus de cas de votre gouvernement que du leur.

Vous souffrez, sans doute, Monsieur, avec plaisir, ce compte que je vous rends de ma situation. Je vous dois, en grande partie, la douceur de ma fortune. Je ne l'oublierai point. Je vous serai attaché jusqu'au dernier moment de ma vie.



1756. Je vous prie , quand vous verrez monsieur votre frère , de vouloir bien l'assurer de mes sentimens et de compter sur ceux avec lesquels j'ai l'honneur d'être si véritablement , &c.

## L E T T R E C L X I V.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices , 4 d'auguste.

**M**ON cher ange , je suis bien malingre ; mais , puisqu'on a ressuscité Sémiramis , il faut bien que je ressuscite aussi. On dit que *le Kain* s'est avisé de paraître , au sortir du tombeau de sa mère , avec des bras qui avaient l'air d'être ensanglantés ; cela est un tant soit peu anglais ; et il ne faudrait pas prodiguer de pareils ornemens. Voilà de ces occasions où l'on se trouve tout juste entre le sublime et le ridicule , entre le terrible et le dégoûtant. Mon absence n'a pas nui au succès ; de mon temps les choses n'auraient pas été si bien. J'ai gagné quelque chose à être mort , car c'est l'être que de vivre sans digérer au pied des Alpes. Je sens que les *Tronchin* n'y font rien. Le miracle de madame de *Fontaine* subsiste , mais je ne suis pas homme à miracles. Il faut être jeune pour faire honneur à son médecin ;

mais , mon ange consolateur , aurai-je encore la force de faire quelque chose qui vous plaise? 1756.

J'ai bien peur que le talent des tragédies ne passe plus vite que le goût de les voir jouer. Vous n'êtes pas épuisé ; mais , par malheur , ne le ferais-je pas ? Il se présente en Suède un sujet de tragédie ; s'il y avait quelque épisode de Prusse , on pourrait trouver de quoi faire cinq actes. On aura dorénavant à Paris de l'indulgence pour moi , depuis qu'on me tient pour trépassé.

Je ne conseillerais pas à *la Beaumelle* de donner une pièce ; il en a pourtant fait une ; mais il est si protégé et si heureux qu'on pourrait le siffler. Il faut qu'il soit disgrâcié de quelques rois , et alors le parterre le prendra en amitié. Madame de *Graffigny* a une comédie toute prête ; son succès me paraît sûr. Elle est femme , le sujet fera un roman , il y aura de l'intérêt , et on aimera toujours l'auteur de *Cénie*. Pour madame du *Bocage* , elle s'est livrée au poëme épique. On m'a envoyé trois tragédies de Paris et de province. Il en pleut de tous côtés , sans compter l'opéra de *Méropé* du roi de Prusse. Vous voyez que les arts sont toujours en honneur. Bonsoir , mon cher et respectable ami ; mille respects à tous les anges.

1756.

## L E T T R E C L X V.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 4 d'auguste.

**I**L me semble, Monseigneur, que toutes les lettres adressées à mon héros doivent lui être rendues, et que messieurs de la poste de Compiègne auraient pu vous renvoyer à Marseille la lettre que je vous adressai à la cour, quand vous eûtes donné ce bel assaut; mais apparemment que l'on n'aime pas les mauvais vers dans ce pays-là. Il se peut aussi que les directeurs de la poste vous aient attendu à Compiègne de jour en jour, et vous attendent encore. Je ne ressemble point au général *Blakney*, je ne peux sortir de ma place. La raison en est que je suis assiégé par une file de médecines dont le docteur *Tronchin* m'a circonvenu. Que n'ai-je un moment de force et de santé! je partirais sur le champ, je viendrais vous voir dans votre gloire, je laisserais là toute ma famille, qui se passerait bien de moi dans mon hermitage.

Vous croyez bien que j'ai un peu interrogé le voyageur dont vous me parlez, et vous devez vous en être aperçu quand je vous

mandais que ce n'était pas des seuls Anglais 1756.  
 que vous triomphiez. Vous avez, comme tous  
 les généraux, effuyé les propos de l'envie et  
 de l'ignorance. Souvenez-vous comme on  
 traitait le maréchal de *Villars* avant la journée  
 de Dénain. Vous avez fait comme lui, et on  
 se tait, et on admire, et l'enthousiasme que  
 vous inspirez est général. On a mal attaqué,  
 disait-on; il fallait absolument envoyer M. de  
*Vallière* pour tirer juste. Au milieu de tous ces  
 beaux raisonnemens arrive la nouvelle de la  
 prise; voilà jusqu'à présent le plus beau  
 moment de votre vie. Qu'est-il arrivé de là?  
 qu'on ne vous conteste plus le service que  
 vous avez rendu à Fontenoi. Port-Mahon  
 confirme tout, et met le sceau à votre gloire.  
 Il se pourra bien faire que vous ne soyez pas  
 le premier dans le cœur de la belle personne  
 que vous savez; mais vous ferez toujours  
 considéré, honoré, et je vous regarde comme  
 le premier homme du royaume. C'est une  
 place que vous vous êtes donnée, et que  
 rien ne vous ôtera. Il me pleut de tous côtés  
 de mauvais vers pour vous; vous devez en  
 être excédé. Pour vous achever, il faut que je  
 prenne aussi la liberté de vous envoyer ce que  
 j'écrivais ces jours-ci à mon petit *Desmahis* (\*).  
 Ce *Desmahis* est fort aimable. Vous ne vous

(\*) Voyez volume d'Epîtres, année 1756.

— en foucierez guère ; vous avez bien autre  
1756. chose à faire.

Nous sommes tous ici aux pieds de notre héros.

## L E T T R E C L X V I .

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

7 d'auguste.

**M** O N divin ange , voici le Botoniate achevé et réparé , à peu-près comme vous l'avez voulu. L'auteur est un homme très-aimable , et porte un nom qui doit réuffir à Paris. Je ne doute pas que les comédiens n'acceptent une pièce qui vaut beaucoup mieux que tant d'autres qu'ils ont jouées , et je doute encore moins du succès quand elle fera bien mise au théâtre. Je vous demande vos bontés , et nous sommes deux qui ferons pénétrés de reconnaissance.

Mon cher ange , les bras ensanglantés sont bien anglais ; mais , si on les souffre , je les souffre aussi.

Si cet honnête *la Beaumelle* est enfermé , je n'en suis pas surpris ; il avait dit dans ses Mémoires , en parlant de la maison royale : *On s'allie plaisamment dans cette maison-là.*

On

On dit qu'il avait fait imprimer une Pucelle en dix-huit chants, pleine d'horreurs. 1756.

Je ne savais pas que ce fût M. de *Sainte-Palaye* qui m'eût honoré du *Glossaire*; voulez-vous bien lui donner le chiffon ci-joint.

La poste part, je n'ai que le temps de vous dire que vous êtes le plus aimable et le plus regretté des hommes.

## L E T T R E C L X V I I .

A M. T H I R I O T .

Aux Délices, le 9 d'auguste.

**M**ON cher et ancien ami, je ne fais ce que c'est que cette critique dévote dont vous me parlez; est-ce une critique imprimée? est-ce seulement un cri des ames tendres et timorées? vous me feriez plaisir de me mettre au fait. Je m'unis, à tout hasard, aux sentimens des saints, sans savoir ni ce qu'ils disent ni ce qu'ils pensent.

On me mande qu'on a défendu à l'évêque de Troies d'imprimer des mandemens: c'est défendre à la comtesse de *Pimbèche* de plaider.

Est-il vrai qu'on joue *Sémiramis*? que l'ombre n'est pas ridicule? et que les bras de

*Corresp. générale.* Tome V. \* H h



1756. — le *Kain* ne font pas mal enfanglantés ? Vous ne favez rien de ces bagatelles ; vous négligez le théâtre ; vous n'aimez que les anecdotes, et vous ne m'en dites point.

Je ne fais guère de nouvelles de Suède. J'ai peur que ma divine *Ulric* ne soit traitée par son sénat avec moins de respect et de sentiment qu'on n'en doit à son rang , à son esprit et à ses grâces.

Vous faurez que l'impératrice-reine m'a fait dire des choses très-obligeantes. Je suis pénétré d'une respectueuse reconnaissance. J'adore de loin ; je n'irai point à Vienne ; je me trouve trop bien de ma retraite des Délices. Heureux qui vit chez soi avec ses nièces, ses livres, ses jardins, ses vignes, ses chevaux, ses vaches, son aigle, son renard, et ses lapins qui se passent la patte sur le nez. J'ai de tout cela, et les Alpes par-dessus, qui font un effet admirable. J'aime mieux gronder mes jardiniers que de faire ma cour aux rois.

J'attends l'encyclopède d'*Alembert*, avec son imagination et sa philosophie. Je voudrais bien que vous en fissiez autant, mais vous en êtes incapable.

Est-il vrai que *Plutus - Apollon - Poplinière* a doublé la pension de madame son épouse ? *Tronchin* prétend qu'elle a toujours quelque chose au sein ; je crois aussi qu'elle a quelque

chose sur le cœur. Je vous prie de lui présenter mes hommages, si elle est femme à les recevoir. 1756.

C'est grand dommage qu'on n'imprime pas les Mémoires de ce fou d'évêque *Conac*.

Pour Dieu, envoyez-moi, signé *Jeanel* ou *Bouret*, tout ce qu'on aura écrit pour ou contre les Mémoires de *Scarron-Maintenon*.

*Interim vale et scribe. Æger sum, sed tuus.*

## LETTRE CLXVIII.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 6 de septembre.

JE ne conçois pas trop comment mon héros, environné, tout du long de la route, d'affaires, de feux de joie, de fusées, de bals, de comédies, de cris de joie, de battemens de mains, de femmes, de filles, daigne encore trouver le temps de donner une lettre à *Florian* pour moi. Je vous remercie tendrement, Monseigneur, Soyez bien persuadé que je serais venu vous faire ma cour à Lyon; mais je crains pour la vie d'une de mes nièces. *Tronchin* fera un grand médecin s'il la tire d'affaire.

Quand vous pourrez m'envoyer quelque petit détail de votre belle expédition de *Mahon*, je vous serai vraiment très-obligé;

— 1756. mais , à présent je ne fais qu'un tableau général des grands événemens , et je ne peins qu'à coups de brosse. Puisque j'avais commencé une Histoire générale , il a fallu la finir ; et , dans cette Histoire , ce qui fait le plus d'honneur à la nation y est marqué en peu de mots. Je dis que vous avez sauvé Gènes , que vous avez contribué plus que personne au gain de la bataille de Fontenoi. Je parle de l'assaut de Berg-op-Zom , pour mettre au-dessus de cette entreprise l'assaut général que vous avez donné à des ouvrages bien moins entamés que ceux de Berg-op-Zom : tout cela sans affectation , sans avoir l'air de vouloir parler de vous , et comme conduit par la force des événemens. J'aurai eu du moins le plaisir de finir une Histoire générale par vous.

Il est venu , dans mon trou des Délices , un petit garçon haut comme *Ragotin* , nommé *Dufour* , qui a fait un petit divertissement à Lyon en votre honneur et gloire. Il dit que c'est vous qui me l'avez adressé , qu'il va à Paris , qu'il veut être votre secrétaire , qu'il faut que je lui donne une lettre pour vous. Je lui donnerai donc cette lettre , qui contiendra que le porteur est le petit *Dufour* , et vous ferez du petit *Dufour* tout ce qu'il vous plaira ; mais je serai fort surpris si le petit *Dufour* peut vous aborder. On dit qu'un abbé va à Vienne.

J'espère qu'il bénira l'aigle à deux têtes, et qu'il maudira celui qui n'en a qu'une. 1756.

Les hermites suisses vous présentent leurs tendres respects.

## L E T T R E C L X I X.

A M. T H I R I O T.

Aux Délices, 10 de septembre.

**M**ON ancien ami, je vous assure que *Tronchin* est un grand-homme; il vient encore de ressusciter madame de *Fontaine*. *Esculape* ne ressuscitait les gens qu'une fois; et ceux qui se sont mêlés de rendre la vie aux morts, ne se sont jamais avisés de donner une seconde représentation sur le même sujet. *Tronchin* en fait plus qu'eux; je voudrais qu'il pût un peu gouverner madame de *la Poplinière*, car je fais qu'elle a besoin de lui, et plus qu'elle ne pense; mais je ne voudrais pas qu'elle nous enlevât notre *Esculape*, je voudrais qu'elle le vînt trouver: vous feriez du voyage; comptez que c'est une chose à faire.

Vous devez favoir à présent, vous autres Parisiens, que le *Salomon* du Nord s'est emparé de *Leipsick*. Je ne fais si c'est-là un chapitre de *Machiavel* ou de l'*Anti-Machiavel*, si c'est

— d'accord avec la cour de Drefde , ou malgré  
 1756. elle : *ea cura quietum non me follicitat*. Je fonge  
 à faire mûrir des mufcats et des pêches ; je me  
 promène dans des allées de fleurs de mon  
 invention , et je prends peu d'intérêt aux  
 affaires des Vandales et des Mifniens.

Je vous fuis très-obligé des rogatons du  
 Pont-neuf et des belles pièces fuédoifes. Il y  
 a un mois que j'avais ce monument fuédois  
 de liberté et de fermeté.

Ce n'est pas là une brochure ordinaire.  
 Seriez-vous homme à procurer à ma très-petite  
 bibliothèque quelques livres dont je vous  
 enverrais la note ? vous feriez bien aimable.  
 Je crois que *Lambert* fe mordra les pouces de  
 m'avoir réimprimé ; dix volumes font durs à  
 la vente. Dieu le béniffe et ceux qui liront  
 mes fottifes ; pour moi je voudrais les oublier.

*Farewell my old friend j am fick.*

## L E T T R E C L X X.

1756.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 13 de septembre.

**M**ON cher ange, vous vous êtes tiré d'affaire très-courageusement avec notre conseiller d'Etat. Cet *Apollon-Tronchin* n'aurait pas réussi à Paris comme l'*Esculape-Tronchin*. Notre *Esculape* nous gouverne à présent; il y a un mois que la pauvre madame de *Fontaine* est entre ses mains. Je ne fais qui est le plus malade d'elle ou de moi; nous avons besoin l'un et l'autre de patience et de courage. Madame *Denis* espère que vingt-quatre mille français passeront bientôt par Francfort; elle leur recommandera un certain *M. Freitag*, agent du *Salomon* du Nord, lequel s'avise quelquefois de faire mettre des soldats, avec la baïonnette au bout du fusil, dans la chambre des dames. Je voudrais que M. le maréchal de *Richelieu* commandât cette armée. Puisque les Français ont battu les Anglais, ils pourront bien déranger les rangs des Vandales. Avez-vous vu le vainqueur de Mahon dans sa gloire? s'est-il montré aux spectacles? a-t-il été claqué comme mademoiselle *Clairon*? On dit que madame



— de *Graffigny* va donner une comédie grecque,  
 1756. où l'on pleurera beaucoup plus qu'à Cénie.  
 Je m'intéresse de tout mon cœur à son succès ;  
 mais des tragédies bourgeoises , en prose ,  
 annoncent un peu le complément de la déca-  
 dence.

On dit que *Marie-Thérèse* est actuellement l'idole de Paris , et que toute la jeunesse veut actuellement s'aller battre pour elle en Bohême. Il peut résulter de là quelque sujet de tragédie. Je ne me soucie pas que la scène soit bien ensanglantée , pourvu que le bon *M. Freitag* soit pendu. On attend , dans peu de jours , la décision de cette grande affaire. On ne fait encore s'il y aura paix ou guerre. Le *Salomon* du Nord a couru si vite que la reine de Saba pourrait bien s'arrêter. La paix vaut encore mieux que la vengeance. Adieu , mon cher et respectable ami ; portez-vous mieux que moi , et aimez-moi.

## A U M E M E.

Aux Délices , 20 de septembre.

**M**ON divin ange , après des chinoises vous voulez des africaines ; mais il y aurait beaucoup à travailler pour rendre les côtes de Tunis et d'Alger dignes du pays de *Confucius*. Vous vous imaginez peut-être que , dans mes Délices , je jouis de tout le loisir nécessaire pour recueillir ma pauvre ame ; je n'ai pas un moment à moi. La longue maladie de madame de *Fontaine* et mes souffrances prennent au moins la moitié de la journée ; le reste du jour est nécessairement donné aux processions de curieux qui viennent de Lyon , de Genève , de Savoie , de Suisse , et même de Paris. Il vient presque tous les jours sept ou huit personnes dîner chez moi : voyez le temps qui me reste pour des tragédies. Cependant , si vous voulez avoir l'Africaine telle qu'elle est à peu-près , en changeant les noms , je pourrais bien vous l'envoyer , et vous jugeriez si elle est plus présentable que le *Botoniate*. Il faudrait , je crois , changer les noms , pour ne pas révolter les *Duménil* et les *Gaussin* ; mais il faudrait encore plus changer les choses.

— 1756. Le roi de Prusse est plus expéditif que moi. Il se propose de tout finir au mois d'octobre, de forcer l'auguste *Marie-Thérèse* de retirer ses troupes , de faire signe à l'autocratrice de toutes les Russies de ne pas faire avancer ses Russes, et de retourner faire jouer à Berlin un opéra qu'il a déjà commencé. Ses soldats, en ce cas, reviendront gros et gras de la Saxe, où ils ont bu et mangé comme des affamés.

Mon cher ange, quelle est donc votre idée avec le vainqueur de Mahon ? Il faut d'abord que ces frères *Cramer* impriment les sottises de l'univers en sept volumes ; et ces sottises pourront encore scandaliser bien des fots. Il faut, en attendant, que je reste dans ma très-jolie, très-paisible et très-libre retraite. M. le comte de *Grammont*, qui est ici à la suite de *Tronchin*, disait hier, en voyant ma terrasse, mes jardins, mes entours, qu'il ne concevait pas comment on en pouvait sortir. Je n'en sortirais, mon divin ange, que pour venir passer quelques mois d'hiver auprès de vous. Je n'ai pas un pouce de terre en France ; j'ai fait des dépenses immenses à mes hermitages sur les bords de mon lac ; je suis dans un âge et d'une fanté à ne me plus transplanter. Je vous répète que je ne regrette que vous, mon cher et respectable ami. Les deux nièces vous font les plus tendres complimens.

## L E T T R E C L X X I I .

---

1756.

A M. J. J. R O U S S E A U .

Aux Délices , le 21 de septembre.

**M**ON cher philosophe , nous pouvons , vous et moi , dans les intervalles de nos maux , raisonner en vers et en prose ; mais , dans le moment présent , vous me pardonnerez de laisser là toutes ces discussions philosophiques (\*), qui ne sont que des amusemens. Votre lettre est très-belle ; mais j'ai chez moi unè de mes nièces qui , depuis trois semaines , est dans un assez grand danger ; je suis garde-malade , et très-malade moi-même. J'attendrai que je me porte mieux , et que ma nièce soit guérie , pour oser penser avec vous. M. *Tronchin* m'a dit que vous viendriez enfin dans votre patrie. M. d'*Alembert* vous dira quelle vie philosophique on mène dans ma petite retraite. Elle mériterait le nom qu'elle porte , si elle pouvait vous posséder quelquefois. On dit que vous haïssez le séjour des villes ; j'ai cela de

(\*) Voyez , dans la nouvelle édition des Oeuvres de J. J. Rousseau , volume de Pièces diverses , sa lettre à M. de Voltaire sur le poëme du Désastre de Lisbonne et celui de la Loi naturelle.

1756. — commun avec vous. Je voudrais vous ressembler en tant de choses, que cette conformité pût vous déterminer à venir nous voir. L'état où je suis ne me permet pas de vous en dire davantage.

Comptez que, de tous ceux qui vous ont lu, personne ne vous estime plus que moi, malgré mes mauvaises plaisanteries (\*); et que, de tous ceux qui vous verront, personne n'est plus disposé à vous aimer tendrement.

Je commence par supprimer toute cérémonie.

## LETTRE CLXXIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, premier d'octobre.

**M**ON très-aimable ange, tout mon temps se partage entre les douleurs de madame de *Fontaine* et les miennes. Je n'en ai pas pour rendre notre Africaine digne de vos bontés. Songez

*Que, pour ce changement,*

*Vous ne donnez qu'un jour, qu'une heure, qu'un moment.*

Il me faut une année. Vous briferiez le roseau fêlé, si vous donniez actuellement un ouvrage

(\*) Lettre du 30 d'auguste 1755.

si imparfait. Le succès des magots de la Chine est encore une raison pour ne rien hasarder de médiocre. Promettez à mademoiselle *Clairon* pour l'année prochaine, et soyez sûr, mon cher ange, que je tiendrai votre parole. Je ne fais si je me trompe, mais je crois que le vainqueur de Mahon gouvernera les comédiens en 1757 : alors vous aurez beau jeu. Attendez, je vous en conjure, ce temps favorable. J'espère que notre Zulime paraîtra alors avec tous ses appas, et n'en parlera point. Il y a des choses essentielles à faire. C'est une maison dans laquelle il n'y a encore qu'un assez bel appartement. J'avoue que mademoiselle *Clairon* ferait honnêtement logée, mais le reste ferait au galetas. Laissez-moi, je vous en supplie, travailler à rendre la maison supportable. Je serai bientôt débarrassé de cette Histoire générale à laquelle je ne peux suffire. Un fardeau de plus me tuerait, dans le triste état où je suis. Enfin, je vous conjure, par l'amitié que vous avez pour moi, et qui fait la consolation de ma vie, de ne rien précipiter. Je vous aurai autant d'obligations de cette précaution nécessaire, que je vous en ai de vos démarches auprès de mon héros. Je reconnais bien la bonté de votre cœur à tout ce que vous faites ; mais vous pouvez compter beaucoup plus sur Zulime que je ne dois me

1756.



— 1756. flatter sur les choses dont vous me parlez à la fin de votre lettre. Il n'y a pas d'apparence, mon cher et respectable ami, que les rancuniers perdent leur rancune. Je ne prévois pas d'ailleurs que je puisse, à mon âge, quitter une retraite dont je ne peux me défaire, et qui est devenue nécessaire à ma situation et à ma santé; mais je ne veux avoir d'autre idée que celle de pouvoir encore vous embrasser, avant de finir ma vie douloureuse.

Madame de *Fontaine* est mieux aujourd'hui. Les deux sœurs et l'oncle se disputent à qui vous aimera davantage, mais il faut qu'on me cède.

Il court un nouveau Manifeste du *Salomon* du Nord. Il est fort long; vous en jugerez. Il paraît qu'on ne peut guère se conduire plus hardiment dans des circonstances plus délicates.

On me mande que votre archevêque fait un tour dans le pays d'*Astrée* et de *Céladon*; il en reviendra avec les mœurs douces du grand druide *Atamas*.

Adieu; on ne peut être plus pénétré que je le suis de la constance généreuse de votre amitié. Vous sentez qu'il est nécessaire à mon être de vous revoir encore, mais je le souhaite bien plus que je ne l'espère.

L E T T R E C L X X I V. 

---

1756.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 6 d'octobre.

J E ne vous écris pas si souvent, Monseigneur, que quand vous preniez Minorque. J'imagine toujours qu'on a encore plus d'affaires à la cour qu'à l'armée. Les riens prennent quelquefois plus de temps que des assauts ; et d'ailleurs, il ne faut pas vexer d'ennui les héros qu'on aime.

Un anglais me mande qu'on veut dresser, dans Londres, une statue à *Blakney*. J'ai répondu qu'apparemment on mettrait cette statue dans votre temple.

Vous avez vu sans doute le dernier Manifeste du *Salomon* du Nord. Ce *Salomon* est prolix ; mais on peut se donner carrière à la tête de cent mille hommes.

La reine de Saba ne répond point, mais elle agit. Je voudrais que vous commandassiez une armée dans ces circonstances, et que *Salomon* apprît par vous à connaître une nation qu'il ne connaît point du tout.

Voici les nouvelles que je reçus hier ; si elles sont vraies, mon *Salomon* fera un peu embarrassé. Il m'a proposé, il y a quatre mois,

— de le venir voir ; il m'a offert biens et digni-  
 1756. tés ; je fais qu'elles sont transitoires ; je les ai  
 refusées. Le roi ne s'en soucie guère , mais je  
 voudrais qu'il pût en être informé. Le fuisse  
*Voltaire* et la fuisse *Denis* sont toujours  
 pénétrés pour vous d'amour et de respect.

## L E T T R E C L X X V.

A U M E M E.

Aux Délices , 10 d'octobre.

**S**OUVENEZ-VOUS, mon héros, que, dans  
 votre ambassade à Vienne , vous fûtes le  
 premier qui assurâtes que l'union des maisons  
 de France et d'Autriche était nécessaire, et  
 que c'était un moyen infallible de renfermer  
 les Anglais dans leur île, les Hollandais dans  
 leurs canaux , le duc de Savoie dans ses mon-  
 tagnes, et de tenir enfin la balance de l'Europe.

L'événement doit enfin vous justifier. C'est  
 une belle époque pour un historien que cette  
 union , si elle est durable.

Voici ce que m'écrit une grande princesse  
 plus intéressée qu'une autre aux affaires pré-  
 sentes , par son nom et par ses Etats :

„ La manière dont le roi de Prusse en use  
 „ avec ses voisins , excite l'indignation géné-  
 „ rale. Il n'y aura plus de sûreté depuis le

Veser

„ Veler jusqu'à la mer Baltique. Le corps  
 „ germanique a intérêt que cette puissance 1756.  
 „ soit très - réprimée. Un empereur ferait  
 „ moins à craindre , car nous espérons que  
 „ la France maintiendra toujours les droits  
 „ des princes. „

On me mande de Vienne qu'on y est très-embarrassé ; apparemment qu'on ne compte pas trop sur la promptitude et l'affection des Russes.

Il ne m'appartient pas de fourrer mon nez dans toutes ces grandes affaires ; mais je pourrais bien vous certifier que l'homme dont on se plaint , n'a jamais été attaché à la France ; et vous pourriez assurer madame de *Pompadour* qu'en son particulier elle n'a pas sujet de se louer de lui. Je fais que l'impératrice a parlé , il y a un mois , avec beaucoup d'éloge , de madame de *Pompadour*. Elle ne ferait peut-être pas fâchée d'en être instruite par vous ; et , comme vous aimez à dire des choses agréables , vous ne manquerez peut-être pas cette occasion.

Si j'osais un moment parler de moi , je vous dirais que je n'ai jamais conçu comment on avait de l'humeur contre moi , de mes coquetteries avec le roi de Prusse. Si on savait qu'il m'a baisé un jour la main , toute maigre qu'elle est , pour me faire rester chez lui , on

— me pardonnerait de m'être laissé faire ; et si  
1756. on savait que cette année on m'a offert carte  
blanche, on avouerait que je suis un philo-  
sophe guéri de ma passion.

J'ai, je vous l'avoue, la petite vanité de  
désirer que deux personnes le sachent ; et ce  
n'est pas une vanité, mais une délicatesse de  
mon cœur, de désirer que ces deux personnes  
le sachent par vous. Qui connaît mieux que  
vous le temps et la manière de placer les  
choses ? Mais j'abuse de vos bontés et de  
votre patience. Agréez le tendre respect du  
suisse.

Je vous demande pardon du mauvais bul-  
letin de Cologne, que je vous envoyai  
dernièrement ; on forge des nouvelles dans  
ce pays-là.

## L E T T R E C L X X V I .

A M. T H I R I O T .

Aux Délices, le 14 d'octobre.

**S**I madame de *la Poplinière* n'est pas guérie  
cet hiver, il faut que son mari lui donne un  
beau viatique pour aller trouver *Esculape-  
Tronchin* au printemps. DIEU lit dans les

cœurs, et *Tronchin* dans les corps. Il a reffuscité deux fois ma nièce de *Fontaine*; il a guéri une gangrène de vieillard. Madame de *Muy*, qui est arrivée mourante à Genève, il y a trois mois, a des joues, et vient chez moi coiffée en pyramide. Il me fait vivre. *Venite ad me, omnes qui laboratis*. Ce font-là de vrais miracles, mais ils font auffi rares que les faux ont été communs. Je me flatte que madame de *la Poplinière* fera du petit nombre des élus. Pendant que *Tronchin* conserve la vie à trois ou quatre personnes, on en tue vingt mille en Bohême. Je ne fais pas encore le détail de la grande bataille. Les relations font différentes. Il paraît vraisemblable que notre *Salomon* est vainqueur. Heureux qui vit tranquille sur le bord de son lac, loin du trône et loin de l'envie.

Mettez - moi à part, je vous prie, un *Derham* (\*) et les Mémoires de *Philippe V*. Je vous demanderai d'autres livres à mesure que les besoins viendront, et vous enverrez la cargaison par la diligence, afin de n'en pas faire à deux fois. Je suis très-sensible au soin que vous avez la bonté de prendre.

Vous me parlez de vers qu'on m'attribuait : n'est-ce pas une petite pièce qui finit ainsi ?

*Votre bonheur serait égal au mien.*

(\*) Célèbre physicien anglais.



— 1756. Ils ont plus de cent ans, et ils ont été faits pour le cardinal de *Richelieu*.

Je ne suis pas fâché d'être loin du centre des faux bruits et des tracasseries. J'ose encore espérer qu'il y a des hommes plus puissans que moi, qui seront moins heureux que moi.

En vous remerciant, mon ancien ami, de m'avoir procuré le plaisir de pouvoir être, auprès de notre docteur, le commissionnaire d'une personne dont je voudrais rendre la vie longue et heureuse.

Si vous avez des nouvelles, *candidus imperti*.  
*Vale, amice.*

## LET TRE CLXXVII.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, premier de novembre.

JE n'ai point eu de cesse, mon héros, que je n'aye fait venir dans mon hermitage M. le duc de *Villars*, de son trône de Provence, pour le faire guérir par *Tronchin* d'un léger rhumatisme; et moi, j'en ai un goutteux, horrible, universel, que *Tronchin* ne guérit point, et qui m'a empêché de vous écrire. Quel plaisir m'a fait ce gouverneur des oliviers, quand il m'a parlé de vos lauriers et de

l'idolâtrie qu'on a pour vous sur toutes les côtes !

---

 1756.

Je vous avais envoyé de très-fausses nouvelles que je venais de recevoir de Strasbourg. J'en reçois de Vienne qui ne sont que trop vraies. On y est dans un chagrin de dépit et de consternation extrême. Il est certain que l'impératrice hasardait tout pour délivrer le roi de Pologne. M. de *Brown* avait fait passer douze mille hommes par des chemins qui n'ont jamais été pratiqués que par des chèvres ; il avait envoyé son fils au roi de Pologne. Ce prince n'avait qu'à jeter un pont sur l'Elbe, et venir à lui. Il promit pour le 9, puis pour le 10, le 12, le 13, et enfin il a fait son malheureux traité des Fourches caudines. Les Anglais et les guinées ont persuadé, dit-on, ses ministres.

On mande de Fontainebleau qu'on a prié le ministre du roi de Prusse de s'en retourner. Je n'ose le croire ; je ne crois rien, et j'espère peu. On prétend que le roi de Prusse mêle actuellement les piques de la phalange macédonienne à sa cavalerie. Ce sont les mêmes piques dont mes compatriotes les Suisses se sont servis long-temps. Je ne suis pas du métier ; mais je crois qu'il y a une arme, une machine bien plus sûre, bien plus redoutable ; elle se fait autrefois gagner sûrement des batailles. J'ai

— dit mon secret à un officier , ne croyant pas  
 1756. lui dire une chose importante, et n'imaginant pas qu'il pût fortir de ma tête un avis dont on pût faire usage dans ce beau métier de détruire l'espèce humaine. Il a pris la chose sérieusement. Il m'a demandé un modèle ; il l'a porté à M. d'Argenson. On l'exécute à présent en petit ; ce fera un fort joli engin. On le montrera au roi. Si cela réussit , il y aura de quoi étouffer de rire que ce soit moi qui sois l'auteur de cette machine destructive. Je voudrais que vous commandassiez l'armée, et que vous tuassiez force prussiens avec mon petit secret.

J'ai eu la vanité de souhaiter qu'on sût mes nobles refus à votre cour. J'aurais celle d'aller à Vienne , si j'étais jeune et ingambe, et si je n'étais pas dans mes Délices avec votre servante ; mais je suis un rêveur paralytique, et je mourrai de douleur de ne pouvoir vous faire ma cour avant de mourir. Je n'ai de libre que la main droite. Je m'en fers comme je peux pour renouveler mon très-tendre respect à mon héros , qui daignera me conserver son souvenir.

## L E T T R E C L X X V I I I .

1756.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, premier de novembre.

**M**ON très-cher ange, il y a long-temps que je ne vous ai parlé du tripot. M. le duc de *Villars* est venu de Provence dans mon hermitage, et il a insisté sur *Zulime* comme vous-même. Je l'avais engagé à venir se faire guérir, par le grand *Tronchin*, d'un petit rhumatisme que le soleil de Marseille et d'Aix n'avait pu fondre. A peine est-il arrivé que j'ai été pris d'un rhumatisme général sur tout mon pauvre corps, et notre *Tronchin* n'y peut rien. Il me reste une main pour vous écrire; mais il n'y a pas chez moi une goutte de sang poétique qui ne soit figée. Heureusement nous avons du temps devant nous. Vous savez comment s'est terminée la pièce de *Pirna*, par des fifflats. Il a rendu enfin le livre de poésie; le voilà libre, sans armée et sans argent. On est désespéré à Vienne. Le diable de *Salomon* l'emporte et l'emportera. S'il est toujours heureux et plein de gloire, je ferai justifié de mon ancien goût pour lui; s'il est battu, je ferai vengé.

J'espère que vous verrez bientôt madame

— de *Fontaine*, qui a été sur le point de mourir  
 1756. aux Délices pour avoir abusé de la santé que  
*Tronchin* lui avait rendue, et pour avoir été  
 gourmande. M. le maréchal de *Richelieu* me  
 mande que ce qui paraît fefable à votre amitié  
 et à la bonté de votre cœur, ne l'est guère à la  
 prévention. Je m'en fuis toujours douté, et  
 je crois connaître le terrain. Il faut que votre  
 archevêque refte à Conflans et moi aux Délices;  
 chacun doit remplir fa vocation. La mienne  
 fera de vous aimer et de vous regretter jufqu'à  
 mon dernier moment.

On me mande qu'il y a une édition infame  
 de la *Pucelle* que cet honnête homme de *la*  
*Beaumelle* avait fait imprimer, et qu'on débite  
 dans Paris; mais heureufement les mandemens  
 font plus de bruit que les pucelles.

Vous ne m'avez jamais parlé de l'état de  
 M. de *la Marche*; je voulais qu'il vînt fe  
 mettre entre les mains de *Tronchin*, mais on  
 dit qu'il eft dans un état à ne fe mettre dans  
 les mains de perfonne. O pauvre nature  
 humaine! à quoi tiennent nos cervelles,  
 notre vie, notre bonheur! Portez-vous bien,  
 vous, madame d'*Argental* et tous les anges;  
 et confervez-moi une amitié qui embellit mes  
 Délices, qui me confole de tout, et qui feule  
 peut me rendre quelque génie.

LETTRE

## L E T T R E C L X X I X.

1756.

A M. T H I R I O T.

Aux Délices , 28 de novembre.

J E suis persuadé , mon ancien ami , que vous ne ferez pas privé du petit legs que vous a fait madame de *la Poplinière*. Son mari , qui en avait usé si généreusement avec elle , en usera de même avec vous. Il aime à faire des choses nobles. Je compterais autant sur son caractère que sur son billet. Je n'ose vous prier d'ajouter au petit paquet de livres que vous m'envoyez , cette infame édition de la Pucelle qu'on dit faite par *la Beaumelle* et par d'*Arnaud*. Je ne devrais pas infecter mon cabinet de ces horreurs ; mais il faut tout voir. Je me flatte que les honnêtes gens ne m'imputeront pas de telles indignités. En vérité , il faudrait faire un exemple de ceux qui imposent ainsi au public , et qui répandent le scandale sous le nom d'autrui.

On me parle encore de je ne fais quels vers qui courent contre le roi de Prusse. Ceux qui me soupçonnent me connaissent bien mal. C'est le comble de la lâcheté d'écrire contre un prince à qui on a appartenu.

Je vous fais mon compliment de quitter

*Corresp. générale.* Tome V. \*K k



— vos moines. Il n'y a que leur bibliothèque de  
1756. bonne, et vous avez à deux pas celle du roi  
qui est meilleure.

Mes respects à madame de *Sandwich*; je crois qu'elle n'est pas fâchée des humiliations que les *Wighs* effuient. La France joue à présent un beau rôle dans l'Europe. On sent encore mieux cette gloire dans les pays étrangers qu'à Paris. On entend la voix libre des nations; elles parlent toutes avec respect, jusqu'aux Anglais mêmes; il leur manquait d'être humbles.

Adieu; la goutte et la calomnie me tracaient. Je vous embrasse.

## L E T T R E C L X X X.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, à Paris.

Aux Délices, 28 de novembre.

COMMENT voulez-vous, mon cher ange, que je fasse des *Zulime* et des chevaleries, quand les calomnies de Paris viennent me glacer dans mes Alpes? Cette infame édition que *la Beaumelle* et d'*Arnaud* avaient, dit-on, faite de concert, n'a que trop de cours. Je vois les personnes à qui je suis le plus attaché, attaquées indignement sous mon nom.

Madame de *Pompadour* y est outragée d'une manière infame ; et comment encore se justifier de ces horreurs ? comment écrire à madame de *Pompadour* une lettre qui ferait rougir et celui qui l'écrirait et celle qui la recevrait ? On parle aussi de vers sanglans contre le roi de Prusse , que la même malignité m'impute. Je vous avoue que je succombe sous tant de coups redoublés. Le corps ne s'en porte pas mieux , et l'esprit se flétrit par la douleur. S'il me restait quelque génie , pourrais-je mettre à travailler un temps qu'il faut employer continuellement à détruire l'imposture ? Je n'ai plus ni santé , ni consolation , ni espérance ; et j'en éprouve , au bout de ma carrière , que le repentir d'avoir consacré aux belles-lettres une vie qu'elles ont rendue malheureuse. Si je m'étais contenté de les aimer en secret , si j'avais toujours vécu avec vous , j'aurais été heureux ; mais je me suis livré au public , et je suis loin de vous , cela est horrible.

---

 1756.

1756.

## L E T T R E C L X X X I.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices , 8 de décembre.

J E vous souhaite de bonnes et de belles années, c'est-à-dire, celles auxquelles vous êtes accoutumé, Monseigneur ; et je m'y prends tout exprès un peu à l'avance, car vous allez être accablé de lettres dans ce temps-là. Je me trompe encore, ou vous entrez en exercice de premier gentilhomme de la chambre, ou vous installerez M. le duc de *Fronsac*, ce qui ne vous occupera pas moins. Et qui fait si au printemps vous n'irez pas encore commander quelque armée ? qui fait si vous ne ferez pas gagner des batailles à l'impératrice ? Vous n'aviez pas déplu à sa mère, vous seriez le vengeur de la fille. Les grenadiers français ne seraient pas fâchés de vous suivre, et d'opposer leur impétuosité aux pas mesurés des Prussiens. Milord *Maréchal*, qui m'est venu voir dans mon trou, ces jours passés, dit des choses bien étonnantes. Il prétend qu'à la dernière bataille, ce sont huit bataillons seulement qui ont soutenu tout l'effort de l'armée autrichienne. Je m'imagine que contre vous il en aurait fallu

un peu davantage. Je voudrais vous y voir, —  
 tout paralytique que je suis. Il me semble 1756.  
 que vous êtes fait pour notre nation , et elle  
 pour vous.

Nous avons ici le frère d'un nouveau secrétaire d'Etat d'Angleterre ; il chante vos louanges , et non pas celles de son pays. Il vient chez moi beaucoup d'anglais , jamais je ne les ai vus si polis ; je pense qu'ils vous en ont l'obligation.

Commandez des armées ou donnez des fêtes. Quelque chose que vous fassiez , vous ferez toujours le premier des Français à mes yeux , et le plus cher à mon cœur qui vous appartient avec le plus profond respect. Ma nièce partage mes sentimens. J'écris rarement ; mais que voulez-vous que dise un solitaire , un Suisse , un malingre ?

## L E T T R E C L X X X I I .

A M. T H I R I O T .

Le 19 de décembre.

O N m'a enfin envoyé de Paris une de ces abominables éditions de la Pucelle. Ceux qui m'avaient mandé , mon ancien ami , que *la Beaumelle* et d'*Arnaud* avaient fabriqué cette

— 1756. œuvre d'iniquité, se sont trompés, du moins à l'égard de d'*Arnaud*. Il n'est pas possible qu'un homme qui fait faire des vers ait pu en griffonner de si plats et de si ridicules. Je ne parle point des horreurs dont cette rapsodie est farcie ; elles font frémir l'honnêteté comme le bon sens ; je ne fais rien de si scandaleux ni de si punissable. On dit qu'on a découvert que *la Beaumelle* en était l'auteur, et qu'on l'a transféré de la bastille pour le mettre à Vincennes dans un cachot ; mais c'est un bruit populaire qui me paraît sans fondement. Tout ce que je fais, c'est qu'un tel éditeur mérite mieux. Voilà assurément une manœuvre bien criminelle. Les hommes sont trop méchants. Heureusement il y a toujours d'honnêtes gens parmi les monstres, et des gens de goût parmi les fots. Quiconque aura de l'honneur et de l'esprit me plaindra qu'on se soit servi de mon nom pour débiter ces détestables misères. Si vous savez quelque chose sur ce sujet aussi triste qu'impertinent, faites - moi l'amitié de m'en instruire.

Mandez - moi surtout si vous avez votre diamant. Je m'intéresse beaucoup plus à vos avantages qu'à ces ordures, dont je vous parle avec autant de dégoût que d'indignation.

Je vous embrasse du meilleur de mon cœur.

L E T T R E C L X X X I I I. 

---

1756.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, près de Genève, 20 de décembre.

**J**E suis honteux, Monseigneur, d'importuner mon héros qui a bien autre chose à faire qu'à lire mes lettres ; mais je ne demande qu'un mot de réponse pour le fatras ci-dessous.

1°. Un anglais vint chez moi, ces jours passés, se lamenter du sort de l'amiral *Bing* dont il est ami. Je lui dis que vous m'aviez fait l'honneur de me mander que ce marin n'était point dans son tort, et qu'il avait fait ce qu'il avait pu. Il me répondit que ce seul mot de vous pourrait le justifier ; que vous aviez fait la fortune de *Blakney*, par l'estime dont vous l'avez publiquement honoré ; et que, si je voulais transcrire les paroles favorables que vous m'avez écrites pour *Bing*, il les enverrait en Angleterre. Je vous en demande la permission ; je ne veux et je ne dois rien faire sans votre aveu. Voilà pour le vainqueur de Mahon.

Voici une autre requête pour le premier gentilhomme de la chambre ; c'est qu'il ait la bonté d'ordonner qu'on joue Rome sauvée à



— 1756. la cour cet hiver, sous sa dictature. *La Noue* quitte à Pâques, et M. d'*Argental* prétend que cette faveur de votre part est de la dernière importance.

Ce tendre d'*Argental* me mande qu'il a poussé bien plus loin ses sollicitations; mais ce ferait étrangement abuser de vos bontés qu'il ne faut certainement pas hasarder en ce temps-ci.

J'apprends que *la Beaumelle*, avant de faire pénitence, avait apporté une édition de la *Pucelle*, où il a fourré un millier de vers de sa façon; qu'on la vend publiquement, qu'elle est remplie d'atrocités contre les personnes les plus respectables, et que c'est l'ouvrage le plus criminel qu'on ait jamais fait en aucune langue. On donne cette horreur sous mon nom. Elle est si mal-adroite qu'il y a dans l'ouvrage deux endroits assez piquans contre moi-même. Il y a bien des choses dignes des halles; mais il suffira d'un dévot pour m'attribuer cette infamie. Je crois que c'est un torrent qu'il faut laisser passer. La vérité perce à la longue, mais il faut du temps et de la patience. Vous en avez beaucoup de lire mes lettres au milieu de vos occupations. Votre nouvel hôtel, la Guienne, l'année d'exercice! vous ne devez pas avoir du temps de reste. J'en abuse, je vous en demande pardon.

J'ose attendre deux petits mots. Je vous  
renouvelle mon tendre respect, et madame  
*Denis* se joint à moi. 1756.

LETTRE CLXXXIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 20 de décembre.

**M**ON cher ange, j'ai vu cette infamie que l'on impute à *la Beaumelle*, et que je n'impute qu'à un diable, et à un sot diable. Il y a deux endroits assez piquans contre moi dans cette rapsodie digne des halles, qu'on a osé imprimer sous mon nom. Je n'ai jamais vu d'ailleurs d'ouvrage plus digne à la fois de mépris et de châtement; mais je crois à présent le parlement et le public occupés de soins plus pressans que de celui de juger un petit libelle. Je me console par la juste espérance que les honnêtes gens et les gens de goût me rendront justice. Vous y contribuez plus que personne, vos amis vous secondent; il serait bien étrange que la vérité ne triomphât pas, quand c'est vous qui l'annoncez.

Si cette affreuse calomnie a des suites, je suis très-sûr que vous ferez le premier à m'en instruire. Je crois qu'à présent je n'ai rien à

1756. faire qu'à déplorer tranquillement la méchanceté des hommes. M. le duc de *la Vallière* m'a mandé les mêmes choses que vous ; il veut bien se charger d'assurer madame de *Pompadour* de mon attachement et de ma reconnaissance pour ses bontés, et il répond qu'elle ne prêtera point l'oreille à la calomnie.

Ce n'est pas assurément le temps que M. le maréchal de *Richelieu* entame ce que votre amitié généreuse lui a suggéré, et je suis bien loin de lui laisser seulement envisager que je veuille mettre ses bontés à l'épreuve. Pour Rome sauvée et les autres pièces, ce sont là des choses qu'on peut demander hardiment. Je n'y ai pas manqué, et j'espère que vous vous joindrez à moi.

Zulime ne fera plus Zulime, elle changera de nom sans changer de caractère. Le lieu de la scène ne fera plus le même. Il y aura quelques scènes nouvelles ; et comme les deux derniers actes sont absolument différens de ceux qui furent joués, la pièce fera en effet toute neuve. Le reste viendra quand il pourra, quand j'aurai de la santé, de la force, de la tranquillité, quand la calomnie ne viendra plus assiéger mon hermitage, désoler mon cœur, et éteindre mon pauvre génie. Je vous embrasse avec larmes, mon respectable ami.

Il n'est pas douteux que *la Beaumelle* n'ait

été l'auteur et l'éditeur, avec ses associés, de l'abominable ouvrage. Je le reconnais à cent traits. Voilà pour la seconde fois qu'il fait imprimer mes propres ouvrages farcis de tout ce que sa rage pouvait lui dicter. Il y a des horreurs contre le roi même. Leur platitude ne les rend pas moins criminelles. Ce libelle est un crime de lèse-majesté; et il se vend impunément dans Paris. 1756.

## L E T T R E C L X X X V.

A M. PIERRE ROUSSEAU, de Toulouse,

*Auteur du Journal encyclopédique.*

Supposée écrite de Paris, le...

P A R M I les nouvelles affligeantes pour les bons citoyens dans plusieurs parties de l'Europe, il y en a de bien désagréables dans la littérature. On se contentait autrefois de critiquer les auteurs, on a fait succéder à cette critique permise un brigandage inoui; on fait imprimer leurs ouvrages falsifiés et infectés de tout ce qu'on croit pouvoir nourrir la malignité, pour favoriser le débit. Voici comme s'explique, sur ce criminel abus,

— 1756. M. l'abbé *Trublet* dans sa préface des lettres de feu M. de *la Motte* :

„ On donne de nouvelles éditions des  
 „ ouvrages des gens célèbres , pour avoir  
 „ occasion d'y répandre les notes les plus  
 „ scandaleuses et les traits les plus fatiriques  
 „ contre leurs auteurs. Il était réservé à notre  
 „ siècle de voir pratiquer , dans les lettres , ce  
 „ brigandage. „

Le sage auteur de cette remarque parlait ainsi en 1754 , à l'occasion du Siècle de *Louis XIV* , dont M. *la Beaumelle* s'avisa de faire et de vendre une édition chargée de tout ce que l'ignorance a de plus hardi , et de ce que l'imposture a de plus odieux. La même aventure se renouvelle depuis cinq ou six mois. Le même éditeur a falsifié plusieurs lettres de madame de *Maintenon* , et en a supposé quelques-unes de M. le maréchal de *Villars* , de M. le duc de *Richelieu* , qu'ils n'ont jamais écrites ; et c'est encore là le moindre abus dont on doit se plaindre dans la publication scandaleuse des prétendus Mémoires de madame de *Maintenon*.

Le comble de ces manœuvres infames est une édition d'un poëme intitulé la *Pucelle d'Orléans*. L'éditeur a le front d'attribuer cet ouvrage à l'auteur de la *Henriade* , de *Zaïre* , de *Méropé* , d'*Alzire* , du Siècle de *Louis XIV* ;

et, tandis que nous attendons de lui une Histoire générale, et qu'il travaille encore au Dictionnaire encyclopédique, on ose mettre sur son compte le poëme le plus plat, le plus bas et le plus grossier qui puisse sortir de la presse. En voici quelques vers pris au hasard : 1756.

Louis s'en vint du fond des Pays-Bas ,  
 Pour cogner Charle et heurter le trépas.....  
 Là les lépreux , les femmes bien apprises  
 Devaient changer de robe et de chemises....  
 L'heureux Villars , bon français , plein de cœur,  
 Gagna le quitte ou double avec Eugène.....  
 Pour les idiots ce fut une trompette ;  
 Le drôle avait étudié sa bête.  
 Il dit que Dieu , roulé dans un buisson ,  
 A lui chétif avait donné leçon.....  
 Il les pria , de la part de madame ,  
 A manger caille , oie et bœuf au gros lard.....  
 Chandos suant et soufflant comme un bœuf ,  
 Tâte du doigt si l'autre est une fille ;  
 Au diable soit , dit-il , la fotte aiguille.....  
 Sous le foyer d'un grand feu de charbon ,  
 La tête hors d'un énorme chaudron :  
 Pendez , pendez , le vilain semblait dire ;  
 Baïser foubrette est pécher dans la loi....  
 Agnès baïfait , Agnès était faillie....  
 A ses baïfers il veut que l'on riposte ,



— Et qu'on l'invite à courir chaque poste.....  
 1756. L Lecteur, ma Jeanne aura son pucelage  
 Jusqu'à ce que les vierges du Seigneur,  
 Malgré leurs vœux, sachent garder le leur.

La plume se refuse à transcrire le tissu des fottes et abominables obscénités de cet ouvrage de ténèbres. Tout ce qu'on respecte le plus y est outragé autant que la rime, la raison, la poésie et la langue. On n'a jamais vu d'écrit ni si plat ni si criminel; et c'est ce langage des halles qu'on a le front d'attribuer à l'auteur de la Henriade, contre lequel même on trouve dans le poëme deux ou trois traits parmi tant d'autres qui attaquent grossièrement les plus honnêtes gens du monde. Ceux qui, trompés par le titre, ont acheté cette misérable rapsodie, ont conçu l'indignation qu'elle mérite. Si une telle horreur parvient jusqu'à vous, Monsieur, elle excitera en vous les mêmes sentimens, et vous n'aurez pas de peine à les inspirer au public.

## L E T T R E C L X X X V I.

1756.

## A M A D A M E D U B O C A G E.

Aux Délices, route de Genève, 30 de décembre.

C O M M E N T faites-vous, Madame, pour nous donner à la fois tant de plaisir et tant de jalousie? Nous avons reçu, madame *Denis* et moi, votre présent avec transport; nous le lisons avec le même sentiment. C'est après la lecture du second chant que nous interrompons notre plaisir, pour avoir celui de vous remercier. Ce second chant surtout nous paraît un effort et un chef-d'œuvre de l'art. Nous ne pouvons différer un moment à nous joindre avec tous ceux qui vous diront combien vous faites d'honneur à un art si difficile, à notre siècle que vous enrichissez, et à votre sexe dont vous étiez déjà l'ornement. Que vous êtes heureuse, Madame! Tout le monde, sans doute, vous rend la même justice que nous. On ne falsifie point, on ne corrompt point les beaux-ouvrages dont vous gratifiez le public, tandis que, moi chétif, je suis en proie à des misérables qui, sous le nom d'une certaine Pucelle, impriment tout ce que la grossièreté a de plus bas, et ce que la méchanceté a de plus atroce. Je me console

—  
1756. en vous lisant , Madame ; et , permettez-moi de le dire , en comptant sur votre justice et sur votre amitié. Vous la devez , Madame , à un homme qui sent aussi vivement que moi tout ce que vous valez . qui s'intéresse à votre gloire , et qui vous fera toujours attaché malgré l'éloignement.

Madame *Denis* vous dit les mêmes choses que moi ; nous vous remercions mille fois. Nous allons reprendre notre lecture ; nous vous aimons , nous vous admirons. Comment vous dire que je suis comme un autre , Madame , avec respect , &c. ?

## L E T T R E C L X X V I I .

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices , près de Genève , 3 de janvier.

—  
1757. L'HUMANITÉ et moi , nous vous remercions de votre lettre. J'en ai donné copie selon vos ordres , Monseigneur. Si elle ne fait pas beaucoup de bien à l'amiral *Bing* , elle vous fera au moins beaucoup d'honneur ; mais je ne doute pas qu'un témoignage comme le vôtre ne soit d'un très-grand poids. Vous avez contribué à faire *Blakeney* pair d'Angleterre ,

vous

vous sauverez l'honneur et la vie à l'amiral  
Bing.

---

 1757.

Le mémoire de l'envoyé de Saxe, présenté aux Etats-généraux, et qui est une réponse au mémoire justificatif du roi de Prusse, fait partout la plus vive impression. Je n'ai guère vu de pièce plus forte et mieux écrite. Si les raisons décidaient du sort des Etats, le roi de Pologne serait vengé; mais ce sont les fusils et la marche redoublée qui jugent les causes des souverains et des nations.

Les Prussiens ont quitté Leipfick; ils sont en Luface où l'on se bat au milieu des neiges. On me mande de Vienne *qu'on y a une crainte de ces prussiens très-indécente*. Je voudrais vous voir conduire contre eux gaiement des français de bonne volonté, et voir ce que peut sous vos ordres *la furia francese* contre le pas de mesure et la grave discipline; mais je craindrais que quelque balle vandale n'allât déranger l'estomac du plus aimable homme de l'Europe.

Je vous écris, Monseigneur, dès que j'ai quelque chose à vous mander. Alors mon cœur et ma plume vont vite. Mais quand je ne vois que mes arbres et mes paperasses, que voulez vous que le puisse vous mander? mes paroles oiseuses auraient elles beau jeu au milieu de toutes vos occupations, de tous vos

— 1757. devoirs, des tracasseries parlementaires et épiscopales, et de la crise de l'Europe? Vous voilà-t-il pas bien amusé quand je vous souhaiterai cinquante années heureuses, quand je vous dirai que la suisseuse *Denis* et le suisse *Voltaire* vous adorent? Vous avez bien affaire de nos fornettes! Conservez-moi vos bontés, et agréez mon très-tendre respect.

## LETRE CLXXXVIII.

A MADAME DE FONTAINE, à Paris.

A Laufane, 10 de janvier.

SI vous venez, ma chère nièce, passer l'hiver à Laufane, et l'été aux Délices, vous pourriez vous vanter d'être dans les deux plus belles situations de l'Europe, et vous auriez la comédie par-tout. Nous la jouons à Laufane, nous la voyons auprès de Genève; et, si les prédicans en croient M. d'*Alembert* leur bon ami, ils l'auront bientôt dans leur ville: cela est plus honnête que d'aller s'égorger en Allemagne, comme font tant de gens, parce qu'ils n'ont pas mieux à faire. Si on était sensé, on ne songerait qu'à passer une vie douce.

Je crois votre santé à présent raffermie. *Tronchin* a commencé, le régime et l'exercice

ont achevé l'ouvrage. Vous vous êtes fait un plan de vie agréable, vous avez un fils qui fait votre consolation, vous avez des amis, vous êtes libre, et enfin vous êtes aimable; vous devez être heureuse. — 1757.

J'ai reçu une lettre de monsieur votre fils dont je suis très-content. Il me paraît s'être formé en peu de temps; voilà ce que c'est que d'avoir une mère qui est bonne compagnie. Il m'apprend que vous avez chez vous M. de la Bletterie qui veut bien quelquefois encourager ses études: il est trop heureux d'être à portée de recevoir des avis d'un homme de ce mérite.

Vous aurez, je crois, ma maigre effigie que vous demandez pour l'académie et pour vous. Il y a dans Laufane un peintre de passage, qui peint en pastel presque aussi bien que vous. Quelque répugnance que j'aye à faire crayonner ma vieille mine, il faut bien s'y résoudre, et être complaisant: c'est bien l'être que de jouer la comédie à mon âge, et de souffrir qu'on m'envoie de Paris des habits de *Zamti* et de *Narbas*. C'est une fantaisie de votre sœur: elle en a bien d'autres qui deviennent les miennes. Elle fait ajuster la maison de Laufane comme si elle était située sur le Palais-royal. Il est vrai que la position en vaut la peine. La pointe du sérail de



— 1757. Constantinople n'a pas une plus belle vue; je ne suis d'ailleurs incommodé que des mouches au milieu de l'hiver. Je voudrais vous tenir dans cette maison délicieuse; je n'en suis point sorti depuis que je suis à Laufane. Je ne peux me lasser de vingt lieues de ce beau lac, de cent jardins, des campagnes de la Savoie, et des Alpes qui les couronnent dans le lointain; mais il faudrait avoir un estomac, ma chère nièce; cela vaut mieux que l'aspect de Constantinople.

Si vous savez quelque chose du procès de M. d'*Alembert* avec les prédicans de *Calvin*, et de sa prétendue renonciation à l'*Encyclopédie*, je vous prie de m'en faire part.

Avez-vous lu la tragédie d'*Iphigénie en Tauride*? l'auteur me l'a envoyée, mais je ne l'ai pas encore reçue. Pour moi, je ne travaille plus que pour notre petit théâtre de Laufane: il vaut mieux se réjouir avec ses amis, que de s'exposer à un public toujours dangereux. Je suis très-loin de regretter le parterre de Paris; je ne regrette que vous. Mille complimens au grand écuyer de *Cyrus*. (\*)

Quoi qu'on en dise, on aurait eu grand besoin de nos chars contre la cavalerie de *Luc* (\*\*).

(\*) M. de *Florian*.

(\*\*) Le roi de Prusse.

Il voulait mourir il y a trois mois , et à présent le voilà au comble de la gloire. Il ne m'écrit plus ; *les honneurs changent les mœurs.* 1757.

Adieu , ma chère enfant.

LET TRE CLXXXIX.

A M. THIRIOT.

A Monrion, 13 de janvier.

**E**H bien ! vous courez donc de belle en belle , et vous prétendez qu'on ne meurt que de chagrin : ajoutez-y , je vous prie , les indigestions.

Il n'a pas tenu à *Robert-François Damiens* que le descendant d'*Henri IV* ne mourût comme ce héros. J'apprends dans le moment , et assez tard , cette abominable nouvelle. Je ne pouvais la croire ; on me la confirme ; elle glace le sang ; on ne fait où l'on en est. Quoi , dans ce siècle ! quoi , dans ce temps éclairé ! quoi , au milieu d'une nation si polie , si douce , si légère , un *Ravaillac* nouveau ! Voilà donc ce que produiront toujours des querelles de prêtres ! Les temps éclairés n'influeront que sur un petit nombre d'honnêtes gens : le vulgaire fera toujours fanatique. Ce

— 1757. sont donc là les abominables effets de la bulle *Unigenitus*, et des graves impertinences de *Quesnel*, et de l'insolence de *le Tellier*.

Je n'avais cru les jansénistes et les molinistes que ridicules, et les voilà sanguinaires, les voilà parricides.

Je vous supplie, mon ancien ami, de me mander ce que vous saurez de cet incroyable attentat, si votre main ne tremble pas. Ecrivez-moi par Pontarlier : les lettres arrivent deux jours plutôt par cette voie. *A Monrion, par Pontarlier*, s'il vous plaît. C'est là que je passe mon hiver dans des souffrances assez grandes, en attendant que votre conversation les adoucisse dans ma petite retraite des Délices auprès de Genève.

J'ai cette indigne édition de la Pucelle. Je me flatte qu'on n'en parle plus. Nous sommes dans le temps de tous les crimes.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

## L E T T R E C X C.

1757.

A M. V E R N E S , *ministre à Genève.*

A Monrion, le 13 de janvier.

C'EST une chose bien honorable pour Genève, mon cher et aimable ministre, qu'on imprime dans cette ville que *Servet* était un sot, et *Calvin* un barbare; vous n'êtes point calvinistes, vous êtes hommés. En France on est fou. et vous voyez qu'il y a des fous furieux (\*). *Ravaillac* a laissé des bâtards: j'ai bien peur que celui-ci ne soit un prêtre janséniste. Les jésuites ont à se plaindre qu'il ait été sur leur marché.

Je ne fais encore aucun détail de cette horrible aventure. Si vous apprenez quelque chose dans votre ville où l'on apprend tout, faites-en part aux solitaires de Monrion. Je suis bien lâché que vous ne foyez venu dans cet hermitage que quand je n'y étais pas. Madame *Denis* et moi, nous vous fefons les plus sincères et les plus tendres complimens.

(\*) On venait d'apprendre l'attentat de *Damiens*.

1757.

## L E T T R E C X C I.

A M. D E C I D E V I L L E. (\*)

A Monrion , le 16 de janvier.

Nous vous sommes très-obligés, Monsieur, de nous avoir rassurés sur l'état du roi, après nos justes alarmes. Toutes les nouvelles s'accordent à dire qu'il est très-bien, et que cette affreuse catastrophe ne peut avoir nulle suite fâcheuse. Il est fort à désirer qu'on puisse faire parler ce monstre; c'est certainement un fou fanatique; mais s'il a des complices, il est bien essentiel de les connaître. Mandez-moi tout ce que vous faurez.

J'espère qu'après tant d'alarmes tout sera tranquille dans Paris avant quinze jours. Si l'on avait fait des petites-maisons pour le clergé et le parlement, et qu'on eût jeté sur leurs querelles tout le ridicule qu'elles méritent, il y aurait eu moins de têtes échauffées, et par conséquent moins de fanatiques. Le public a mis trop d'importance à ces misères: de bons ridicules et de grands seaux d'eau, c'est la seule façon d'apaiser tout.

(\*) Une partie de cette lettre est de madame Denis, et le reste de M. de Voltaire.

Mon

Mon oncle a fait à notre siècle plus d'honneur qu'il ne mérite, quand il a dit que la philosophie avait assez gagné en France, et que nos mœurs étaient trop douces actuellement pour craindre que les Français pussent dorénavant assassiner leurs rois. Il est désespéré de s'être trompé, car il aime véritablement et la France et son roi; mais un fou ne fait pas la nation. Le roi est aimé, et mérite de l'être à tous égards. — 1757.

Adieu, Monsieur; songez quelquefois à vos amis des Délices, et foyez persuadé qu'ils ont pour vous la plus tendre et la plus inviolable amitié.

Il faut, mon cher et ancien ami, que la tête ait tourné à ce huguenot de *Cramer* qui m'avait tant promis de vous apporter mes guenilles.

Les étrangers me reprochent d'avoir insinué, dans plus d'un endroit, que, vous autres Français, vous êtes doux et philosophes. Ils disent qu'on assassine trop de rois en France pour des querelles de prêtres. Mais un chien enragé d'Arras, un malheureux convulsionnaire de Saint-Médard, qui croit tuer un roi de France avec un canif à tailler des plumes, un forcené idiot, un si sot monstre a-t-il quelque chose de commun avec la nation?

*Corresp. générale.* Tome V. \* M m



— 1757. Ce qu'il y a de déplorable , c'est que l'esprit convulsionnaire a pénétré dans l'ame de cet exécrationnable coquin. Les miracles de ce fou de *Paris* , l'imbécille *Montgeron* ont commencé, et *Robert-François Damiens* a fini. Si *Louis XIV* n'avait pas donné trop de poids à un plat livre de *Quésnel* , et trop de confiance aux fureurs du fripon *le Tellier* , son confesseur , jamais *Louis XV* n'eût reçu de coup de canif. Il me paraît impossible qu'il y ait eu un complot ; en ce cas , je suis justifié des éloges de ma nation : s'il y a un complot , je n'ai rien à dire.

Je vous embrasse tendrement , vous et le grand abbé. N'oubliez jamais votre vieux et attaché camarade.

## L E T T R E C X C I I.

A MADAME DE FONTAINE , à *Paris*.

A Monrion , 16 de janvier.

C E C I est pour ma nièce , ma compagne en maladies ; pour mon neveu le juge et le prédicateur , pour mon petit-neveu , pour *M. de Florian* , que j'embrasse tous du meilleur de mon cœur. Nous sommes un peu malades, madame *Denis* et moi , à Monrion.

Les bons Suisses me reprochent d'avoir trop loué une nation et un siècle qui produisent encore des *Ravaillac*. Je ne m'attendais pas que des querelles ridicules produiraient de tels monstres. Je crois bien que *Robert-François Damiens* n'a point de complices ; mais c'est un chien qui a gagné la rage avec les chiens de *Saint-Médard* ; c'est un reste des convulsions. On ne doit pas me reprocher du moins d'avoir tant écrit contre le fanatisme ; je n'en ai pas encore assez dit. S'il y a quelque chose de nouveau , nous prions inflamment M. de *Florian* , qui n'épargne pas ses peines , de se souvenir de nous.

Songez à votre fanté , ma chère nièce ; j'ai fait un fort beau présent au grand *Tronchin* le guérisseur : il en est très-content.

Voici ce testament que vous demandez , ma chère enfant ; je vous prie d'en donner copie sur le champ à M. d'*Argental* et à *Thiriot*. Ce nouveau testament est meilleur que l'ancien qui court sous mon nom.

1757.

## L E T T R E C X C I I I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, à Paris.

A Monrion, 20 de janvier.

**M**ON cher ange, je fens tout le prix de votre souvenir dans un temps où vous êtes si consterné de l'horrible aventure, et si occupé à remplir le vide immense laissé dans le parlement. Votre assiduité à des devoirs nouveaux dont vous êtes dispensé, est un mérite dont le parlement, le public et la cour doivent vous tenir compte. Je me flatte, pour l'honneur de la nation et du siècle, et pour le mien, qui ai tant célébré cette nation et ce siècle, qu'on ne trouvera nulle ombre de complicité, nulle apparence de complot dans l'attentat aussi abominable qu'absurde de ce polisson d'affassin, de ce misérable bâtard de *Ravillac*. J'espère qu'on n'y trouvera que l'excès de la démence : il est vrai que cette démence aura été inspirée par quelques discours fanatiques de la canaille : c'est un chien mordu par quelques chiens de la rue, qui fera devenu enragé. Il paraît que le monstre n'avait pas un dessein bien arrêté, puisque, après tout, on ne tue point des rois avec un canif à tailler des plumes. Mais pourquoi

le scélérat avait-il trente louis dans sa poche? —  
*Ravaillac* et *Jacques Clément* n'avaient pas un 1757.  
 fou. Je n'ose importuner votre amitié sur les  
 détails de cet exécrationnel attentat. Mais com-  
 ment me justifierai-je d'avoir tant assuré que  
 ces horreurs n'arriveraient plus, que le temps  
 du fanatisme était passé, que la raison et la  
 douceur des mœurs régnaient en France? Je  
 voudrais que dans quelque temps on jouât  
 Mahomet. Je n'ose vous parler à présent de  
 cette Histoire générale, ou plutôt de cette  
 peinture des misères humaines, de ce tableau  
 des horreurs de dix siècles; mais, si vous  
 avez le loisir de recueillir les opinions de ceux  
 qui auront eu le courage d'en lire quelque  
 chose, vous me rendrez un vrai service de  
 m'apprendre ce qu'on en pense et ce que  
 je dois corriger en général: car c'est toujours  
 à me corriger que je m'étudie. Que fais-je  
 autre chose avec l'ancienne *Zulime*? Le tra-  
 vail fait toujours ma consolation: le rabot et la  
 lime sont toujours mes instrumens. Est-il vrai  
 que M. de *Sainte-Palaye* succédera à *Fontenelle*  
 dans l'académie? Je lui souhaite sa place et  
 sa longue vie. Adieu, mon cher et respectable  
 ami. Mille tendres respects à tous les anges.  
 Les deux sœurs vous embrassent.

1757.

## L E T T R E C X C I V.

A M. L E D U C D' U Z È S.

A Monrion , près de Laufane , 28 de janvier.

**J'**AI reçu , monsieur le Duc , une lettre à un évêque , qui vaut beaucoup mieux que le bref du pape. Elle est digne à la fois du premier pair de France et d'un philosophe. Il y a des pairs parmi les évêques , mais de philosophes , il y en a bien peu. Le plus détestable fanatisme lève hardiment la tête , tandis que la raison demeure à Uzès et dans quelques petits cantons. Les sages gémissent et les insensés agissent. Il y a un certain grand arbre qui ne porte que des fruits d'amertume et de mort : il couvre encore de ses branches pourries une partie de l'Europe. Les pays où l'on a coupé ses rameaux empoisonnés , sont les moins malheureux. Je vous remercie du fond de mon cœur , monsieur le Duc , de l'antidote excellent que vous avez eu la bonté de m'envoyer. Qu'on parcoure l'histoire des assassins chrétiens , et elle est bien longue , on verra qu'ils ont eu tous la Bible dans leur poche avec leur poignard , et jamais Cicéron , Platon ni Virgile.

Plus j'entrevois ce qui se passe dans ce vilain monde , plus j'aime mes retraites allobroges et helvétiques. — 1757.

## L E T T R E C X C V.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Monrion, 4 de février.

**J**E ne fais si mon héros aura déjà reçu un fatras d'histoire qui commence à *Charlemagne*, et même plus haut, et qui finit par le vainqueur de Mahon. Vous n'aurez guère, Monseigneur, le temps de lire dans votre année d'exercice : cet exercice a été violent dans ces dernières horreurs. Vous voyez des choses bien extraordinaires, mais vous en verrez des exemples dans le fatras que j'ai l'honneur de vous envoyer. Il est en feuilles. Je n'ai point de relieur à Monrion, et je crois que vos livres ont une reliure particulière.

Le roi de Prusse vient de m'écrire une lettre tendre ; il faut que ses affaires aillent mal. L'autocratrice de toutes les Russies veut que j'aille à Pétersbourg. Si j'avais vingt-cinq ans, je ferais le voyage.

*Le Kain* veut en faire un ; et il se flatte que vous lui donnerez permission d'aller prêcher



— à Marseille à Pâques. Je n'ose vous en supplier.  
 1757. Il n'appartient point à un Suisse de parler des acteurs de Paris. Ce n'est pas assurément le temps de parler de comédie; il y a des tragédies bien abominables en France, qui prennent toute l'attention. Ce pauvre marquis d'*Argenson*, que vous appelez le secrétaire d'Etat de la république de *Platon*, est donc mort? Il était mon contemporain: il faut que je fasse mon paquet. Jouissez, mon héros, de votre gloire et d'une vie heureuse et longue. Les héros vivent plus long-temps que les philosophes; j'en excepte *Fontenelle* dont je vous souhaite l'estomac et les cent années. Vous voilà doyen de l'académie: c'est une bien belle place, mais il la faut conserver. Conservez-moi aussi vos bontés. Les deux Suisses vous adorent.

## L E T T R E C X C V I.

1757.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Monrion, 6 de février.

**M**O I, aller à Pétersbourg, mon cher ange ! savez-vous bien que ma petite retraite des Délices est plus agréable que le palais d'été de l'autocratrice ? Si *Dofmont* joue la comédie, je la joue aussi ; et je fais le bon homme *Lusignan* dans huit jours. Cela me convient fort ;

Car à revoir Paris je ne dois plus prétendre ;  
Vous voyez qu'au tombeau je suis prêt à descendre.

Nous avons un bel *Orosmane*, un fils du général *Constant*, qui a soupé avec vous à Argenteuil avec mademoiselle *du Bouchet*. Votre tragédie de *Robert-François Damiens* et de tant de fous, n'est donc pas encore finie ! Je ne fais pas pourquoi les comédiens ne hafardent pas Mahomet dans ces circonstances.

Vous avez une belle ame d'aimer toujours le tripot, au milieu de toutes les atrocités qui vous entourent. Les plus sages sont assurément ceux qui cultivent les arts et qui aiment le plaisir, tandis que les autres se tourmentent.

Le roi de Prusse m'a écrit de Drefde une

— 1757. lettre très-touchante. Je ne crois pourtant pas que j'aïlle à Berlin plus qu'à Pétersbourg : je m'accommode fort de mes Suiffes et de mes Gênevois. On me traite mieux que je ne mérite. Je fuis bien logé dans mes deux retraites. On vient chez moi ; on trouve bon qu'en qualité de malade je n'aïlle chez perfonne. Je leur donne à dîner et à fouper , et quelquefois à coucher. Madame *Denis* gouverne ma maifon. J'ai tout mon temps à moi : je griffonne des hiftoires , je fonge à des tragédies ; et , quand je ne fouffre point , je fuis heureux. Vous m'avouerez que ce *Dofmont* a tort de vouloir que je quitte tout cela pour l'aller entendre à Pétersbourg. S'il avait vu mes plate-bandes de tulipes au mois de février , il ne me propoferait pas les glaces.

On dit que mademoifelle *Duménil* et le *Kain* fe font en effet furpaffés dans *Sémiramis*. L'abbé coadjuteur de Retz n'aurait-il pas mieux fait d'aller là qu'à fon abbaye ?

Adieu , mon cher et respectable ami. Il n'y a que vous de fage , j'y compte auffi les anges.

*Le fuffe Voltaire.*

A M. DE CIDEVILLE.

A Menrion , 9 de février.

**M**ON cher et ancien ami , je fouhaite que le fatras dont je vous ai furchargé , vous amuse. J'ai vu un temps où vous n'aimiez guère l'histoire. Ce n'est , après tout , qu'un ramas de tracasseries qu'on fait aux morts.

Mais , à propos de *Robert-François Damiens* , lisez le chapitre d'*Henri IV*. On peut prendre et laisser le livre quand on veut ; les titres courans font au haut des pages ; cela soulage le lecteur ; il lit ce qui l'intéresse et laisse le reste. Notre ami le grand abbé a-t-il reçu son exemplaire ? Mais a-t-on le temps de lire au milieu des belles choses dont Paris retentit chaque jour ? *Robert-François Damiens* , bâtard de *Ravaillac* , et ses confors , et les lettres au dauphin , et les poisons , et les exils , et le remue-ménage , et la guerre , et les vaisseaux de la compagnie des Indes qu'on nous gobe : tout cela absorbe l'attention. Les horreurs présentes ne donnent pas le temps de lire les horreurs passées.

J'ai tendrement regretté le marquis d'*Argenson* , notre vieux camarade. Il était philosophe ,

— et on l'appelait à Versailles d'*Argenson la bête*.  
 1757. Je plains davantage *la chèvre*, s'il est vrai qu'on l'envoie brouter en Poitou. . . Les fleurs et les fruits de la cour étaient faits pour elle. Qui m'aurait dit, mon ami, que je ferais dans une retraite plus agréable que ce ministre ? Ma situation des Délices est fort au-dessus de celle des Ormes. Je passe l'hiver dans une autre retraite, auprès d'une ville où il y a de l'esprit et du plaisir. Nous jouons Zaire : madame Denis fait Zaire mieux que *Gaussin*. Je fais *Lusignan* : le rôle me convient, et l'on pleure. Ensuite on soupe chez moi ; nous avons un excellent cuisinier. Personne n'exige que je fasse des visites ; on a pitié de ma mauvaise santé ; j'ai tout mon temps à moi ; je suis aussi heureux qu'on peut l'être quand on digère mal. En vérité, cela vaut bien le sort d'un secrétaire d'Etat qu'on renvoie : *beatus ille qui procul negotiis*. La liberté, la tranquillité, l'abondance de tout, et madame Denis, voilà de quoi ne regretter que vous.

Le roi de Prusse m'a écrit une lettre très-tendre ; l'impératrice de Russie veut que j'aille à Pétersbourg écrire l'histoire de *Pierre*, son père ; mais je resterai aux Délices et à Monrion : je ne veux ni roi ni autocratrice ; j'en ai tâté, cela suffit. Les amis et la philosophie valent mieux ; mais il est triste d'être si loin de vous.

Voilà *Fontenelle* mort ; c'est une place vacante dans votre cœur ; il me la faut. *Vale et me ama.* 1757.

*Le suisse Voltaire.*

## LETTRE CXCVIII.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

13 de février.

LE fragment de votre lettre sur l'amiral *Bing*, Monseigneur, fut rendu à cet infortuné par le secrétaire d'Etat, afin qu'elle pût servir à sa justification. Le conseil de guerre l'a déclaré brave homme et fidelle. Mais, en même temps, par une de ces contradictions qui entrent dans tous les événemens, il l'a condamné à la mort, en vertu de je ne fais quelle vieille loi, en le recommandant au pouvoir de pardonner, qui est dans la main du souverain. Le parti acharné contre *Bing* crie à présent que c'est un traître qui a fait valoir votre lettre, comme celle d'un homme par qui il avait été gagné. Voilà comme raisonne la haine ; mais les clameurs des dogues n'empêchent pas les honnêtes gens de regarder cette lettre comme celle d'un vainqueur généreux et juste, qui n'écoute que la magnanimité de son cœur.



— 1757. Je crois que vous avez été un peu occupé, depuis un mois, de la foule des événemens, ou horribles, ou embarrassans, ou défagréables, qui se sont succédés si rapidement. Les gens qui vivent philosophiquement dans la retraite, ne sont pas les plus à plaindre. Je crains d'abuser de vos momens et de vos bontés par une plus longue lettre : il faut un peu de laconisme avec un premier gentilhomme de la chambre, qui a le roi et le dauphin à servir, et avec celui qui est fait pour être dans les conseils et à la tête des armées.

Madame *Denis* vous idolâtre toujours, et il n'y a point de Suisse qui vous soit attaché avec un plus tendre respect que le Suisse *Voltaire*.

## LETTRE CXCIX.

A U M E M E.

19 de février.

OUI, sans doute, mon héros, le secrétaire de la république de *Platon* aurait ri et dit quelques bons mots, car il en disait ; mais tâchez de n'en pas dire.

Votre lettre sur ce pauvre amiral *Bing*, lui a valu du moins quatre voix favorables,

quoique la pluralité l'ait condamné à la mort. Il se passe dans tous les Etats des scènes singulières , et aucune ne vous surprend. 1757.

Je vous attends toujours, ou dans le conseil, ou à la tête d'une armée. Si les services et la capacité donnent les places sous un monarque éclairé, vous avez assurément plus de droits que personne. Mais quelque place que vous ajoutiez à celles que vous occupez, il y en a une que les rois ne peuvent ni donner ni ôter, c'est celle de la gloire. Jouissez de ce beau poste; il est à l'abri de la fortune.

Je vous assure, Monseigneur, que vous prêchez à un converti, quand vous me conseillez de ne me rendre ni aux coquetteries du roi de Prusse, ni aux bontés de l'impératrice de Russie. Je préfère ma retraite à tout; et cette retraite est d'ailleurs absolument nécessaire à un malade qui tient à peine à la vie.

Permettez que je vous envoie ce qu'on m'écrit sur *le Kain*. S'il a tant de talens, s'il sert bien, est-il juste qu'il n'ait pas de quoi vivre, quand les plus mauvais acteurs ont une part entière? c'est-là l'image de ce monde. Puisque vous daignez descendre à ces petits objets, mettez-y la justice de votre cœur, et protégez les talens.

Madame *Denis* et le suisse *Voltaire* vous présentent leurs plus tendres respects.

## L E T T R E C C.

A MADAME DE FONTAINE , à Paris.

A Monrion , 19 de février.

QU'EST-CE que c'est donc , ma chère nièce , qu'une petite secte de la canaille , nommée la secte des *margouillistes*, nom qu'on devrait donner à toutes les sectes ? On dit que ces misérables fanatiques , nés des convulsionnaires , et petits-fils des janfénistes , sont ceux qui ont mis , non pas le couteau , mais le canif à la main de ce monstre insensé de *Damiens* ; que ce sont eux qui envoient du poison au dauphin dans une lettre , et qui affichent des placards ; le tout pour la plus grande gloire de DIEU. Les honnêtes gens , par parenthèse , devraient me remercier d'avoir tant crié toute ma vie contre le fanatisme ; mais les cours sont quelquefois ingrates.

Vous savez les coquetteries que me fait le roi de Prusse , et que la czarine m'appelle à Pétersbourg. Vous savez aussi qu'aucune cour ne me tente plus , et que je dois préférer la solidité de mon bonheur dans ma retraite , à toutes les illusions. Si j'en voulais sortir , ce ne ferait que pour vous ; ma santé exige de la solitude ; je m'affaiblis tous les jours.

J'ai

J'ai fait un effort pour jouer *Lusignan* ; votre sœur a été admirable dans *Zaire* ; nous avons un très-beau et très-bon *Orosmane*, un *Nérestan* excellent , un joli théâtre, une assemblée qui fondait en larmes ; et c'est en Suisse que tout cela se trouve , tandis que vous avez à Paris des *margouillistes*. Je vous ai bien regrettée ; mais c'est ce qui m'arrive tous les jours.

Ayez grand soin de votre malheureuse fanté ; conservez-vous , aimez-moi. Mille tendres complimens à fils , à frère , à secrétaire (\*). Adieu , ma très-chère nièce : votre sœur ne vous écrit point aujourd'hui ; elle apprend un rôle. Nous ne vous parlons que de plaisir : instruisez-nous des sottises de Paris.

## L E T T R E C C I.

A M. DE BURIGNY,

DE L'ACADEMIE DES INSCRIPTIONS, &amp;c.

A Monrion, 24 de février.

L'ESPRIT dans lequel j'ai écrit , Monsieur, ce faible Essai sur l'histoire, a pu trouver grâce devant vous et devant quelques philosophes de vos amis. Non-seulement vous pardonnez aux fautes de cet ouvrage , mais vous avez la

(\*) M. de Florian.

— 1757. bonté de m'avertir de celles qui vous ont frappé. Je reconnais à ce bon office les sentimens de votre cœur, et le frère de ceux qui m'ont toujours honoré de leur amitié. Recevez, Monsieur, mes sincères et tendres remerciemens. Je passe l'hiver auprès de Laufane, où je n'ai point mes livres : le peu que j'en ai pu conserver est à mon petit hermitage des Délices ; ainsi je n'ai aucun secours pour vérifier les dates.

Il se peut que l'impératrice *Constance* fût fille du roi de Sicile *Roger*, mais il me semble que ce *Roger* vivait en 1101, et *Henri VI*, mari de *Constance*, en 1195. Il l'épousa, je crois, en 1186. Cette *Constance* avait des amans long-temps après cette époque. Il est bien difficile qu'elle soit fille de *Roger* ; je crois me souvenir que plusieurs annalistes la font fille de *Guillaume* : je consulterai mes capitulaires, et surtout *Giannone*, quoiqu'il ne soit pas toujours exact.

Le cardinal *Polus* pourrait bien avoir écrit la lettre à *Léon X*, long-temps avant d'être cardinal. C'est de milord *Bolingbroke* que je tiens l'anecdote de cette lettre ; il en a parlé souvent à M. de *Pouilli*, votre frère, et à moi.

*Adrien IV*, au lieu d'*Alexandre III*, est une inadvertance : dans le cours de l'ouvrage, je

dis toujours que c'est *Alexandre III* qui imposa une pénitence à *Henri II*, roi d'Angleterre, pour le meurtre de *Thomas Becquet*. Je ne manquerai pas de rectifier ces erreurs, et j'oublierai encore moins l'obligation que je vous ai. Il y en a quelques autres encore que je corrige dans la nouvelle édition que font actuellement les frères *Cramer*. Ils m'ont arraché cet ouvrage que j'aurais dû garder long-temps avant de le laisser exposer aux yeux du public; mais, puisqu'il a trouvé grâce devant les vôtres, je ne peux me repentir.

J'ai l'honneur d'être avec toute l'estime et la reconnaissance que je vous dois, Monsieur, votre, &c.

## L E T T R E C C I I.

A M. \* \* \*. (\*)

A Monrion, 29 de février.

MONSIEUR,

J'AI reçu une lettre que j'ai cru d'abord écrite à Versailles ou dans notre académie, et c'est vous, Monsieur, qui me faites l'honneur de me l'adresser. Vous me proposez ce que je

(\*) Cette lettre est probablement adressée à l'ambassadeur de Russie, à Paris.



— 1757. désirais depuis trente ans : je ne pouvais mieux finir ma carrière qu'en consacrant mes derniers travaux et mes derniers jours à un tel ouvrage.

Je ferais le voyage de Pétersbourg si ma santé pouvait le permettre ; mais , dans l'état où je suis , je vois que je ferai réduit à attendre dans ma retraite les matériaux que vous voulez bien me promettre.

Voici quel serait mon plan. Je commencerais par une description de l'état florissant où est aujourd'hui l'empire de Russie , de ce qui rend Pétersbourg recommandable aux étrangers , des changemens faits à Moscou , des armées de l'empire , du commerce , des arts , et de tout ce qui a rendu le gouvernement respectable.

Ensuite , je dirais que tout cela est d'une création nouvelle , et j'entrerais en matière par faire connaître le créateur de tous ces prodiges. Mon dessein serait de donner ensuite une idée précise de tout ce que l'empereur *Pierre le grand* a fait depuis son avènement à l'empire , année par année.

Si M. le comte de *Schouvalof* a la bonté , Monsieur , comme vous m'en flattez , de me faire parvenir des mémoires sur ces deux objets , c'est-à-dire , sur l'état présent de l'empire et sur tout ce qu'a fait *Pierre le grand* ,

avec une carte géographique de Pétersbourg, une de l'empire, l'histoire de la découverte du Kamshatka, et enfin des renseignemens sur tout ce qui peut contribuer à la gloire de votre pays; je ne perdrai pas un instant, et je regarderai ce travail comme la consolation et la gloire de ma vieillesse. 1757.

La fuite des médailles est inutile; elles se trouvent dans plusieurs recueils, et la matière de ces médailles est d'un prix que je ne puis accepter. Je souhaiterais seulement que M. le comte de *Schouvalof* voulût bien m'assurer que sa Majesté l'impératrice désire que ce monument soit élevé à la gloire de l'empereur son père, et qu'elle agrée mes soins.

Voilà, Monsieur, quelles sont mes dispositions. Je me tiendrai très-honoré et très-heureux si elles s'accordent avec les vôtres: j'attendrai vos ordres et ceux de M. le comte de *Schouvalof* à qui vous me permettrez de présenter ici mes respects, en recevant les miens.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, avec tous les sentimens que je vous dois, &c.

---

1757.

## L E T T R E C C I I I .

A M. V E R N E S .

Ce dimanche , à Monrion , février.

J E crois qu'on ne jouera l'Enfant prodigue que samedi , 12 du mois. Vous pourriez , mon cher Monsieur , en qualité de ministre du saint Evangile , assister à une pièce tirée de l'Evangile même , et entendre la parole de DIEU dans la bouche de madame la marquise de *Gentil* , de madame d'*Aubonne* et de madame d'*Hermenches* , qui valent mieux que les trois *Magdeleines* , et qui sont plus respectables. Vous devriez , vous et M. *Claparède* , quitter votre habit de prêtre , et venir à Monrion en habit d'homme. Nous vous garderons le secret ; on ne se scandalise point à Laufane ; on y respire les plaisirs honnêtes , et les douceurs de la société.

Bonsoir ; vous avez en moi un ami pour la vie. Je suis bien en peine de mon petit *Patu*. Je l'aime de tout mon cœur.

A M. THIRIOT.

A Monrion, le 3 de mars.

**J**E n'entends point parler de vous, mon ancien ami, depuis que vous lisez l'histoire des sottises humaines depuis *Charlemagne*. Je voudrais bien savoir aussi ce que c'est qu'un porte-feuille trouvé. On me met en pièces, on se divise mes vêtemens, et on jette le fort sur ma robe.

Je voudrais que vous eussiez passé l'hiver avec moi à Laufane. Si vous n'aviez été enchaîné, selon votre louable coutume, au char des jeunes et belles dames, vous auriez vu jouer *Zaïre* en Suisse mieux qu'on ne la joue à Paris; vous auriez entendu la *Serva padrona* sur un joli théâtre; vous y verriez des pièces nouvelles, exécutées par des acteurs excellens; les étrangers accourir de trente lieues à la ronde, et mon pays roman, mes beaux rivages du lac Lemman, devenus l'asile des arts, des plaisirs et du goût; tandis qu'à Paris la secte des margouillistes occupe les esprits, que le parlement et l'archevêque bataillent pour une place à l'hôpital et pour des billets de confession, qu'on ne rend point

— la justice, et qu'enfin on assassine un roi.  
 1757. Jouissez de tant de charmes et de tant de gloire, messieurs les Parisiens, et applaudissez encore au Catilina de *Crébillon*.

## L E T T R E C C V.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Monrion, 3 de mars.

**M**ON cher ange, on peut mal servir mademoiselle *Clairon* sans la rater absolument. On peut être *de communi martyrum*, sans être *de frigidis et maleficiatis*. Ce sera à peu-près le rôle que je jouerai avec elle. Je lui donnerai, quand vous voudrez, cette Zulime bien changée et sous un autre nom. Vous déciderez du temps le plus favorable, quand vous ferez quitte de la mauvaise tragédie de *Robert-François Damiens*, quand les querelles qui anéantissent le goût des arts seront apaisées, quand Paris respirera.

Pour l'autre pièce, ce n'est pas une affaire prête; il ne faut pas d'ailleurs être toujours *ce Voltaire qui volume sur volume incessamment defferre*. Si on ne souhaite pas ma personne, je veux au moins qu'on souhaite mes ouvrages.

Béni

Béni soit Dieu qui vous donne la persévérance dans le goût des beaux arts , et surtout du tripot de la comédie , tandis qu'on n'entend parler que des querelles des parlemens et des prêtres , qu'on ne rend point la justice , que la secte des margouillistes fait de petits progrès , et qu'on assassine des rois. Vous m'approuverez de passer mes hivers dans un petit pays où on ne vit que pour son plaisir , et où Zaire a été mieux jouée , à tout prendre , qu'à Paris. J'ai fait couler des larmes de tous les yeux suisses. Madame Denis n'a pas les beaux yeux de *Gaussin* , mais elle joue infiniment mieux qu'elle. On vient de trente lieues pour nous entendre. Nous mangeons des gélinotes , des coqs de bruyère , des truites de vingt livres ; et , dès que les arbres auront remis leur livrée verte , nous allons à cet hermitage des Délices , qui mérite son nom.

Ne sommes-nous pas fort à plaindre ? Oui , mon cher et respectable ami , nous le sommes , puisque nous vivons loin de vous.

J'ai une extrême curiosité de savoir si on envoie cent mille hommes en Allemagne ; mais vous ne vous en souciez guère , et vous ne m'en direz rien. J'aimerais encore mieux que votre parlement se mît à rendre enfin la justice , et me fit payer de cinquante mille francs dont ce fat de *Bernard* , fils de *Samuel Bernard* ,



— et fat de dix millions, m'a fait banqueroute  
1757. en mourant. Adieu, mon divin ange; jugez  
*Damiens*, et portez-vous bien.

## L E T T R E C C V I.

A MADAME DE FONTAINE, à Paris.

A Monriën, 6 de mars.

**L**E bon homme *Lusignan* dit les choses les plus tendres à madame de *Fontaine* et confors : il est devenu à présent le bon homme *Euphémon* dans l'Enfant prodigue : c'est un vieillard qui aime toujours la bonne compagnie ; jugez s'il vous chérit.

Je suis impatient de savoir si votre aimable secrétaire est enfin venu à bout, avec M. de *Paulmi*, d'une affaire qui était si difficile avec M. d'*Argenson*. Il est arrivé souvent qu'on a été négligé par ceux à qui on était attaché, et qu'on réussit auprès de ceux dont on devait moins attendre. Je m'intéresse aussi aux petits chariots : c'est une chose qui certainement peut produire de grands avantages ; mais comment faire de tels préparatifs secrètement ? tout ce qui est nouveau rebute le ministère ; et cette invention nouvelle devient inutile dès qu'elle est sue.

Est-il bien sûr, enfin, qu'on a fait partir cinquante mille hommes, qu'on va faire une guerre très-vive au dehors, et que les affaires s'accroissent au dedans ? Pour nous, pauvres suisses, nous ne songeons qu'à des plaisirs tranquilles. On croit chez les badauds de Paris que toute la Suisse est un pays sauvage : on ferait bien étonné si on voyait jouer *Zaïre* à Laufane, mieux qu'on ne la joue à Paris : on ferait plus surpris encore de voir deux cents spectateurs aussi bons juges qu'il y en ait en Europe. Il y a dans mon petit pays roman, car c'est son nom, beaucoup d'esprit, beaucoup de raison, point de cabales, point d'intrigues pour persécuter ceux qui rendent service aux belles lettres. Nous sommes libres, et nous n'abusons point de notre liberté ; les tribunaux ne cessent point de rendre justice ; il n'y a ni margouillistes, ni convulsionnaires, ni de *Robert-François Damiens*. Notre climat vaut mieux que le vôtre ; nous avons plus long-temps de beaux jours ; il n'y a que de très-méchante vin autour de Paris, et nos côteaux en produisent d'excellent : nous avons mangé, l'automne et l'hiver, des gélinotes et des grianoux que vous ne connaissez guère. Cependant, ma chère nièce, je vous regrette de tout mon cœur. Portez-vous bien et aimez-moi.

1757.

## L E T T R E C C V I I.

A M. D E B U R I G N Y.

A Monrion, le 20 de mars.

O N ne se douterait pas, Monsieur, qu'un théâtre établi à Laufane, des acteurs peut-être supérieurs aux comédiens de Paris, enfin une pièce nouvelle, des spectateurs pleins d'esprit, de connaissances et de lumières, en un mot, tous les soins, qu'entraînent de tels plaisirs, m'ont empêché de vous écrire plutôt. Je fais trêve un moment aux charmes de la poésie et aux embellissemens singuliers qui ornent notre petit pays roman, et qui font naître des fleurs au milieu des neiges du mont Jura et des Alpes, pour vous réitérer mes sincères et tendres complimens. Je vous en dois beaucoup pour la bonté que vous avez eue de remarquer quelques-unes des inadvertances de cette Histoire générale. Je vous en dois davantage pour la vie d'*Erasme* et pour celle de *Grotius*, que vous voulez bien me promettre. Par qui pouvaient-ils être mieux célébrés que par un homme qui a toute leur science et tous leurs sentimens? J'ai vu un petit manuscrit de M. de *Pouilli*, que je regretterai toujours, sur *Grotius*; mais

c'était un ouvrage très-court, et qui entrait dans fort peu de détails.

---

 1757.

J'attends avec impatience le présent dont vous avez la bonté de m'honorer. Je ne vous enverrai l'Histoire générale qu'avec les corrections dont je vous ai l'obligation. On en fait usage dans une seconde édition, mais il faut laisser écouler la première. Les libraires à qui j'en ai fait présent se sont avisés d'en tirer sept mille exemplaires pour une première édition que je ne regarde que comme un essai, et comme une occasion de recueillir les avis des hommes éclairés. La vie d'*Erasme* et celle de *Grotius* serviront beaucoup à me remettre dans la bonne voie.

## L E T T R E C C V I I I.

A M. T H I R I O T.

A Monrion, 26 de mars.

**M**ON cher et ancien ami, de tous les éloges dont vous comblez ce faible essai sur l'Histoire générale, je n'adopte que celui de l'impartialité, de l'amour extrême pour la vérité, du zèle pour le bien public, qui ont dicté cet ouvrage.

J'ai fait tout ce que j'ai pu toute ma vie,

— 1757. pour contribuer à étendre cet esprit de philosophie et de tolérance qui semble aujourd'hui caractériser le siècle. Cet esprit, qui anime tous les honnêtes gens de l'Europe, a jeté d'heureuses racines dans ce pays où d'abord le soin de ma mauvaise santé m'avait conduit, et où la reconnaissance et la douceur d'une vie tranquille m'arrêtent.

Ce n'est pas un petit exemple du progrès de la raison humaine, qu'on ait imprimé à Genève, dans cet essai sur l'Histoire, avec l'approbation publique, que Calvin avait une *ame atroce*, aussi-bien qu'un esprit éclairé.

Le meurtre de Servet paraît aujourd'hui abominable; les Hollandais rougissent de celui de Barneveldt.

Je ne fais encore si les Anglais auront à se reprocher celui de l'amiral Bing.

Mais savez-vous que vos querelles absurdes, et enfin l'attentat de ce monstre *Damiens*, m'attirent des reproches de toute l'Europe littéraire: Est-ce là, me dit-on, cette nation que vous avez peinte si sage? A cela je répons, comme je peux, qu'il y a des hommes qui ne sont ni de leur siècle ni de leur pays. Je soutiens que le crime d'un scélérat et d'un insensé de la lie du peuple, n'est point l'effet de l'esprit du temps. *Châtel* et *Ravaillac* furent enivrés des fureurs épidé-

miques qui régnaient en France : ce fut l'esprit du fanatisme public qui les inspira : et cela est si vrai , que j'ai lu une apologie pour *Jean Châtel* et ses fauteurs , imprimée pendant le procès de ce malheureux. Il n'en est pas ainsi aujourd'hui ; le dernier attentat a saisi d'étonnement et d'horreur la France et l'Europe. 1757.

Nous détournons les yeux de ces abominations dans notre petit pays roman , appelé autrement le pays de Vaud , le long des bords du beau lac Lemane ; nous y faisons ce qu'on devrait faire à Paris ; nous y vivons tranquilles , nous y cultivons les lettres sans cabale.

*Tavernier* disait que la vue de Laufane sur le lac de Genève ressemble à celle de Constantinople ; mais ce qui m'en plaît davantage , c'est l'amour des arts qui anime tous les honnêtes gens de Laufane.

On ne vous a point trompé quand on vous a dit qu'on y avait joué *Zaïre* , l'*Enfant prodigue* et d'autres pièces , aussi bien qu'on pourrait les représenter à Paris : n'en soyez point surpris ; on ne parle , on ne connaît ici d'autre langue que la nôtre , presque toutes les familles y sont françaises , et il y a ici autant d'esprit et de goût qu'en aucun lieu du monde.

On ne connaît ici ni cette plate et ridicule



—  
4757. histoire de la guerre de 1741, qu'on a imprimée à Paris sous mon nom, ni cette infame rapsodie, intitulée la Pucelle d'Orléans remplie des vers les plus plats et les plus grossiers que l'ignorance et la stupidité aient jamais fabriqués, et des insolences les plus atroces que l'effronterie puisse mettre sur le papier.

Il faut avouer que depuis quelque temps on a fait à Paris des choses bien terribles avec la plume et le canif.

Je suis consolé d'être loin de mes amis, en me voyant loin de toutes ces énormités; et je plains une nation aimable qui produit des monstres.

## L E T T R E C C I X.

A. M. D E M O N C R I F.

A Monrion, 27 de mars.

**M**ON cher confrère, j'ai été enchanté de votre souvenir, et affligé de la bienfiance qui empêche le maître du château d'écrire un petit mot; mais je conçois qu'il aura été excédé de la multitude des lettres inutiles et embarrassantes auxquelles on n'a que des choses vagues à répondre. Il est toujours bon qu'il sache qu'il y a deux espèces de suisses qui l'aiment

de tout leur cœur. *Tavernier*, qui avait acheté la terre d'Aubonne, à quelques lieues de mon hermitage, interrogé par *Louis XIV*, pourquoi il avait choisi une terre en Suisse, répondit, comme vous savez : *Sire, j'ai été bien aise d'avoir quelque chose qui me fût qu'à moi.* Je n'ai pas tant voyagé que *Tavernier*, mais je finis comme lui. 1757.

Vous avez donc soixante-neuf ans, mon cher confrère : qui est-ce qui ne les a pas à peu-près ? Voici le temps d'être à foi, et d'achever tranquillement sa carrière. C'est une belle chose que la tranquillité ! Oui, mais l'ennui est de sa connaissance et de sa famille. Pour chasser ce vilain parent, j'ai établi un théâtre à Lausanne, où nous jouons *Zaïre*, *Alzire*, *l'Enfant prodigue*, et même des pièces nouvelles. N'allez pas croire que ce soient des pièces et des acteurs suisses : j'ai fait pleurer, moi bon homme *Lusignan*, un parterre très-bien choisi ; et je souhaite que les *Clairon* et les *Gauffin* jouent comme madame *Denis*. Il n'y a dans Lausanne que des familles françaises, des mœurs françaises, du goût français, beaucoup de noblesse, de très-bonnes maisons dans une très-vilaine ville. Nous n'avons de Suisse que la cordialité ; c'est l'âge d'or avec les agrémens du siècle de fer.

1757. Je suis histrion les hivers à Laufane, et je réussis dans les rôles de vieillard : je suis jardinier, au printemps, à mes Délices, près de Genève, dans un climat plus méridional que le vôtre. Je vois de mon lit le lac, le Rhône et une autre rivière. Avez-vous, mon cher confrère, un plus bel aspect ? avez-vous des tulipes au mois de mars ? Avec cela, on barbouille de la philosophie et de l'histoire ; on se moque des sottises du genre-humain et de la charlatanerie de vos physiciens qui croient avoir mesuré la terre, et de ceux qui passent pour des hommes profonds, parce qu'ils ont dit qu'on fait des anguilles avec de la pâte aigre.

On plaint ce pauvre genre-humain qui s'égorge dans notre continent à propos de quelques arpens de glace en Canada. On est libre comme l'air depuis le matin jusqu'au soir. Mes vergers, et mes vignes, et moi, nous ne devons rien à personne. C'est encore là ce que je voulais, mais je voudrais aussi être moins éloigné de vous ; c'est dommage que le pays de Vaud ne touche pas à la Touraine.

Adieu, *Titon* et l'*Aurore*. Avez-vous gagné vos soixante et neuf ans au métier de *Titon* ? Je vous embrasse tendrement.

*Le suisse Voltaire.*

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

6 d'avril.

Vous savez, il y a du temps, mon héros, la glorieuse victoire que l'ancien ministre anglais a remporté sur l'amiral *Bing* à Portsmouth ; mais vous ne savez peut-être pas avec quelle hauteur la plus saine partie de la nation joint les cris de l'indignation et de la pitié à ceux de toute l'Europe. On cite votre témoignage comme la preuve la plus authentique de l'innocence de *Bing* ; et vous avez la gloire d'avoir vaincu les Anglais et de les faire rougir. Je m'attendais que vous ne vous en tiendriez pas là ; et, quoique l'exercice d'année de premier gentilhomme de la chambre soit une très-belle chose, j'espérais que les bords de l'Elbe pourraient être aussi glorieux pour vous que la Méditerranée. Le roi de Prusse paraît toujours fort gai ; il disait que les Français lui envoyaient vingt-quatre mille perruquiers : il se trouve qu'on lui en dépêche cent mille. Il y a là de quoi se peigner, à ce que disent les polissons. Pour moi, je ne me mêle que des héros de théâtre : nous avons fait à Laufane une troupe excellente, et je

— vous fouhaite d'auffi bons acteurs. M. d'Argental  
 1757. prétend toujours que la comédie est un des  
 premiers devoirs d'un honnête homme. Le  
 maréchal de *Viltars* aima les spectacles jufqu'à  
 l'âge de quatre-vingts ans ; faites-en autant,  
 Monfeigneur, et que l'héroïfme que vous  
 voyez à Verfailles, de quelque côté que vous  
 tourniez les yeux, ne vous faffe pas négliger  
 les grands hommes de l'antiquité.

Les deux fuiſſes, plus fuiſſes que jamais,  
 vous renouvellent leurs hommages. Vous  
 connoiſſez le très-tendre reſpect du fuiſſe *V.*

## L E T T R E C C X I.

A U M E M E.

Aux Délices, le 20 d'avril.

**M**ON héros, il y a long-temps que j'ai  
 l'honneur d'être de votre avis fur bien des  
 chofes, et j'en ferai fans doute encore fur tous  
 vos auteurs tragiques. Je les crois très-médiocres ; mais *le Kain* leur est fort fupérieur, à ce  
 que dit le public. Il y a, fur de plus grands  
 et de plus nobles théâtres, des acteurs qui ne  
 valent pas mieux, et qui font employés et  
 récompensés. Ce fiècle-ci est plus fécond en  
 loteries qu'en grands-hommes : il y aura tou-  
 jours des jeunes gens qui rempliront les

grandes places ; il n'y en aura pas qui aient  
 votre gloire. C'est surtout chez les étrangers  
 que cette gloire est mise à son prix : la cabale  
 et l'envie ne peuvent séduire ceux qui sont  
 sans intérêt, et qui n'en croient que les faits  
 et la renommée. Je voudrais que vous enten-  
 dissiez les voyageurs que je vois quelquefois  
 dans mes hermitages allobroges et suisses, vous  
 seriez content d'eux et de vous ; mais quoique  
 vous puissiez avoir quelques jaloux en France,  
 vous devez y avoir bien peu de rivaux, et je  
 doute qu'il y ait beaucoup d'hommes que le  
 public ose placer à vos côtés. Vous prétendez  
 qu'il n'y a de bon que la santé ; je sens mieux  
 que vous, mon héros, de quel prix elle est,  
 puisque je l'ai perdue ; mais, de grâce, comptez  
 la gloire dont vous jouissez pour quelque  
 chose. *Achille*, dans *Homère*, dit que la  
 gloire est une chimère, quand il est en colère ;  
 mais, dans le fond de son cœur, il l'aime à la  
 folie.

Le *Salomon* du Nord en aura beaucoup, je  
 parle de gloire et non de folie, s'il se tire du  
 précipice sur le bord duquel il s'est mis ; il y  
 est avec plus de deux cents mille hommes, et  
 c'en est assez pour attendre les événemens. Les  
 Russes ne paraissent point : il semble fort  
 difficile aux Autrichiens, de pénétrer dans  
 les défilés de la Silésie, de la Luface et de la



— 1757. Saxe. Je crois que vos troupes pourront aller sans obstacles jusqu'au fond de la Westphalie , et c'est assurément une grande perte pour lui. Il vous attend peut-être à Magdebourg : s'il vous donne bataille dans les plaines , auprès de cette ville , il paraît qu'alors il joue un jeu avantageux ; car , s'il est battu , il couvre tout son pays par-delà Magdebourg , et , s'il vous arrive un malheur, où sera votre retraite ?

Il faut que j'aye une terrible confiance en vos bontés , pour oser vous dire les rêveries qui me passent par la tête. Pardon , Monseigneur , si , moi qui ne connais que les événemens passés , et encore assez mal , j'ose parler ainsi du présent devant vous. C'est à celui qui a fait de grandes choses à juger de la grande scène qui s'ouvre. La pièce est belle et bien intriguée ; si vous étiez acteur , je répondrais du cinquième acte.

Madame Denis et moi nous sommes réunis toujours dans nos transports pour vous : recevez les tendres respects du suisse , &c.

A M. DE BURIGNY.

Aux Délices, 10 de mai.

J E ne puis trop vous remercier, Monsieur, de votre présent. Vous vous associez à la gloire d'*Erasme* et de *Grotius*, en écrivant si bien leur histoire. On lira plus ce que vous dites d'eux que leurs ouvrages. Il y a mille anecdotes dans ces deux vies, qui sont bien précieuses pour les gens de lettres. Ces deux hommes sont heureux d'être venus avant ce siècle; il nous faut aujourd'hui quelque chose d'un peu plus fort; ils sont venus au commencement du repas; nous sommes ivres à présent, nous demandons du vin du Cap et de l'eau des Barbades.

J'espère vous présenter dans un an, si je vis, cette histoire des mœurs dont vous avez souffert l'esquisse. Je n'ai pas peint les docteurs assez ridicules, les hommes d'Etat assez méchants, et la nature humaine assez folle. Je me corrigerai, je dirai moins de vérités triviales, et plus de vérités intéressantes. Je m'amuse à parcourir les petites maisons de l'univers: il y a peut-être de la folie à cela, mais elle est instructive. L'histoire des dates,

— 1757. des généalogies, des villes prises et reprises, à son mérite, mais l'histoire des mœurs vaut mieux, à mon gré; en tout cas, j'écrirai sur les hommes moins qu'on n'a écrit sur les infectes.

Je finis pour reprendre l'histoire de *Grotius*, et pour avoir un nouveau plaisir. Conservez-moi vos bontés, Monsieur, et foyez persuadé de la tendre estime de votre, &c.

*L'hermite Voltaire.*

## LETTRE CCXIII.

A M. DE CIDEVILLE.

Aux Délices, le 18 de mai.

J'AI admiré, mon cher et ancien ami, la bonté de votre ame, dans le compte que vous avez daigné me rendre des aventures de mademoiselle de *Ponthieu*; mais je n'ai pas été moins surpris de la netteté de votre exposé dans un sujet si embrouillé. On ne peut mieux rapporter un mauvais procès; vous auriez été un excellent avocat général. J'ai tardé trop long-temps à vous remercier.

Je n'ai nulle envie de me mettre actuellement dans la foule de ceux qui donnent des pièces au public: il est inutile d'envoyer son

plat

plat à ceux qu'on crève de bonne chère. Je ne  
veux présenter mes oiseaux du lac Lemman que  
dans des temps de jeûne. Vous savez d'ailleurs  
qu'on n'est pas oisif pour être un campagnard ;  
il vaut bien autant planter des arbres , que  
faire des vers. Je n'adresse point d'épître à  
mon jardinier *Antoine* ; mais j'ai assurément  
une plus jolie campagne que *Boileau* , et ce  
n'est point la *fermière qui ordonne* nos soupers.

J'ai eu la curiosité autrefois de voir cette  
maison de *Boileau* : cela avait l'air d'un fort  
vilain petit cabaret borgne ; aussi *Despréaux*  
s'en défit-il , et je me flatte que je garderai  
toujours mes Délices ;

*J'en suis plus amoureux , plus la raison m'éclaire.*

Je n'ai guère vu ni un plus beau plain-pied  
ni des jardins plus agréables , et je ne crois  
pas que la vue du Bosphore soit si variée.  
J'aime à vous parler campagne ; car , ou vous  
êtes actuellement à la vôtre , ou vous y allez.  
On dit que vous en avez fait un très-joli  
séjour ; c'est dommage qu'il soit si éloigné de  
mon lac. Je me flatte que la santé de M. l'abbé  
du *Resnel* est raffermie , et que la vôtre n'a pas  
besoin de l'être. C'est-là le point important ,  
c'est le fondement de tout , et l'empire de la  
terre ne vaut pas un bon estomac. Je souffre  
ici bien moins qu'ailleurs ; mais je digère

— 1757. presque aussi mal que si j'étais dans une cour ; sans cela , je ferais trop heureux ; mais madame *Denis* digère , et cela suffit : vous m'avouerez qu'elle en est bien digne , après avoir quitté Paris pour moi.

Bonsoir , mon cher et ancien ami. J'ai toujours oublié de vous demander si les trois académies , dont *Fontenelle* était le doyen , ont assisté à son convoi. Si elles n'ont pas fait cet honneur aux lettres et à elles-mêmes , je les déclare barbares.

## L E T T R E C C X I V.

A M A D A M E D E F O N T A I N E.

Aux Délices , 31 de mai.

J E vous dirai d'abord , ma chère nièce , que vous avez une santé d'athlète , dont je vous fais de très-sincères complimens ; et que si jamais votre vieux malingre d'oncle se porte aussi bien que vous , il viendra vous trouver à Ornoi : ensuite vous saurez que madame *Denis* était chargée d'envoyer trois cents livres à d'*Aumart*, dans sa province du Maine, quand il a débarqué chez vous , lui , son fils et deux bidets. Je vous prie de lui dire que je lui donnerai trois cents livres tous les ans , à

commencer à la Saint-Jean prochaine. Je vous enverrai un mandat à cet effet sur M. de *Laleu*, 1757. ou vous pourrez avancer cet argent sur les revenus du pupille, et sur la rente qu'il me fait : cela est à votre choix. J'ignore ce qui convient au jeune d'*Aumart*, je fais seulement que cent écus lui conviendront. Trouvez bon que je m'en tienne à cette disposition que j'avais déjà faite.

Madame *Denis* embellit tellement le lac de Genève, qu'il reste peu de chose pour les arrière-cousins. Quant à ma bâtarde de *Fanime*, son protecteur, M. d'*Argental*, vous dira que je ne prétends pas que cette amoureuse créature se produise sitôt dans le monde. Mademoiselle de *Ponthieu* y fait un si grand rôle, et ses compagnes se présentent avec tant d'empressement, qu'il faut ne se pas prodiguer. Quand même la pièce vaudrait quelque chose, ce ne serait pas assez de donner du bon, il faut le donner dans le bon temps.

A vous maintenant, Monsieur le capitaine des chariots de guerre de *Cyrus*. Vous pouvez être sûr que je n'ai jamais écrit de ma vie à M. le maréchal d'*Estrées*, et que, s'il a été instruit de notre invention guerrière, ce ne peut être que par le ministère. J'aurais souhaité, pour vous et pour la France, que mon petit char eût été employé : cela ne coûte presque



— 1757. point de frais ; il faut peu d'hommes , peu de chevaux ; le mauvais succès ne peut mettre le désordre dans une ligne ; quand le canon ennemi fracasserait tous vos chariots , ce qui est bien difficile , qu'arriverait-il ? ils vous serviraient de rempart , ils embarrasseraient la marche de l'ennemi qui viendrait à vous. En un mot , cette machine peut faire beaucoup de bien , et ne peut faire aucun mal : je la regarde , après l'invention de la poudre , comme l'instrument le plus sûr de la victoire.

Mais , pour saisir ce projet , il faut des hommes actifs , ingénieux , qui n'aient pas le préjugé grossier et dangereux du train ordinaire. C'est en s'éloignant de la route commune , c'est en faisant porter le dîner et le souper de la cavalerie sur des chariots , avant qu'il y eût de l'herbe sur la terre , que le roi de Prusse a pénétré en Bohême par quatre endroits , et qu'il inspire la terreur.

Soyez sûr que le maréchal de *Saxe* se ferait servi de nos chars de guerre.

Mais c'est trop parler d'engins destructeurs , pour un pédant tel que j'ai l'honneur de l'être.

On a imprimé dans Paris une thèse de médecine , où l'on traite notre *Esculape-Tronchin* de charlatan et de coupeur de bourse. Il y a répondu par une lettre au doyen de la faculté , digne d'un grand homme comme lui. Il y

répond encore mieux par les cures surprenantes qu'il fait tous les jours.

---

 1757.

Une jeune fille fort riche a été inoculée ici par des ignorans, et est morte. Le lendemain vingt femmes se sont fait inoculer sous la direction de *Tronchin*, et se portent bien.

Je vous embrasse tous du meilleur de mon cœur.

## L E T T R E C C X V.

A M. THIRIOT.

A Monrion, le 2 de juin.

**J**E reçois, mon ancien ami, votre très-agréable lettre du 25 de mai dans mon hermitage de Monrion, auquel je suis venu dire adieu. On joue si bien la comédie à Laufane, il y a si bonne compagnie, que j'ai fait enfin l'acquisition d'une belle maison au bout de la ville; elle a quinze croisées de face, et je verrai de mon lit le beau lac Lemane et toute la Savoie, sans compter les Alpes. Je retourne demain à mes Délices, qui sont aussi gaies en été que ma maison de Laufane le sera en hiver. Madame Denis a le talent de meubler des maisons et d'y faire bonne chère, ce qui, joint à ses talens de la musique et de la déclamation,

— compose une nièce qui fait le bonheur de  
 1757. ma vie. Je ne vous dirai pas *omitte mirari beatæ famam et opes strepitumque Romæ*; car vous êtes trop *admirator Romæ et præstantissimæ Montmorenciæ*.

Ne manquez pas, je vous prie, à présenter mes très-sensibles remerciemens à madame la comtesse de *Sandwich*. Il faut qu'elle sache que j'avais connu ce pauvre amiral *Bing* à Londres dans sa jeunesse; j'imaginai que le témoignage de M. le maréchal de *Richelieu* en sa faveur pourrait être de quelque poids. Ce témoignage lui a fait honneur, et n'a pu lui sauver la vie. Il a chargé son exécuteur testamentaire de me remercier, et de me dire qu'il mourait mon obligé, et qu'il me priait de présenter à M. de *Richelieu*, qu'il appelle à *généreux soldier*, ses respects et sa reconnaissance. J'ai reçu aussi un mémoire justificatif très-ample qu'il a donné ordre en mourant de me faire parvenir. Il est mort avec un courage qui achève de couvrir ses ennemis de honte.

Si j'osais m'adresser à madame la duchesse d'*Aiguillon*, je la prierais de venger la mémoire du cardinal de *Richelieu* du tort qu'on lui fait en lui attribuant le Testament politique. Si elle voulait faire taire sa belle imagination, et écouter sa raison qui est encore plus belle, elle verrait combien ce livre est indigne d'un

grand-ministre. Qu'elle daigne seulement faire attention à l'état où est aujourd'hui l'Europe; qu'elle juge si un homme d'Etat, qui laisserait un testament politique à son roi, oublierait de lui parler du roi de Prusse, de *Marie-Thérèse* et du duc de Hanovre? Voilà pourtant ce qu'on ose imputer au cardinal de *Richelieu*. On avait alors la guerre contre l'empereur, et l'armée du duc de *Veymar* était l'objet le plus important. L'auteur du Testament politique n'en dit pas un mot, et il parle du revenu de la Sainte-Chapelle, et il propose de faire payer la taille au parlement. Tous les calculs, tous les faits sont faux dans ce livre. Qu'on voye avec quel mépris en parle *Aubery*, dans son histoire du cardinal *Mazarin*. Je fais qu'*Aubery* est un écrivain médiocre et un lâche flatteur; mais il était fort instruit, et il savait bien que le Testament politique n'était pas du grand et méchant homme à qui on l'attribue.

Présentez, je vous prie, mes applaudissemens et mes remercîmens à *Gamache* le riche, qui fait de si belles noces. Il donne de grands exemples qui seront peu imités peut-être par ses cinquante-neuf confrères. Je suis très-flatté que mon fatras historique ne lui ait pas déplu. Il est bon juge en prose comme en vers, par la raison qu'il est bon seseur. Son suffrage m'encouragera beaucoup à fortifier cet essai

— de bien des choses qui lui manquent. Les  
 1757. *Cramer* se sont trop pressés de l'imprimer. On ne fait pas à quel point le genre-humain est sot, méchant et fou; on le verra, s'il plaît à Dieu, dans une seconde édition.

Vous me dites que cet essai a trouvé grâce devant mesdames d'*Aiguillon* et de *Sandwich*. La dernière est sans aucun préjugé, la première n'en a que sur le grand-oncle de son oncle; elle devrait bien m'en croire sur ce maudit Testament. J'ai examiné tous les testamens, j'y ai passé ma vie, je fais ce qu'il en faut penser.

Ce qu'on m'avait dit de l'*atroce* est une mauvaise plaisanterie qu'on a voulu faire à deux bonnes gens à qui on prétendait faire accroire qu'ils devaient pleurer sur leur patriarche; mais ils l'ont abandonné comme les autres. Nos calvinistes ne sont point du tout attachés à *Calvin*. Il y a ici plus de philosophes qu'ailleurs. La raison fait, depuis quelque temps, des progrès qui doivent faire trembler les ennemis du genre-humain. Plût à Dieu que cette raison pût parvenir jusqu'à faire épargner le sang dont on inonde l'Allemagne ma voisine.

P. S. J'arrive aux *Délices*. Il faut que je vous dise un mot de *Jeanne*. Je vous répète  
 que



que cette bonne créature n'est connue de personne; elle nous amusera sur nos vieux jours. 1757.  
 Je n'y pense guère à présent. Il faut songer à son jardin et au temporel. Malheureusement cela prend un temps bien précieux. Je vous embrasse de tout mon cœur.

## L E T T R E C C X V I.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 4 de juin.

**M**A conscience m'oblige, Monseigneur, de vous présenter les remontrances de mon parlement : ce parlement est le parterre. Je suis affaîné de lettres qui disent que *le Kain* est le seul acteur qui fasse plaisir, le seul qui se donne de la peine, et le seul qui ne soit pas payé. On se plaint de voir des moucheurs de chandelles qui ont part entière, dans le temps que celui qui soutient le théâtre de Paris n'a qu'une demi-part. On s'en prend à moi; on dit que vous ne faites rien en ma faveur, et on croit que je ne vous demande rien; cependant, je demande avec instance. Je conviens que *Baron* avait un plus bel organe que *le Kain*, et de plus beaux yeux; mais *Baron* avait deux parts; et faut-il que *le Kain* meure de faim, parce



— 1757. qu'il a les yeux petits et la voix quelquefois étouffée ? Il fait ce qu'il peut ; il fait mieux que les autres : les amateurs font des vers à sa louange ; mais il faut que son métier lui procure des chausses ; il n'a que la moitié d'un cothurne , je vous conjure de lui donner un cothurne tout entier.

J'aimerais mieux vous écrire en faveur de quelque prussien que vous auriez fait prisonnier de guerre vers Magdebourg ; mais puisqu'à présent vous êtes occupé d'emplois pacifiques, souffrez que je vous parle en faveur d'*Orosmane* , de *Mahomet* et de *Gengis-kan*. Les héros doivent-ils laisser mourir de faim les héros ? On dit que vos chevaux manquent de fourrage en Westphalie, et qu'on leur donne du jambon. Pour Dieu , faites donner à dîner à *le Kain* , tout laid qu'il est.

Vous avez dû recevoir les dernières volontés de l'amiral *Bing* : les miennes font que je vous ferai attaché toute ma vie avec le plus tendre respect.

L E T T R E C C X V I I. 1757.

A MADAME DE FONTAINE , à Paris.

Le . . . juin.

VOTRE idée , ma chère nièce , de faire peindre de belles nudités d'après *Natoire* et *Boucher* , pour ragailarder ma vieilleffe , est d'une ame compatissante , et je suis reconnaissant de cette belle invention. On peut aisément en effet faire copier à peu de frais ; on peut aussi faire copier au palais royal ce qu'on trouvera de plus beau et de plus immodeste. M. le duc d'*Orléans* accorde cette liberté. On peut prendre deux copistes au lieu d'un. Si par hasard quelque brocanteur de vos amis avait deux tableaux , je vous prierais de les prendre , ce ferait autant d'assuré.

Vous ornerez ma maison du Chêne comme vous avez orné celle des Délices. La maison du Chêne est plus grande , plus régulière , elle a même un plus bel aspect ; mais c'est le palais d'hiver , c'est pour le temps de nos spectacles ; les Délices sont pour le temps des fleurs et des fruits. Ce n'est pas mal partager sa vie pour un malingre.

M. *Tronchin* dit que vous êtes fort contente

— de votre fanté , et se vante toujours de la  
1757. mienne ; mais c'est une gasconnade.

Votre sœur est actuellement tout occupée des meubles pour la maison du Chêne. Elle insiste beaucoup sur une boule de lustre qu'elle prétend vous avoir demandée. Elle sera occupée en hiver de ses habits de théâtre. Nous espérons que vous viendrez voir encore nos douces retraites ; elles valent bien la vie de Paris , quand on a passé le temps des premières illusions ; et , en vérité , Paris n'a jamais été moins regrettable qu'aujourd'hui.

Je suis toujours en peine des succès du char assyrien. Il y a certaines plaines dans le monde où il ferait un effet merveilleux. Je m'y intéresse plus qu'à *Fanime*.

Si vous voulez vous amuser , conduisez cette *Fanime* avec le fidelle d'*Argental*. Encore une fois , tout ce que je souhaite , c'est que mademoiselle *Clairon* soit aussi touchante dans ce rôle que l'a été madame *Denis*. Si la pièce est bien jouée , elle pourra amuser votre Paris , tout autant que l'histoire de monsieur *Damiens* , que le parlement va donner au public , en trois volumes in-4°.

Vous ferez comme il vous plaira avec *le Kain* et *Clairon* pour l'impression , si on imprime cette élégie amoureuse en dialogues ; car , après tout , *Fanime* n'est que cela ; mais de l'amour est quelque chose.

Il y a donc un *Pagnon* de moins sur le globe. —  
 Ces gros petits crapouffins-là s'imaginent qu'il 1757.  
 n'y a qu'à boire et manger ; ils crèvent comme  
 des mouches , et nous maigrelets, nous vivons.

Vivez , aimez-moi. Mille complimens à  
 frère , à fils , au conducteur du char d'Assyrie.  
 Bonjour.

## LETTRE CCXVIII.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices , 18 de juin.

**I**L est bien vrai que mon cher d'*Argental*,  
 le grand amateur du tripot , devait montrer  
 à mon héros certain hisfrionage ; mais , vrai-  
 ment , Monseigneur , vous avez d'autres  
 troupes à gouverner que celle de Paris , et  
 ce n'est pas le temps de vous parler de niaise-  
 ries. Je voudrais bien pouvoir faire incessam-  
 ment un petit voyage vers l'Alsace ou dans  
 le Palatinat. Je n'aime plus à voyager que pour  
 avoir la consolation de voir mon héros ; mais  
 vous ne sauriez croire combien je suis devenu  
 vieux. Toutes mes misères ont augmenté , et  
 un apothicaire est beaucoup plus nécessaire à  
 mon être qu'un général d'armée. J'espère  
 cependant que les grandes passions , qui font

— faire de grands efforts , me donneront du  
1757. courage.

Donnez-vous le plaisir , je vous en prie , de vous faire rendre compte par *Florian* de la machine dont je lui ai confié le dessein. Il l'a exécutée ; il est convaincu qu'avec six cents hommes et six cents chevaux on détruirait en plaine une armée de dix mille hommes.

Je lui dis mon secret au voyage qu'il fit aux Délices l'année passée. Il en parla à monsieur d'*Argenson* , qui fit sur le champ exécuter le modèle. Si cette invention est utile , comme je le crois , à qui peut-on la confier qu'à vous ? Un homme à routine , un homme à vieux préjugés , accoutumé à la tirailerie et au train ordinaire , n'est pas notre fait. Il nous faut un homme d'imagination et de génie , et le voilà tout trouvé. Je fais très-bien que ce n'est pas à moi de me mêler de la manière la plus commode de tuer des hommes. Je me confesse ridicule ; mais enfin , si un moine , avec du charbon , du soufre et du salpêtre , a changé l'art de la guerre dans tout ce vilain globe , pourquoi un barbouilleur de papier comme moi ne pourrait-il pas rendre quelque petit service *incognito* ? Je m'imagine que *Florian* vous a déjà communiqué cette nouvelle cuisine. J'en ai parlé à un excellent officier qui se meurt , et qui ne fera pas par conséquent à

portée d'en faire usage. Il ne doute pas du succès; il dit qu'il n'y a que cinquante canons, tirés bien juste, qui puissent empêcher l'effet de ma petite drôlerie, et qu'on n'a pas toujours cinquante canons à la fois sous sa main dans une bataille. —  
1757.

Enfin, j'ai dans la tête que cent mille romains et cent mille prussiens ne résisteraient pas. Le malheur est que ma machine n'est bonne que pour une campagne, et que le secret connu devient inutile; mais quel plaisir de renverser à coup sûr ce qu'on rencontre dans une campagne! Sérieusement, je crois que c'est la seule ressource contre les Vandales victorieux. Essayez, pour voir, seulement deux de ces machines contre un bataillon ou un escadron. J'engage ma vie qu'ils ne tiendront pas. Le papier me manque; ne vous moquez point de moi; ne voyez que mon tendre respect, mon zèle pour votre gloire, et non mon outrecuidance, et que mon héros pardonne à ma folie.



1757.

## L E T T R E C C X I X.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF,

CHAMBELLAN DE L'IMPERATRICE  
DE RUSSIE, à *Moscou.*

Aux Délices, le 24 de juin.

M O N S I E U R ,

J'AI reçu les cartes que votre Excellence a eu la bonté de m'envoyer. Vous prévenez mes désirs, en me facilitant les moyens d'écrire une Histoire de *Pierre le grand*, et de faire connaître l'empire russe. La lettre dont vous m'honorez redouble mon zèle. La manière dont vous parlez notre langue, me fait croire que je travaillerai pour mes compatriotes, en travaillant pour vous et pour votre cour. Je ne doute pas que sa Majesté l'impératrice n'agrée et n'encourage le dessein que vous avez formé pour la gloire de son père.

Je vois avec satisfaction, Monsieur, que vous jugez comme moi que ce n'est pas assez d'écrire les actions et les entreprises en tout genre, de *Pierre le grand*, lesquelles, pour la plupart, sont connues. L'esprit éclairé, qui

règne aujourd'hui dans les principales nations de l'Europe , demande qu'on approfondisse ce que les historiens effleuraient autrefois à peine. 1757.

On veut favoir de combien une nation s'est accrue ; quelle était sa population avant l'époque dont on parle ; quel est , depuis cette époque , le nombre de troupes régulières qu'elle entretenait , et celui qu'elle entretient ; quel a été son commerce , et comment il s'est étendu ; quels arts sont nés dans le pays ; quels arts y ont été appelés d'ailleurs , et s'y sont perfectionnés ; quel était à peu-près le revenu ordinaire de l'Etat , et à quoi il monte aujourd'hui ; quelle a été la naissance et le progrès de la marine ; quelle est la proportion du nombre des nobles avec celui des ecclésiastiques et des moines , et quelle est celle de ceux-ci avec les cultivateurs , &c.

On a des notions assez exactes de toutes ces parties qui composent l'Etat , en France , en Angleterre , en Allemagne , en Espagne ; mais un tel tableau de la Russie ferait bien plus intéressant , parce qu'il ferait plus nouveau , parce qu'il ferait connaître une monarchie dont les autres nations n'ont pas des idées bien justes , parce qu'enfin ces détails pourraient servir à rendre *Pierre le grand* , l'impératrice sa fille , et votre nation , et votre

— 1757. gouvernement plus respectables. La réputation a toujours été comptée parmi les forces véritables des royaumes. Je suis bien loin de me flatter d'ajouter à cette réputation : ce sera vous , Monsieur , qui ferez tout en m'envoyant les mémoires que vous voulez bien me faire espérer , et je ne ferai que l'instrument dont vous vous servirez pour travailler à la gloire d'un grand-homme et d'un grand empire.

Je vous avoue , Monsieur , que les médailles font de trop. Je suis confus de votre générosité , et je ne fais comment m'y prendre pour vous en témoigner ma reconnaissance. Je sens tout le prix de votre présent ; mais un présent non moins cher sera celui des mémoires qui me mettront nécessairement en état de travailler à un ouvrage qui sera le vôtre.

J'ai l'honneur , &c.

*Fin du Tome cinquième.*

# TABLE ALPHABETIQUE

## DES LETTRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

### A.

#### ANONYMES.

LETTRE I.	Page 199
LETTRE II.	264
LETTRE III.	427
ALGAROTTI. ( M. le comte )	345
ARGENS. ( M. le marquis d' )	
LETTRE I.	14
LETTRE II.	28
ARGENTAL. ( M. le comte d' )	
LETTRE I.	10
LETTRE II.	19
LETTRE III.	24
LETTRE IV.	33
LETTRE V.	40
LETTRE VI.	46
LETTRE VII.	51
LETTRE VIII.	53

LETTRE IX.	55
LETTRE X.	56
LETTRE XI.	58
LETTRE XII.	63
LETTRE XIII.	64
LETTRE XIV.	71
LETTRE XV.	73
LETTRE XVI.	80
LETTRE XVII.	87
LETTRE XVIII.	91
LETTRE XIX.	97
LETTRE XX.	98
LETTRE XXI.	104
LETTRE XXII.	105
LETTRE XXIII.	106
LETTRE XXIV.	109
LETTRE XXV.	113
LETTRE XXVI.	115
LETTRE XXVII.	120
LETTRE XXVIII.	122
LETTRE XXIX.	126
LETTRE XXX.	129
LETTRE XXXI.	133

# ALPHABETIQUE. 469

LETTRE XXXII.	134
LETTRE XXXIII.	145
LETTRE XXXIV.	152
LETTRE XXXV.	158
LETTRE XXXVI.	163
LETTRE XXXVII.	170
LETTRE XXXVIII.	171
LETTRE XXXIX.	173
LETTRE XL.	178
LETTRE XLI.	183
LETTRE XLII.	186
LETTRE XLIII.	189
LETTRE XLIV.	197
LETTRE XLV.	202
LETTRE XLVI.	204
LETTRE XLVII.	206
LETTRE XLVIII.	212
LETTRE XLIX.	222
LETTRE L.	230
LETTRE LI.	233
LETTRE LII.	235
LETTRE LIII.	247
LETTRE LIV.	251



LETTRE LV.	256
LETTRE LVI.	258
LETTRE LVII.	260
LETTRE LVIII.	274
LETTRE LIX.	279
LETTRE LX.	285
LETTRE LXI.	291
LETTRE LXII.	295
LETTRE LXIII.	314
LETTRE LXIV.	322
LETTRE LXV.	332
LETTRE LXVI.	339
LETTRE LXVII.	342
LETTRE LXVIII.	347
LETTRE LXIX.	356
LETTRE LXX.	360
LETTRE LXXI.	367
LETTRE LXXII.	369
LETTRE LXXIII.	372
LETTRE LXXIV.	383
LETTRE LXXV.	386
LETTRE LXXVI.	393
LETTRE LXXVII.	412

ALPHABETIQUE. 471

LETTRE LXXVIII. 417

LETTRE LXXIX. 432

B.

BOCAGE. (Madame du) 399

BORDES, (M. de) *de l'académie de Lyon.*  
308

BRIASSON, (M.) *libraire à Paris.* 283

BURIGNY, (M. de) *de l'académie des inscriptions, &c.*

LETTRE I. 425

LETTRE II. 436

LETTRE III. 447

C.

CHOISEUL. (M. le comte de) 253

CIDEVILLE. (M. de)

LETTRE I. 3

LETTRE II. 127

LETTRE III. 297

LETTRE IV. 408

LETTRE V.	419
LETTRE VI.	448
CLAIRON. ( Mademoiselle )	
LETTRE I.	241
LETTRE II.	249
CONDILLAC. ( M. l'abbé de )	269
COURTIVRON. ( M. le marquis de )	191

## D.

DEFFANT. ( Madame la marquise du )	
LETTRE I.	15
LETTRE II.	36
LETTRE III.	48
LETTRE IV.	60
LETTRE V.	317
DUPUY, ( Madame ) <i>femme du secrétaire perpétuel de l'académie des inscriptions et belles-lettres, qui, plusieurs années avant son mariage, avait consulté l'auteur sur les livres qu'elle devait lire.</i>	
	336

ALPHABETIQUE. 473

F.

FONTAINE. (Madame de)

LETTRE I.	70
LETTRE II.	77
LETTRE III.	85
LETTRE IV.	140
LETTRE V.	176
LETTRE VI.	180
LETTRE VII.	208
LETTRE VIII.	261
LETTRE IX.	272
LETTRE X.	289
LETTRE XI.	306
LETTRE XII.	402
LETTRE XIII.	410
LETTRE XIV.	424
LETTRE XV.	434
LETTRE XVI.	450
LETTRE XVII.	459

FORMONT. (M. de)

LETTRE I.	12
LETTRE II.	326

*Corresp. générale.*      **Tome V. \* R r**

## G.

GUIOT DE MERVILLE. (M.) 107

## H.

HALLER. (M. le baron de) 266

HENAULT, (M. le président) *en lui*  
*envoyant les Annales de l'Empire.* 42

## L.

LUTZELBOURG. (Madame la comtesse de)

LETTRE I. 23

LETTRE II. 32

LETTRE III. 83

LETTRE IV. 89

LETTRE V. 101

LETTRE VI. 292

## M.

MARSAIS. (M. du) 245

**ALPHABETIQUE. 475**

**MENOU, ( Au père ) jésuite. 8**

**MONCRIF. (M. de) 440**

**N.**

**NEUVILLE. ( Madame la comtesse de la )  
210**

**P.**

**PARIS DUVERNEY. (M.)**

**LETTRE I. 311**

**LETTRE II. 394**

**R.**

**RICHELIEU. (M. le maréchal duc de)**

**LETTRE I. 67**

**LETTRE II. 94**

**LETTRE III. 96**

**LETTRE IV. 102**

**LETTRE V. 124**

**LETTRE VI. 138**

**LETTRE VII. 150**



LETTRE VIII.	155
LETTRE IX.	166
LETTRE X.	194
LETTRE XI.	227
LETTRE XII.	237
LETTRE XIII.	280
LETTRE XIV.	293
LETTRE XV.	304
LETTRE XVI.	310
LETTRE XVII.	313
LETTRE XVIII.	329
LETTRE XIX.	344
LETTRE XX.	350
LETTRE XXI.	358
LETTRE XXII.	363
LETTRE XXIII.	375
LETTRE XXIV.	376
LETTRE XXV.	380
LETTRE XXVI.	388
LETTRE XXVII.	391
LETTRE XXVIII.	400
LETTRE XXIX.	415
LETTRE XXX.	421

ALPHABETIQUE. 477

LETTRE XXXI. 422

LETTRE XXXII. 443

LETTRE XXXIII. 444

LETTRE XXXIV. 457

LETTRE XXXV. 461

ROUSSEAU. (M. J. J.)

LETTRE I. 214

LETTRE II. 226

LETTRE III. 371

ROUSSEAU, (M. Pierre) de Toulouse,  
*auteur du Journal encyclopédique.* 395

ROUSSET DE MISSY, (M.) *auteur*  
*de plusieurs ouvrages périodiques en Hollande.*  
5

ROYER. (M.) 22

S.

SCHOUVALOF, (M. le comte de)  
*chambellan de l'impératrice de Russie.* 464

SENAC DE MEILHAN. (M.) 154

## T.

## THIRIOT. (M.)

LETTRE I.	111
LETTRE II.	117
LETTRE III.	131
LETTRE IV.	137
LETTRE V.	142
LETTRE VI.	147
LETTRE VII.	161
LETTRE VIII.	168
LETTRE IX.	193
LETTRE X.	201
LETTRE XI.	209
LETTRE XII.	219
LETTRE XIII.	239
LETTRE XIV.	255
LETTRE XV.	287
LETTRE XVI.	300
LETTRE XVII.	320
LETTRE XVIII.	324
LETTRE XIX.	334
LETTRE XX.	351

<b>ALPHABETIQUE.</b>	<b>479</b>
LETTRE XXI.	361
LETTRE XXII.	365
LETTRE XXIII.	378
LETTRE XXIV.	385
LETTRE XXV.	389
LETTRE XXVI.	405
LETTRE XXVII.	431
LETTRE XXVIII.	437
LETTRE XXIX.	453
<b>TRESSAN. ( M. le comte de )</b>	<b>276</b>

**U.**

**UZÈS. ( M. le duc d' )**

LETTRE I.	302
LETTRE II.	414

**V.**

**VERNES, ( M. ) *ministre à Genève.***

LETTRE I.	407
LETTRE II.	430

*Fin de la Table du tome cinquième.*

1871

1872

1873

1874

1875

1876

1877

1878

1879

1880

1881

1882

1883

1884

1885

1886

1887

1888

1889

1890

1891

1892

1893

1894

1895

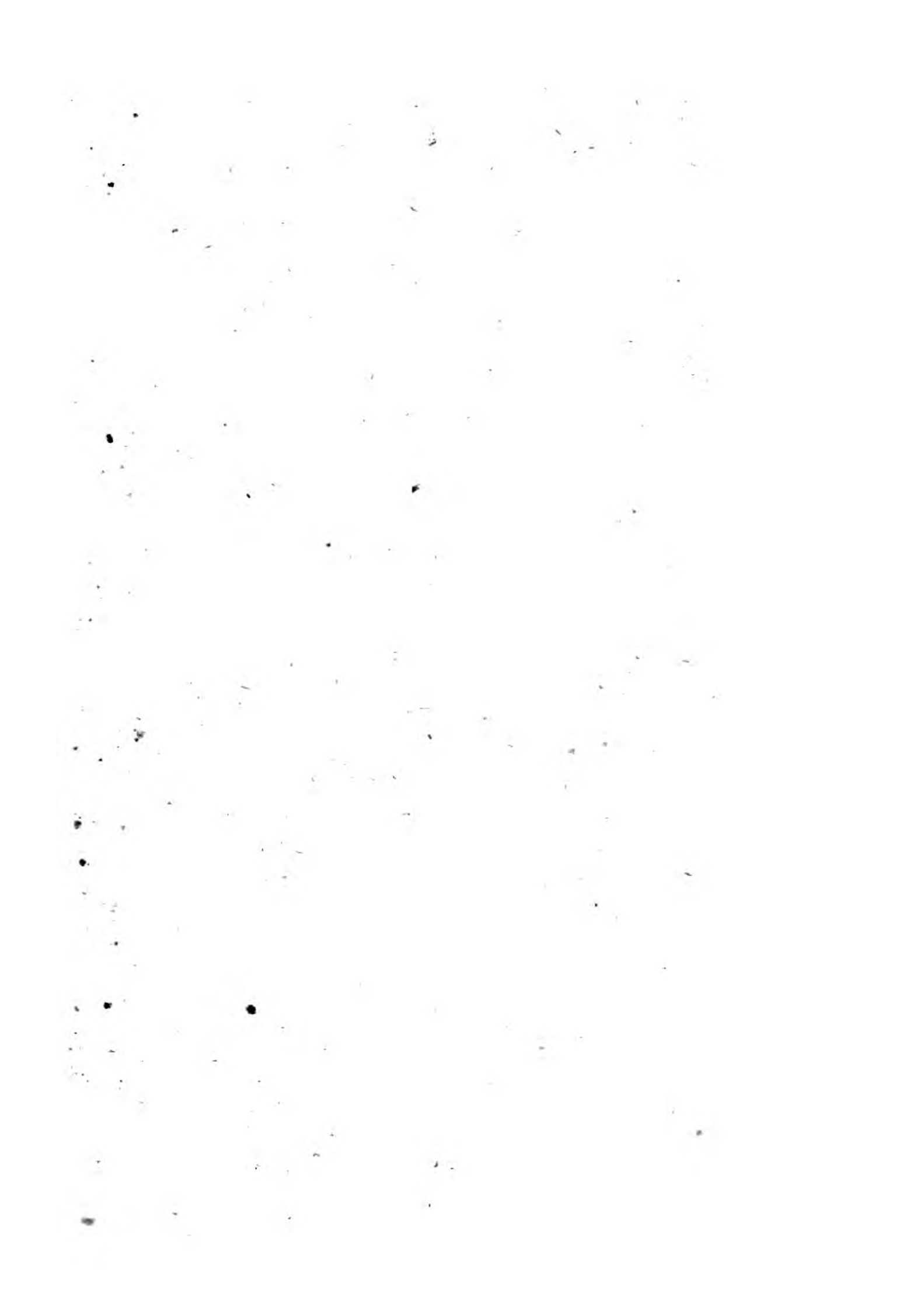
1896

1897

1898

1899

1900





10/10/10



